COLLEEN HOOVER
TARRYN FISHER

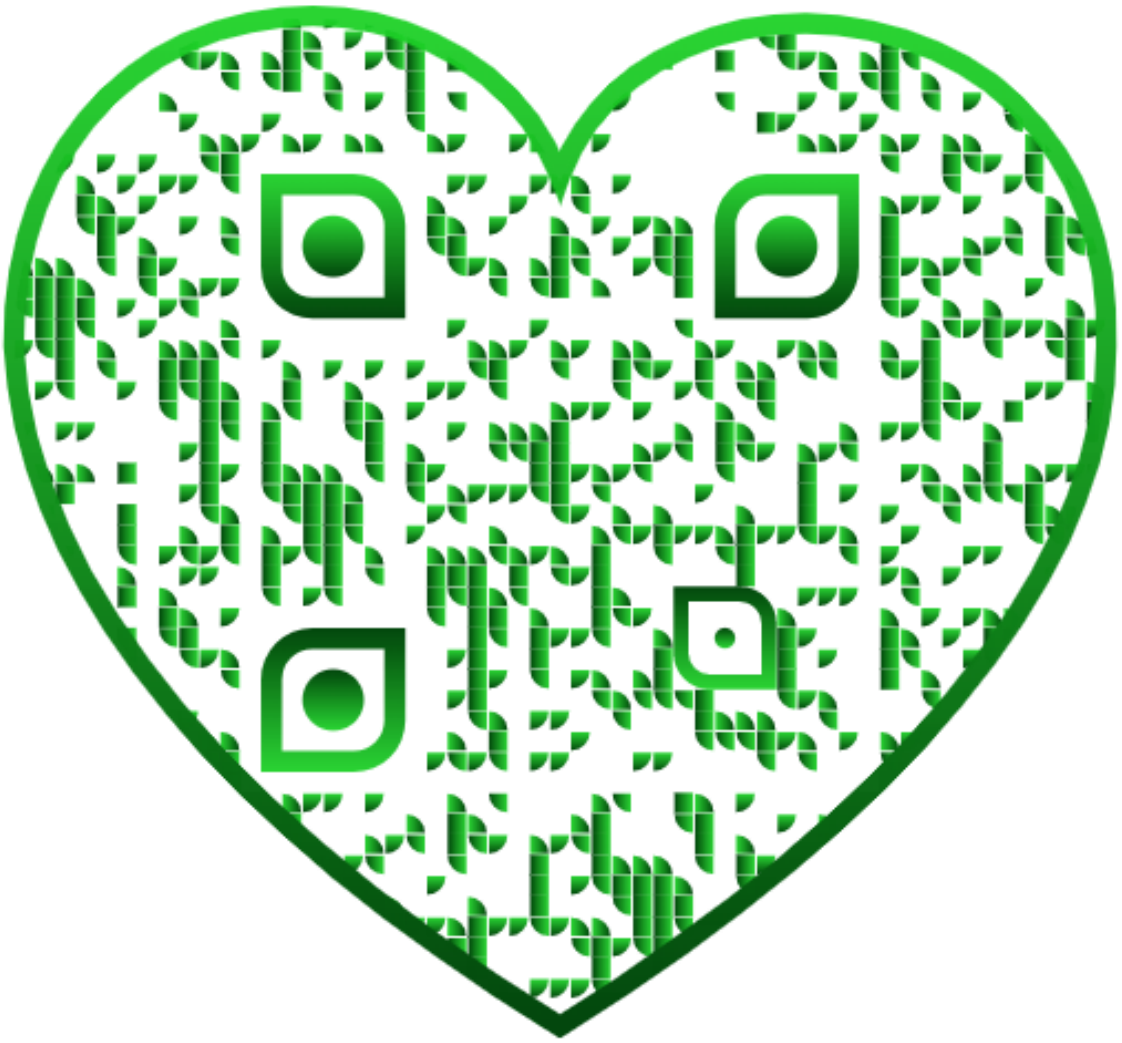
NEW ROMANCE®

Never

L'intégrale

Même l'oubli ne peut séparer
deux âmes soeurs.

Hugo Roman



Colleen Hoover

Tarryn Fisher

Never

Never

L'intégrale des 3 Saisons

Traduit de l’anglais (États-Unis)

Par Pauline Vidal

Hugo*Roman

Copyright
© Colleen Hoover & Tarryn Fisher, 2016
Tous droits réservés
Première publication par Atria Paperback editon, 2016
Atria paperback est un label de Simon & Schuster, Inc
Titre original : *Never Never*

Pour la présente édition :
© 2016 Éditions Hugo Roman
Département de Hugo et Cie
34-36, rue La Pérouse, 75116 Paris
www.hugoetcie.fr

Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Saison 1 : ISBN :9782755623451

Saison 2 : ISBN : 9782755627657

Saison 3 : ISBN : 9782755627930

Dépôt légal : Janvier 2017

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Ce livre est dédié à tous ceux
qui ne s'appellent pas Sundae Colletti.

Saison 1

1

Charlie

Fracas. Les livres tombent sur le sol recouvert de linoléum moucheté. Ils dérapent sur un ou deux mètres, tournoient et s'arrêtent devant les pieds. Mes pieds. Je ne reconnais pas ces sandales noires, ni ce vernis rouge, mais ils remuent quand je le leur demande, donc ce doit être les miens. *N'est-ce pas ?*

Une cloche sonne.

Frisson.

Je frémis, le cœur battant. Mes yeux bougent de gauche à droite alors que j'examine ce qui m'entoure en essayant de ne pas me trahir.

C'était quoi, cette cloche ?

Où suis-je ?

Des jeunes équipés de sacs à dos entrent brusquement dans la pièce, en bavardant et en riant. Une cloche d'école… Ils se glissent derrière leurs bureaux, parlant de plus en plus fort. Je perçois un mouvement à mes pieds et tressaille. Il y a quelqu'un, là, en train de ramasser les livres ; une fille rougeaude à lunettes. Avant de se redresser, elle me jette un coup d'œil vaguement apeuré et détale. Rires. Je crois un instant qu'ils se moquent de moi, mais c'est la fille à lunettes qu'ils lorgnent.

— Charlie ! lance quelqu’un. Tu as vu ça ?

Et encore :

— Charlie… c’est quoi ton problème… hé… ?

Mon cœur bat si vite, trop vite.

Où est-on ? Pourquoi est-ce que je ne me souviens pas ?

— Charlie, chuchote quelqu’un.

Je me retourne.

Qui est Charlie ? Lequel d’entre eux ?

Il y a tellement de jeunes : blonds, hirsutes, bruns, avec lunettes, sans lunettes…

Un homme entre et pose sa serviette sur le bureau.

Le professeur. Je suis dans une classe, et voici le professeur. Lycée ou fac, je ne sais pas encore.

Soudain, je me lève. Ce n’est pas ma place, ici. Tout le monde est assis, sauf moi… qui marche.

— Où allez-vous, miss Wynwood ?

Le professeur me toise par-dessus ses lunettes, tout en fouillant dans ses papiers. Il claque la pile sur le bureau et je sursaute. Je dois être miss Wynwood.

— Elle a des crampes ! lance quelqu’un.

L’assistance ricane. Je sens un frisson me parcourir le dos et gagner le haut de mes bras. Ils sont tous en train de rigoler, sauf que j’ignore qui sont ces gens.

— Ta gueule, Michael ! lance une voix de fille.

— Je ne sais pas, dis-je.

Là, j’entends mon timbre de voix pour la première fois. Il est trop élevé. Je m’éclaircis la gorge et réessaie :

— Je ne sais pas. Je ne devrais pas être là.

Nouveaux éclats de rire. Je regarde les affiches sur le mur, ces têtes de présidents avec leurs dates en dessous. *Cours d’histoire ? Lycée.*

L’homme – le professeur – penche la tête de côté, comme si je venais de dire une bêtise.

— Et où devriez-vous être, un jour de contrôle ?

— Je… Je ne sais pas.

— Asseyez-vous.

J’ignore où j’irais si je m’en allais.

Je reviens sur mes pas. La fille aux lunettes me dévisage quand je passe devant elle mais se détourne aussitôt.

Dès que je suis assise, le professeur commence à distribuer des feuilles de papier. Il traverse l’allée en bourdonnant de sa voix grave pour nous annoncer quel pourcentage cette épreuve occupera dans la moyenne finale. Arrivé à hauteur de mon bureau, il marque une pause, les sourcils froncés.

— Je ne veux pas savoir à quoi vous jouez, dit-il en pointant un doigt accusateur et grassouillet. J’en ai par-dessus la tête. Encore un exploit de ce genre et vous filez droit chez le proviseur.

Là-dessus, il plaque les feuilles d’interro devant moi et poursuit son chemin.

Je ne hoche pas la tête, je ne réagis pas. Je me demande quoi faire. Annoncer à la cantonade que j’ignore qui je suis et où je suis ? Ou le prendre à part pour le lui confier discrètement ? Il a dit qu’il ne voulait plus d’exploits. Mes yeux se posent sur le papier devant moi. Les gens sont déjà penchés dessus, à écrire frénétiquement.

QUATRIÈME HEURE
HISTOIRE
M. DULCOTT

Là, apparaît un espace pour un nom. Je suis donc censée y écrire le mien, sauf que je ne le connais pas. Il m’a appelée *miss Wynwood*.

Pourquoi est-ce que je ne reconnais pas mon propre nom ?

Où suis-je ?

Qui suis-je ?

Toutes les têtes sont penchées sur les bureaux, sauf la mienne. Je reste là, assise, les yeux fixés droit devant moi. M. Dulcott me jette un regard noir. Moins je réagis, plus il s'empourpre.

Le temps passe mais mon monde s'est arrêté. Finalement, M. Dulcott se lève, ouvre la bouche pour parler, quand la cloche sonne.

— Posez vos feuilles sur mon bureau en sortant, dit-il alors sans me quitter des yeux.

Toute la classe se précipite vers la porte. Je me lève pour les suivre parce que je ne vois pas quoi faire d'autre. Je garde la tête basse mais je sens sa colère. Je ne comprends pas pourquoi il est si furieux contre moi. Je me retrouve dans un couloir où s'alignent des casiers bleus de part et d'autre.

— Charlie ! lance quelqu'un. Charlie, attends !

Une seconde plus tard, un bras passe sous le mien. Sans trop savoir pourquoi, je m'attends à la fille aux lunettes. Mais non. En tout cas, je sais maintenant que c'est moi, Charlie. *Charlie Wynwood*.

— Tu as oublié ton sac, dit-elle en brandissant un sac à dos blanc.

Je le prends, curieuse de savoir si je ne vais pas y trouver un portefeuille et un permis de conduire. On repart bras dessus, bras dessous. Elle est plus petite que moi, avec de longs cheveux bruns et de grands yeux marron qui lui mangent la moitié du visage. Elle est aussi d'une beauté saisissante.

— Tu en as fait un cinéma pendant le contrôle ! lâche-t-elle. Tu as jeté les bouquins de la Crevette par terre et ton esprit s'est évadé je ne sais où.

Je sens son parfum ; je le connais, il est trop sucré, comme composé d'un million de fleurs, chacune cherchant à attirer l'attention. Je pense à la fille aux lunettes, à son expression quand elle s'est penchée pour ramasser les livres. Si c'est moi qui ai fait ça, pourquoi est-ce que je ne m'en souviens pas ?

— Je…

— On va déjeuner, ce n’est pas par là.

Elle m’entraîne dans un autre couloir, parmi d’autres élèves, tous à me scruter… mine de rien. Je me demande s’ils me connaissent et pourquoi je ne me connais pas. J’ignore pourquoi je ne dis pas à ma voisine, ni à M. Dulcott, ni au premier venu, que je ne sais pas qui je suis ni où je suis. Le temps que je commence à me décider, on passe les doubles portes de la cafétéria. Bruit et couleurs ; corps qui sentent tous la même odeur, lumières fluorescentes qui rendent tout affreux. *Mon Dieu*. Je m’accroche à mon tee-shirt.

La fille à mon bras est en train de bavarder. Andrew par-ci, Marcy par-là. Elle aime bien Andrew, déteste Marcy. Je ne connais ni l’un ni l’autre. Elle m’entraîne vers la file d’attente. On prend des salades et des Coca light. Et puis on dépose nos plateaux sur une table déjà bien occupée : quatre garçons, deux filles. Ainsi, on forme un nombre pair. Quatre filles, quatre garçons. Ils me scrutent tous d’un air interrogateur, comme si je devais faire ou dire quelque chose de spécial. La seule place qui reste se trouve à côté d’un type brun. Je m’y assieds lentement, pose les deux mains à plat sur la table. Il me jette un coup d’œil puis se met à manger sans un mot. J’aperçois de fines gouttes de sueur sur son front, à la racine de ses cheveux.

— Vous êtes trop bizarres, tous les deux, observe la fille blonde d’en face.

Elle nous désigne, mon voisin et moi. Ce dernier lève la tête de son plat de macaroni et je me rends compte qu’il ne faisait que touiller sa nourriture, sans rien avaler. Il me regarde, je le regarde, et on se tourne ensemble vers la fille.

— Il s’est produit un truc spécial ? insiste-t-elle.

— Non, dit-on à l’unisson.

Lui, c’est mon copain. Je le sais rien qu’à voir la façon dont les autres nous considèrent. D’un seul coup, il me décoche un large sourire tout en

dents blanches, me pose un bras sur l'épaule.

— Ça va bien, assure-t-il.

Je me raidis mais quand je vois les six paires d'yeux posés sur moi, j'entre dans le jeu. C'est effrayant de ne pas savoir qui on est – et encore plus de se tromper. À présent j'ai peur, très peur. Ça va trop loin. Si je dis quoi que ce soit maintenant, on va me prendre pour une malade. L'affection dont il fait preuve à mon égard paraît détendre tout le monde… sauf lui. Les discussions reprennent, et leurs paroles se mélangent : football, une soirée, encore football. Le type assis à côté de moi rit et se joint à la conversation sans me lâcher l'épaule. Ils l'appellent Silas. Ils m'appellent Charlie. La fille brune aux grands yeux est Annika. Dans le bruit, j'oublie les prénoms des autres.

Fin du déjeuner. On se lève. Je me joins à Silas, ou plutôt, c'est lui qui se joint à moi. Je ne sais absolument pas où aller. Annika passe de l'autre côté, me prend par le bras et se met à parler de son entraînement de pom-pom girl. Elle me rend claustrophobe. En arrivant à une annexe dans le couloir, je me penche pour qu'elle soit la seule à m'entendre :

— Tu peux m'accompagner à mon prochain cours ?

Elle reprend son sérieux, s'éloigne un instant pour dire quelque chose à son petit ami, puis revient me prendre le bras.

Je me tourne vers Silas :

— Annika va m'accompagner à mon prochain cours.

— D'accord, dit-il avec une mine soulagée. On se voit… plus tard.

Là-dessus, il part dans la direction opposée.

Dès qu'il a disparu, Annika s'étonne :

— Où est-ce qu'il va ?

Je hausse les épaules :

— À son cours.

Elle secoue la tête, l'air perplexe.

— Je ne vous comprends pas, tous les deux. Un jour vous êtes pendus au cou l'un de l'autre, le lendemain vous ne supportez pas de vous trouver dans la même pièce. Il faudra bien que tu prennes une décision à son sujet, Charlie.

Elle s'arrête devant une porte.

— C'est moi… dis-je pour voir si elle va protester.

Elle ne réagit pas.

— Appelle-moi après, reprend-elle. Je veux tout savoir sur cette nuit.

Je hoche la tête. Quand elle disparaît dans la foule, j'entre dans la classe. Je ne sais pas où m'asseoir, alors je me dirige vers le dernier rang, me glisse à une place près de la fenêtre. Comme je suis arrivée tôt, j'ouvre mon sac à dos. Il y a bien une trousse à maquillage coincée entre deux cahiers, ainsi qu'un portefeuille. Je le sors, l'ouvre et découvre un permis de conduire orné de la photo d'une brune souriante. Moi.

CHARLIE MARGARET WYNWOOD
2417 HOLCOURT WAY
LA NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE

J'ai dix-sept ans. Mon anniversaire tombe le vingt et un mars. J'habite en Louisiane. J'examine la photo mais ne reconnais pas ce visage. C'est le mien, pourtant je ne l'ai jamais vu. Je suis… jolie. Je n'ai que vingt-huit dollars.

Les places se remplissent. Celle à côté de moi reste vide, comme si les autres avaient peur de s'y asseoir. Je suis en cours d'espagnol, avec une jeune et jolie professeure, Mme Cardona. Elle ne me dévisage pas, l'air de me haïr, comme la plupart des autres. On commence par les conjugaisons.

Je n'ai pas de passé.

Je n'ai pas de passé.

Au bout de cinq minutes de cours, la porte s'ouvre. Silas entre, les yeux baissés. Je crois qu'il est venu me dire ou m'apporter quelque chose. Je

m’apprête à faire semblant, mais Mme Cardona se contente d’une réflexion amusée sur son retard. Il vient prendre la seule place libre, à côté de moi, le regard dans le vide. Je le fixe, jusqu’à ce qu’il finisse par se tourner vers moi. Une goutte de sueur lui coule sur la joue.

Il écarquille les yeux.

Tout comme moi.

2

Silas

Trois heures.

Voilà près de trois heures que j’ai la tête dans les nuages.

Non, pas dans les nuages. Pas même dans un épais brouillard. J’ai plutôt l’impression d’errer dans une totale obscurité, à la recherche d’un interrupteur.

— Ça va ? demande Charlie.

Je l’ai examinée plusieurs secondes, dans l’espoir de retrouver un semblant de familiarité sur un visage qui devrait être, apparemment, plus que familier pour moi.

Rien.

Elle replonge vers son bureau, et ses épais cheveux noirs tombent entre nous comme un store. Je voudrais mieux la voir. Il faut que je me rappelle quelque chose, un truc que je connaissais, marque de naissance ou taches de rousseur, avant de le revoir sur elle. Je m’accrocherai à tout ce qui pourrait me convaincre que je ne suis pas en train de perdre la boule.

Elle finit par repousser derrière l’oreille la mèche qui lui masquait le visage. Ses grands yeux se posent sur moi, je ne les reconnais pas. Ses sourcils se froncent, elle se mordille le bout du pouce.

Elle s’inquiète pour moi. Pour nous, peut-être.

Nous.

J’ai envie de lui demander si elle ne sait pas ce qui a pu m’arriver, mais je ne veux pas lui faire peur. Comment lui expliquer que je ne la connais pas ? Comment expliquer ça à *quiconque* ? Je viens de passer trois heures à jouer les décontractés. Au début, j’étais certain d’avoir pris une substance illégale qui m’avait fait perdre connaissance, mais, là, il ne s’agit pas de ça. C’est différent de se sentir défoncé ou ivre, et je me demande comment je sais ça, d’abord. Je ne me rappelle rien du tout avant ces trois heures.

— Hé !

Charlie tend la main vers moi, comme si elle allait me toucher, mais se rétracte.

— Ça va ? demande-t-elle seulement.

J’attrape la manche de ma chemise, m’essuie le front. Elle a l’air inquiète. Je me force à sourire en lui répondant :

— Ça va. La nuit a été longue.

Aussitôt je grince des dents. J’ignore quelle nuit j’ai passée et si cette fille assise à côté de moi est vraiment ma copine ; alors ce genre de phrase n’a rien de très rassurant.

Ses paupières se plissent un instant, elle incline la tête.

— Comment ça, longue ?

Merde.

— Silas.

La voix vient de l’avant de la salle. Je me retourne.

— Arrêtez de bavarder, dit la prof.

Puis elle reprend son cours, pas trop inquiète de ma réaction à ce reproche. Je jette un bref regard sur Charlie, avant de baisser les yeux vers mon bureau. Mes doigts tracent les noms incrustés dans le bois. Charlie est toujours en train de me contempler mais je fais comme si de rien n’était. Je relève une main, passe les doigts sur ma paume calleuse.

Tiens, je travaille ? Je tonds les pelouses pour gagner ma vie ?

À moins que ça ne vienne du football. Au déjeuner, j'avais décidé d'observer tous les gens autour de moi, et j'ai appris que j'avais entraînement de foot cet après-midi. J'ignore totalement où et à quelle heure, mais, bon, jusque-là, j'ai trouvé le moyen de m'en sortir sans savoir d'avance ce qu'il fallait que je fasse. Alors, peut-être que je ne me souviens de rien pour le moment, mais je me rends compte que je me débrouille très bien pour que ça ne se voie pas. Trop bien, sans doute.

Je tâte mon autre paume et y trouve les mêmes callosités.

Et si je vivais dans une ferme ?

Non, sûrement pas.

J'ignore comment je le sais mais, même sans pouvoir me souvenir de quoi que ce soit, je garde un sens très clair des réalités qui me concernent. Probablement parce que je procède juste par élimination. Par exemple, avec les vêtements que je porte, je n'ai pas l'impression de vivre dans une ferme. De beaux vêtements. À la mode ? Rien qu'en voyant mes chaussures, quelqu'un me demanderait si j'avais des parents riches, et je répondrais que oui. J'ignore comment je le sais puisque je ne me rappelle pas mes parents.

Je ne sais pas où j'habite, avec qui je vis, ou si je ressemble davantage à ma mère ou à mon père.

Je ne sais même pas à quoi je ressemble.

Je me lève brusquement, bousculant bruyamment mon bureau au passage. Tout le monde se retourne, sauf Charlie, puisqu'elle n'a pas cessé de me fixer depuis que je suis assis. Son expression n'est ni curieuse ni aimable.

Plutôt accusatrice.

La prof me fusille du regard mais ne semble pas du tout s'étonner que toutes les attentions se soient déplacées sur moi. Elle attend, sûre d'elle, mes explications pour cette soudaine perturbation.

Je déglutis.

— Toilettes.

J’ai les lèvres poisseuses, la bouche sèche, l’esprit en bouillie. Je n’attends pas sa permission pour me diriger vers la porte.

Dehors, je prends à droite et longe le couloir jusqu’au bout sans trouver de lavabos. Je repars dans le sens inverse, passe devant la classe, et finis par repérer ce que je cherchais ; je pousse la porte, espérant pouvoir m’isoler un peu, mais quelqu’un se tient devant les urinoirs, de dos. Sans me regarder dans la glace, je me concentre sur le robinet mais finis par m’agripper au meuble. J’inhale profondément.

Si je me regardais un peu, mon reflet pourrait sans doute déclencher un souvenir, ou au moins me donner l’impression de reconnaître quelque chose. *N’importe quoi*.

L’autre mec se retourne, s’appuie sur le lavabo, les bras croisés. Je lève les yeux vers lui, pour constater qu’il me fixe d’un air mauvais. Il a les cheveux incroyablement blonds, presque blancs, le teint très pâle, presque transparent, comme une méduse.

Je me rappelle à quoi ressemble une méduse mais j’ignore ce que je vais trouver si je me regarde dans la glace ?

— Tu en as une sale gueule, Nash ! lance-t-il avec un sourire moqueur.

Nash ?

Les autres m’appelaient Silas. Nash doit être mon nom de famille. Je devrais vérifier dans mon portefeuille, mais il n’y en a pas dans ma poche. Juste une liasse de billets. Évidemment, le portefeuille, c’est la première chose que j’ai cherchée après… enfin, après ce qui est arrivé.

Je bafouille une réponse :

— Je ne me sens pas trop bien.

Le type ne réagit pas tout de suite. Il continue de me dévisager comme Charlie, tout à l’heure, pendant le cours, quoique l’expression moins inquiète, et nettement plus contente. Grimaçant un sourire, il se redresse et

je constate qu'il est plus petit que moi. Il se rapproche de moi, l'air de dire que s'il ne va pas plus loin c'est par souci de ma santé.

— On n'a toujours pas réglé le coup de vendredi soir, dit-il. C'est pour ça que tu es là ?

Les narines frémissantes, il serre et desserre les poings.

Je m'interroge mentalement sur la réaction à adopter : si je m'écarte de lui, je passerai pour un lâche. En revanche, si je m'avance, il le prendra pour une forme de provocation et je ne tiens pas du tout à m'expliquer avec lui pour le moment. Visiblement, on a un problème tous les deux sur ce que j'ai décidé de faire vendredi soir.

Je choisis la voie médiane en évitant toute réaction. *Joue les indifférents.*

Tranquillement, j'ouvre un robinet, contemple l'eau qui coule.

— On verra ça sur le terrain.

Je m'en veux aussitôt. Qui dit qu'il joue au football, lui aussi ? D'après sa taille, j'ai supposé que oui, mais sinon, ma réponse n'a aucun sens logique pour lui. Retenant mon souffle, je m'attends à qu'il rectifie ou se mette à brailler.

Mais rien de tout ça ?

Il reste un instant immobile puis, soudain, me bouscule d'un coup d'épaule et s'en va. Je prends de l'eau dans mes mains pour boire un peu, m'essuie la bouche du dos de la main et je… *me* dévisage.

Silas Nash.

Qu'est-ce que c'est que ce nom pourri, d'abord ?

Face à moi, il y a ces yeux noirs, que je ne reconnais pas. À croire que je ne les ai encore jamais vus, alors qu'en principe j'y ai eu droit tous les jours depuis que je suis assez grand pour me regarder dans une glace.

Je ne me sens pas plus en phase avec le reflet de cette personne qu'avec la fille qui serait — *d'après un certain Andrew* – celle que je « saute » depuis deux ans maintenant.

Je suis autant en phase avec cette personne qu'avec tous les aspects de ma vie en ce moment.

C'est-à-dire pas du tout.

Je ne peux m'empêcher de murmurer :

— Qui êtes-vous ?

La porte des toilettes s'entrouvre doucement et mes yeux passent de mon reflet à celui de l'entrée. Une main apparaît, je reconnais le vernis rouge de ses ongles. *La fille que je « saute » depuis plus de deux ans…*

— Silas ?

Je me redresse et me tourne carrément face à la tête qui passe dans l'embrasure. Nos yeux se croisent deux secondes. Elle porte aussitôt son attention sur les murs alentour.

— Je suis tout seul.

Elle acquiesce et finit par entrer, non sans hésitation. J'aimerais pouvoir la rassurer, lui faire comprendre qu'elle ne risque rien. Si seulement je me souvenais d'elle, de ce qui a pu faire notre relation… parce que je voudrais lui dire, tout lui dire. Il faut que je me confie à quelqu'un, afin que je puisse poser des questions.

Mais comment dire à sa copine qu'on ne sait pas qui elle est ? Ni qui on est soi-même ?

On ne dit rien. On fait semblant, comme avec le reste du monde.

Cent interrogations silencieuses traversent ses yeux et j'ai aussitôt envie de toutes les rejeter.

— Je vais bien, Charlie.

Je lui souris car il me semble que c'est la chose à faire.

— J'ai un peu froid, c'est tout. Retourne en cours.

Elle ne bouge pas.

Elle ne sourit pas.

Elle reste où elle est, pas vraiment affectée par mes instructions. Elle me fait penser à ces animaux à ressorts sur lesquels jouent les enfants. On peut

les pousser dans tous les sens, ils rebondissent toujours. J'ai l'impression que si quelqu'un venait lui secouer les épaules, elle se pencherait en arrière, sans bouger les pieds, pour se redresser aussitôt.

Je ne me rappelle pas comment on appelle ces choses-là, mais je note mentalement de ne pas les oublier. Je me suis fait beaucoup de notes mentales, ces trois dernières heures.

Je suis en terminale.

Je m'appelle Silas.

Nash doit être mon nom de famille.

Le nom de ma copine est Charlie.

Je joue au football.

Je sais à quoi ressemble une méduse.

Charlie penche la tête de côté, le coin de ses lèvres se tord un peu. Elle ouvre la bouche et je l'entends respirer nerveusement. Quand enfin elle arrive à formuler une parole, j'ai envie de me cacher, de lui dire de fermer les yeux et de compter jusqu'à vingt, le temps que je m'éloigne assez pour ne pas entendre la suite.

— Quel est mon nom de famille, Silas ?

Sa voix s'envole comme une fumée, douce, légère, furtive.

Je ne saurais dire si elle possède une extraordinaire intuition ou si j'ai tant de mal à cacher que je ne sais rien du tout. Je me demande s'il faut ou non le lui avouer. Pour peu qu'elle me croie, elle pourrait bien répondre à beaucoup d'interrogations. Mais si elle ne me croit pas…

— C'est quoi cette question, ma belle ? dis-je avec un rire dédaigneux.

Je l'ai appelée « ma belle » ?

Elle avance d'un pas, puis d'un autre, et continue ainsi jusqu'à se trouver si près que je sens son parfum.

De lys.

Elle sent le lys, et je me demande bien comment je peux reconnaître le parfum des lys mais pas le nom de la personne qui se trouve en face de moi

et qui sent leur odeur.

Elle ne m’a pas quitté des yeux un quart de seconde.

— Silas, dit-elle. Quel est mon nom de famille ?

Incapable de lui répondre, j’agrippe de nouveau le lavabo et, face à la glace, ce sont les reflets de nos regards qui se croisent.

— Ton nom de famille ?

J’ai de nouveau la bouche sèche et du mal à articuler.

Elle attend.

Et moi qui examine encore ce type inconnu en face de moi.

— Je… je ne m’en souviens pas.

Elle disparaît du reflet, suivie aussitôt d’un violent claquement. Ça me rappelle le bruit des poissons au marché de Pikes Place, quand on les jette sur le papier d’emballage.

Clac !

Je me retourne et la retrouve par terre, les yeux clos, les bras écartés. Je m’agenouille, lui soulève la tête et, bientôt, elle soulève les paupières.

— Charlie ?

Après avoir aspiré une goulée d’air, elle s’assied, se dégage de mes bras, me repousse, comme si je lui faisais peur. Je n’éloigne pas mes bras pour autant, au cas où elle tenterait de se relever, mais elle reste là, sur le carrelage.

— Tu t’es évanouie.

— J’ai cru comprendre.

Je n’ajoute rien. Je devrais sans doute pouvoir déchiffrer son expression, mais je suis incapable de dire si elle a peur, si elle est en colère ou…

— Je ne comprends pas, reprend-elle. Je… tu pourrais…

Là, elle essaie de se lever et je l’accompagne dans son mouvement. Apparemment, ça ne lui plaît pas, car elle plisse les yeux devant mes mains tendues prêtes à la rattraper si nécessaire.

Elle s’éloigne de moi, pose un bras en travers de sa poitrine et se remet à mordiller le pouce de l’autre main. Elle m’observe un bon moment, puis finit par fermer le poing.

— Tu ne savais pas qu’on avait cours ensemble après le déjeuner, lance-t-elle d’un ton accusateur. Tu ne connais pas mon nom de famille.

Bien obligé de l’avouer, je secoue la tête.

— De quoi tu te souviens ? demande-t-elle encore.

Elle a peur. Elle est inquiète, méfiante. Nos émotions sont identiques et c’est là que je crois comprendre.

Je ne la reconnais peut-être pas. Elle ne me reconnaît peut-être pas. Mais nos actions — notre attitude — sont exactement les mêmes.

— De quoi je me souviens ?

J’ai répété sa question pour me donner le temps de digérer mes soupçons.

Elle attend ma réponse.

— Histoire, dis-je en évoquant autant de souvenirs que possible. Livres. J’ai vu une fille faire tomber ses livres.

Je serre ma nuque dans ma main.

— Mon Dieu ! souffle-t-elle en se rapprochant de moi. C’est… c’est la première chose dont je me rappelle.

Une boule m’envahit la gorge.

— Je n’aime pas ça, continue-t-elle. Ça ne tient pas debout.

Elle semble calme. Plus que moi. Elle parle d’une voix ferme. Si je perçois une peur en elle, c’est tout au fond de ses yeux. Sans plus y réfléchir, je l’attire contre moi, mais je crois que c’est plus pour me rassurer que pour la mettre à l’aise. Elle ne se débat pas et, un court instant, je me demande si ça nous arrive souvent. Je me demande si nous sommes amoureux.

Je resserre mon étreinte, jusqu’à la sentir se crisper un peu.

— Il faut qu’on sache ce qui se passe, dit-elle en se détachant de moi.

Aussitôt j’ai envie de répondre que tout ira bien, que je vais trouver la réponse. Je suis submergé par un immense besoin de la protéger — sauf que je ne vois pas du tout par où commencer alors qu’on est tous les deux dans la même situation.

La cloche sonne, signalant la fin du cours d’espagnol. Dans quelques secondes, la porte des toilettes va certainement s’ouvrir. Il faut qu’on trouve quel est notre prochain cours. Je la prends par la main et l’entraîne derrière moi vers le corridor.

— On va où ? demande-t-elle.

Je la regarde par-dessus mon épaule.

— Aucune idée. J’ai juste envie de partir.

3

Charlie

Ce mec, Silas, il me prend par la main et m'entraîne derrière lui comme un petit enfant. Et c'est exactement ce que je ressens – je suis comme un petit enfant dans un monde immense. Je ne comprends rien, je ne reconnais rien. Tandis qu'il m'emmène à travers les couloirs ordinaires de je ne sais quel lycée, je ne songe qu'à une chose : je me suis évanouie ; j'ai tourné de l'œil comme une demoiselle en détresse. Et tout ça sur le dallage des toilettes de garçons. *Répugnant*. J'en suis encore à me demander que faire, maintenant, quelles conclusions mon cerveau va tirer de tout cela, quand je me retrouve face à un problème autrement urgent. On débouche au grand soleil. Je me protège les yeux de ma main libre pendant que le dénommé Silas sort des clefs de son sac à dos. Il les brandit en cercle au-dessus de sa tête tout en appuyant sur le bouton d'alarme du gousset. Du fin fond du parking, on entend couiner une sonnerie.

On court dans sa direction, nos chaussures claquant sur l'asphalte comme si on était pourchassés. Ce qui est sans doute le cas. On tombe sur un impressionnant 4x4 qui domine toutes les autres voitures et les rend aussi minuscules qu'insignifiantes. Une Land Rover. Soit Silas conduit celle de son père, soit il profite de sa fortune. À moins qu'il n'ait pas de père. De

toute façon, il ne peut pas me le dire. Et moi, comment je sais combien coûte ce véhicule ? J'ai gardé mes souvenirs du fonctionnement de la vie : les prix, le code de la route, les noms des présidents, mais pas le mien.

Il m'ouvre la portière passager tout en surveillant le lycée du coin de l'œil et j'ai l'impression de me faire avoir. Et si c'était lui qui avait monté ce piège ? S'il m'avait administré je ne sais quoi pour me faire perdre temporairement la mémoire, et qu'il me jouait la comédie ?

Sur le marchepied, je ne peux m'empêcher de lui demander :

— C'est vrai ? Tu ne sais pas qui tu es ?

— Non, c'est vrai.

Je le crois. Presque. Je me laisse tomber dans le siège.

Il me dévisage juste un peu trop longtemps puis claque la portière et court s'installer au volant. Je ne me sens pas bien. Comme si j'avais passé la nuit à boire. Je bois ? D'après mon permis, je n'ai que dix-sept ans. Je me mordille le pouce tandis qu'il démarre en appuyant sur un bouton. Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Comment tu as su que c'était ça ?

— Ça quoi ?

— Qu'on n'avait pas besoin de la clef pour faire démarrer la voiture.

— Je… je ne sais pas.

Je le regarde alors qu'il manœuvre pour quitter le parking. Il cligne beaucoup des yeux, me jette souvent des coups d'œil, se passe la langue sur la lèvre inférieure. À un feu rouge, il trouve le bouton Home sur le GPS et appuie dessus. Je suis impressionnée qu'il y ait pensé.

« Faites demi-tour », ordonne une voix de femme.

J'ai envie de lâcher prise, de sauter de cette voiture et de m'enfuir comme une biche effrayée. J'ai tellement peur…

*

* *

Sa maison est gigantesque. Pas de voiture garée dans l'allée alors qu'on ralentit le long du trottoir et qu'il laisse le moteur ronronner.

— Tu es sûr que c'est chez toi ?

Il hausse les épaules.

— On dirait qu'il n'y a personne. On y va ?

J'acquiesce. Je ne devrais pas avoir faim, pourtant c'est le cas. J'ai envie d'entrer, de manger quelque chose ; mais aussi de rechercher si nos symptômes ne correspondent pas aux dégâts provoqués par une bactérie mangeuse de cerveaux qui aurait avalé nos souvenirs. Dans une maison comme celle-ci, il doit traîner plus d'un ordinateur portable. Silas conduit la voiture devant l'entrée et se gare. On descend timidement en vérifiant si les buissons et les arbres ne vont pas nous tomber dessus. Il essaie plusieurs clefs de son trousseau et finit par ouvrir la porte d'entrée. À voir ses vêtements et sa coiffure, il a l'air d'un type qui se fiche de tout, tandis que ses épaules donnent plutôt l'impression qu'il attache de l'importance au moindre détail. Et puis il sent les odeurs du dehors : l'herbe, le pin, même la terre.

Il s'apprête à tourner la poignée quand je l'arrête :

— Attends !

Malgré mon ton affolé, il ne se retourne que très lentement.

— Et s'il y avait quelqu'un à l'intérieur ?

Il grimace un sourire.

— Justement, il pourra peut-être nous dire ce qui se passe…

Voilà, on entre à l'intérieur. On reste immobiles une minute, à regarder autour de nous. Je me suis tapie derrière Silas comme une vraie dégonflée. Il ne fait pas froid, pourtant je frissonne. Tout me paraît lourd, oppressant – les meubles, l'air, mon sac de bouquins pendu en bandoulière comme un poids mort. Silas avance dans le vestibule et je m'accroche à l'arrière de sa chemise pour pénétrer avec lui dans la salle de séjour. On passe ainsi de pièce en pièce ; on s'arrête quand on voit des photos aux murs. Deux

parents souriants et bronzés sur une plage, serrant dans leurs bras deux garçons bruns tout aussi souriants.

— Tu as un petit frère, dis-je. Tu le savais ?

Il secoue la tête négativement. Sur les photos, les sourires se font de plus en plus rares à mesure que Silas et son mini-moi de petit frère grandissent. Il y a beaucoup de boutons d'acné et d'appareils dentaires, de parents qui forcent sur le côté enjoué en attirant à eux des garçons crispés. On continue vers les chambres… les salles de bain. On examine les livres, on lit les étiquettes des flacons de médicaments trouvés dans l'armoire à pharmacie. Sa mère conserve des fleurs séchées dans toute la maison : entre les pages de ses livres de chevet, dans le tiroir de sa coiffeuse, alignées sur les étagères de la chambre à coucher. Je les touche une par une, en murmurant leur nom. Je me rappelle le nom de chaque fleur. Et ça me fait rire, sans que je sache pourquoi. Silas s'immobilise en entrant dans la salle de bain de ses parents et me trouve pliée en deux de rire.

— Désolée, j'ai eu un moment d'absence.

— Quel genre de moment ?

— Un moment où je me suis rendu compte que j'avais tout oublié au monde sur moi-même, pourtant, je sais ce que c'est qu'une jacinthe.

— Oui, soupire-t-il en contemplant ses mains.

— Tu penses qu'on devrait le dire à quelqu'un ? Au moins aller à l'hôpital ?

— Tu penses qu'ils nous croiraient ?

On se dévisage et je m'empêche encore de lui demander si tout cela n'est pas une farce. Mais non, c'est trop réel.

On entre alors dans le bureau de son père, on feuillette les papiers, on ouvre les tiroirs, sans trouver nulle part un début d'explication à ce qui nous arrive. Du coin de l'œil, je surveille Silas. S'il me joue une farce, c'est un sacré comédien. *C'est peut-être une expérience…* Je fais peut-être partie d'un plan gouvernemental d'études psychologiques, et je vais me réveiller

dans un labo. De son côté, il m'observe aussi. Je vois ses yeux me darder, qui m'interrogent… me jaugent. On ne parle pas beaucoup. Juste des « regarde ça ». Ou, « tu crois que ça signifie quelque chose ? ».

On ne se connaît pas assez pour en dire davantage.

Sa chambre arrive en dernier. Il me prend par la main quand on entre et je le laisse faire parce que j'ai de nouveau le vertige. La première chose que je vois, c'est une photo de nous sur son bureau. Je porte un déguisement, un tutu trop court imprimé léopard et des ailes d'ange noir élégamment ouvertes derrière moi. Mes yeux sont soulignés par de longs cils étincelants. Silas, lui, c'est l'ange blanc, et ça lui va très bien. *Le bien contre le mal*. C'était à ça qu'on jouait dans la vie ?

— Nuls, ces costumes, dis-je.

Il sourit puis se remet à inspecter les lieux.

Quant à moi, j'examine les photos encadrées qui, là aussi, tapissent les murs : un SDF avachi au pied d'un immeuble, enroulé dans une couverture ; une femme assise sur un banc, qui pleure dans ses mains. Une gitane, les bras autour du cou, qui fixe l'objectif d'un œil éteint. Clichés plutôt morbides. Ça me donne envie de m'enfuir. J'ai honte. Je ne comprends pas comment on peut avoir envie de prendre ce type de portraits, pis encore, d'en décorer sa chambre pour les voir tous les jours.

C'est là que je découvre le coûteux appareil photo posé sur le bureau, à la place d'honneur sur une pile d'albums. Un artiste… Ce sont donc ses œuvres ? Silas aussi les examine, comme s'il cherchait à les reconnaître. Pas la peine de lui poser la question. J'ouvre le placard pour inspecter ses vêtements, m'approche de la précieuse commode d'acajou.

Je suis si fatiguée ! J'ai envie de m'asseoir, mais il me fait signe de le rejoindre.

— Viens voir ça.

Il me montre son lit défait. Il a le regard brillant et, devrais-je dire… choqué ? C'est là que je comprends, et je sursaute.

— Oh, mon Dieu !

4

Silas

J’écarte l’édredon pour mieux voir le foutoir au pied du lit. Des traces de boue séchée sur le drap. Quand je le tends, des résidus crottés roulent et tombent au sol.

— C’est…

Charlie vient me donner un coup de main pour dégager le drap housse.

— C’est du sang ?

Elle appuie sa question d’un geste du menton vers l’oreiller où apparaît une empreinte de main à demi effacée. Aussitôt je regarde les miennes.

Rien. Aucune trace de sang ni de boue.

Je m’agenouille à côté du lit, place la paume droite sur l’empreinte. Ça correspond parfaitement. Enfin… « parfaitement », façon de parler. Charlie a détourné les yeux, comme si elle ne voulait pas vérifier si ça provenait de moi ou non. Car maintenant, voilà un problème supplémentaire qui vient s’ajouter aux autres. On en a tellement à résoudre qu’ils forment une pile sur le point de s’effondrer.

— Ce doit être mon propre sang, dis-je davantage pour moi-même que pour elle.

J’essaie de chasser les idées qui peuvent se former dans sa tête.

— Je suis peut-être tombé cette nuit.

J’ai l’impression de chercher des excuses pour quelqu’un qui n’est pas moi, plutôt pour un de mes amis. Ce type, *Silas*… En tout cas, pas moi.

— Tu étais où, cette nuit ?

Ce n’est pas une vraie question, juste une chose à laquelle on pense tous les deux. Je récupère le drap du dessus et l’édredon que je repose sur le lit pour masquer un peu le foutoir. Les preuves. Les indices. Quoi qu’il en soit, je veux les couvrir.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? demande-t-elle en brandissant un morceau de papier.

Je la rejoins, lui prends le papier qui semble avoir été plié et replié à plusieurs reprises, au point qu’un petit trou s’est formé en son centre. Il contient cette phrase écrite en travers de la page : ***Ne jamais arrêter. Ne jamais oublier.***

Je le jette sur le bureau, pour m’en débarrasser. Ça ressemble trop à une preuve aussi. Je ne veux pas y toucher.

— Aucune idée.

Je voudrais boire de l’eau. La seule boisson dont je me rappelle le goût. Sans doute justement parce qu’elle n’en a pas.

— C’est toi qui as écrit ça ? me demande-t-elle.

— Comment veux-tu que je le sache ?

Je n’aime pas le ton de ma voix. J’ai l’air exaspéré. Je ne veux pas qu’elle croie m’exaspérer.

Elle file chercher son sac à dos, en sort un stylo, revient avec.

— Copie-la.

C’est un ordre, pur et simple. Je roule le stylo entre mes doigts, les passe sur l’inscription en relief sous le capuchon.

GROUPE FINANCIER WYNWOOD-NASH.

— Vérifie si ton écriture correspond.

Ce disant, elle tourne la page pour me présenter l'envers blanc. Son regard a beau m'émouvoir un peu, je suis en colère.

Je n'aime pas qu'elle accorde tant d'importance à ce détail. Je tiens le stylo de la main droite et c'est désagréable. Je le passe dans la gauche et ça va tout de suite mieux. *Je suis gaucher.*

J'écris les mots de mémoire et, une fois qu'elle a pu voir mon écriture, je reviens à la page précédente.

Ce n'est pas le même graphisme. Le mien est anguleux, serré. L'autre est large et imprécis. Charlie prend le stylo à son tour et trace les mots.

Cela correspond parfaitement. On examine tous les deux le papier sans vraiment savoir ce qu'il peut signifier, si ce n'est rien du tout, ou, si ça peut tout expliquer. La boue sur mes draps pourrait tout expliquer. La trace de main ensanglantée pourrait tout expliquer. Le fait qu'on puisse se rappeler les éléments de base mais pas les gens pourrait tout expliquer. Les vêtements que je porte, la couleur de son vernis à ongles, l'appareil photo sur mon bureau, les portraits sur mon mur, la pendule au-dessus de la porte, le verre à moitié rempli d'eau sur le bureau… Je fais le tour de la pièce pour regarder une nouvelle fois. Chaque détail pourrait *tout* expliquer.

Ou ne rien expliquer du tout.

Je ne sais pas ce qu'il faut cataloguer dans mon esprit et ce qu'il faut écarter. Il suffirait peut-être que je m'endorme pour me réveiller demain complètement normal.

— J'ai faim, dit-elle.

De longues mèches me cachent une partie de son visage. Elle est belle mais n'en semble pas plus fière que ça. À moins que je ne sois pas censé apprécier. Tout en elle me captive, un peu comme à la fin d'un orage. En principe, on n'apprécie pas trop les désordres que peut nous infliger la nature, pourtant on a quand même envie de regarder. Charlie évoque les dégâts laissés par une tornade.

Comment est-ce que je sais ça ?

Pour le moment, elle a l'air de m'examiner. J'ai envie de prendre une photo d'elle. Mon estomac se noue, je ne sais pas si c'est la faim ou une réaction devant la fille en face de moi.

— On descend, lui dis-je.

Je lui tends son sac à dos, saisis l'appareil photo.

— On va manger et discuter de tout ça.

Elle passe devant moi, s'arrête devant tous les cadres accrochés entre ma chambre et le bas de l'escalier, passant chaque fois le doigt sur les clichés de mon visage. Juste le mien. Comme si elle essayait de mieux me comprendre ainsi. J'ai envie de lui dire qu'elle perd son temps. Le gars qui a posé pour ces photos, ce n'était pas moi.

Une fois arrivés en bas, on est accueillis par un cri strident. Charlie s'immobilise et je lui rentre dedans. La personne qui a crié est une femme qui se tient sur le seuil de la cuisine.

Ses yeux écarquillés vont et viennent entre nous, passant de l'un à l'autre.

Une main sur le cœur, elle pousse un énorme soupir.

Elle n'apparaît sur aucune de ces photos ; c'est une personne d'une soixantaine d'années, aux cheveux gris tirés en arrière, un peu enveloppée ; elle porte un tablier où apparaissent ces mots : *« Je cuisine mais ne me cuisinez pas »*.

— Seigneur, Silas, tu m'as fait la peur de ma vie !

Là-dessus, elle retourne dans sa cuisine.

— Vous deux, ajoute-t-elle, vous feriez mieux de retourner au lycée avant que ton père ne s'en aperçoive. Ne comptez pas sur moi pour raconter des mensonges.

Charlie reste figée devant moi, alors je la pousse un peu. Elle se retourne.

— Tu connais…

Je secoue la tête. Elle voulait savoir si je connaissais cette femme. La réponse est non. Je ne *la* connais pas. Je ne connais pas *Charlie*, je ne connais pas la famille sur ces portraits.

En revanche, je *reconnais* l'appareil photo dans ma main. J'ignore comment je peux me souvenir des moindres détails de son fonctionnement alors qu'il m'est impossible de me rappeler comment j'ai appris à m'en servir. Je sais régler la sensibilité, la vitesse pour donner à un torrent l'aspect d'un filet d'eau ou détailler chaque goutte. Cet objectif permet de souligner à volonté le moindre détail, comme la courbe de la main de Charlie, ou ses cils autour de ses yeux, pour faire disparaître tout le reste dans une sorte de flou. Je connais mieux le maniement de cet appareil que la voix de mon petit frère.

J'en passe la courroie autour de mon cou et suis Charlie dans la cuisine. Elle marche d'un pas décidé. Elle ne perd pas son temps. Quand elle veut aller quelque part, elle y va. Quand elle dit quelque chose, c'est toujours précis. Où qu'elle pose les yeux, elle contemple la chose avec une totale intensité, comme si cela lui suffisait à en déterminer le goût, l'odeur, le son, la sensation. Et elle ne s'arrête pas sur les détails qui ne concernent pas ses objectifs. Autant oublier le parquet, les rideaux, les photos où je n'apparais pas. Elle ne va pas perdre son temps à s'arrêter sur des détails qui ne servent à rien.

C'est pour cette raison que je la suis dans la cuisine. Je ne vois pas vraiment ce qu'elle compte y faire, tâcher de capter quelques informations auprès de la gouvernante, ou, tout simplement, chercher de quoi rassasier sa faim.

Elle prend place devant le large bar, tire un tabouret pour moi, tapote dessus sans me regarder. Je m'assieds, pose mon appareil devant moi tandis qu'elle ouvre son sac à dos.

— Ezra, je meurs de faim. Il y a quelque chose à manger ?

Le cœur dans les chaussettes, je fais volte-face. *Comment sait-elle son nom ?*

Mais Charlie secoue la tête.

— Calme-toi, souffle-t-elle. C’est écrit là.

Elle me montre une note — une liste de courses — posée devant nous, un bloc rose personnalisé, orné de chatons en bas de page. En haut apparaît l’inscription : ***« Ce qui fait ronronner Ezra ».***

La femme ferme un placard et s’adresse à Charlie :

— Ça vous a mise en appétit d’être là-haut ? Au cas où vous ne seriez pas au courant, on sert d’excellents déjeuners dans votre lycée et, d’habitude, c’est là où vous vous trouvez à cette heure-là.

— On y sert des croquettes ?

Je n’ai pu m’empêcher d’envoyer cette vanne et Charlie éclate de rire. Cette belle humeur nous apporte un souffle d’air frais, même si Ezra lève les yeux au ciel. Du coup, je me demande si j’étais du genre marrant. Je souris aussi, parce que si elle n’a pas réagi lorsque Charlie l’a appelée Ezra, ça signifie qu’elle porte bien ce nom.

Je passe une main sur la nuque de Charlie. Elle frémit mais se détend presque aussitôt quand elle se rend compte que ça fait partie de nos personnages. *N’oublie pas qu’on est amoureux.*

Je me tourne vers Ezra :

— Charlie ne se sentait pas bien, alors je l’ai amenée ici pour qu’elle puisse se reposer un peu, seulement elle n’a rien avalé aujourd’hui. Elle pourrait manger quelque chose pour se sentir mieux ? De la soupe ou des crackers, par exemple ?

L’expression d’Ezra s’adoucit quand elle voit l’affection dont je fais preuve envers Charlie. Elle attrape un torchon, le lance sur son épaule.

— Voyons, Char. Que diriez-vous d’une tranche de ma spécialité au fromage grillé ? C’était votre plat préféré quand vous veniez ici.

Ma main se crispe sur le cou de Charlie. *Quand vous veniez ici ?* On échange un regard chargé d'interrogations.

— Merci, Ezra, dit-elle enfin.

Celle-ci sort divers ingrédients du réfrigérateur qu'elle referme d'un coup de hanche : beurre, mayonnaise, pain, fromage, et encore du fromage, du *parmesan*. Elle met une poêle à chauffer.

— Je t'en fais à toi aussi, Silas. Tu as dû attraper les microbes de Charlie, car tu ne m'avais jamais autant parlé depuis ta puberté.

Très fière de son commentaire, elle pouffe de rire.

— Et pourquoi je ne parlerais pas ?

Charlie m'envoie un coup de pied discret, me fait les gros yeux. Je n'aurais pas dû demander ça.

Ezra met un peu de beurre sur un couteau, l'étale sur une tartine.

— Oh ! tu sais, dit-elle en haussant les épaules, les petits garçons grandissent, deviennent des hommes. Les gouvernantes cessent d'être *tante Ezra* et retournent dans leur cuisine.

Elle a prononcé cette dernière phrase d'un ton triste. Je fais la grimace, parce que je n'aime pas entendre de tels détails sur mon cas. Je ne veux pas que *Charlie* les apprenne.

Je prends l'appareil photo, l'allume. Charlie se met à vider son sac, inspectant tout ce qu'il contient.

— Oh, oh ! lance-t-elle.

Elle a sorti un téléphone portable. Je me penche sur son épaule, vois qu'elle a manqué sept appels, et encore plus de textos. Tous signés « Maman ».

Elle ouvre le plus long des messages, envoyé il y a exactement trois minutes.

Tu as trois minutes pour me rappeler.

Apparemment, je n’avais pas réfléchi aux conséquences si on séchait les cours. Entre autres, la réaction de parents que nous ne connaissons même pas.

— Il faut y aller, lui dis-je.

On se lève en même temps. Elle jette son sac sur son épaule, je prends mon appareil.

— Attendez ! lance Ezra. Le premier sandwich est presque prêt.

Elle sort deux Sprite du frigo, nous les tend.

— C’est bon pour l’estomac, affirme-t-elle.

Après quoi, elle enveloppe le sandwich au fromage grillé dans une serviette en papier. Charlie attend déjà devant la porte d’entrée. À l’instant où je vais sortir, Ezra me serre le poignet.

— Ça fait plaisir de la revoir ici, murmure-t-elle. Je m’inquiétais. Après ce qui s’est passé entre vos deux pères, j’avais peur que ça ne retombe sur vos relations. Mais cette fille, tu l’aimais déjà avant de savoir marcher.

Le temps de digérer ces informations, je ne sais que répéter :

— Ha, ha, avant de savoir marcher…

Elle me sourit comme si elle détenait la clef de mes secrets.

— Silas ! appelle Charlie.

Après un dernier sourire à Ezra, je file vers le vestibule. On ouvre la porte au moment où retentit la sonnerie du téléphone de Charlie. Elle est tellement surprise qu’elle le laisse tomber par terre. Elle s’agenouille pour le ramasser.

— C’est elle, dit-elle en se relevant. Qu’est-ce que je dois faire ?

— Tu devrais répondre.

Mais Charlie se contente de contempler l’écran lumineux, alors je lui prends l’appareil des mains, appuie sur la touche puis le lui colle contre l’oreille.

— Allô ?

On se dirige vers la voiture et j'entends des bribes de phrases échappées du combiné : « Grave bêtise », « Rater le lycée », « Qu'est-ce qui t'arrive ? ».

Les invectives se poursuivent jusqu'à ce qu'on se retrouve tous les deux assis dans la voiture, portières fermées. Je démarre et la voix de la femme se calme un instant. Soudain, elle retentit dans les haut-parleurs. *Le Bluetooth. Je me rappelle ce que c'est que le Bluetooth.*

Je place les sodas et le sandwich sur la console centrale puis recule pour sortir de l'allée. Charlie n'a pas encore pu placer un mot mais elle lève les yeux au ciel quand je la dévisage.

— Maman, finit-elle par lâcher en essayant de l'interrompre. Maman, j'arrive. Silas m'amène à ma voiture.

Grand silence. D'une certaine façon, la mère de Charlie est encore plus intimidante quand elle ne crie *pas* au bout du fil. En reprenant la parole, elle parle lentement, appuyant chaque mot :

— Ne me dis pas que tu as laissé *cette famille-là* t'acheter une voiture !

On se regarde et je la vois articuler un « merde » silencieux.

— Je… non. Non, je voulais dire que Silas me ramène à la maison. Je serai là dans quelques minutes.

Là-dessus, elle passe la main sur l'écran pour essayer de couper la communication. J'appuie sur le bouton de déconnexion au volant pour la couper moi-même.

Elle se tourne vers sa fenêtre, pousse un profond soupir, marquant la vitre d'une petite auréole de buée.

— Silas ? Je crois que ma mère est une vraie salope.

Je ris mais ne proteste pas.

On ne dit plus rien pendant quelques kilomètres. Je me répète mentalement les dernières paroles échangées avec Ezra. Dire qu'elle n'est même pas de ma famille, alors qu'est-ce que doit ressentir Charlie après avoir parlé avec sa vraie mère ? D'un côté, on devait chacun espérer qu'en

reprenant contact avec un parent on aurait pu retrouver la mémoire. Je vois bien, à la réaction de Charlie, qu'elle n'a strictement rien reconnu chez la femme avec qui elle vient de discuter au téléphone.

— Je n'ai pas de voiture, observe-t-elle en dessinant sur la vitre. J'ai dix-sept ans. Je me demande pourquoi je n'ai pas de voiture.

Ce qui me rappelle que je suis toujours sur la route du lycée, non de chez elle.

— Tu ne saurais pas où tu habites, par hasard ?

Elle écarquille les yeux mais récupère vite sa confiance en elle. C'est fou comme je lis mieux les expressions de son visage, maintenant, en comparaison de ce matin. Je lis en elle comme dans un livre dont j'ai soudain envie de dévorer chaque page.

Elle sort son portefeuille de son sac à dos, lit à haute voix l'adresse sur son permis.

— Gare-toi, ajoute-t-elle, pour qu'on la cherche sur le GPS.

— Pas la peine, je peux le programmer à partir du volant.

Je la sens qui m'observe d'un œil méfiant.

— Non, dis-je alors, je ne sais pas comment ça m'est revenu.

Une fois l'adresse entrée, je fais demi-tour et prends la direction de sa maison. On est à dix kilomètres. Elle ouvre les deux sodas, partage le sandwich en deux, me tend ma part. On roule la plus grande partie du chemin sans rien dire. J'ai envie de lui prendre la main pour la réconforter, de lui dire des choses rassurantes. Si on était hier, je suis sûr que je l'aurais fait sans arrière-pensée. Mais on n'est pas hier. On est aujourd'hui et Charlie et moi sommes complètement étrangers l'un à l'autre.

À quelques mètres de l'arrivée, elle finit par parler, mais juste pour commenter :

— Délicieux, ce sandwich au fromage grillé. Dis-le de ma part à Ezra.

Je ralentis. On roule bien en dessous de la vitesse limite quand j'atteins sa rue et, bientôt, je m'arrête le long du trottoir. Elle regarde par la fenêtre,

examine chaque maison. De petits pavillons de plain-pied, avec des garages d'une voiture. Chez moi, la cuisine est plus grande que la plupart d'entre eux.

— Tu veux que j'entre avec toi ?

— Pas sûre… J'ai l'impression que ma mère ne t'aime pas beaucoup.

Elle a raison. Je voudrais bien savoir à qui cette dame faisait allusion en parlant de « cette famille-là ». De même, quand Ezra a parlé de nos pères…

— Je crois que c'est celle-ci, dit Charlie en montrant une maison.

Je coupe le moteur et glisse en roue libre dans sa direction. C'est de loin la plus belle demeure du quartier, mais juste parce que la pelouse a été récemment tondue et que la peinture des fenêtres ne s'écaille pas.

Ma voiture finit par s'arrêter devant l'entrée et nous pouvons évaluer à loisir les différences de nos lieux de résidence. J'ai du mal à imaginer à quel point je vais me sentir seul sans Charlie cette nuit, tant elle a su, jusque-là, me protéger de cette difficile réalité.

— S'il te plaît, dis-je en actionnant le frein à main. Vérifie si tu as mon nom dans ton carnet d'adresses et tâche de faire sonner mon portable. Je voudrais savoir s'il se trouve dans les parages.

Hochant la tête, elle fait défiler sa liste de contacts puis porte l'appareil à son oreille, en se mordant les lèvres pour masquer ce qui ressemble à un sourire.

À l'instant où je vais lui demander ce qui l'amuse tant, une sonnerie étouffée retentit dans la boîte à gants. Je la soulève et trouve un téléphone dans le casier. Sur l'écran apparaît le nom de l'appelant :

Charlie chérie

Voilà qui répond à ma question. Elle aussi doit m'avoir donné un surnom. Je glisse le doigt sur l'écran pour décrocher puis réponds :

— Salut, *Charlie chérie* !

Elle éclate d’un rire que j’entends à la fois en direct et dans mon portable.

— J’ai l’impression, commente-t-elle, qu’on formait un couple assez ringard, *Silas chéri*.

— Comme tu dis.

Elle ne répond rien car elle s’est remise à contempler la maison.

— Appelle-moi à la première occasion, d’accord ?

— Promis, dit-elle.

— Tu as sans doute tenu un journal. Ça pourrait nous aider.

— Promis, dit-elle encore.

On est là, tous les deux, avec nos portables à l’oreille. Je ne sais pas si elle hésite à sortir parce qu’elle a peur de ce qu’elle va trouver là-bas ou parce qu’elle n’a pas envie de quitter la seule personne qui comprenne sa situation.

— Tu crois que tu vas en parler à quelqu’un d’autre ?

— Non, marmonne-t-elle en éteignant son écran. Je ne veux pas qu’on me prenne pour une folle.

— Tu n’es pas folle. Tu vois bien que ça nous arrive à tous les deux.

Elle serre les dents, remue à peine la tête.

— Exact. Si ça m’arrivait à moi seule, ce serait facile d’en conclure que je perds la boule. Tandis que là, on est *deux* à vivre la même situation, donc c’est autre chose. Et ça me fait peur, Silas.

Elle ouvre la portière et sort. Comme j’abaisse sa vitre, elle s’accoude à la fenêtre, désigne la maison derrière elle.

— Il y a des chances pour que je n’y trouve pas de gouvernante qui va me préparer un sandwich au fromage grillé.

Je m’arrache un sourire.

— Tu connais mon numéro. Appelle si tu veux que je vienne à ton secours.

Son sourire forcé fait place à une grimace.

— Comme une demoiselle en détresse ? lâche-t-elle en levant les yeux au ciel.

Elle attrape son sac à dos resté sur le siège.

— Souhaite-moi bonne chance, *Silas chéri*.

Je déteste cet adieu sarcastique.

5

Charlie

— Maman ?

Ma voix me trahit. C’est plutôt un couinement qu’un appel. Je m’éclaircis la gorge.

— Maman ?

Elle surgit au coin du couloir, telle une voiture sur les chapeaux de roue. Je recule de deux pas, me retrouve le dos à la porte.

— Qu’est-ce que tu fichais avec *ce* garçon ?

Elle empeste l’alcool.

— Je… il m’a ramenée du lycée.

Je plisse le nez, respire par la bouche. Elle envahit mon espace personnel. Je saisis la poignée de la porte derrière moi, au cas où je devrais m’éclipser. Moi qui espérais ressentir quelque chose en apercevant celle qui m’a donné le jour, et même voir rejaillir mille souvenirs, une forme de confiance… je m’écarte de l’inconnue qui se dresse face à moi.

— Tu as séché le lycée. Tu étais avec ce type ! Explique-toi.

Ça pue trop.

— Je me sens… mal fichue. Je lui ai demandé de me ramener. Pourquoi tu es saoule en pleine journée ?

Elle roule des yeux et, un instant, j'ai l'impression qu'elle va me battre. Mais, au dernier moment, elle recule, se laisse glisser contre le mur, s'assied par terre, les joues pleines de larmes. Je me détourne.

Bon, d'accord, je ne m'attendais pas à ça.

Les cris, ça va, j'assume. Tandis que les pleurs me désarçonnent. Surtout quand ils proviennent d'une personne totalement inconnue à qui je ne sais pas quoi dire. Je m'écarte à l'instant où elle éclate en sanglots. J'ignore si ça lui arrive souvent, alors j'hésite sur le seuil du salon. Finalement, je la laisse à ses larmes pour essayer de trouver ma chambre. Je ne peux rien pour elle. Après tout, je ne la connais pas.

Si seulement je pouvais me cacher jusqu'à ce que je trouve une solution ! Au moins savoir qui je suis. La maison est plus petite que je ne pensais. Je me suis à peine éloignée de ma mère en train de chialer par terre que je me retrouve entre la cuisine et le salon, déjà minuscules et pourtant remplis de meubles qui ne collent pas avec le reste. Beaucoup trop beaux pour cet endroit. Ensuite, je vois trois portes. La première est ouverte, sur un lit couvert d'un plaid écossais. La chambre de mes parents ? En tout cas pas la mienne, je préfère les fleurs. La deuxième porte donne sur une salle de bain. La troisième ouvre sur une autre chambre. J'entre. Deux lits. Ça me fait grincer des dents. On est donc plusieurs enfants.

Je ferme derrière moi, j'inspecte les lieux. J'ai une sœur ; d'après ses affaires, elle est plus jeune que moi, il suffit de voir les affiches criardes qui ornent son coin. Mon côté est nettement plus simple : un lit couvert d'un édredon violet et une photo noir et blanc encadrée. Je devine aussitôt qu'il s'agit d'une œuvre de Silas. Une grille cassée pendue à ses gonds, aux pics de métal rouillé dévorés de vigne vierge – pas aussi sombre que les clichés dont il a décoré sa chambre, ce qui est préférable pour un cadeau. Un tas de livres traîne sur la table de nuit. J'en attrape un pour lire le titre quand mon téléphone tinte, c'est Silas.

Ça va ?

Je crois que ma mère est alcoolique et que j’ai une sœur.

Sa réponse arrive quelques secondes plus tard.

Sais pas quoi dire. Trop zarbi.

Je range mon appareil en riant. J’ai envie de fouiner un peu, de voir si je ne trouve pas quelque chose de suspect. Mes tiroirs sont nets. Je dois avoir des TOC. Je fouille parmi les chaussettes et les sous-vêtements pour voir si je peux me mettre en pétard.

Il n’y a rien dans mes tiroirs, rien dans ma table de nuit. Je trouve une boîte de préservatifs cachés dans un sac sous le lit. Je cherche un journal, des messages écrits par des amis, mais rien. Je suis un humain stérile, sans intérêt, si ce n’est pour ce cadre au-dessus du lit.

Ma mère est restée dans la cuisine. Je l’entends renifler tout en se préparant quelque chose à manger. *Elle est saoule*. Si j’en profitais pour lui poser des questions ? Elle aura tout oublié dans une heure.

— Hé, euh… maman, dis-je en venant me planter devant elle.

Elle cesse de beurrer ses toasts, lève sur moi ses yeux vitreux.

— Comme ça j’ai eu un drôle de comportement, cette nuit ?

— Cette nuit ? répète-t-elle.

— Oui. Tu sais… quand je suis rentrée.

Elle se remet à étaler du beurre avec son couteau.

— Tu étais très sale, bafouille-t-elle. Je t’ai dit de prendre une douche.

Ça me fait penser à la boue et aux feuilles dans le lit de Silas. Autrement dit, nous étions sans doute ensemble.

— À quelle heure je suis rentrée ? Mon téléphone était mort.

— Vers les dix heures.

— J’ai dit quelque chose… de spécial ?

Elle se détourne vers l’évier, attrape un toast au passage, mord dedans.

— Maman ! Écoute quand je te parle. Réponds-moi.

Pourquoi est-ce que ça ne m’étonne pas ? Moi qui interroge, elle qui regarde ailleurs…

— Non, finit-elle par lâcher.

Tout d’un coup, j’ai une idée : mes habits d’hier soir. Derrière la cuisine, il y a un petit réduit où s’entassent lave-linge et sèche-linge. J’ouvre la porte de la machine à laver, y trouve un petit tas de vêtements humides. Je les sors. Ils correspondent à ma taille. J’ai dû les y jeter cette nuit, comme pour effacer des preuves. *Preuves de quoi ?* Je fouille dans les poches du jean, en tire un papier plié en quatre, complètement trempé, collé. Je rejette le jean et emporte le papier dans ma chambre. Impossible de le déplier sans risquer de le déchirer. Mieux vaut le déposer sur le rebord de la fenêtre en attendant qu’il sèche.

Je textote à Silas :

Tu es où ?

J’attends quelques minutes et, comme il ne répond pas, j’essaie encore :

Silas !

Je me demande si je fais toujours ça. Insister jusqu’à ce qu’il réponde.

J’envoie cinq messages de plus avant de lancer mon portable à travers la pièce et d’enfouir le visage dans l’oreiller de Charlie Wynwood pour pleurer. Qui sait si Charlie Wynwood pleure jamais ? À voir sa chambre, elle n’a aucune personnalité. Sa mère est alcoolique, sa sœur fan de musique pourrie. D’ailleurs, comment puis-je savoir que les posters au-dessus du lit de ma sœur comparent l’amour à un *boom* et à un *clap*, sans

me rappeler le nom de cette sœur ? Je commence à inspecter ses affaires, pour essayer de le trouver.

— Ding, ding, ding ! dis-je en attrapant le journal blanc à pois rose caché sous son oreiller.

Je le pose sur son lit, l'ouvre.

Propriété de Janette Élise Wynwood.

Défense de lire !

Sans tenir compte de l'avertissement, je passe à la première page, intitulée :

Charlie m'emmerde.

Ma sœur est l'être le plus nul de la planète. J'espère qu'elle va mourir.

Je ferme le journal, le remets à sa place. Ça commence bien. Ma famille me déteste. Quel genre de personne faut-il être pour que votre famille vous haïsse ainsi ? À l'autre bout de la chambre, mon téléphone m'annonce un texto. Je saute dessus, soulagée que Silas me réponde enfin. En fait, il y a deux messages. Dont l'un d'Amy :

T'es où ?!!

Et l'autre d'un certain Brian :

Salut, on s'est manqués aujourd'hui. Tu lui as dit ?

À qui ? Lui dire quoi ?

Je repose mon portable sans répondre à personne. Je décide de me replonger dans le journal, en passant directement à ce que Janette a écrit sur moi hier soir.

Je vais avoir besoin d'un appareil mais on n'a pas d'argent. Charlie en a eu un.

Je passe la langue sur mes dents. Ouais, elles sont bien droites.

Ses dents sont droites et parfaites tandis que je vais en avoir une de travers toute ma vie. Maman a promis de me payer l'appareil mais depuis que ce truc s'est produit avec l'entreprise de papa, on n'a plus de fric pour les trucs normaux. J'aime pas emporter des déjeuners tout préparés à l'école. J'ai l'impression d'être à la maternelle !

Je saute un paragraphe où elle raconte son dernier cours. Elle se lance également dans une longue diatribe sur son absence de menstruation quand elle ne peut plus rédiger son journal à cause de ma pomme.

Il faut que j'arrête. Charlie vient de rentrer et elle pleure. Ça ne lui arrive pas souvent. J'espère que Silas a rompu avec elle. Ce serait bien fait pour elle.

Ainsi, je pleurais en rentrant hier soir ? Je vais voir sur le bord de la fenêtre le papier qui semble avoir un peu séché. J'arrive à le déplier doucement et vais m'appuyer sur le bureau que nous semblons partager ma sœur et moi. L'encre s'est légèrement effacée mais je devine qu'il s'agit d'un reçu. J'envoie un texto à Silas.

Silas, il faudrait que tu viennes me chercher.

J’attends encore, de plus en plus irritée par le temps qu’il met à répondre. Je suis impatiente, dirait-on.

Il y a un certain Brian qui m'envoie des messages. Il a l’air de me draguer. Je peux lui demander de m’emmener si tu es pris…

Mon portable bipe une seconde plus tard.

Tu rigoles ! J’arrive.

Je souris.

Je ne devrais pas avoir de mal à me glisser hors de la maison puisque ma mère cuve sur son canapé. Je la regarde un moment, essayant désespérément de me souvenir de son visage. Elle ressemble à Charlie, en plus vieux. Avant de sortir attendre Silas, je remonte sa couverture sur elle, puis je vais prendre deux sodas dans le vieux frigo.

— À plus, maman.

6

Silas

Je ne sais pas si je retourne la chercher par instinct de protection ou de propriété. De toute façon, je n'aimerais pas qu'elle demande à quelqu'un d'autre. D'ailleurs, qui est ce mec, Brian ? Et pourquoi croit-il pouvoir la draguer par textos quand il sait très bien qu'on est ensemble, Charlie et moi ?

Je tiens encore mon portable à la main quand il vibre de nouveau. Pas de numéro sur l'écran, juste un mot, « Frangin ».

— Allô ?

— Qu'est-ce que tu fous ?

Une voix de garçon, qui ressemble beaucoup à la mienne. Je regarde autour de moi, mais je ne reconnais rien dans le carrefour que je traverse.

— Je suis dans ma voiture.

— Sans déc, marmonne-t-il. Si tu continues à rater l'entraînement, tu assisteras au prochain match sur le banc de touche.

Le Silas d'hier en aurait sans doute été furieux. Celui d'aujourd'hui est soulagé.

— Quel jour on est ?

— Mercredi. Hier c'était mardi, demain jeudi. Viens me chercher, l'entraînement est terminé.

Il n'a donc pas sa propre voiture ? Je ne connais pas ce gamin et il m'encombre déjà. Preuve que c'est bien mon frère.

— Je dois d'abord aller chercher Charlie.

Silence, puis :

— Chez elle ?

— Oui.

Autre silence.

— Tu as envie de mourir ?

Franchement, j'en ai assez d'ignorer ce que tout le monde sait. Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'aller chez Charlie ?

— Comme tu veux, ajoute-t-il. Mais dépêche-toi.

Et il raccroche.

*

* *

Elle m'attend dans la rue, face à sa maison, deux sodas dans les mains ; elle les tient telles des grenades qu'elle s'apprêterait à jeter sur la façade. Je ralentis, m'arrête non loin d'elle.

Elle n'est pas habillée comme tout à l'heure ; une longue jupe noire lui couvre les pieds et elle porte une écharpe autour du cou et des épaules. Malgré son tee-shirt marron à manches longues, elle semble avoir froid. Un coup de vent agite ses vêtements, elle ne réagit pas, elle ne cligne même pas des yeux, perdue dans ses pensées.

Je suis perdu en elle.

Quand je me mets au point mort, elle tourne la tête vers moi puis baisse les yeux. Elle vient ouvrir la portière passager, s'assied à côté de moi. Son silence semble implorer le mien, alors je ne dis rien et nous prenons la direction du lycée. Au bout d'un certain temps, elle finit par se détendre, pose un pied botté sur le tableau de bord.

— On va où ?

— Mon frère a appelé. Il veut que je le ramène.

Elle hoche la tête. Alors je préfère préciser :

— Je crois que j'ai manqué l'entraînement de football aujourd'hui.

À mon ton apathique, elle doit comprendre à quel point je m'en fiche. C'est vraiment le cadet de mes soucis en ce moment.

— Tu joues au foot, réplique-t-elle. Moi je ne fais rien. Je suis barbante, Silas. Ma chambre est barbante. Je ne tiens pas de journal. Je ne fais aucune collection. Tout ce que je possède d'un peu original, c'est la photo d'une grille, qui vient de toi.

— Comment tu sais qu'elle vient de moi ?

Haussant les épaules, elle tire sur sa jupe.

— Tu as un style bien à toi. Un peu comme une empreinte. Ça se voit, parce que tu es le seul à prendre ce que les gens ont trop peur de voir dans la vie réelle.

Apparemment, elle n'aime pas mes photos.

L'œil fixé sur la route, je demande :

— Alors, c'est qui, ce Brian ?

Elle sort son téléphone, ouvre les messages. J'y jette un regard, bien que ce soit trop loin pour que je puisse lire quoi que ce soit. Je m'aperçois qu'elle le tourne légèrement vers la droite, comme pour m'empêcher de voir.

— Je ne sais pas trop, dit-elle. J'ai relu vos textos, mais ce n'est pas clair. Je ne peux pas dire si je sortais avec lui ou avec toi.

J'en ai la gorge sèche à nouveau. Je prends un des sodas qu'elle a apportés, l'ouvre et bois une longue gorgée avant de le reposer dans son support.

— Peut-être avec les deux, dis-je d'un ton plus acide que je ne l'aurais voulu. Que racontent ses textos d'aujourd'hui ?

Elle ferme son portable et le retourne sur ses genoux comme si elle avait honte de lire l'écran. Elle ne répond pas. Je sens ma nuque s'échauffer et je reconnais cette sensation de jalousie qui m'envahit comme un virus. Je n'aime pas ça.

— Réponds-lui, dis-je encore. Dis-lui que tu ne veux pas qu'il t'envoie d'autres messages et que tu préfères sortir avec moi.

— Attends, on ne sait pas où on en est. Et si tu ne me plaisais pas ? Et si on était sur le point de rompre ?

Cette idée me fait grincer des dents.

— Je croyais qu'on avait décidé de rester ensemble jusqu'à ce qu'on comprenne ce qui s'était passé ? Tu ne sais même pas qui est ce Brian.

— Je ne sais pas qui tu es non plus.

Je me gare dans le parking du lycée. Charlie m'observe attentivement, guettant ma réponse. J'ai l'impression qu'elle veut m'appâter.

Je coupe le moteur.

— Comment on va faire ?

— Faire quoi ?

— Tout et rien. Entre nous, avec nos familles, dans nos vies ? Comment on va faire, Charlie ? D'autant qu'on risque de découvrir des choses l'un sur l'autre qui risquent de nous mettre pas mal en pétard.

Sans lui laisser le temps de répondre, quelqu'un apparaît dans l'allée et se dirige vers nous. Il me ressemble, en plus jeune. Vraisemblablement un élève de seconde. Il n'est pas aussi baraqué que moi mais je crois qu'il me dépassera bientôt en taille.

— On va se marrer, dit-elle en le voyant ouvrir la portière arrière.

Il jette sur le siège un sac à dos, une paire de chaussures, un sac de sport, puis s'assied.

La portière claque.

Encore essoufflé, il sort son téléphone et se met à lire ses textos. Il a les cheveux collés sur le front, les mêmes que les miens. Quand il me regarde,

je vois que nous avons aussi les mêmes yeux.

— C’est quoi, ton problème ? demande-t-il.

Je ne réponds pas, me retourne, non sans jeter un coup d’œil vers Charlie. Un sourire crispé aux lèvres, elle tape un message. J’ai presque envie de lui arracher son appareil, pour vérifier si ce n’est pas à Brian, mais c’est le mien qui bipe.

Tu connais le nom de ton petit frère ?

Je n’en ai aucune idée.

— Merde !

Elle se met à rire mais se fige en apercevant quelque chose sur le parking. Ou plutôt quelqu’un, un type qui vient dans notre direction, l’air mauvais.

Je le reconnais. C’est celui des toilettes, ce matin. Celui qui tentait de me provoquer.

— Laisse-moi deviner, dis-je. Brian ?

Il fonce vers la portière de Charlie, l’ouvre, recule, lui tend une main crispée. Il fait comme si je n’existais pas, mais je vais lui montrer qui c’est Silas s’il croit pouvoir interpeller Charlie comme ça.

— Il faut qu’on parle, lance-t-il d’un ton sec.

Elle attrape la portière pour la fermer.

— Désolée, on allait partir. Je te vois demain.

L’air incrédule, il la saisit rageusement par le bras et l’attire contre lui. Je sors, contourne l’avant de la voiture, tellement vite que je dérape sur le gravier et dois me rattraper au capot. Bravo, très impressionnant. J’évite la portière passager, prêt à saisir ce salaud à la gorge, mais je le trouve plié en deux, gémissant, une main plaquée sur un œil. Il se redresse, interroge Charlie de l’autre.

— Je t’ai dit de ne pas me toucher, lâche-t-elle entre ses dents.

Le poing encore serré, elle est debout devant sa place.

— Tu ne veux pas que je te touche ? raille-t-il. Ce serait bien la première fois !

À l'instant où je vais plonger sur lui, elle m'arrête du plat de la main, me jette un regard d'avertissement tout en secouant la tête. Je pousse un long soupir et recule.

Elle se retourne alors vers Brian :

— C'était hier. Aujourd'hui tout a changé et je pars avec Silas. Pigé ?

Là-dessus, elle se rassied à sa place. J'attends que sa portière soit fermée et bouclée, avant de regagner la mienne.

— Elle te trompe ! me crie-t-il.

Je m'arrête net.

Me retourne lentement vers lui. Il se tient bien droit, maintenant, l'air d'attendre que je le frappe aussi. Comme je n'en fais rien, il continue de me provoquer :

— Avec moi ! Et pas qu'une fois. Ça fait plus de deux mois que ça dure.

Tout en m'efforçant de garder mon calme, je me vois déjà en train de l'étrangler.

J'aperçois Charlie qui m'implore du regard de ne pas commettre de bêtise. Je me retourne vers lui, tout sourire.

— Bravo Brian, tu veux un trophée ?

Dommage de ne pouvoir le prendre en photo à ce moment-là, avec la tête qu'il fait !

Une fois derrière le volant, je quitte le parking un peu plus impressionné que je ne le devrais. Une fois qu'on a repris le chemin de la maison, je trouve enfin le courage de jeter un coup d'œil vers Charlie qui me fixe également. À l'instant où je vais devoir à nouveau me concentrer sur la route, je capte un sourire.

On éclate de rire. Alors elle se détend sur son siège.

— Je n’arrive pas à croire que j’aie pu te tromper avec ce connard. Tu as vraiment dû me gaver.

— À part un meurtre, je ne vois pas ce qui aurait pu te pousser dans ses bras.

Une gorge s’éclaircit à l’arrière et je jette un coup d’œil dans le rétroviseur. J’avais complètement oublié mon frère. Il se penche en avant, jusqu’à ce que sa tête se retrouve entre nos sièges.

— Attendez, là, je veux comprendre. Ça vous fait marrer ?

On s’interrompt aussitôt et Charlie demande d’une voix blanche :

— Ça fait combien de temps qu’on est ensemble, Silas ?

Je fais mine de compter sur mes doigts quand mon frère lance :

— Quatre ans. Qu’est-ce qui vous arrive, à tous les deux ?

Charlie s’écarte un peu et me jette un coup d’œil. Je vois très bien à quoi elle pense.

— Quatre ans ? dis-je.

— Waouh ! s’exclame-t-elle. Ça fait un bout de temps.

Mon frère retombe contre son siège l’air excédé.

— Vous deux, vous êtes pires qu’un épisode de Jerry Springer.

Jerry Springer est un présentateur de talk show. Comment je le sais ? Et Charlie, elle s’en souvient ?

— Tu sais, Jerry Springer ? lui dis-je.

Serrant les lèvres, elle hoche la tête puis se détourne vers sa fenêtre.

Tout cela ne tient pas debout. Comment peut-on se rappeler les célébrités ? Des gens à qui on n’a jamais parlé ? Comment je sais que Kanye West a épousé une Kardashian ? Comment je sais que Robin Williams est mort ?

Je me rappelle tous les gens que je n’ai jamais rencontrés mais je ne sais plus rien de la fille que j’aime depuis plus de quatre ans ? De plus en plus mal à l’aise, je passe le reste du trajet à mettre des visages sur tous les noms

qui me viennent à l’esprit. Des présidents, des acteurs, des politiciens, des musiciens, des stars de télé-réalité.

Mais impossible de me rappeler le prénom de mon petit frère, en train de sortir de la voiture, derrière moi. Je le suis des yeux alors qu’il rentre à la maison et je fixe mon attention sur la porte longtemps après qu’elle s’est refermée sur lui. Je contemple ma maison, comme Charlie tout à l’heure avec la sienne.

— Ça va ? demande Charlie.

Là, je ne peux pas m’empêcher de la revoir en présence de Brian, à l’instant où il m’a dit un truc dont j’ai fait semblant de me moquer. Elle te trompe !

Je ferme les yeux, appuie la tête sur le dossier.

— Pourquoi c’est arrivé ?

— Il va vraiment falloir que tu apprennes à préciser ta pensée, Silas.

— Bon, alors, Brian. D’après toi, pourquoi tu as couché avec lui ?

— Attends, tu ne vas pas me faire une scène pour ça !

— On sortait ensemble depuis quatre ans, Charlie. Tu ne vas pas me reprocher d’être un peu énervé.

— Ils sortaient ensemble depuis *quatre* ans, Charlie et Silas. Pas nous deux. En plus, qui dit que tu étais un ange ? Tu as lu tes propres textos ?

— Tu me fais peur, là… Arrête.

— Arrête quoi ?

— Ne parle plus de nous à la troisième personne. Tu es elle. Et je suis lui. Que ça nous plaise ou non.

C’est là que le téléphone de Charlie sonne.

— Ma sœur, annonce-t-elle avant de décrocher.

Elle écoute quelques secondes sans me quitter des yeux, puis elle répond :

— Elle était ivre quand je suis rentrée. J’arrive.

Après quoi elle raccroche et me lance :

— On retourne au lycée. Mon ivrogne de mère aurait dû passer prendre ma sœur à son cours de natation. Après ton frangin, on va rencontrer ma frangine.

Je me mets à rire.

— Je devais être chauffeur dans mon autre vie.

Elle reprend vite son sérieux.

— J'arrête de parler de nous à la troisième personne si tu arrêtes d'en parler comme d'une autre vie. On n'est pas morts, Silas. On a juste tout oublié.

— Pas tout, on se rappelle certaines choses.

Je reprends la direction du lycée. Au moins, je commence à bien connaître mon trajet, avec tous ces allers et retours.

Et elle qui commence à raconter :

— Il y avait une famille, au Texas, dont le perroquet avait disparu. Quatre ans plus tard, il est revenu de nulle part… et il parlait espagnol.

Elle éclate de rire, avant d'ajouter :

— Pourquoi je me rappelle ce truc idiot alors que je ne sais plus ce que je faisais il y a douze heures ?

Je ne réponds pas, car sa question n'appelle pas de réponse, au contraire de toutes celles qui me trottent dans la tête.

Quand on s'arrête devant le lycée, je crois apercevoir Charlie devant l'entrée, les bras croisés. Elle grimpe à l'arrière, à la place qu'occupait mon frère tout à l'heure.

— Tu as passé une bonne journée ? lui demande Charlie.

— Ta gueule.

— Mauvaise, alors ?

— Ta gueule.

Charlie me jette un regard ébahi, tout en souriant malicieusement.

— Tu attendais depuis longtemps ?

— Ta gueule.

Je me rends compte qu'elle essaie d'obtenir quelques réponses de sa sœur et, à mon tour, je la soutiens d'un sourire.

— Maman était dans un sale état quand je suis rentrée, aujourd'hui.

— Ça t'étonne ?

Au moins, cette fois, elle n'a pas répondu ta gueule.

Charlie l'interroge encore mais, maintenant, sa sœur ne lui répond plus du tout, trop absorbée par son portable. Quand on arrive dans leur rue, elle ouvre la portière et commence à descendre alors que la voiture roule encore.

— Dis à maman que je serai en retard, lui lance Charlie. Et tu crois que papa va rentrer quand ?

Sa sœur s'arrête, lui jette un regard méprisant.

— Dans dix ou quinze ans, d'après le juge.

Elle claque sa portière.

Je ne m'attendais pas à ça, et Charlie sûrement pas non plus. Elle se retourne lentement face au pare-brise, pousse un lent soupir.

— Ma sœur me déteste. Je vis dans un taudis. Ma mère est alcoolique. Mon père est en prison. Je te trompe. Et toi, tu sors encore avec moi ?

Si je la connaissais mieux, je la serrerais dans mes bras, lui tiendrais la main. Je ne sais pas… Comment consoler une compagne de quatre années qu'on vient de rencontrer ?

— D'après Ezra, je t'aimais déjà avant de savoir marcher. Ce n'est pas le genre de chose à laquelle on renonce facilement.

— Tu dois être sacrément fidèle parce que je commence à me détester moi-même.

J'ai envie de lui caresser la joue, pour l'obliger à me regarder. Je n'en fais rien et redémarre.

— Tu es peut-être beaucoup plus intéressante que ta situation financière ou familiale.

— Si tu le dis…

On a repris la route et elle allume la radio, essaie plusieurs stations avant de s’arrêter sur une chanson qu’on entonne tous les deux. Dès qu’on a chanté la première phrase en chœur, on s’arrête, étonnés.

— Les paroles, dit-elle doucement. On se rappelle les paroles.

Que répondre ? Mon esprit s’épuise et j’ai juste envie de me détendre avec cette musique. Il semblerait que ce soit aussi le cas de ma voisine car elle reste tranquillement à écouter, avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Je déteste l’idée de t’avoir trompé.

Là-dessus, elle augmente le volume de la radio, comme pour m’empêcher de répondre. Sinon, je lui aurais bien dit que je lui pardonnais. Car la fille assise à côté de moi ne ressemble pas à celle qui m’a trompé.

Elle ne demande jamais où on va. D’ailleurs, je ne le sais pas moi-même. Je conduis, c’est tout ; c’est le seul moment où je parviens à me détendre. J’ignore combien de temps on roule mais le soleil se couche quand je décide de faire demi-tour et de rentrer. Tout ce temps-là, on est restés sans rien dire, perdus dans nos pensées, ce qui peut sembler paradoxal pour deux personnes qui n’ont plus de mémoire.

— Il faut qu’on examine tous les deux nos portables.

C’est la première chose que je lui dis depuis au moins une heure.

— On va vérifier tous nos vieux textos, nos e-mails, nos messages vocaux. On y trouvera peut-être une explication.

Elle sort le sien.

— J’ai essayé tout à l’heure, mais je n’ai pas un portable aussi perfectionné que le tien. Il n’a gardé que quelques textos.

Je m’arrête à une station-service, me gare dans un endroit pas trop éclairé. J’ignore pourquoi je cherche tant à préserver notre intimité. Sans doute parce que je ne veux pas qu’on nous reconnaisse, parce qu’il y a des chances pour que, de notre côté, nous ne reconnaissions personne.

Je coupe le moteur et on se met tous les deux à faire défiler nos messages. Je commence par ceux que j’ai échangés avec elle, mais ils sont

tous très courts, juste des réponses à des questions précises, horaires, rendez-vous, je t'aime, tu me manques, etc. Rien de très révélateur sur notre relation.

D'après mon journal des appels, on bavarde au moins une heure presque tous les soirs. Je remonte ainsi sur deux semaines avec les mêmes résultats.

— On s'appelle régulièrement, lui dis-je. Une heure chaque soir.

— C'est vrai ? De quoi on peut bien parler pour que ça dure si longtemps ?

— On fait peut-être autre chose que parler…

— Pourquoi tes plaisanteries salaces ne m'étonnent pas, alors que je ne sais plus rien de toi ?

Elle se plonge dans ses photos et pousse un cri de surprise, puis me montre son écran.

— Regarde ! Des selfies, rien que des selfies, Silas. J'en ai même pris aux *toilettes* ! Ça me tue.

Je vérifie les miennes en riant. La première nous représente tous les deux, debout devant un lac. Un selfie, bien sûr. Elle marmonne d'un ton las :

— Je commence à ne pas nous aimer du tout. Toi le gosse de riche qui se comporte comme un connard avec ta gouvernante. Moi, l'ado nulle, sans aucune personnalité et qui prend des selfies pour faire son intéressante.

— Je suis sûr qu'on n'est pas aussi nuls que tu le dis. En tout cas, on a l'air de bien s'aimer.

— Attends, je te trompais ! Si tu crois qu'on est heureux avec ça…

J'ouvre les e-mails et trouve une vidéo intitulée « ne pas effacer ». Je clique dessus.

— Tiens, regarde, lui dis-je, en me rapprochant pour qu'elle puisse voir elle aussi.

Tandis que je remonte le son de la voiture, Charlie se blottit contre moi.

J’appuie sur Play et ma voix retentit dans les haut-parleurs. C’était donc moi qui filmais. L’image est sombre, comme si je me promenais dehors en pleine nuit.

— *C’est officiellement l’anniversaire de nos deux ans.*

Je parle d’un ton étouffé, à croire que je ne voulais pas me faire prendre. Je tourne l’objectif vers moi, m’éclaire le visage avec la lumière du Camescope. Je parais un peu plus jeune. D’après ce que j’ai dit, je devais donc avoir seize ans. Je m’approche d’une fenêtre.

— *Je vais te réveiller pour te souhaiter un bon anniversaire, mais il est presque une heure du matin,*
en pleine semaine, alors je filme pour le cas où ton père me tuerait.

Je reporte l’objectif devant moi, sur la façade d’une maison. L’image est de plus en plus obscure mais on entend la fenêtre qui s’ouvre et mes pieds qui tombent à l’intérieur. Peu après, la caméra se porte sur le lit de Charlie. On aperçoit une masse sous les couvertures, mais elle ne bouge pas. Je filme le reste de la chambre. On dirait qu’il ne s’agit pas de celle qu’elle occupe actuellement.

— Ce n’est pas ma chambre, dit-elle. Celle-ci fait le double de celle que j’ai vue hier, et que je partage avec ma petite sœur.

Tandis que là, on dirait bien qu’elle l’occupe seule, mais on ne la voit pas assez car l’objectif revient vite sur le lit. La masse sous les couvertures remue et, d’après le mouvement de la caméra, je suis en train de grimper sur le lit.

— *Charlie chérie.*

Elle remonte le drap sur sa tête.

— *Silas ?* souffle-t-elle.

L’image apparaît sous un angle bizarre, comme si j’avais oublié que je tenais le téléphone dans ma main. On entend des bruits de baisers. Je dois lui embrasser le bras ou le cou.

Ce seul bruit devrait suffire à me faire éteindre la vidéo. Je ne veux pas gêner Charlie, mais elle regarde avec autant d'intensité que moi. Non à cause de ce qui se passe entre nous à l'image, mais parce qu'on ne s'en souvient pas. C'est moi… c'est elle… c'est nous deux ensemble. Pourtant je ne me rappelle pas un détail de cette rencontre, alors c'est comme si on espionnait deux inconnus dans un moment d'intimité.

Je me sens comme un voyeur.

— *Joyeux anniversaire.*

La caméra recule, je dois l'amener sur l'oreiller, près de sa tête. On ne voit plus que le profil de Charlie.

Ce n'est pas le plus joli portrait que j'ai d'elle, mais ça suffit à prouver qu'elle n'a pas changé. Ses cheveux bruns s'éparpillent autour d'elle tandis qu'elle me sourit.

— *Quel rebelle tu fais !* murmure-t-elle. *C'est pour me dire ça que tu es entré en douce ?*

— *Pas pour te dire ça, mais pour faire ça.*

Finalement, mon visage apparaît sur la vidéo et mes lèvres se posent sur les siennes.

À côté de moi, Charlie remue sur son siège. J'essaie d'avaler la boule qui me noue la gorge. D'un seul coup, je regrette de ne pas être seul en ce moment. Je me repasserais sans cesse ce baiser.

Mes nerfs se tendent, et je me rends compte que c'est parce que je suis jaloux du type dans la vidéo ; ça ne tient pas debout. Je regarde un inconnu sortir avec elle : moi. Ce sont bien mes lèvres sur les siennes mais ça m'énerve parce que je ne sais plus ce que ça fait.

J'hésite à arrêter la vidéo, alors que ce baiser semble virer à tout autre chose. Jusque-là, on voyait ma main sur sa joue, maintenant, elle a disparu du paysage. Aux sons qu'émet alors Charlie, il semblerait qu'elle sache exactement où je l'ai posée.

Elle détache sa bouche de la mienne et regarde l'objectif. Sa main s'approche et rabaisse soudain l'appareil contre le lit. L'écran vire au noir mais le son continue.

— *Cette lumière m'aveuglait*, dit-elle.

J'ai le doigt posé à proximité de la touche Pause, je devrais arrêter, mais je sens son souffle tiède dans mon cou. Entre ça et les sons dans mes haut-parleurs, je ne voudrais pas interrompre cette vidéo.

— *Silas*, murmure-t-elle.

On continue tous les deux à fixer l'écran noir. Il n'y a rien à voir mais on n'arrive pas à se détourner, et le son de nos voix retentit autour de nous, emplissant la voiture, nos oreilles, notre esprit.

— *Jamais jamais*, Charlie.

Gémissement.

— *Jamais jamais*, répond-elle dans un murmure.

Soupir.

Autre gémissement.

Froissement.

Fermeture Éclair.

— *Je t'aime tant, Charlie.*

Bruits de corps remuant sur le lit.

Lourdes respirations. Haletantes. Qui proviennent des haut-parleurs mais aussi de nos bouches alors qu'on les écoute.

— *Oh, mon Dieu… Silas !*

Deux brèves inspirations.

Baisers intenses.

Klaxon strident qui domine tout le reste.

Je veux éteindre le portable mais il tombe par terre. Des phares brillent dans mon pare-brise, des poings frappent à la vitre de Charlie et je n'ai pas le temps de me redresser que sa portière s'ouvre brusquement.

— *Je te sens trop bien, Charlie*, braille ma voix.

Un énorme éclat de rire échappe à la fille qui vient de surgir. Elle a déjeuné avec nous hier, mais je ne me rappelle pas son nom.

— C'est pas vrai ! s'écrie-t-elle. Vous matiez un film porno ?

Elle se retourne et crie vers la voiture arrêtée face à nous :

— Char et Si matent un film porno !

Elle rit encore quand j'arrive enfin à mettre mon téléphone en pause. Je baisse le volume de la radio. Charlie nous regarde l'un et l'autre, les yeux écarquillés.

— On allait partir, dis-je. Il faut que je la ramène chez elle.

— Arrête ! s'écrie la fille. Sa mère doit être complètement ivre et la croire au lit en ce moment. Suivez-nous, on va chez Andrew.

— Je ne peux pas, Annika, répond Charlie en souriant. Mais on se voit demain au cours, d'accord ?

Annika paraît horriblement vexée, d'autant qu'elle doit reculer quand la portière se referme quasiment sur elle.

— Vas-y, me dit Charlie.

Je démarre sans me faire prier.

On a déjà parcouru près de deux kilomètres quand elle se racle la gorge. Sans trop de résultat, puisqu'elle lance d'une voix éraillée :

— Tu ferais mieux d'effacer cette vidéo.

Je n'aime pas ce conseil, alors que je comptais déjà me la repasser cette nuit chez moi.

— On va peut-être y trouver des indices, dis-je. Je devrais la regarder encore, voir comment ça finit.

À cet instant, mon portable annonce l'arrivée d'un texto. Je regarde. Ça vient de mon père.

Rentre à la maison. Tout seul, s'il te plaît.

Je montre le message à Charlie qui hoche la tête :

— Tu n’as qu’à me ramener tout de suite.

Le reste du trajet s’accomplit dans un silence gêné. J’ai l’impression que cette vidéo qu’on vient de regarder ensemble nous a montrés l’un à l’autre sous un éclairage différent. Pas nécessairement mauvais, juste différent. Avant, quand je regardais Charlie, c’était la fille qui partageait cette étrange expérience avec moi. Tandis que maintenant, c’est la fille à qui je suis censé faire l’amour, à qui je l’ai en principe fait depuis longtemps. La fille qu’en principe j’aime *toujours*. Si seulement je pouvais me rappeler l’effet que ça fait…

Après avoir reçu cette preuve de notre relation, j’ai encore plus de mal à accepter qu’elle ait pu se tourner vers ce Brian. Ça me rend mille fois plus furieux et jaloux qu’avant de nous avoir vus ensemble sur cette vidéo.

Quand on s’arrête devant sa maison, elle ne sort pas immédiatement, mais regarde d’abord la sombre bâtisse. Une seule fenêtre en est faiblement éclairée, et on ne perçoit aucun mouvement.

— Je vais essayer de faire parler ma sœur, ce soir. Ça nous donnera sans doute une meilleure idée de ce qui s’est passé la nuit dernière quand je suis rentrée.

— Bonne idée. Je vais en faire autant avec mon frère. Et tâcher de découvrir son nom par la même occasion.

Elle rit.

— Tu veux que je passe te prendre demain matin pour le lycée ?

— Si tu veux bien, oui.

— D’accord.

Le silence retombe, qui me rappelle les petits sons si doux échappés de la vidéo toujours sur mon téléphone, Dieu merci. Je vais pouvoir entendre sa voix toute la nuit. J’ai hâte.

— Tu sais, dit-elle en pianotant sur la portière. On pourrait se réveiller demain et tout irait bien. On pourrait même oublier ce qui s’est passé aujourd’hui, alors que tout redeviendrait normal.

— Je suis sûr que non. Je vais me repasser mes e-mails et mes messages ce soir. Tu devrais en faire autant.

Elle hoche la tête et se tourne brusquement vers moi, me regarde dans les yeux :

— Bonne nuit, Silas.

— Bonne nuit, Charlie. Appelle-moi si tu…

— Ça ira, coupe-t-elle. À demain matin.

Elle sort de la voiture et se dirige vers sa maison. J’ai envie de l’appeler, de lui dire d’attendre. Je me demande si elle se pose la même question que moi : *Que signifie Jamais jamais ?*

7

Charlie

À mon avis, tant qu’à être infidèle, autant que ce soit avec quelqu’un qui en vaille la peine. Je ne sais pas trop s’il s’agit là d’un concept de l’ancienne Charlie ou de la nouvelle. À moins qu’à force d’observer de loin la vie de Charlie Wynwood je puisse plus facilement comprendre ses infidélités que les juger. Ce dont je suis sûre, en tout cas, c’est que si on veut tromper Silas Nash, mieux vaudrait que ce soit avec Ryan Gosling.

Je regarde Silas s’éloigner, capte au passage son profil éclairé par le lampadaire voisin. Il a le nez aquilin, contrairement aux autres garçons du lycée qui l’ont plutôt droit et petit ou carrément trop grand pour leur visage. Ou pis, plein d’acné. Tandis que Silas a un nez d’adulte. Du coup, on le prend plus au sérieux.

En reprenant la direction de la maison, j’ai une boule dans l’estomac. Personne pour m’accueillir quand j’ouvre la porte d’entrée. Je me sens comme une intruse et ne peux m’empêcher de lancer :

— Bonsoir ! Il y a quelqu’un ?

Je referme doucement derrière moi, entre dans le salon sur la pointe des pieds.

Je sursaute.

Assise sur le canapé, la mère de Charlie mange des haricots à même la boîte de conserve, en regardant Seinfeld sans le son. Ce qui me rappelle tout d'un coup que je n'ai plus rien avalé aujourd'hui depuis le sandwich au fromage grillé partagé avec Silas.

À tout hasard, je demande :

— Tu as faim ?

J'ignore si elle m'en veut encore ou si elle va se remettre à pleurer.

— Tu veux que je nous prépare quelque chose à manger ?

Elle se penche sans me regarder, pose la boîte sur la table basse. Je me rapproche d'elle, parviens à prononcer ce mot :

— Maman ?

— Elle ne te répondra pas.

C'est Janette qui m'a lancé ça de la cuisine, un sac de Doritos dans la main. Je m'inquiète :

— C'est ça ton dîner ?

Pour toute réponse, elle hausse les épaules.

— Tu as quoi… quatorze ans ?

— Tu as quoi… le cerveau en bouillie ? Évidemment que j'ai quatorze ans !

Je lui arrache les Doritos des mains, les emporte vers notre mère bourrée devant sa télé.

— On ne laisse pas sa fille de quatorze ans manger des chips pour le dîner, dis-je en les lui jetant sur les genoux. Dessaoule un peu et conduis-toi en vraie mère !

Pas de réponse.

Je vais ouvrir le frigo mais il n'y a dedans qu'une douzaine de boîtes de Coca light et un pot de cornichons.

— Mets ta veste, Janette. On va te chercher un dîner.

Ma sœur me regarde comme si je lui avais parlé en mandarin. Bon, il faut sans doute que j'ajoute une phrase plus énergique, histoire de la

secouer :

— Allez, grouille, petite conne !

Elle fonce dans notre chambre tandis que je cherche les clefs de la voiture. C'était ça, la vie que je menais ? Qui était cette femme sur le canapé ? En apercevant le derrière de sa tête, je sens monter un élan de pitié. Son mari — *mon père* — est en prison. *En prison* ! C'est effroyable. Où trouve-t-on l'argent pour vivre ?

À propos d'argent, je vérifie dans mon portefeuille. Les vingt-huit dollars sont toujours là. Ça devrait suffire pour acheter autre chose que des Doritos.

Janette sort de la chambre, une veste verte sur les épaules, à l'instant où je trouve les clefs. Ça lui va bien, le vert, elle fait moins ado tourmentée avec ça.

— Prête ?

Elle lève les yeux au ciel. Alors je lance :

— Bon, chère maman, on va chercher de la bouffe !

Au cas où elle aurait tenté de m'arrêter. Mais non, alors je laisse Janette nous mener à la voiture. Dieu sait ce que ce sera, sûrement pas une Land Rover, en tout cas.

Le résultat ne me déçoit pas.

— Oh, misère, ça roule encore ce machin-là ?

Janette ne relève pas, elle a enfilé ses écouteurs et attend que j'ouvre la vieille Oldsmobile. Plus vieille que moi. Ça sent la cigarette, les personnes âgées.

— Bon, on va voir sur combien de mètres elle est encore capable de rouler.

J'irais bien faire un saut à l'Electric Crush, un *diner* du quartier français, dont une pub traîne près des clefs, sauf que cette bagnole sans âge n'a pas de GPS. Il faut que je trouve le chemin toute seule.

Janette me laisse tranquillement démarrer ; elle souffle sur sa vitre et y trace des cercles. Je l'observe du coin de l'œil ; pauvre gamine ! Sa mère est alcoolique, son père en prison, c'est triste. Et puis elle me déteste. Ce qui la laisse bien seule au monde. Je me rends compte, non sans surprise, que Charlie est dans la même situation. Sauf qu'elle a Silas – ou qu'elle l'avait, avant de le tromper avec Brian. Beurk ! Je secoue les épaules pour me débarrasser de toutes ces sensations. Je déteste ces gens. Ils sont trop assommants. Sauf que j'aime bien Silas.

Plus que bien.

*

* *

Je finis par trouver une place sur le parking du *diner*, sur North Rampart Street, entre une camionnette et une Mini Cooper. *Charlie est très douée pour les manœuvres*, me dis-je avec fierté. Janette descend après moi et reste plantée sur place, l'air paumée. En face de nous clignote l'enseigne rose de l'Electric Crush.

Je tends la main à ma sœur.

— Viens, Janette. On y va.

Je m'approche d'elle d'un pas décidé mais elle essaie de m'échapper. Je l'attrape et l'entraîne.

— Lâche-moi !

— C'est quoi ton problème ? Arrête de te conduire comme une…

Une gamine de quatorze ans, voilà tout.

— Comme une quoi ? crie-t-elle. Depuis quand ça t'intéresse ?

Ses lèvres tremblent comme si elle allait pleurer et, tout d'un coup, je m'en veux de m'être montrée aussi brutale avec elle. Ce n'est qu'une fillette avec de petits seins et un cerveau embrouillé par les hormones.

— Tu es ma sœur, lui dis-je doucement. Il serait temps qu'on se retrouve, tu ne crois pas ?

Un instant, j’ai l’impression qu’elle va dire quelque chose — peut-être même quelque chose de gentil, de fraternel —, mais elle fonce vers la porte du *diner*, ouvre la porte d’un coup de pied. La sale gamine. Je la suis, un rien secouée, pour soudain m’arrêter net.

Ce n’est pas ce à quoi je m’attendais, pas vraiment un *diner*, plutôt un club avec des boxes alignés le long d’un couloir menant à une sorte de piste de danse. Janette s’est arrêtée devant le bar et regarde autour d’elle, abasourdie.

— Tu viens souvent là ? me demande-t-elle.

Meubles de cuir noir, marbre noir au sol. Tout est noir à part l’enseigne rose qui scintille sur les murs. Morbide et chewingomesque.

— Je peux vous aider ?

Au bout du bar, un homme ferme une porte derrière lui. Il est armé de plusieurs boîtes et me paraît assez jeune, une vingtaine d’années. Je le trouve tout de suite sympathique, sans doute parce qu’il porte une veste noire sur un tee-shirt rose. Charlie doit aimer le rose.

— On a faim.

Dans un demi-sourire, il nous désigne un box du menton.

— En principe, la cuisine n’ouvre que dans une heure, mais je vais voir si on peut vous préparer quelque chose en vitesse. Si vous voulez bien vous asseoir.

Je fonce vers un box en entraînant Janette avec moi.

— Je suis venue ici, lui dis-je. Le week-end dernier.

— Ah !

C’est son seul commentaire tandis qu’elle examine ses ongles.

Quelques minutes plus tard, le mec au tee-shirt rose revient en sifflotant. Il s’appuie des deux mains sur notre table.

— Charlie, c’est ça ?

Je hoche la tête sans comprendre. *Comment sait-il… ? Combien de fois suis-je venue… ?*

— On prépare du poulet rôti à la cuisine. Ça vous dirait d'en manger avec moi ? On n'a pas grand-chose à faire avant plusieurs heures encore.

Je fais oui de la tête.

— Super !

Il claque la table d'une main, faisant sursauter Janette, tend un doigt vers elle.

— Coca ? Sprite ? Cocktail Shirley Temple ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Coca light.

— Et vous, Charlie ?

Je n'aime pas sa façon d'articuler mon nom, de façon un peu… familière. Je demande un Coca. Dès qu'il a le dos tourné, Janette se penche vers moi.

— D'habitude tu prends du light, m'accuse-t-elle.

— Oui ? Je ne me sens plus moi-même, ces temps-ci.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Tu rigoles ?

Je fais mine de ne pas relever, regarde autour de moi. Qu'est-ce qu'on fichait ici, Silas et moi ? C'est un endroit où on vient souvent ?

— Janette. Je t'ai déjà parlé de ce restau ?

Elle a l'air surprise.

— Tu veux dire, chaque fois qu'on se parle en éteignant les lumières ?

— C'est bon. Je vois. Je suis une sœur horrible. Laisse tomber. On fume le calumet ?

Elle se gratte le nez.

— Ça veut dire quoi ?

— On fait la paix. On repart de zéro ?

C'est là que le mec en rose nous apporte nos verres. Il a préparé un cocktail pour Janette. Elle fait la grimace.

— Elle avait demandé un Coca light, dis-je.

— Ça va lui plaire. Quand j'étais gamin…

— Apportez-lui un Coca light.

— C'est bon, princesse, dit-il en ouvrant les mains.

Janette me jette un regard attendri.

— Merci, dit-elle.

— Pas de problème. On ne peut pas faire confiance à un mec en rose.

Son sourire me donne un sentiment de triomphe. Dire que j'ai trouvé ce mec sympa ! Dire que Brian m'a plu. Qu'est-ce qui se passait dans ma petite tête ?

Je prends mon téléphone et vois que Silas m'a envoyé plusieurs SMS. Silas… Je l'aime bien, lui. Avec sa voix si apaisante et ses bonnes manières… Et son nez, il a un drôle de nez sympa.

Mon père…

Où tu es ?

Hello ?

Le mec revient avec le poulet et une assiette de purée. Ça fait beaucoup.

— Comment vous vous appelez, déjà ? dis-je.

— Quelle garce, cette Charlie ! réplique-t-il.

Il dépose un plat devant moi, se tourne vers ma sœur :

— Désolé.

— Alors, insiste-t-elle en commençant à manger, comment vous vous appelez ?

— Dover. C'est comme ça que mes amis m'appellent.

Dover… Je demande :

— Et ce dernier week-end…

— Ouais, dit-il en se servant à son tour. C'était dingue. Je ne m'attendais pas à vous revoir aussi vite.

— Pourquoi ?

J'essaie de jouer les décontractées alors que mon cœur bat à cent à l'heure.

— C'est que votre mec était plutôt furax. Je croyais qu'il allait tout casser avant de se faire virer.

— Tout casser…

J'ai juste le temps de changer d'intonation pour ne pas en faire une question.

— Ah oui, tout casser. C'était…

— Vous aussi, vous aviez l'air furax. On ne peut pas vous en vouloir. Vous vous seriez bien plu ici, du moins si Silas n'avait pas gâché la soirée.

Tout d'un coup, je n'ai plus envie de poulet.

— Oui, dis-je en regardant Janette qui nous dévore des yeux. Tu as fini, toi ?

Elle essuie ses doigts graisseux sur sa serviette. Je sors un billet de vingt dollars que je dépose sur la table.

— Pas besoin, dit Dover en le repoussant vers moi.

Je me penche vers lui, le regarde dans les yeux :

— Il n'y a que mon petit ami qui peut m'inviter à dîner.

Là-dessus, je prends la direction de la porte, suivie de Janette.

— C'est ça ! lance Dover. Avec ce genre de raisonnement, vous pourrez manger gratis sept jours par semaine !

Je ne m'arrête qu'une fois parvenue devant la voiture. Il s'est passé quelque chose ici. Quelque chose qui a rendu Silas fou. Au moment où je démarre, Janette émet un énorme rot. On éclate de rire en même temps.

— Plus de Doritos pour le dîner, Janette. On peut apprendre à faire la cuisine.

— Si tu le dis…

Personne ne tient ses promesses avec elle. Ça lui donne ce petit air désabusé. On ne parle plus le reste du chemin et, une fois que je suis entrée dans le garage, elle saute dehors avant que je n'aie coupé le moteur. Je lance quand même :

— Moi aussi, j'étais contente de ce petit moment avec toi !

J'imagine qu'en entrant je vais découvrir la mère de Charlie en train de l'attendre – sans doute prête à l'engueuler d'avoir pris la voiture –, mais non. Il fait noir dans la maison, si ce n'est le rais de lumière sous la porte de Janette, donc la mienne par la même occasion. Notre mère doit dormir. Elle s'en fout. C'est parfait en ce qui me concerne. Je dois fouiner en douce, tâcher de comprendre ce qui m'est arrivé sans séance de questions-réponses, mais je ne peux pas m'empêcher de penser à Janette, cette petite fille qui aurait tant besoin de ses parents. Monde pourri.

Quand j'ouvre, elle écoute de la musique. J'ai soudain une idée.

— Tu as vu mon iPod ?

La musique en dit beaucoup sur les gens. Pas besoin de mémoire pour le savoir.

— Aucune idée. Peut-être avec le reste de tes merdes dans le grenier.

Mes merdes ?

Le grenier ?

Soudain, je suis surexcitée.

J'en apprendrai sans doute plus qu'avec un bête couvre-lit et quelques mauvais romans. J'ai envie de lui demander de quelles merdes elle parle et pourquoi elles se trouvent dans le grenier et non dans notre chambre à coucher, mais Janette a remis les écouteurs dans ses oreilles et se donne beaucoup de mal pour m'ignorer.

Finalement, le mieux serait d'aller vérifier moi-même sur place. *Mais où se trouve le grenier ?*

8

Silas

La porte d’entrée de ma maison s’ouvre alors que je me gare, et Ezra sort en se tordant les mains. L’air affolée, elle m’interpelle dès que je sors :

— Silas ! Je croyais qu’il était au courant. Sinon, je n’aurais pas parlé de la présence de Charlie, mais tu n’avais pas l’air de la cacher, alors je croyais que les choses avaient changé, qu’elle avait le droit de venir…

J’interromps d’un geste ce flot d’excuses inutiles.

— C’est bon, Ezra, ça va.

Dans un soupir, elle lisse son tablier. Je ne vois pas ce qui peut la mettre dans un tel état ni pourquoi elle a cru que je lui en voudrais. Je mets peut-être un peu plus d’assurance que nécessaire dans mon sourire, mais on dirait que ça lui fait du bien.

Elle me suit dans la maison. Je m’arrête dans le vestibule sans trop savoir où mon père peut se trouver en ce moment. Ezra monte l’escalier en murmurant « bonne nuit ». Elle doit vivre ici.

— Silas.

On dirait ma voix, en plus cassée. Je me retourne et me voilà face à l’homme qui apparaît sur toutes les photos accrochées aux murs. Son large sourire en moins.

Il me dévisage des pieds à la tête, comme déçu par l'aspect de son fils.

Puis il ouvre une porte et s'en va, avec une telle assurance qu'il semble exiger que je le suive. Ce que je fais. On se retrouve dans son bureau ; il contourne la table, s'assied, s'accoude au plateau d'acajou.

— Tu m'expliques ?

J'aimerais bien. Si je lui disais que je ne sais pas qui il est, pourquoi il est en colère, encore moins qui je suis…

Je devrais sans doute m'inquiéter, me sentir intimidé par son autorité. Ce qui aurait sûrement dû être le cas du Silas d'hier, mais difficile de me laisser impressionner par quelqu'un que je ne connais pas. Pour autant que je sache, il n'a aucun pouvoir sur moi, or le pouvoir est le premier élément de l'intimidation.

— T'expliquer quoi ?

Derrière lui s'étale toute une bibliothèque remplie d'ouvrages de collection, semble-t-il, des classiques. Je me demande s'il en a lu un seul ou s'ils servent juste à mieux intimider son monde.

— Silas !

Il a la voix grave, sèche comme une lame qui me tailladerait les tympans. Je me plaque une main sur la nuque et j'appuie, avant de reposer mon regard sur lui. D'un coup d'œil, il m'intime de m'asseoir en face de lui.

J'ai l'impression que le Silas d'hier répondrait sagement « oui » et s'assiérait aussitôt.

Celui d'aujourd'hui s'approche en souriant.

— Que faisait-elle dans cette maison aujourd'hui ?

Il parle de Charlie comme d'un poison. Sur le même ton que sa mère parlant de moi. En m'installant dans le fauteuil, j'aperçois sur l'accoudoir une déchirure dans le cuir.

— Elle ne se sentait pas bien au lycée. Il fallait la ramener chez elle, on a juste fait un petit détour.

Cet homme… *mon père*… se radosse à son siège et se frotte la mâchoire.

Cinq secondes s'écoulent.

Dix secondes s'écoulent.

Quinze.

Finalement, il se penche une nouvelle fois vers moi.

— Tu la revois ?

C'est une question piège ? Parce que c'est bien l'impression que ça donne.

Si je dis oui, évidemment ça va le mettre en colère. Si je dis non, j'aurai l'air de le laisser gagner. Sans trop savoir pourquoi, je n'ai aucune envie que cet homme gagne. On dirait qu'il en a trop l'habitude.

— Et quand bien même ?

Sa main se détache de sa joue pour venir m'attraper par le col de mon tee-shirt et m'attirer vers lui tandis que je m'agrippe au bureau. On se retrouve les yeux dans les yeux et je m'attends à ce qu'il me frappe. Je me demande si c'est ainsi qu'il me traite habituellement…

Au lieu de me frapper comme je sais qu'il en a envie, il pousse le poing sur ma poitrine et me lâche. Je tombe sur mon siège mais rien qu'une seconde, car je préfère me relever aussitôt et m'éloigner un peu.

C'est sans doute moi qui aurais dû le frapper, cet enfoiré, mais je ne le déteste pas assez pour en arriver déjà là. En même temps, je ne l'aime pas assez pour me sentir affecté par sa réaction. Juste gêné.

Saisissant un presse-papiers, il le balance à travers la pièce, heureusement pas dans ma direction. L'objet s'en va heurter une étagère et tout ce qu'elle contenait se répand par terre. Quelques livres. Un cadre. Une pierre.

Je regarde mon père faire les cent pas, le front couvert de sueur. Je ne comprends pas pourquoi la présence de Charlie chez nous peut le mettre

dans un tel état. Surtout depuis qu'Ezra nous a dit qu'on avait été élevés ensemble.

Il repose les paumes sur le bureau. Il respire lourdement, les narines frémissantes, tel un taureau furieux.

— Nous avions un accord, Silas. Toi et moi. Je ne devais pas t'obliger à témoigner si tu me promettais de ne plus jamais revoir la fille de cet homme-là.

Tout en me désignant d'une main une armoire fermée, il se passe l'autre dans ce qui lui reste de cheveux.

— Je sais, poursuit-il, que tu ne la crois pas capable d'avoir volé ces dossiers ici, mais moi j'en suis sûr ! Et la seule raison pour laquelle je n'ai pas porté plainte c'est parce que tu m'as juré qu'on n'aurait plus jamais affaire à cette famille-là. Et voilà que tu…

Il frémit, littéralement.

— Et voilà que tu la ramènes carrément dans cette maison comme si ces douze derniers mois n'avaient jamais existé ! Le père de cette fille a failli *ruiner* notre famille, Silas ! Ça ne veut donc rien dire pour toi ?

Pas vraiment, ai-je envie de répondre.

Je note mentalement de ne jamais me mettre dans une telle colère. Ça ne sert pas les Nash.

J'ai du mal à exprimer le moindre remords alors que tout ce que j'éprouve c'est de la curiosité.

La porte du bureau s'ouvre et nous nous retournons ensemble pour voir qui entre.

— Landon, cela ne te concerne pas, lance mon père.

J'ai presque du mal à croire qu'il puisse parler d'une voix aussi douce, aussi paternelle. Pas celle du monstre que je viens d'entendre.

Landon – *ravi de connaître enfin le prénom de mon petit frère* – me désigne du menton :

— L'entraîneur t'attend au téléphone, Silas.

À présent, mon père me tourne carrément le dos. Apparemment, notre conversation s'achève là. Heureux de pouvoir enfin quitter cette pièce, je m'en vais, suivi de Landon.

— Où est le téléphone ?

Bon, il peut toujours croire que j'ignore s'il s'agit d'un portable ou du fixe…

Mon frère éclate de rire.

— Personne n'a appelé. C'était pour te tirer de là.

Il grimpe l'escalier et je le suis des yeux sur le palier, le vois tourner à gauche avant de disparaître dans le couloir. *Sympa, mon frère*. Je me dirige vers ce que je suppose être sa chambre, frappe doucement à la porte. Comme elle est entrouverte, je la pousse un peu.

— Landon ?

Je l'ouvre en grand et le trouve assis à un bureau. Il jette un bref regard par-dessus son épaule puis se remet à pianoter sur son ordinateur.

— Merci, dis-je en entrant dans la chambre.

Les frères se disent merci ? Probablement pas. J'aurais dû dire quelque chose qui ressemble plus à : *tu en as mis un temps, connard.*

Cette fois, il se retourne, avec un sourire aussi interrogateur qu'admiratif.

— À quoi tu joues, au juste ? D'habitude tu ne rates jamais un entraînement. On dirait que tu n'en as rien à foutre que Charlie ait baisé avec Brian Finley. En plus tu as les couilles de l'amener ici. Après toutes ces merdes entre papa et Brett ? Tu as du bol d'être sorti entier de son bureau.

Après quoi il se remet à taper. Et moi de me précipiter dans ma chambre.

Brett Wynwood, Brett Wynwood, Brett Wynwood.

Je me répète son nom jusqu'à ce que je sache exactement que chercher sur mon ordinateur. *J'ai sûrement un ordinateur.*

Arrivé dans ma chambre, je fonce droit vers ma commode, récupère le stylo que Charlie m'a donné tout à l'heure et en relis l'inscription :

GROUPE FINANCIER WYNWOOD-NASH.

Je fouille à travers la pièce, jusqu'à ce que je trouve un ordinateur portable dans le tiroir de ma table de nuit. Je l'allume, inscris le mot de passe.

Je connais le mot de passe ? À ajouter à la liste des *merde, ça n'a pas de sens !*

Je tape Groupe financier Wynwood-Nash dans le moteur de recherche. Je clique sur le premier résultat et me retrouve sur une page intitulée « Nash Finance ». Il semblerait que le Wynwood ait disparu. Je parcours la page sans rien trouver d'intéressant. Juste les diverses coordonnées de l'entreprise.

Je sors de la page, explore les autres résultats en lisant titre après titre ainsi que les articles qui suivent :

Les gourous de la finance, Clark Nash et Brett Wynwood, cofondateurs du Groupe financier Wynwood-Nash, mis en examen pour quatre délits de fraude, d'escroquerie et de commerce illégal.

Partenaires depuis plus de vingt ans, les deux hommes d'affaires s'accusent maintenant l'un l'autre, clamant chacun tout ignorer des pratiques illégales mises au jour au cours d'une enquête récente.

J'en lis un autre :

Clark Nash lavé de toute accusation. Son coprésident, Brett Wynwood, condamné à quinze années pour fraude et détournement de fonds.

Je passe à la deuxième page des résultats quand le témoin de batterie se met à clignoter. J'ouvre le tiroir, mais pas de chargeur. Je cherche partout, sous le lit, dans le cabinet de toilette, dans les tiroirs de la commode.

L'ordinateur s'éteint peu après. Je lance la recherche sur mon téléphone, mais lui aussi est au bord du coma et l'unique chargeur que je trouve se branche à un ordinateur. Je continue à chercher, car il faut absolument que je sache ce qui s'est passé pour que ces deux familles se haïssent à ce point.

Je soulève le matelas pour vérifier si aucun fil ne pend à une prise cachée par le lit. À défaut, je trouve un cahier, le saisis et m'assieds sur le lit. C'est là que mon portable vibre en m'annonçant un SMS.

Comment ça se passe avec ton père ?

Je voudrais en apprendre davantage avant de discuter avec elle. Sans lui répondre, j'ouvre le cahier, tombe sur une enveloppe remplie de papiers. Ils sont tous intitulés « Groupe financier Wynwood-Nash », mais je ne comprends rien à ce qu'ils contiennent, encore moins pourquoi ils se trouvent sous mon matelas.

Les paroles que Clark Nash a prononcées tout à l'heure me reviennent à l'esprit : *Je sais que tu ne la crois pas capable d'avoir volé ces dossiers ici, mais moi j'en suis sûr !*

Vraisemblablement, il a tort, seulement pourquoi les aurais-je pris ? À quoi m'auraient-ils servi ?

Qui voulais-je protéger ?

Mon téléphone bipe pour m'annoncer un autre texto.

Tu as cette super fonction sur ton portable intitulée « lecture ». Si tu oublies les SMS qui t'arrivent, autant le fermer. ;)

Au moins elle ajoute un clin d'œil.

Je ne t'oublie pas. Juste fatigué. On a plein de choses à faire demain.

Oui.

C'est tout ce qu'elle en dit. Je ne suis pas certain de devoir répondre à une réponse aussi paresseuse, mais je ne veux pas non plus la vexer en ne disant rien.

Bonne nuit, Charlie chérie. ;)

Dès que j'ai appuyé sur « Envoi », j'ai envie de l'effacer. Je ne sais pas où je voulais en venir avec ce genre de réponse ni trop malicieuse ni vraiment flirteuse.

On verra demain pour les regrets. Pour le moment, j'ai surtout besoin de dormir, afin d'être assez réveillé demain matin pour m'occuper de tout ça.

Je replace le cahier sous le matelas et là, j'aperçois un chargeur branché au mur. J'y connecte mon portable. Je suis trop fatigué pour continuer mes recherches cette nuit, alors j'enlève mes chaussures. Ce seulement une fois allongé que je remarque qu'Ezra a changé mes draps.

Dès que j'éteins ma lampe et ferme les yeux, mon téléphone bipe.

Bonne nuit, Silas.

Le ton est un peu sec, je m'en rends compte mais, pour je ne sais quelle raison, ce texto me fait quand même sourire. Typique de Charlie.

Je crois.

9

Charlie

Ratée la bonne nuit.

La trappe menant au grenier se trouve dans le placard que je partage avec ma sœur. Après avoir textoté un petit « bonne nuit » à Silas, j'escalade les trois étagères, bourrées de pulls, et je la pousse du bout des doigts, tout en jetant un regard derrière moi pour vérifier si Janette n'a pas levé la tête de son téléphone. Ce doit être normal, moi qui grimpe au grenier en la laissant en bas. J'ai envie de lui demander si elle va monter avec moi, mais il était déjà épuisant de l'emmener dîner. On verra une autre fois. Je trouverai bien le moyen de nous rabibocher plus tard.

Je ne sais pas pourquoi mais, à mesure que je passe la tête dans l'ouverture et me hisse à travers cet étroit espace, je me représente le visage de Silas : sa peau bronzée, si lisse, ses lèvres pleines. Combien de fois ai-je goûté sa bouche, alors que je ne peux pourtant me rappeler aucun de ses baisers ?

Dans cette atmosphère lourde et tiède, je rampe vers un tas de coussins et m'adosse dessus, tends les jambes devant moi. Il y a une torche électrique au sommet d'une pile de livres. Je l'allume pour en examiner les dos : des histoires que je connais mais que je ne me rappelle pas avoir lues.

Bizarre quand même d’être faite de chair et d’os mais remplie d’une âme qu’on n’a jamais rencontrée.

Je prends les livres un par un, en lis la première page. Je voudrais savoir qui elle est — qui je suis. Au pied de la pile, je trouve un ouvrage plus grand que les autres, relié d’un cuir rouge craquelé. Sur le coup, je crois avoir mis la main sur un journal. Je commence à l’ouvrir d’une main tremblante.

Ce n’est pas un journal. Mais un album. De lettres de Silas.

Je le sais parce qu’il signe chacune d’un S anguleux qui évoque un éclair. Et je sais que j’aime son écriture, directe et précise. À chaque feuillet est agrafée une photo — vraisemblablement prise par Silas. Je lis les lettres l’une après l’autre, je me régale de tous ces mots, de ces déclarations enflammées. Silas est amoureux.

C’est si beau…

Il se plaît à imaginer la vie avec moi. Dans un brouillon, rédigé au dos d’un sachet en papier brun, il détaille comment il passera Noël quand on sera chez nous, ensemble : un bon cidre devant le sapin, la pâte des cookies dont on se gavera avant de les mettre au four. Il dit qu’il veut me faire l’amour à la lueur des bougies pour voir mon corps dans cette lumière. La photo accrochée à cette lettre représente un minuscule arbre de Noël dans ce qui semble être sa chambre. On doit l’avoir décoré ensemble.

Je trouve un autre message au dos d’un reçu, dans lequel il décrit ce qu’il pourrait ressentir en moi. Cela me fait un peu rougir mais je lis et relis ces rêves érotiques avec délectation. La photo qu’il y a fixée est celle de mon épaule nue. Tout cela me donne un sacré coup au cœur et me coupe un peu le souffle. Je ne sais plus si la part de moi que j’ai oubliée est amoureuse de lui. Toujours est-il que je ne ressens que de la curiosité à l’égard de ce garçon brun qui me regarde avec une telle intensité.

Je range le tout, et je referme le cahier avec l’impression de m’immiscer dans la vie de quelqu’un d’autre. Tout cela revenait à Charlie. Pas à moi. Je

m’endors, emportée par les mots de Silas, par toutes ces lettres qui dansent dans mon esprit jusqu’à ce que…

Une fille tombe à genoux devant moi.

— Écoute, murmure-t-elle. Nous n’avons pas beaucoup de temps…

Mais je ne l’écoute pas. Je la repousse et elle s’en va. Je reste là. Un feu brûle dans une vieille poubelle de métal. Je me frotte les mains pour me réchauffer. Quelque part derrière moi un saxophone joue un air qui s’achève en une sorte de cri. C’est là que je me mets à courir. Je traverse le feu qui se répand maintenant partout, attaquant les maisons le long de la rue. Je cours, étouffée par la fumée, jusqu’à me retrouver devant une enseigne de magasin rose, l’unique bâtiment qui ne brûle pas. C’est une brocante. J’ouvre la porte sans plus y réfléchir parce que c’est le seul endroit où je puisse me réfugier. Silas m’y attend. Il me conduit au milieu de livres et de bouteilles pour m’emmener dans une autre pièce. Une femme assise sur un trône de miroirs brisés me contemple avec un mince sourire. Les éclats de miroir reflètent des lueurs qui s’en vont danser sur les murs. Je me tourne vers Silas pour lui demander où nous sommes, mais il est parti.

— Vite !

Je m’éveille en sursaut.

Janette a passé le haut du corps dans l’embrasure de la trappe et me secoue le pied.

— Il faut te lever, dit-elle. Tu ne peux plus manquer une seule journée.

Toujours dans ce grenier humide et froid, je me frotte les yeux pour en chasser le sommeil, puis redescends dans notre chambre à la suite de ma sœur. Je suis touchée qu’elle sache que j’ai atteint ma limite de jours d’absence et s’en soucie assez pour venir me réveiller. Je tremble encore

lorsque j’arrive sous la douche ; je n’ai pas évacué le rêve. Je vois toujours mon reflet dans les éclats de miroir brisés du trône.

Les flammes dansent autour et en dehors de mon champ de vision, guettant derrière mes paupières chaque instant où je les ferme. Si je me concentre un peu, je sens la cendre noyer le parfum du gel pour le corps et du shampooing écœurant que je verse dans ma paume. J’essaie de me rappeler les paroles de Silas… *Tu es tiède et humide et ton corps me retient comme pour m’empêcher de partir.*

Janette tambourine à la porte :

— Tu es en retard ! crie-t-elle.

Je m’habille en hâte et on se heurte sur le seuil quand je me rends compte que j’ignore comment elle compte se rendre au lycée aujourd’hui. Hier, j’ai demandé à Silas de passer me prendre.

— Amy devrait déjà être là, annonce-t-elle en jetant un regard par la fenêtre.

À croire qu’elle ne supporte pas l’idée de me regarder. Je sors mon téléphone pour textoter à Silas de ne pas venir. Je vérifie également si je n’ai pas de message d’Amy, à l’instant où une petite Mercedes tourne au coin de la rue.

— Amy, dis-je.

Je me demande si c’est une des filles avec qui j’ai déjeuné hier. La voiture se gare devant notre trottoir et on la rejoint. Janette grimpe à l’arrière sans dire un mot et, après quelques secondes d’hésitation, j’ouvre la portière avant. Amy est noire. Je la dévisage une minute avec surprise puis m’installe à mon tour.

— Salut ! lance-t-elle sans nous regarder.

Heureusement, d’ailleurs, ça m’a permis de l’observer discrètement.

Elle est ravissante ; les cheveux un peu plus clairs que sa peau, nattés jusqu’à la taille. Elle semble tout à fait à l’aise avec moi, sans compter

qu’elle nous fait la gentillesse de nous emmener au lycée. C’est sûrement une excellente amie.

— Ravie de voir que tu vas mieux, lance-t-elle. Tu as pris une décision en ce qui concerne Silas ?

— Je… euh… Silas ?

— Ah bon ! conclut-elle. C’est bien ce que je pensais. Tu ne sais pas encore. C’est quand même dommage, parce vous allez très bien ensemble quand vous faites un petit effort.

Je garde le silence presque jusqu’à l’arrivée, en me demandant où elle veut en venir.

— Amy, dis-je finalement. Comment décrirais-tu ma relation avec Silas à quelqu’un qui ne nous connaîtrait pas ?

— Tu vois, c’est ça ton problème. Tu prends tout comme un jeu.

Elle se gare devant le lycée et Janette descend. Réglé comme du papier à musique.

Je lui lance un « au revoir » alors qu’elle claque la portière, avant de commenter :

— Quelle peste !

Amy fait la grimace.

— Parce que toi tu es la fille la plus gentille de la Terre, peut-être ? Franchement, je ne sais pas ce qui t’arrive, là. Tu es encore plus à l’ouest que d’habitude.

Je me mords les lèvres tandis qu’on se gare dans le parking du lycée. La voiture n’est pas arrêtée que j’ai déjà ouvert la portière.

— Qu’est-ce qui te prend, Charlie ?

Je préfère ne pas entendre la suite et me précipite dehors, les bras serrés sur ma poitrine. Tout le monde me détestait, ou quoi ? J’entre dans le bâtiment tête baissée. Il faut que je trouve Silas. Les élèves me regardent mais moi je ne m’attarde sur personne. Je veux prendre mon téléphone pour lui envoyer un texto avant de me rendre compte que ma poche est vide. Je

serre les poings. La dernière fois que je l'ai utilisé, c'était pour dire à Silas de ne pas passer me prendre. J'ai dû l'oublier dans la voiture d'Amy.

Je retourne vers le parking quand quelqu'un m'appelle par mon nom.

Brian.

Il arrive en courant. Il garde une trace sous l'œil, là où je l'ai frappé. Bien fait.

— Quoi ? dis-je.

— Tu m'as tapé dessus.

Il s'arrête soudain, comme s'il craignait que je ne recommence. Là, je me sens un peu coupable. Je n'aurais pas dû faire ça. Quoi qu'il ait pu se passer entre nous avant ce qui nous arrive, il n'y est pour rien.

— Désolée, dis-je. J'ai des petits soucis, en ce moment. Je n'aurais pas dû faire ça.

À croire que c'était exactement ce qu'il voulait entendre. Son expression se détend et il se passe une main sur la nuque.

— On peut aller parler dans un endroit plus tranquille ?

Le corridor grouille d'étudiants pressés.

— Non, dis-je.

— Bon, tant pis, on va faire ça ici.

Je regarde autour de moi, espérant repérer Amy pour lui demander les clefs de sa voiture et…

— C'est Silas ou moi.

J'écarquille les yeux.

— Pardon ?

— Je t'aime, Charlie.

Ouh, là ! J'en aurais presque un mouvement de répulsion. Je recule, à la recherche de qui pourrait m'aider à me sortir de là.

— Tu tombes mal, là, Brian. Il faut que je trouve Amy et…

— Je sais que vous avez eu une longue relation, tous les deux, mais ça fait un moment que tu veux arrêter. Ce mec est un con, Charlie. Tu as vu ce

qui est arrivé à la Crevette. Je ne comprends pas…

— De quoi tu parles ?

Il semble contrarié que je l'aie interrompu.

— Je parle de Silas et…

— Non, pour la Crevette.

Maintenant, les gens s'arrêtent pour nous contempler ; tous les regards se portent sur moi. Je ne vois que des yeux partout. Ça me met très mal à l'aise. Je déteste ça.

— Tiens.

D'un mouvement de la tête il me désigne une fille qui ouvre les portes et vient dans notre direction. Quand elle s'aperçoit que je la regarde, elle s'empourpre, toute rose comme une crevette. Elle était dans ma classe, hier. C'est elle qui a ramassé les livres par terre. Elle est menue, les cheveux marronnasses tirant sur le vert, comme si elle avait voulu se les teindre elle-même et s'était complètement ratée. Que ce soit sa couleur naturelle ou pas, c'est… sinistre. Sans parler de ses mèches qui partent dans tous les sens. Elle a le front plein de boutons et le nez retroussé. Tout de suite, je la trouve laide. Mais il s'agit plus d'un fait que d'un jugement. Elle s'éloigne aussitôt, se fond dans la foule. J'ai l'impression qu'elle se cache plutôt derrière le dos de quelques curieux, comme si elle essayait de nous écouter en douce. J'ai senti quelque chose… en voyant son visage, j'ai senti quelque chose.

Prise de vertige, je laisse Brian me prendre par le coude et m'attirer contre lui.

— C'est moi ou Silas, répète-t-il.

Je l'ai déjà frappé pour m'avoir touchée. Mais là, je ne pense pas à lui. Je pense à la fille, la Crevette ; je me demande si elle est bien restée dans les parages, cachée derrière quelqu'un d'autre.

— Il me faut une réponse, Charlie.

Il me tient si près que, quand je lève le visage vers lui, je distingue les taches de couleur sur ses iris.

— Bon, alors c’est Silas, dis-je doucement.

Je sens son corps se crisper.

10

Silas

— Tu vas venir à l’entraînement, aujourd’hui ? demande Landon.

Il est déjà sorti et s’apprête à refermer la portière, alors que je ne me rappelle même pas m’être garé dans le parking du lycée, encore moins avoir coupé le moteur. Je hoche la tête mais évite de croiser son regard. J’étais tellement perdu dans mes pensées durant le trajet que je n’ai pas pensé à interroger mon frère.

J’étais obnubilé par le fait que je n’avais retrouvé aucun souvenir à mon réveil. Quelque part, j’espérais que Charlie avait raison, qu’après une bonne nuit de sommeil, tout reviendrait à la normale. Malheureusement, ça n’a pas été le cas.

Du moins, pas pour *moi*. Je n’ai pas encore parlé à Charlie, et son texto de ce matin ne laissait rien deviner.

Je ne l’ai même pas ouvert. Il a flashé sur mon écran et le début de la première phrase a suffi à me faire comprendre que je n’aimerais pas trop. J’ai commencé par me demander qui pouvait l’emmener et si elle était vraiment d’accord.

Mon instinct protecteur se réveille dès qu’il s’agit d’elle, mais j’ignore si ça a toujours été ainsi ou si cela provient du fait que je ne peux plus me

fier qu’à elle.

Je sors de la voiture, décidé à la retrouver, à m’assurer qu’elle va bien, alors qu’il y a de grandes chances pour que ce soit le cas. Pas besoin de la connaître par cœur pour savoir qu’elle n’a pas vraiment besoin de mon aide. Elle est farouchement indépendante.

N’empêche que je vais essayer.

En entrant dans le lycée, je me rends compte que je ne sais par où commencer. Ni elle ni moi ne saurions retrouver nos casiers et, si on considère que tout cela nous est arrivé hier pendant le quatrième cours, on ignore l’un autant que l’autre où ont lieu les trois cours précédents.

Je décide de me rendre au secrétariat pour demander un nouvel exemplaire de mon emploi du temps. En espérant que Charlie y aura également songé, parce que je doute qu’ils me donnent le sien par la même occasion.

Je ne reconnais pas la secrétaire mais elle m’adresse un sourire aimable.

— Vous venez pour Mme Ashley, Silas ?

Mme Ashley.

Je commence par faire non de la tête mais elle me désigne déjà la porte entrouverte d’un bureau. Qui que soit cette dame, je dois lui rendre visite assez souvent pour que ma présence ici ne semble étonner personne.

Je n’ai pas le temps de m’y rendre qu’une femme blonde en sort. Grande, jolie, sûrement beaucoup trop jeune pour être une employée. À première vue, je dirais qu’elle sort tout juste de l’université.

— Monsieur Nash, lance-t-elle avec un vague sourire. Avez-vous pris rendez-vous ?

Ses longs cheveux suivent les mouvements de sa tête.

Je m’arrête alors qu’elle adresse un geste à la secrétaire.

— C’est bon, dit-elle, j’ai quelques minutes. Entrez.

Je passe donc devant elle, lis au passage la plaque sur la porte :

AVRIL ASHLEY, CONSEILLÈRE D’ORIENTATION

Tandis qu'elle ferme derrière elle, je regarde le décor qui nous entoure, les citations affichées au mur, les posters traditionnels aux messages positifs. D'un seul coup, je ne me sens plus à mon aise, comme pris au piège. J'aurais dû dire que je n'avais plus besoin de la voir, pourtant, j'espère que cette conseillère — *à qui il semblerait que je rende visite régulièrement* — pourra m'indiquer quelques détails sur mon passé propres à nous aider, Charlie et moi.

Je me retourne à l'instant où elle pousse le verrou ; puis elle vient tranquillement dans ma direction. Ses mains se posent sur mon torse et, alors que ses lèvres vont se poser sur les miennes, je recule jusqu'à heurter un casier.

Waouh !

Qu'est-ce qu'elle fout ?

Elle paraît vexée que je repousse ainsi ses avances. On doit faire ça souvent.

Comme ça, je baise avec la conseillère d'orientation ?

Je pense aussitôt à Charlie ; on a l'air si peu engagés l'un envers l'autre… je me demande quelles étaient nos relations, au juste. *Était-on seulement ensemble ?*

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Mme Ashley.

Je me retourne un peu pour m'éloigner encore d'elle vers la fenêtre.

— Je ne me sens pas trop bien, aujourd'hui. Un peu mal au cœur…

On dirait que cette explication lui plaît, car elle revient vers moi, m'embrasse dans le cou.

— Pauvre petit, susurre-t-elle. On va arranger ça.

Je rouvre grand les yeux, à la recherche d'une porte de sortie. Mon attention se détourne sur l'ordinateur, à côté de l'imprimante, tandis que j'essaie de me dégager.

— Madame…

C'est nul à tous les points de vue.

Elle rit.

— Tu ne m’appelles jamais comme ça quand on est seuls. Ça fait drôle.

Elle paraît trop à l’aise. Il faut que je m’en aille d’ici.

— *Avril*… S’il vous plaît, vous pourriez m’imprimer mon emploi du temps et celui de Charlie ?

Dès qu’elle entend ce nom, elle se raidit, son sourire disparaît. *Point litigieux, dirait-on.*

— J’envisage d’intervertir certains de mes cours, pour ne plus me retrouver avec elle.

On ne peut pas être plus éloigné de la vérité…

Mme Ashley — Avril — m’effleure le torse du bout des doigts et son sourire réapparaît.

— Ah, il serait temps de suivre les avis de ta conseillère !

Sa voix suinte de sous-entendus sexuels. Je vois à peu près comment les choses ont pu se dérouler dans ces conditions mais là, ça me laisse de marbre. En fait, je n’en déteste que davantage ce que j’ai pu être.

Je la regarde s’asseoir et taper sur son clavier.

Elle sort les deux feuilles de son imprimante, me les tend mais, au dernier instant, m’empêche de les prendre, l’air malin.

— Attends, ce n’est pas gratuit, dit-elle en secouant lentement la tête.

Elle se penche au-dessus de son bureau, dépose les feuilles derrière elle sans me quitter des yeux. Elle ne va pas me laisser sortir d’ici sans que je la satisfasse, et c’est bien la dernière chose que j’ai envie de faire en ce moment.

J’effectue deux petits pas dans sa direction, pose les mains sur ses hanches, me penche vers son cou. Je l’entends soupirer à l’instant où je me mets à parler :

— Avril, il ne me reste que cinq minutes avant mon prochain cours. Impossible de faire tout ce que j’ai envie de faire en cinq petites minutes.

Là-dessus, je glisse les mains sur les emplois du temps et recule aussitôt. Elle se mord les lèvres, me dévore de ses yeux brûlants.

— Reviens à l'heure du déjeuner, murmure-t-elle. Une heure te suffira, monsieur Nash ?

Je lui décoche un clin d'œil.

— Il faudra bien, dis-je en me dirigeant vers la porte.

Je ne m'arrête qu'une fois à l'angle du couloir, lorsque je quitte son champ de vision.

Il y a en moi un petit mec de dix-huit ans, totalement irresponsable, qui roule des mécaniques pour s'être, semble-t-il, déjà envoyé en l'air avec la conseillère du lycée, mais aussi un autre, plus raisonnable, qui le boxerait bien pour faire des saletés pareilles à Charlie.

Cette fille-là, c'est pourtant autre chose, et je m'en veux à mort d'avoir mis notre relation en danger.

Cela dit, elle en a fait autant de son côté.

*
* *

Coup de chance, les emplois du temps citent nos numéros de casiers et leurs combinaisons d'ouverture. Le sien est le 543, le mien, le 544. Sûrement pas par hasard.

J'ouvre d'abord le mien et j'y trouve trois livres, un gobelet à moitié plein de café et l'emballage vide d'un roulé à la cannelle. Deux photos sont fixées sur la paroi : l'une de Charlie et moi, l'autre de Charlie toute seule.

Je la décolle pour la regarder de plus près. Si nous n'étions pas heureux ensemble, pourquoi y a-t-il des photos d'elle dans mon casier ? Surtout celle-ci. Visiblement, c'est moi qui l'ai prise, car elle est vraiment du style de celles qui ornent les murs de ma chambre.

Charlie est assise sur un canapé, les jambes croisées, la tête légèrement baissée, et elle regarde l'objectif.

Elle me fixe d’une expression intense — car j’ai vraiment l’impression qu’elle regarde. Elle paraît à l’aise, sûre d’elle ; elle a l’air heureuse, pourtant elle ne rit pas. Il semble que, ce jour-là, tout allait bien pour elle. Pour nous. Ses yeux ont l’air de crier mille choses, mais j’entends surtout : « Je t’aime, Silas ! ».

Je la contemple encore un peu puis remets la photo à sa place. Je vérifie si je n’ai pas de messages sur mon téléphone. Rien. Je jette un coup d’œil autour de moi et vois Landon déboucher du hall d’entrée.

— On dirait que Brian fait encore partie du décor, lance-t-il.

La cloche sonne.

Je regarde dans la direction d’où provient mon frère et aperçois une masse d’étudiants au bout du couloir. Ils ralentissent, regardent derrière eux, certains dans ma direction. On dirait qu’il se passe quelque chose, là-bas. Je me précipite, attirant pas mal l’attention sur mon passage.

Une faille s’ouvre dans ce flot de gens et, d’un seul coup, je la reconnais. Adossée à une rangée de casiers, elle croise les mains sur ses épaules. En face d’elle, Brian la dévisage avec attention. Il a l’air profondément absorbé par leur conversation, tandis qu’elle apparaît plutôt sur ses gardes. Il me repère presque aussitôt et se crispe. Suivant son regard, Charlie pose à son tour les yeux sur moi.

Apparemment, elle n’a pas besoin de mon aide ; pourtant, elle semble soulagée de me voir. Un sourire lui étire les lèvres et je ne pense plus qu’à la débarrasser de lui. Je réfléchis deux secondes. Faut-il le menacer ? Ou le frapper, comme j’en avais déjà tellement envie hier dans le parking ? Aucune de ces options ne paraît correspondre à ce que je voudrais lui faire comprendre.

J’entends Charlie lui dire :

— Tu devrais aller en cours.

Elle avait l’air de le prévenir que j’arrivais. Comme si elle craignait que je ne le frappe. Aucun risque. Ce que je vais faire à Brian Finley risque de

lui faire infiniment plus mal que si j’essayais de le boxer.

La deuxième cloche sonne. Personne ne bouge. Personne ne se précipite pour éviter d’arriver en retard.

Ils attendent la suite. Espérant sans doute que je vais déclencher une bagarre. Peut-être comme l’aurait fait l’ancien Silas ? Faut-il que le nouveau Silas en fasse autant ?

Sans tenir compte des autres, je ne vise que Charlie et me dirige tranquillement vers elle. Dès que Brian me voit, il s’écarte. Cette fois, c’est lui que je regarde, tout en tendant le bras vers elle ; à elle de le prendre et de me suivre ou de rester là où elle est.

Je sens ses doigts se glisser entre les miens et elle me saisit la main. Je l’entraîne loin des casiers, de Brian, de la multitude. Cependant, au coin du couloir, elle la lâche, s’immobilise.

— C’était un peu théâtral, tu ne trouves pas ?

Je me tourne vers elle. Elle fronce les sourcils mais une trace de sourire flotte encore sur sa bouche. Je ne sais pas si ça l’amuse ou si ça l’énerve.

— Ils s’attendaient à une certaine réaction de ma part, dis-je. Que voulais-tu que je fasse ? Que je lui tape sur l’épaule en lui demandant poliment si je pouvais me mêler à la conversation ?

Elle croise les bras.

— Qu’est-ce qui te fait croire que j’avais besoin de ton aide ?

Je ne comprends pas son hostilité. J’avais pourtant l’impression qu’on s’était quittés en bons termes, hier soir.

— Désolée, reprend-elle en baissant les yeux. Je… Enfin, j’essayais de le faire parler, d’obtenir des renseignements. C’est juste pour ça que j’étais avec lui, pas pour flirter.

Cette réaction me prend de court. Je n’aime pas son petit air coupable. Ce n’est pas pour ça que je l’ai arrachée à lui, mais je comprends maintenant qu’elle me croit vraiment furieux de l’avoir trouvée avec lui.

Pourtant, on voit bien qu'elle ne voulait pas se trouver là, mais elle ne se rend sans doute pas compte à quel point j'ai appris à lire en elle.

Je me rapproche et, quand elle relève les yeux vers moi, je lui souris.

— Ça te mettrait plus à l'aise si je te disais que je t'ai trompée avec la conseillère d'orientation ?

L'air choquée, elle aspire une grande bouffée d'air.

— Il n'y a pas que toi qui nous faisais des infidélités, Charlie. Si j'ai bien compris, on commettait tous les deux quelques petites irrégularités, alors ne sois pas trop dure avec toi-même.

En principe, une fille ne se montre pas soulagée quand elle apprend que son petit ami la trompe, pourtant, c'est exactement sa réaction. Son regard s'apaise, elle pousse un soupir.

— Ah bon, souffle-t-elle en laissant retomber ses mains. Donc, en principe, on sort ensemble ?

— Attends, ce n'est pas un jeu. Ou alors on a tous les deux perdu.

— Si tu veux. Maintenant, on ferait mieux de chercher où ont lieu nos cours.

Je sors nos emplois du temps de ma poche, lui tends le sien.

— On n'a rien ensemble avant le cours d'histoire. Là, tu as littérature, dans l'autre bâtiment.

Elle me remercie d'un signe de la tête.

— Bien joué, dit-elle avec un sourire malicieux. Je suppose que c'est ta maîtresse conseillère d'orientation qui te les a procurés ?

Ses paroles me font sursauter, quand bien même je ne devrais éprouver aucun remords pour ce qui a pu se passer avant hier. Je rectifie :

— Mon *ex*-maîtresse conseillère d'orientation.

Elle éclate d'un rire solidaire. On est dans une situation pourrie et ces nouvelles informations n'arrangent rien mais, tant qu'on peut en rire, c'est qu'au moins cette situation nous semble aussi absurde à l'un qu'à l'autre.

Une seule pensée me hante alors que je m’éloigne de Charlie : j’aimerais trop que Brian Finley s’étouffe de la voir rire.

*
* *

Les trois premiers cours de la journée m’ont paru complètement imbitables. Aucun des participants, aucun sujet de discussion ne m’était familier. Je me sentais comme un imposteur, dépaysé, égaré.

En revanche, à l’instant où je suis entré dans la quatrième classe, je me suis assis à côté de Charlie, et mon humeur a changé du tout au tout. Elle, je la connais, et c’est bien la seule dans ce monde d’incohérence et de désordre.

On a échangé quelques regards mais pas un mot durant le cours. On ne se parle toujours pas alors qu’on entre ensemble dans la cafétéria. Je jette un coup d’œil à notre table et tous nos voisins de la veille sont déjà là ; il ne reste que nos deux places libres.

De la tête je lui désigne la file d’attente devant le buffet :

— On pourrait peut-être se servir d’abord.

— Pas trop faim, marmonne-t-elle. Je vais t’attendre à table.

Là-dessus, elle se dirige vers notre groupe tandis que je pars faire la queue.

Après avoir attrapé mon plateau et un Pepsi, je la rejoins et la trouve en train de consulter son portable, comme pour mieux s’exclure des conversations alentour.

Le type à ma droite — Andrew, je crois — me donne un coup de coude.

— Silas, dis à cet abruti quel poids j’ai soulevé, lundi.

Je regarde son interlocuteur, en face de nous, qui lève les yeux au ciel avant de vider sa bouteille de soda puis de la claquer sur la table.

— Arrête, Andrew ! Comme si j’allais croire que jamais ton meilleur ami ne mentirait pour toi ?

Meilleur ami.

Andrew est mon meilleur ami, et moi je ne savais même pas comment il s'appelait il y a trente secondes.

Mon attention se reporte sur la nourriture devant moi. J'ouvre mon soda, en bois une gorgée et vois Charlie qui presse la paume sur son ventre. Malgré le bruit qui nous entoure, j'entends son estomac gargouiller. Elle a faim.

Si elle a faim, qu'est-ce qu'elle attend ?

Je me penche vers elle :

— Charlie ? Pourquoi tu ne manges rien ?

Comme elle me répond d'un haussement d'épaules, je baisse encore la voix.

— Tu as de l'argent ?

Elle me fusille du regard, comme si je venais de révéler un secret vital à toute la salle. Elle déglutit, détourne les yeux, gênée.

— Non, souffle-t-elle. J'ai donné mes derniers dollars à Janette ce matin. Mais ça ira…

Je repose ma bouteille, pousse mon plateau vers elle.

— Prends-le, je vais en chercher un autre.

Je me relève aussitôt et repars faire la queue. Quand je reviens, elle a mangé quelques bouchées. Elle ne me remercie pas et je préfère ça. Je veux qu'elle trouve ce geste normal de ma part.

À la fin du repas, je lui demande :

— Tu veux que je te ramène chez toi, ce soir ?

— Tu ne vas pas encore rater l'entraînement, mon pote ! s'écrie Andrew. Sinon, tu es sur la touche au match de demain soir.

Je me passe une main sur le visage, puis sors mes clefs de ma poche.

— Tiens, dis-je en les tendant à Charlie. Tu n'as qu'à ramener ta sœur après le lycée. Tu reviendras me chercher après l'entraînement.

Elle essaie de me les rendre, mais je ne les prends pas.

— Garde-les, lui dis-je. Tu pourrais avoir besoin d’une voiture, aujourd’hui. Moi, je ne m’en sers pas.

— Tu la laisses conduire ta caisse ? intervient Andrew. Tu te fous de moi, alors que je n’ai jamais eu le droit de m’asseoir au volant !

— Ouais, bon, je ne suis pas amoureux de toi, non plus.

Éclatant de rire, Charlie en recrache son soda. Son sourire lui illumine tout le visage, au point que ses yeux en paraissent moins foncés. J’ai sans doute tout oublié d’elle, mais je parie que son sourire était ce que je préférais en elle.

*

* *

Journée épuisante aujourd’hui. J’ai l’impression d’avoir passé des heures en scène, à jouer la comédie, ou plutôt à improviser, parce que je n’avais pas de texte. Les seules choses qui me tentent, maintenant, sont soit mon lit, soit Charlie. Ou mieux, les deux à la fois.

Seulement, on a d’abord quelque chose à régler, tous les deux : savoir ce qui a pu nous arriver hier. C’est dire qu’on n’avait pas trop envie de venir au lycée, aujourd’hui ; mais, d’un autre côté, il y a des chances pour que ce soit là qu’on trouve des réponses. Après tout, c’est bien là que tout s’est passé, au beau milieu de la journée.

L’entraînement de foot pourrait aussi m’aider. Je vais me retrouver parmi des gens que je n’ai pas beaucoup vus ces dernières vingt-quatre heures. Je pourrais y apprendre des choses sur moi-même ou sur Charlie.

Au moins, les casiers portent tous un nom, du coup, je n’ai pas de mal à trouver mon équipement. Plus difficile : comment l’enfiler ? Je me débats avec mon pantalon tout en essayant de paraître naturel. Le vestiaire se vide à mesure que les garçons se rendent sur le terrain, jusqu’à ce que je me retrouve seul.

Une fois que je pense avoir bien placé chaque élément, j’attrape mon maillot sur l’étagère du haut, et c’est là que, au fond, une boîte attire mon

attention. Je la saisis, retourne m’asseoir sur le banc. C’est une boîte rouge, beaucoup plus grande qu’un simple coffret à bijoux. J’en soulève le couvercle et y trouve quelques photos.

Elles ne représentent pas des gens, plutôt des lieux. Je les feuillette, jusqu’à tomber sur l’image d’une balançoire. Il pleut, le sol dégorge d’eau. Je la retourne. Au dos, on a écrit : *Notre premier baiser*.

La suivante représente une banquette arrière, mais vue du sol. Je la retourne. *Notre première dispute.*

Et puis vient une église, ou plutôt le portail d’entrée. *Là où on s’est rencontrés.*

Je les regarde toutes et trouve finalement une lettre, pliée en quatre au fond de la boîte. Elle est courte, j’y reconnais mon écriture ; elle s’adresse à Charlie. Je commence à la lire, mais mon téléphone grésille, alors je le sors.

À quelle heure se termine ton entraînement ?

Sais pas trop. Trouvé une boîte dans le casier. Sais pas si ça va nous aider, mais il y a une lettre dedans.

Elle dit quoi ?

— Silas ! crie quelqu’un derrière moi.

En me retournant, je lâche deux photos. Un homme se tient dans l’encadrement de la porte, l’air furieux.

— Sur le terrain !

Je fais oui de la tête et il s’en va. Je range toutes les photos, remets la boîte à sa place, inspire une goulée d’air pour me calmer et me rends sur le terrain.

Deux rangées s’y font face, les garçons penchés en avant, le regard menaçant. Je vois tout de suite une place vide et m’y glisse en douce,

copiant l’attitude des autres.

— Bordel, Nash ! crie quelqu’un. Tes épaulières !

Mes épaulières. Merde.

Je retourne en courant dans le vestiaire. Je sens que je vais vivre l’heure la plus longue de ma vie. Bizarre que je ne me rappelle pas les règles du football. Ça ne doit pourtant pas être si difficile. Il suffit de courir dans tous les sens, et fini l’entraînement.

Je repère des épaulières derrière les casiers. Heureusement, elles ne sont pas trop compliquées à enfiler. Je regagne en vitesse le terrain, où mes petits camarades sont en train de courir dans tous les sens, comme des fourmis. J’hésite avant de me joindre à eux. Quand retentit un coup de sifflet, quelqu’un me pousse en avant.

— Vas-y !

Les lignes, les nombres, les zones d’en-but. Tout cela ne signifie rien pour moi. L’un des entraîneurs lance un ordre et, le temps que je m’en rende compte, le ballon m’arrive dessus. Je l’attrape.

Et maintenant ?

Courir. Je dois sans doute courir.

Je n’ai pas franchi un mètre que je me retrouve sur le gazon. Coup de sifflet. Un homme crie.

Je me redresse alors qu’un entraîneur arrive dans ma direction.

— C’est quoi cette merde ? Remets-toi au jeu et vite !

Le front en sueur, je regarde autour de moi. La voix de Landon s’élève derrière mon dos.

— Hé, mon pote, ça ne va pas ?

Je me retourne tandis que les autres se regroupent autour de moi. Suivant leur mouvement, je pose les bras sur leurs dos. Personne ne dit rien pendant quelques secondes, jusqu’au moment où je me rends compte que tout le monde me regarde. Ils attendent. Je dois dire quelque chose ?

— Bon, tu décides ou tu arrêtes ? lance le type à côté de moi.

— Euh… toi, dis-je en désignant Landon. Vas-y…

Sans leur laisser le temps de m'interroger davantage, je m'écarte et le groupe s'éparpille.

J'entends quelqu'un murmurer :

— L'entraîneur va l'exclure.

Nouveau coup de sifflet qui s'achève sur la ruée d'un train de marchandises dans ma poitrine.

Du moins, c'est l'effet que ça me fait.

Le ciel est au-dessus de ma tête, mes oreilles sifflent. Je n'arrive pas à reprendre mon souffle.

Landon se penche sur moi, secoue mon casque.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Il regarde autour de nous, revient sur moi, plisse les yeux.

— Reste par terre. Fais le blessé.

Je suis son conseil tandis qu'il se relève d'un bond.

— Je lui avais dit de ne pas venir à l'entraînement, explique-t-il. Il sort d'une angine. Je crois qu'il est déshydraté.

Je ferme les yeux, soulagé. Sympa, mon frère.

— Qu'est-ce que tu traînes encore là, Nash ? lance l'entraîneur en s'agenouillant devant moi. Retourne au vestiaire te réhydrater. On joue un match, demain soir.

Il se relève, adresse un signe à l'un de ses assistants.

— Donne-lui un Z-pack et arrange-toi pour qu'il soit prêt demain.

Landon m'aide à me remettre debout. J'ai encore les oreilles vibrantes mais, au moins, je peux respirer. Je me dirige vers le vestiaire, soulagé de pouvoir quitter le terrain. Je n'aurais jamais dû venir ici. *Pas malin, Silas.*

Une fois devant mon casier, je change de vêtements et, alors que j'enfile mes chaussures, j'entends des pas retentir dans le couloir. D'un rapide coup d'œil, je repère une sortie de secours et file dans cette direction. Coup de chance, elle donne sur le parking.

Et là, j'aperçois ma voiture. Je me précipite à l'instant où Charlie en sort. Je suis tellement content de la voir – de pouvoir parler à quelqu'un – que je ne réfléchis pas à ce que je vais faire.

Je la saisis par le poignet, l'attire contre moi, l'enlace en poussant un soupir, le visage dans ses cheveux. Avec elle je me sens bien. En sécurité. J'en oublierais presque que je ne peux pas me rappeler…

— Qu'est-ce que tu fiches ?

Elle s'est figée et la froideur de sa réaction me rappelle qu'on n'est pas censés faire ce genre de chose. Ça, c'était bon pour Silas et Charlie.

Merde.

Je m'éclaircis la gorge et relâche mon étreinte ; je recule en murmurant :

— Pardon. Question d'habitude.

— On n'a pas d'habitudes, dit-elle en me bousculant.

Elle contourne le capot tandis que je lui demande :

— Tu crois que tu as toujours été aussi méchante avec moi ?

Elle me regarde par-dessus le toit.

— Je te parie que oui. Tu m'as l'air d'adorer les punitions.

— Un vrai maso, quoi.

On s'installe ensemble dans la voiture ; j'ai deux directions possibles ; d'abord chez moi pour y prendre une douche, mais je suis sûr que si je demandais à Charlie de m'accompagner, elle répondrait non rien que pour m'embêter. Alors je démarre sans rien lui dire.

*
* *

— Pourquoi tu souris ? me demande-t-elle alors qu'on roule depuis dix minutes.

Je ne m'en étais pas rendu compte.

— Bof, je réfléchis.

— À quoi ?

— Je me demandais comment ce vieux Silas a réussi à briser ta carapace.

Ça la fait rire.

— Tu es sûr qu'il y est arrivé ?

— Tu as vu la vidéo. Tu l'aimais. Enfin *moi*… tu m'aimais.

— *Elle* t'aimait. Tandis que moi, je ne suis même pas encore sûre de t'*apprécier*.

— Écoute, je ne sais pas si je me connais bien mais je crois que j'avais l'esprit de compétition. Parce que je considérais ça comme un défi.

— Quoi « ça » ? Tu crois que tu pourrais me pousser à t'apprécier ?

Je me tourne vers elle en secouant légèrement la tête.

— Non, je vais te pousser à m'aimer à nouveau.

Je la vois déglutir mais son désarroi ne dure pas longtemps.

— Eh bien, bonne chance ! dit-elle en regardant droit devant elle. Je suis sûre que tu seras le premier mec à rivaliser contre lui-même pour une fille.

— C'est possible, dis-je en me garant dans l'allée qui mène à ma maison. Mais je parie sur moi.

Je coupe le moteur et sors. Elle ne détache pas sa ceinture.

— Tu viens ? dis-je. Je voudrais vite prendre une douche.

Elle ne me regarde même pas.

— Je t'attends dans la voiture.

Tant pis, je ferme la portière et me dirige vers la maison en songeant à ce petit sourire que je jurerais avoir aperçu au coin de sa bouche.

Et si je n'ai pas pour seul objectif de la ramener dans ma vie, c'est en fait mon plan de secours au cas où ni elle ni moi ne trouverions comment revenir à ce que nous étions avant-hier. Parce que, malgré toutes ces conneries – elle qui me trompe avec Brian, moi qui la trompe avec la conseillère, nos familles à la casse –, on aura quand même essayé. Ça prouve sans doute qu'il existait quelque chose de spécial entre nous, plus

profond qu’une simple attirance ou une affection de gamins, qui me donne envie de me battre pour la garder.

Et j’ai envie de l’éprouver encore. De me rappeler ce que c’est qu’aimer quelqu’un comme elle. Pas n’importe qui. J’ai envie de savoir ce que c’est qu’aimer *Charlie*.

11

Charlie

Debout au bord de la pelouse, je regarde la rue, quand il surgit derrière moi. Je ne l'entends pas approcher, mais j'ai senti son odeur. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs, puisqu'il sent l'air frais.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demande-t-il.

J'examine ces maisons, impeccables, immaculées à en donner la nausée. Ça me donne envie de tirer en l'air, histoire de voir tous ces braves gens sortir affolés. Ce quartier aurait bien besoin d'un peu de vie.

— C'est fou comme l'argent peut plonger un quartier dans le silence, dis-je. Dans ma rue, où personne n'a d'argent, c'est si bruyant ! Les sirènes qui hurlent, les gens qui crient, les portières qui claquent, les radios qui braillent. Il y a toujours quelqu'un quelque part pour faire du bruit.

Je me retourne sans m'attendre à la réaction qu'il provoque en moi avec ses cheveux humides et sa mâchoire fraîchement rasée. Je me concentre sur ses yeux mais ça n'arrange rien. Alors je me détourne en me raclant la gorge.

— Je crois que je préfère le bruit.

Il s'approche jusqu'à ce qu'on se retrouve épaule contre épaule, à examiner ces lieux taciturnes.

— Mais non, dit-il, tu ne préfères rien du tout.

Comme s'il me connaissait… J'ai presque envie de lui rappeler qu'il ne me connaît pas du tout, mais il pose la main sur mon coude et m'entraîne :

— Viens, on s'en va. On oublie Charlie et Silas. On va faire des trucs à nous.

— Tu parles comme si on avait envahi des corps étrangers.

Il ferme les yeux, renverse la tête en arrière.

— Tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai eu envie d'envahir ton corps.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire, en même temps que je trébuche ; il me rattrape au vol et on se retrouve tous les deux à rire dans les bras l'un de l'autre.

Je détourne les yeux. Je n'en peux plus de le trouver si sympa. Je n'ai qu'un jour et demi de souvenirs et ils tournent tous autour de mes tendres sentiments pour Silas. Et voilà qu'il se donne pour mission de m'inciter à l'aimer à nouveau. L'ennui étant que ça ne me déplaît pas.

Malgré tout, je m'insurge :

— Dégage.

Levant les mains comme pour se rendre, il recule.

— Là ?

— Plus loin.

Encore un pas.

— C'est mieux comme ça ?

— Oui, dis-je agacée.

— Je ne me connais pas très bien, sourit-il, mais je joue le jeu, et reconnais que je ne manque pas d'atouts.

— Oh ça va, Silas ! En guise de jeu, tu représentes au mieux une partie de Monopoly. On ne fait qu'avancer jusqu'au moment où tout le monde finit par tricher pour que ça se termine plus vite.

Il ne répond pas tout de suite, au point que je m’en veux un peu d’avoir visé si juste rien que pour le charrier.

— Tu as raison, finit-il par plaisanter. C’est même pour ça que tu m’as trompé avec cette tête à claques de Brian. Mais coup de bol pour toi, je ne suis plus Silas Monopoly. Je suis Tetris Silas. Toutes mes pièces vont s’enfiler à la perfection dans tes pièces.

— En même temps que dans celles de la conseillère d’orientation.

— Coup bas, Charlie.

Je me mordille la lèvre avant de répondre :

— Tu as tort de m’appeler comme ça.

— Quoi ? Charlie ?

— Oui. Ça fait trop bizarre. Je n’ai pas l’impression d’être cette fille-là. Je ne la connais même pas. Ce n’est pas mon nom, voilà tout.

Il repart vers sa voiture.

— Il faut que je t’appelle autrement ?

— Oui, jusqu’à ce qu’on sache…

— Poppy.

— Non.

— Lucy.

— Mais pas du tout, qu’est-ce qui te prend ?

Il m’ouvre la portière passager et je grimpe dans la Rover.

— Bon, d’accord. Je vois que tu n’aimes pas les petits prénoms sympas. On va essayer autre chose.

Il s’installe au volant.

— Xena ?

— Non.

— Rogue.

— Beurk, non !

On continue comme ça jusqu’à ce que le GPS annonce qu’on est arrivés. Je m’aperçois alors que je n’avais pas du tout fait attention à la

route. Un coup d'œil à mon téléphone m'indique que Brian m'a envoyé six textos. Aucune envie de lui répondre maintenant. Avant de me lever, je glisse l'appareil et mon portefeuille sous le siège pour ne plus les voir.

— On est où ?

— Bourbon Street. Le coin le plus branché de La Nouvelle-Orléans.

— Comment tu le sais, d'abord ?

— Trouvé sur Google.

On se regarde par-dessus le capot et on claque nos portières en même temps.

— Comment tu sais à quoi sert Google ?

— C'est le genre de chose dont je voudrais parler avec toi.

On se retrouve devant le capot de la voiture.

— Je crois qu'on est des aliens, dis-je. C'est pour ça qu'on ne partage pas les souvenirs de Charlie et de Silas, alors qu'on se rappelle de trucs comme Google ou Tetris, parce que la puce informatique est dans nos cerveaux.

— Alors je dois t'appeler Alien ?

Spontanément, je lui balance le dos de ma main dans le torse.

— Méfie-toi, Silas !

Il laisse échapper un soupir tandis que je passe devant lui.

— C'est quoi, ça ?

Je lui montre une espèce de château tout blanc orné de trois tours qui pointent vers le ciel.

— On dirait une église, observe-t-il en sortant son téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je prends une photo… pour le cas où on l'oublierait encore. On devrait toujours vérifier ce qui nous arrive et où on va.

Je ne réponds pas mais trouve l'idée excellente.

— Au fait, dis-je tout d'un coup. C'est là qu'on devrait aller. Les églises, c'est fait pour aider les gens, non ?

— Les gens, oui, pas les aliens.

Je le frappe de nouveau. Je voudrais qu'il prenne un peu ces choses au sérieux.

— Et si on était des anges venus pour aider quelqu'un, si on avait reçu ces corps pour remplir notre mission ?

— Tu dérailles, là.

On grimpe jusqu'au portail de l'église, fermé à double tour.

— Bon, dis-je en me retournant. Alors, d'après toi, qu'est-ce qui nous arrive ? On s'est cognés la tête l'un contre l'autre et on a tous les deux perdu la mémoire ? Ou alors, on a mangé quelque chose de pourri.

Là-dessus, je dévale l'escalier.

— Hé, attends, crie-t-il en me suivant. Tu ne vas pas m'accuser, maintenant ! Je n'y suis pour rien, moi !

— Qu'est-ce qu'on en sait ? On ne sait rien du tout, Silas ! C'est peut-être notre faute.

On se retrouve l'un en face de l'autre en bas de l'escalier.

— Peut-être, répond-il. Mais si j'ai fait quelque chose, toi aussi. Parce que, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on est dans le même bateau.

Je serre et desserre les poings, soupire un grand coup, regarde fixement l'église jusqu'à en avoir les larmes aux yeux.

— Écoute, dit Silas en se rapprochant. Je regrette mes petites plaisanteries. J'ai autant envie que toi de comprendre ce qui nous arrive. Tu as d'autres idées ?

— Ouais, les contes de fées. Là où quelqu'un a subi un mauvais sort et, pour le briser, ils doivent résoudre le problème qui les lie… et puis…

— Et puis quoi ?

Visiblement, il essaie de me prendre au sérieux et, je ne sais pas pourquoi, ça m'énerve encore plus.

— Et puis un baiser…

— Ah ! sourit-il. Un baiser. Je n'ai jamais embrassé personne.

— Silas !

— *Quoi* ? Ça ne compte pas si je ne m’en souviens pas.

Je croise les bras et regarde un musicien des rues en train de saisir son violon. Il se rappelle la première fois où il a pris un violon, les premières notes qu’il a jouées, qui le lui a donné. Je l’envie pour ses souvenirs.

— J’arrête de plaisanter, Charlie, promis.

Je regarde Silas du coin de l’œil. Il a l’air sincèrement désolé, les mains dans les poches, la tête basse comme si elle pesait soudain trop lourd.

— Alors, demande-t-il. Qu’est-ce qu’on doit faire, selon toi ? S’embrasser ?

— Ça vaut peut-être la peine d’essayer, non ?

— Tu as dit que dans les contes de fées ils doivent d’abord résoudre…

— Oui. Par exemple, il fallait que quelqu’un embrasse la Belle au bois dormant pour la libérer de son sommeil. Il fallait à Blanche-Neige un vrai baiser d’amour pour la ramener à la vie. Il fallait qu’Éric embrasse Ariel, la petite sirène, pour l’arracher au sort que la mer lui avait jeté.

— Ce sont tous des films, rétorque Silas. Tu te souviens de les avoir vus ?

— Non, je sais que je les ai vus. En cours de littérature, aujourd’hui, M. Deetson a évoqué ces contes. C’est là que j’ai chopé cette idée.

On se dirige vers le musicien, en train de jouer un air triste.

— On dirait que c’est au mec de briser le mauvais sort, observe Silas. Il doit compter pour elle.

— Ouais…

Je n’en dis pas plus et on écoute la musique. Si seulement je savais ce que joue cet homme. J’ai l’impression d’avoir déjà entendu cet air, mais impossible d’y mettre un titre.

Je finis par reprendre :

— Il y a une fille. Je voudrais lui parler… je crois qu’elle sait quelque chose. J’ai entendu dire qu’on la surnommait la Crevette.

Silas fronce les sourcils.

— Comment ça ? Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Je la retrouve dans certains cours. C’est juste une impression.

Une foule de badauds s’est formée autour de nous et Silas me saisit par le bras. Pour une fois, je le laisse faire. Je laisse ses doigts tièdes entrelacer les miens. De sa main libre, il photographie le violoniste, puis se retourne vers moi.

— Comme ça, je me rappellerai la première fois que je t’ai pris la main.

12

Silas

On a traversé deux rues et elle ne m’a pas encore lâché la main. Ça vient peut-être de l’ambiance de Bourbon Street…

— Oh mon Dieu ! s’exclame-t-elle en saisissant ma chemise.

Elle pose le front sur mon bras.

— Ce mec vient d’ouvrir son imper, s’esclaffe-t-elle. Silas, je viens de voir mon premier pénis.

À mon tour, je me mets à rire tout en l’entraînant à travers la foule éméchée et Charlie finit par regarder à nouveau autour d’elle. On s’approche d’un groupe d’hommes torse nu, le cou orné de rangées de perles, et qui rient et interpellent les gens perchés sur leurs balcons au-dessus de nous. Charlie me serre la main un peu plus fort, le temps qu’on traverse cette foule animée. Alors qu’on s’éloigne, elle pousse un soupir, met un peu plus d’espace entre nous.

— C’est quoi, ces perles ? demande-t-elle. Qui va encore dépenser de l’argent pour des bijoux aussi quelconques ?

— Ça fait partie de la tradition du Mardi Gras. J’ai lu ça il n’y a pas longtemps en faisant des recherches sur Bourbon Street. C’est le dernier

jour avant le carême mais j'ai l'impression qu'on le fête désormais toute l'année.

Je l'attire contre moi et lui montre le trottoir devant nous. Elle enjambe ce qui ressemble à un vomi.

— J'ai faim, dit-elle.

— Ça ne te coupe pas l'appétit ? dis-je en riant.

— Non, ça me fait penser à la nourriture, et cette idée me donne des gargouillis. On va manger ?

Elle me désigne un restaurant un peu plus haut dans la rue, dont l'enseigne est un néon rouge.

— On n'a qu'à aller là.

Elle passe devant moi, sans me lâcher la main. Je jette un coup d'œil sur mon téléphone et la suis. J'ai manqué trois appels. L'un de l'entraîneur, l'autre de mon frère, le troisième de maman.

C'est la première fois que je pense à ma mère. Je me demande à quoi elle ressemble. Et pourquoi je ne l'ai pas encore rencontrée.

Je heurte brutalement le dos de Charlie alors qu'elle vient de s'arrêter net pour laisser passer une voiture. Elle se passe la main dans la nuque, là où mon menton l'a percutée.

— Aïe !

Je me frotte la mâchoire en la regardant écarter ses cheveux sur l'épaule, laissant dépasser de son tee-shirt ce qui ressemble au début d'un tatouage.

Elle repart, mais je l'attrape par l'épaule.

— Attends !

Je passe les doigts sous son col, tire un peu et aperçois des arbres en ombres chinoises.

— Tu portes un tatouage.

Elle pose la main à l'endroit que je touche.

— Quoi ?! crie-t-elle en faisant volte-face. Pas du tout !

— Si. Tiens.

Je trace de l’index la bordure du dessin et sens sa peau frémir, vois la chair de poule s’étendre sous le tissu. Elle essaie de tâter ce que je lui ai montré. Alors je guide deux de ses doigts sur sa peau.

— Des arbres en ombres chinoises, dis-je encore. Juste là.

— *Des arbres* ? répète-t-elle en essayant de toucher. Pourquoi ? Je veux voir. Tu peux prendre une photo ?

Je descends son tee-shirt pour qu’elle puisse voir le tatouage en entier, bien qu’il ne fasse pas plus de huit centimètres de large. Je remets ses cheveux en place, pas pour la beauté de l’image, juste parce que j’en ai envie. Je repositionne également sa main afin qu’elle se pose sur l’épaule opposée.

— Silas, marmonne Charlie. Prends-moi cette fichue photo. On ne te demande pas de faire une œuvre d’art.

Je me demande si je suis toujours comme ça – si je refuse de prendre une simple photo quand on sait qu’il ne faut qu’un tout petit effort supplémentaire pour la rendre exceptionnelle. Je monte l’écran devant mes yeux et prends le cliché, regarde l’écran en admirant le résultat jusqu’au moment où elle m’arrache l’appareil des mains.

— J’hallucine ! s’exclame-t-elle.

— C’est un très joli tatouage.

Levant les yeux au ciel, elle me rend le téléphone et reprend la direction du restaurant.

Elle peut jouer les excédées tant qu’elle veut, ça ne changera rien à la façon dont elle a réagi au contact de mes doigts sur sa nuque.

Je la regarde s’éloigner et me rends compte que j’ai tout compris : plus elle m’apprécie, plus elle se ferme, plus elle m’inflige de sarcasmes. Quand elle se sent vulnérable, elle prend ça pour de la faiblesse alors elle joue les dures. Je crois que l’ancien Silas le savait déjà très bien. C’est même pour ça qu’il l’aimait. Il devait apprécier ce jeu.

On dirait que moi aussi, parce que, encore une fois, je la suis.

On entre dans le restaurant et, sans laisser à l'hôtesse le temps de lui poser la question, elle ordonne aussitôt :

— Une table pour deux, s'il vous plaît.

Au moins, elle a dit « s'il vous plaît ».

— Par ici, répond la femme.

On la suit dans la salle obscure et paisible, ce qui nous change des néons et du bruit de Bourbon Street, et on s'assied en soupirant tous les deux de satisfaction. La serveuse nous tend les menus puis prend nos commandes de boissons. À plusieurs reprises, Charlie se passe la main dans la nuque, comme si elle pouvait y sentir le contour de son tatouage.

— D'après toi, ça veut dire quoi ? me demande-t-elle les yeux sur son menu.

— Aucune idée. Sans doute que tu aimais les forêts ? Il y en a beaucoup dans les contes de fées. Qui sait si l'homme qui doit briser ton mauvais sort d'un baiser n'est pas un bûcheron costaud qui vit dans les bois ?

Visiblement, mes plaisanteries l'exaspèrent. À moins que ce ne soit parce qu'elle a trop envie de rire.

— Arrête de te moquer de moi. On s'est retrouvés sans souvenirs exactement au même moment, Silas. Je ne vois rien de plus absurde au monde. Même pas les contes de fées avec des bûcherons costauds.

Je lui décoche un sourire innocent, lui montre ma paume.

— J'ai des callosités. Je suis peut-être bûcheron.

Elle lève de nouveau les yeux au ciel mais, cette fois, elle rit.

— C'est peut-être parce que tu te branles trop.

— Non, j'en ai aux deux mains. Pas que sur la gauche.

— Tu dois être ambidextre.

On se marre tandis que la serveuse nous apporte nos boissons.

— Prêts à commander ? demande-t-elle.

Charlie parcourt le menu en hâte et dit :

— Si seulement je me rappelais ce qu'on aime bien manger… Bon, je vais prendre du fromage grillé. C'est une valeur sûre.

— Moi, un burger frites sans mayonnaise.

On rend nos menus et je demande à Charlie :

— Tu n'as pas encore dix-huit ans, comment tu peux avoir un tatouage ?

— Apparemment, ce genre de règlement ne concerne pas trop Bourbon Street. Et puis j'ai peut-être une fausse carte d'identité cachée quelque part.

J'ouvre le moteur de recherche sur mon téléphone.

— Je vais essayer de voir ce que ça signifie. Je deviens bon en Google.

Je passe les minutes suivantes à chercher tous les sens qu'on peut donner aux arbres, aux forêts, aux sous-bois. À l'instant où je crois tenir quelque chose, elle me prend mon portable, le pose sur la table.

— Debout, dit-elle en se levant. On va aux toilettes.

Elle m'attrape par la main pour m'entraîner à l'extérieur du box.

— Ensemble ?

— Ouais.

Je la suis en regardant sa nuque. Dans le couloir, elle s'arrête devant les toilettes pour dames, pousse la porte, jette un regard à l'intérieur. *Putain.…*

— C'est juste une cabine, dit-elle. Vide.

Elle me tient la porte ouverte comme pour me dire d'entrer. C'est tout aussi vide chez les hommes, alors je ne comprends pas…

— Silas !

Elle me saisit le bras et m'entraîne à sa suite. Quand elle a fermé la porte, je m'attends plus ou moins à ce qu'elle se jette à mon cou et m'embrasse parce que… *que pourrait-on faire d'autre dans un tel endroit ?*

— Enlève ta chemise.

Je regarde ma chemise. Relève les yeux sur Charlie.

— Tu veux… on va… s'envoyer en l'air ? Parce que, je n'imaginais pas ça ainsi.

D’un geste irrité, elle attrape le bas de ma chemise. Je l’aide à me l’ôter tandis qu’elle explique :

— Je veux voir si tu as des tatouages, abruti !

Du coup, je me sens comme un jeune crétin qui viendrait d’être condamné à la garder dans son pantalon. Ce qui est sans doute le cas…

Je fais face à la glace tandis que Charlie inspecte mon dos ; elle pousse un petit cri et je sens ses doigts parcourir mon omoplate droite. Elle trace un cercle de plusieurs centimètres de diamètre, et moi j’essaie de contrôler ma respiration. Je me sens plus ivre que n’importe qui dans Bourbon Street. Je m’accroche au lavabo parce que ses doigts… ma peau…

La tête baissée entre les épaules, je pousse un gémissement. *Concentre-toi, Silas*.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demande-t-elle en s’immobilisant. Je ne te fais pas mal, quand même ?

Je ne peux m’empêcher de rire, car ses mains me font tout sauf du mal.

— Non, Charlie, ça va.

Nos regards se croisent dans la glace et elle semble soudain comprendre l’effet qu’elle produit sur moi. Les joues roses, elle se détourne, retire ses mains de mon dos.

— Remets ta chemise et retourne à notre table, je fais pipi et je te rejoins.

Je respire un grand coup en me rhabillant. Alors que je regagne ma place, je m’avise que je n’ai même pas pensé à lui demander à quoi ressemblait ce tatouage.

*

* *

— Un rang de perles, dit-elle en se glissant face à moi. Des perles noires. Ça fait à peu près quinze centimètres de diamètre.

— *Des perles* ?

Elle fait oui de la tête.

— Comme un… *collier* ?

Hochant une nouvelle fois la tête, elle boit une gorgée de soda.

— Tu t’es fait tatouer un collier de femme dans le dos, Silas, dit-elle en souriant. Ça fait très bûcheron.

On dirait que ça l’amuse.

— Oui, et toi, tu as des arbres dans le dos. Pas de quoi te vanter non plus. Tu vas attraper des termites.

Elle éclate de rire et moi aussi. Elle remue la paille dans son verre.

— Telle que je me connais…

Elle se reprend :

— Telle que je connais Charlie, elle ne se serait pas fait tatouer si ça n’avait pas une signification importante pour elle. Il fallait que ce soit une chose qu’elle ne risque *jamais* de regretter, *jamais* de ne plus aimer.

Deux mots familiers ressortent de sa phrase :

— Jamais jamais, dis-je.

Elle me regarde, reconnaissant la formule qu’on s’est répétée dans la vidéo, et penche la tête de côté.

— Tu crois que ça avait quelque chose à voir avec toi ? Avec Silas ?

Elle n’a pas l’air trop d’accord avec cette idée, mais je me remets à parcourir mon téléphone.

— Charlie ne serait pas bête à ce point, ajoute-t-elle. Elle ne marquerait pas sa peau d’un truc qui concernerait un garçon. En plus, je ne vois pas le rapport entre ces arbres et toi.

Là, je trouve exactement ce que je cherchais mais j’essaie de garder l’air calme. Il ne faut pas que j’arrête de sourire, même si c’est d’un sourire arrogant, en plus je ne devrais sans doute pas la regarder comme ça, mais je ne peux m’en empêcher. Je lui tends le portable et elle lit à haute voix ce qui apparaît sur l’écran.

— Provient d’un mot grec signifiant *forêt* ou *bois*. Alors, c’est la signification d’un nom ?

Je hoche la tête. *Toujours aussi arrogant.*

— Remonte vers le haut.

Elle déroule l'écran d'un geste du doigt, ouvre la bouche.

— Dérivé du terme grec… Silas.

Crispée, serrant les dents, elle me rend l'appareil et ferme les yeux.

— Elle s'est fait tatouer un dessin qui représente ton nom ?

Comme prévu, elle joue les déçues devant une telle attitude.

Comme prévu, je triomphe.

— Tu t'es fait tatouer ça, toi. C'est sur toi. Sur ta peau. *Mon nom*.

Je ne peux m'empêcher de plastronner ; elle lève les yeux au ciel, alors qu'on nous apporte nos plats.

Je repousse mon assiette pour chercher le sens du prénom Charlie, mais je ne trouve rien qui évoque les perles. Au bout de quelques minutes, elle pousse un soupir :

— Essaie Margaret, mon deuxième prénom.

Je cherche et lis tout fort :

— Margaret, du mot grec signifiant perle.

Je repose mon téléphone tout content, comme si je venais de gagner un pari.

— Heureusement que tu vas me donner un autre nom, laisse-t-elle tomber.

C'est ça, n'importe quoi !

Je prends une frite dans mon plat, la tends vers elle.

— On est marqués. Toi et moi. On est tellement amoureux, Charlie ! Tu t'en rends compte, maintenant ? Tu n'as pas le cœur qui palpite ?

— Ce n'est pas *nous* qui avons choisi ces tatouages.

— On est marqués, je te dis. Tous les deux sur l'épaule. À jamais.

— *Seigneur*, gémit-elle, ta gueule ! Mange plutôt ton burger à la noix.

Ce que je fais, sans perdre mon sourire un instant.

*
* *

— Et maintenant ? dis-je en m’adossant à mon siège.

Elle n’a pour ainsi dire pas touché son plat tandis que je suis sûr d’avoir battu un record de vitesse en avalant le mien.

À son expression, je devine qu’elle sait très bien ce qu’elle veut faire ensuite ; elle hésite juste sur la façon de l’annoncer.

— Alors ?

Elle se rembrunit.

— Tu dois d’abord promettre de ne pas faire de commentaires imbéciles à ce que je vais te proposer.

— T’inquiète. On ne va pas s’enfuir ensemble ce soir. Ces tatouages nous lient assez comme ça.

Cette fois, elle ne prend pas un air excédé devant ma plaisanterie, mais pousse un soupir accablé.

Réaction qui ne me plaît pas du tout, jusqu’au moment où elle me jette un regard noir.

Je lui prends la main, lui frotte les pouces avec les miens.

— Désolé, dis-je. Ça me défoule. Quand je plaisante, j’ai un peu moins peur. Qu’est-ce que tu voulais dire ? Je t’écoute, promis. Parole de bûcheron.

Elle se met à rire et je suis soulagé, puis elle recommence à jouer avec sa paille.

— On est passés devant plusieurs… boutiques de *tarots*. On pourrait peut-être regarder de ce côté.

Sans plus de commentaire, je prends mon portefeuille, sors de quoi couvrir notre repas et me lève.

— D’accord, dis-je en la prenant par la main.

En fait, je ne suis pas d’accord du tout, mais je m’en veux. Ces deux dernières journées ont été épuisantes et je sais qu’elle n’en peut plus. Je n’ai

plus qu’à la satisfaire au moins sur ce point, même si je sais très bien que ce genre d’oracle de merde ne risque pas de nous apporter la moindre solution.

On passe devant quelques boutiques prétendument ésotériques, mais Charlie fait non de la tête chaque fois que je lui en désigne une. Je ne sais pas trop ce qu’elle recherche, en fait, mais j’aime bien me promener avec elle, alors je ne me plains pas. On reste la main dans la main et, parfois, je lui pose un bras sur l’épaule, quand la rue devient trop étroite. Je ne sais pas si elle a remarqué, mais je l’ai ainsi emmenée à travers d’innombrables petites rues et, chaque fois qu’on voit des gens, je la serre contre moi. Elle représente toujours mon plan B.

Après environ une heure de marche, j’ai l’impression qu’on arrive au bout du quartier français. Il y a de moins en moins de gens, du coup j’ai moins de raisons de la serrer contre moi. Certaines boutiques commencent à fermer. On entre dans St. Philip Street, quand elle s’arrête devant la vitrine d’une galerie d’art.

On y aperçoit des morceaux de squelettes en plastique suspendus au plafond et une sorte de faune marine métallique accrochée aux murs. Mais l’objet qui prend toute la place, juste face à nous, est un petit cadavre au cou orné d’un rang de perles.

Elle tapote la vitre.

— Regarde. C’est moi.

Et elle éclate de rire avant d’attirer mon attention sur une autre partie du magasin.

Je ne regarde plus le cadavre, ni la devanture.

Je la regarde, elle.

Les lumières de la galerie illuminent sa peau, lui donnant un éclat qui la fait ressembler à un ange. J’ai envie de passer la main sur son dos pour vérifier si elle n’a pas des ailes.

Son regard glisse d’une pièce à l’autre tandis qu’elle examine chaque objet de la vitrine d’un air abasourdi. Je me promets de la ramener ici quand

ce sera ouvert. Impossible d’imaginer comment elle réagirait si elle pouvait en toucher un.

Elle regarde encore un peu, et moi, je ne la quitte pas de l’œil, tout en me rapprochant subrepticement. J’ai envie de revoir son tatouage, maintenant que je sais ce qu’il représente. J’écarte ses cheveux de sa nuque, sur son épaule. J'attendais plus ou moins qu’elle me repousse d’un geste agacé, mais non, elle aspire une goulée d’air puis regarde ses pieds.

Je souris au souvenir de mes sensations quand elle a passé les doigts sur mon tatouage. J’ignore si elle éprouve les mêmes choses mais elle reste immobile et laisse mes mains se glisser encore sous son col.

J’avale très péniblement ma salive et me demande si elle m’a toujours fait cet effet-là.

Je descends son tee-shirt, juste assez pour révéler son tatouage. Mon cœur se serre quand je pense que nous n’avons pas d’autres souvenirs de ce genre. Je voudrais tant me rappeler notre discussion quand nous avons pris cette décision qui marquerait tant notre avenir. J’aimerais savoir qui en a eu l’idée le premier. La tête qu’elle faisait quand l’aiguille a commencé à lui percer la peau. Et ce qu’on a ressenti à la fin.

Je passe le pouce sur ces arbres en ombres chinoises, tout en lui couvrant l’épaule de ma paume – elle en a de nouveau la chair de poule. Elle penche la tête de côté et laisse échapper un minuscule soupir.

Je ferme les paupières.

— Charlie ?

J’ai la voix râpeuse, je dois m’éclaircir la gorge.

— J’ai changé d’avis. Je ne veux pas te donner un autre nom. Je commence à bien aimer l’ancien.

J’attends.

J’attends ses protestations, ou ses rires.

J’attends qu’elle s’éloigne de moi.

Mais non, aucune réaction. Rien. Autrement dit, c’est gagné.

J’appuie toujours la main sur son dos, je la contourne et me retrouve entre elle et la vitrine, mais elle garde les yeux baissés. Elle m’ignore, car elle n’aime pas se sentir faible. Et là, c’est exactement ce que je lui fais ressentir. Je pose ma main libre sous son menton, lui effleure la joue des doigts, juste pour orienter son visage vers le mien.

Les yeux dans les siens, j’ai l’impression de découvrir un nouvel aspect de sa personne, pas très résolu, qui laisse entrevoir sa vulnérabilité. Qui lui permet de ressentir quelque chose. J’ai envie de sourire et de lui demander ce que ça fait d’être amoureuse mais, là, si je la taquine, elle risque de se mettre en pétard et de s’en aller. Donc ce n’est pas le moment. Pas tant que je n’aurai pas pu faire la liste de tous les fantasmes que m’inspire sa bouche.

Sa langue glisse sur sa lèvre inférieure et ça me donne envie d’en faire autant…

Je penche la tête vers elle quand elle me serre les bras.

— Regarde, lance-t-elle en désignant l’immeuble le plus proche.

Il s’agit d’une enseigne lumineuse clignotante qui a capté son attention et j’en veux au monde entier à l’idée qu’une simple ampoule ait pu gâcher ce qui allait devenir mon souvenir préféré alors que j’en ai déjà si peu.

En dessous apparaît une boutique de cartes et tarots qui n’a pourtant pas l’air bien différente de celles devant lesquelles on est déjà passés ; sauf que celle-ci vient saboter ce joli moment qu’elle aussi avait l’air d’apprécier. Un sacré bon moment, bon sang ! Je ne sais pas combien de temps il me faudra pour en provoquer un autre.

Elle se dirige maintenant vers la boutique, et je la suis comme un chiot fidèle.

Cet immeuble n’a pourtant rien de spécial ; je me demande bien pourquoi sa saloperie d’éclairage clignotant a pu m’éloigner de sa bouche.

Une seule affiche apparaît sur la devanture occultée du magasin : « Photos interdites ».

Charlie ouvre la porte et entre. Je la suis et on se retrouve à l'intérieur d'une boutique vaudoue à l'usage des touristes. Un homme se tient derrière le comptoir et quelques personnes arpentent les allées.

Je surveille chacun de ses mouvements. Elle touche à tout, aux pierres, aux os, aux vases de poupées vaudoues miniatures. On longe ainsi l'allée jusqu'à l'autre bout du magasin et elle s'arrête devant le mur du fond, saisit ma main et me montre une image sur le mur.

— Cette grille, dit-elle. Tu as pris une photo de cette grille. Elle est accrochée au mur de ma chambre.

— Puis-je vous renseigner ?

On se retourne ensemble pour faire face à un homme imposant – *très imposant* – avec des stretchings aux oreilles et un piercing sur la lèvre.

J'ai presque envie de m'excuser et de filer, mais Charlie ne se laisse pas démonter.

— Savez-vous ce que protège cette grille ? demande-t-elle. Celle-ci sur la photo ?

— Elle doit pas être là depuis longtemps, répond l'homme en haussant les épaules. Je l'avais même pas vue.

Il me contemple en haussant un sourcil orné de multiples piercings, dont un petit… *os ? Un os accroché à son sourcil ?*

— Vous cherchez quelque chose de précis ? ajoute-t-il.

Je fais non de la tête et m'apprête à répondre quand une voix m'interrompt.

— Ils sont venus pour moi.

Une main apparaît sur notre droite à travers un rideau de perles. Une femme en sort et Charlie vient aussitôt se blottir contre moi ; je l'entoure de mes bras sans trop savoir pourquoi elle prend cet air apeuré. Cela ne lui

ressemble pas, mais je ne vais pas me plaindre, non plus. Une Charlie apeurée ne peut donner qu'un heureux Silas.

— Par ici, dit la femme en nous faisant signe de la suivre.

J'ai presque envie de protester mais je me rappelle alors qu'ici on vit en plein théâtre. C'est Halloween trois cent soixante-cinq jours par an. Elle ne fait que jouer un rôle. Ni plus ni moins que nous deux, au fond…

Charlie m'interroge du regard, comme pour demander la permission. Je fais oui de la tête et on traverse le rideau à la suite de la femme. *Je tâte une perle au passage, mais elles sont bien en plastique, plutôt agréables au toucher.*

On débouche dans une petite pièce aux murs tapissés de rideaux de velours noir. Elle est éclairée de bougies qui brillent un peu partout. La femme prend place à une table au centre et nous désigne deux chaises en face d'elle. Je ne lâche pas la main de Charlie alors qu'on s'assied tous les deux.

La cartomancienne commence à mélanger lentement un jeu de tarot.

— C'est pour vous deux ensemble, je suppose ? demande-t-elle.

On hoche la tête. Elle tend le paquet à Charlie, la prie de le prendre en main puis s'adresse à moi :

— Vous aussi. Tenez-le tous les deux.

J'ai beau trouver ça un peu idiot, je joue le jeu et pose à mon tour ma main sur le paquet.

— Il faut que vous attendiez le même genre de réponse de cette lecture, indique-t-elle alors. Sinon le manque de cohésion pourrait la faire échouer.

— Oui, murmure Charlie. C'est le cas.

Je n'aime pas trop le ton anxieux sur lequel elle a dit ça. Comme si on allait obtenir des réponses. *Elle ne croit tout de même pas…*

La femme récupère les cartes et ses doigts m'effleurent au passage. Glacés. Je reprends la main de Charlie, la pose sur mes genoux.

Notre interlocutrice étale des cartes sur la table, face cachée. Quand elle a fini, elle me demande d'en tirer une du paquet. Je la lui tends et elle la pose à l'écart des autres, pointe un doigt dessus.

— Cette carte vous donnera votre réponse mais les autres expliqueront le chemin qui y mène.

Elle montre la carte du milieu.

— Cette position représente votre situation actuelle.

Elle la retourne.

— *La Mort ?* souffle Charlie.

Sa main se crispe sur la mienne.

La femme s'empresse d'expliquer :

— Ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Elle représente avant tout un changement majeur. Une réforme. Vous venez tous les deux d'éprouver une sorte de perte.

Elle touche une autre carte.

— Cette position représente le passé immédiat.

Elle la retourne et, avant de regarder de quoi il s'agit, je la vois froncer les sourcils. *Le Diable*.

— Cela indique que quelqu'un ou quelque chose vous asservissait dans le passé. Il pourrait s'agir de bien des choses proches de vous. L'influence parentale. Ou une relation malsaine.

Son regard se pose sur le sien quand elle ajoute :

— Les cartes renversées reflètent une influence négative et, bien que celle-ci évoque le passé, elle peut aussi représenter une situation que vous seriez en train de traverser.

Ses doigts tombent sur une autre carte.

— Celle-ci indique votre avenir immédiat.

Elle la prend vers elle, la retourne, pousse un petit cri d'exclamation. Je sens Charlie frémir. Elle contemple la femme d'un œil interrogateur et terrifié à la fois.

Je ne sais pas à quoi joue cette cartomancienne mais ça commence à sérieusement m'énerver.

— La Tour ? dit Charlie. Qu'est-ce que ça signifie ?

La femme se hâte de la retourner, comme si c'était la pire de toutes. Fermant les paupières, elle pousse un grand soupir, puis les rouvre.

— Ça signifie… destruction.

Cette fois, je me lève.

— Bon, Charlie, on s'en va.

Mais elle m'implore du regard.

— On a presque fini.

Je cède et me rassieds.

La femme en retourne encore deux, les explique à Charlie, mais je n'entends plus un mot de ce qu'elle dit, promenant mon attention sur la pièce tout en essayant de garder patience. Sauf que j'ai trop l'impression de perdre mon temps.

Et Charlie me serre tellement la main qu'elle va me tuer. Je me remets à écouter la lecture des cartes. Ou plutôt le silence. La cartomancienne a refermé les paupières et serre les lèvres, marmonnant des paroles que je ne comprends pas.

Charlie se rapproche de moi et je lui passe instinctivement le bras sur l'épaule en chuchotant :

— Arrête, c'est du cinéma. On la paie pour te jouer cette comédie. Ne te laisse pas impressionner.

Ma voix a dû tirer notre interlocutrice de ses fausses transes car elle se met à tapoter la table comme pour attirer notre attention, comme si elle ne venait pas de nous jouer la grande scène du trois.

Ses doigts se posent sur la carte que j'ai sortie tout à l'heure du paquet. Elle nous regarde l'un après l'autre dans les yeux.

— Cette carte, énonce-t-elle lentement, c'est votre réponse. Combinée avec les autres, elle vous dira pourquoi vous êtes venus là.

Elle la retourne.

Elle ne bouge pas, les yeux fixés sur la carte, dans le calme absolu qui nous entoure. Comme par un fait exprès, une des bougies s'éteint. *Encore une jolie trouvaille*, me dis-je.

Je regarde la carte retournée. Aucun mot n'y est tracé. Pas de titre. Pas d'image.

La carte est vide.

Je sens Charlie se raidir et, cette fois, je la fais lever.

— C'est nul ! dis-je à haute voix en repoussant ma chaise.

Je n'en veux pas à cette femme qui essaie de nous faire peur. C'est son boulot. Je lui en veux parce qu'elle y arrive vraiment avec Charlie, tout en conservant sa façade ridicule.

Je prends le visage de Charlie entre mes mains.

— Elle a posé cette carte pour te faire peur. Tu ne vas pas croire à ces conneries.

Là-dessus, je la prends par les mains et l'entraîne vers la sortie.

— Il n'y a pas de carte vierge dans mon jeu de tarot, s'exclame la cartomancienne.

Je m'arrête net, me retourne vers elle. Pas à cause de ce qu'elle vient de dire, mais de la façon dont elle l'a dit. Comme si elle avait peur.

Peur pour nous ?

Je pousse un soupir. *C'est une comédienne, Silas. Calme-toi.*

J'ouvre la porte et entraîne Charlie dehors, sans m'arrêter jusqu'au premier carrefour. Une fois qu'on se retrouve loin de la boutique, loin de sa fichue enseigne clignotante, je m'arrête, attire Charlie contre moi. Elle m'entoure de ses bras, enfouit la tête contre ma poitrine.

— Oublie tout ça, dis-je en lui caressant le dos. Les diseuses de bonne aventure, les tarots… c'est ridicule, Charlie.

Relevant la tête, elle me fixe d'un regard noir.

— Comme tu dis, aussi ridicule que nous deux quand on se réveille en plein lycée sans plus savoir qui on est ?

Là, je m’écarte un peu d’elle, me passe la main dans les cheveux, rejoint par cette amère constatation. Je peux toujours essayer d’en rire. Je peux rejeter ses théories foireuses autour des tarots et des contes de fées, n’empêche qu’elle a raison. Tout cela ne tient pas debout. Et plus on essaie de résoudre ce mystère, plus j’ai l’impression qu’on perd notre temps.

13

Charlie

Il serre les lèvres, secoue la tête. Il veut sortir de là. Je perçois son anxiété.

— On devrait peut-être retourner lui demander des précisions, dis-je.

— Pas question. Je refuse d'y remettre les pieds.

Sur le moment, j'ai presque envie d'y aller toute seule. Je me retourne juste à l'instant où le panneau « Ouvert » s'éteint. La boutique plonge alors dans l'obscurité. Je me mords la joue. Je pourrais revenir seule, peut-être qu'elle m'en dirait davantage.

— Charlie ! appelle-t-il.

Je cours le rejoindre. On voit notre souffle blanc quand on marche. Voilà longtemps qu'il n'a plus fait si froid. Je me frotte les mains.

— J'ai faim.

— Tu as toujours faim, observe-t-il. Je n'ai jamais vu quelqu'un de si petit manger autant.

Cette fois, il ne propose pas de m'inviter, alors je continue de marcher à côté de lui. Je lance, sur le ton de la plaisanterie :

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

— Quelqu'un s'est amusé à nous faire peur. Voilà.

— Et si elle avait raison ? S’il n’y avait pas de carte vierge dans son jeu de tarot ?

— Non, arrête !

J’évite de justesse un homme qui dansait à reculons sur le trottoir.

— Je ne comprends pas comment tu peux écarter si facilement cette solution, dis-je entre mes dents, surtout dans les circonstances qui nous concernent. Tu ne crois pas…

— Si on parlait d’autre chose ?

— Quoi ? Genre ce qu’on va faire le prochain week-end ? Ou, tiens, plutôt, ce qu’on a fait le dernier week-end ? Sauf si tu préfères…

Soudain, je me tape sur le front :

— L’Electric Crush !

— Quoi ? demande Silas. L’Electric quoi ?

— On y est allés. Ensemble, le week-end dernier. J’ai trouvé un reçu dans la poche de mon jean.

Il me dévisage d’un air contrarié, tandis que je continue d’expliquer :

— J’y ai emmené Janette hier soir. Un serveur m’a reconnue.

— Hé ! crie-t-il par-dessus mon épaule. Si tu la touches avec ça, je te casse en deux !

Je jette un regard derrière moi et vois un homme orienter une main géante en mousse vers mes fesses. Mais il recule devant la menace.

— Pourquoi tu ne m’as pas parlé de ça ? me demande ensuite Silas. Ça n’a plus rien à voir avec les diseuses de bonne aventure. C’est important.

— Je ne sais pas. Je voulais…

Il m’attrape par la main mais, cette fois, pas pour notre plaisir, juste pour m’entraîner plus vite dans la rue, tout en tapotant de ses doigts libres sur son téléphone. Je suis à la fois impressionnée et légèrement agacée qu’il me parle ainsi. On a sans doute partagé bien des choses dans notre autre vie, mais dans celle-ci, je ne connais même pas son deuxième prénom.

— C’est sur North Rampart Street, dis-je pour l’aider.

— Oui.

Il est furieux. Perso, j’aime bien son petit air déprimé. On traverse un parc avec une fontaine. Des vendeurs ont étalé leurs œuvres le long de la barrière ; ils nous dévisagent alors que nous passons. Là où Silas effectue un pas, il m’en faut trois si je ne veux pas être semée. Alors je trotte. On marche ainsi jusqu’à ce que mes pieds me fassent mal et que je détache ma main de la sienne.

Il s’arrête, se retourne.

Je ne sais pas que dire, ni ce qui m’énerve, alors je pose les poings sur les hanches.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? me demande-t-il.

— Je n’en sais rien. Mais tu ne vas pas me faire faire le tour de la ville comme ça ! Je ne marche pas aussi vite que toi et j’ai mal aux pieds.

Ça me rappelle quelque chose. Mais quoi ?

Mâchoires serrées, il détourne la tête. Et, d’un seul coup, tout se produit en un quart de seconde. Il me soulève du sol et repart en me portant dans ses bras. D’abord, je pousse un petit cri, et puis je m’installe, passe les bras autour de son cou. J’aime bien sentir ainsi son eau de toilette, toucher sa peau. Je ne me rappelle pas avoir vu une bouteille de parfum parmi les affaires de Charlie, et je ne me vois pas en mettre. *Que faut-il en conclure au sujet de Silas ?* Qu’au cœur de toutes ces histoires, il a songé à s’arroser de trois gouttes ce matin. Attacherait-il tant d’importance à ces petits détails ?

Tandis que je me pose ces questions, il s’arrête pour demander à une femme, qui vient de tomber au milieu de la rue, si elle va bien. En fait, elle est complètement ivre. En essayant de se redresser, elle marche sur le bas de sa robe et retombe en avant. Silas me dépose près de lui pour se pencher sur elle.

— Vous saignez ? demande-t-il. Vous vous êtes blessée ?

Il l’aide à se relever, la conduit près de moi. Elle a du mal à articuler et finit par lui caresser la joue ; je me demande s’il savait, en allant l’aider, que c’était une SDF. Je n’ai pas envie de la toucher. Elle sent mauvais. Elle s’éloigne d’un pas incertain et il la suit du regard. Il semble soucieux. Il la surveille jusqu’à ce qu’elle disparaisse au coin de la rue. Alors seulement il paraît s’inquiéter de l’endroit où je peux me trouver.

Brusquement, je constate que Charlie n’est pas aussi gentille que Silas. Il est très différent d’elle et c’est sans doute pour ça qu’elle l’aime ; mais c'est aussi pour ça qu’elle s’est tournée vers Brian, car elle ne se sentait pas digne de Silas.

Et moi non plus.

Il me décoche un demi-sourire et j’ai l’impression qu’il n’ose pas trop montrer ce qu’il ressent.

— Prête ?

J’ai envie de lui dire qu’il a bien agi, mais ça fait un peu nunuche. C’est à la portée de tout le monde, alors qu’il a agi par pur instinct. Il est d’une gentillesse innée. Jamais ce genre d’idée ne me serait venue. Je pense à ce premier matin, quand la fille a fait tomber ses livres à mes pieds. Elle m’a jeté un regard effrayé. Elle ne s’attendait pas du tout que je l’aide. Au contraire. Que pouvait-elle craindre ?

On avance en silence. Il vérifie son téléphone toutes les cinq minutes pour s’assurer qu’on reste dans la bonne direction et je surveille son expression. Je me demande si c’est ce qu’on ressent quand on tient à quelqu’un ; s’il suffit de regarder un homme aider une femme pour éliminer ce genre de sentiment. Et puis on arrive. Il me désigne l’autre côté de la rue et je hoche la tête :

— Oui. C’est ça.

Encore que… Le *diner* n’a plus la même allure que quand j’y suis venue avec Janette. Là, ça vibre et ça fait du bruit. Des hommes se sont alignés sur le trottoir pour fumer ; ils s’écartent pour nous laisser passer. Je

sens les vibrations de la contrebasse dans mes jambes devant la porte d'entrée, qui s'ouvre sur un groupe de clients. Une fille sort en riant, sa veste de fourrure rose m'effleure le visage. À l'intérieur, les gens se fraient un chemin à coups de coudes et de hanches. Si bien qu'on a droit à quelques regards désagréables. *Ici c'est ma place, dégage. J'attends le reste de ma bande, tire-toi*. On néglige les quelques places vides du devant pour nous rendre vers le fond ; parfois on se laisse surprendre par des éclats de rire. Un verre se renverse sur mes chaussures, quelqu'un s'excuse. Je ne sais même pas qui, il fait trop sombre. Et c'est là qu'on appelle nos noms :

— Silas ! Charlie ! Par ici !

Un garçon et… quelle était la fille qui m'a accompagnée ce matin ? Annie… Amy ?

— Hé, dit-elle alors qu'on s'approche. J'y crois pas ! Vous revoilà malgré le dernier week-end ?

— Ça t'étonne ? demande Silas.

Je prends la place qu'on m'offre et regarde mes trois compagnons.

— Tu boxes un mec, tu renverses deux tables et tu trouves normal de revenir ? s'esclaffe le garçon.

À la façon dont il la regarde, je crois que c'est le petit copain d'Annie/Amy. Ils ont l'air prêts à s'engager ensemble. Peut-être pour la vie.

Et c'est ainsi qu'on se regarde, Silas et moi. Sauf qu'on est vraiment engagés, on ne sait pas jusqu'où.

— Tu as vraiment fait le con, lance-t-elle.

— Amy ! intervient le garçon. Arrête.

Amy !

Je voudrais en savoir davantage sur celui que Silas a boxé.

— Il l'avait bien mérité, dis-je.

Amy prend un air outré mais elle semble avoir peur de répondre car elle se détourne. Alors j'essaie le petit copain, d'un ton innocent :

— Tu ne trouves pas ?

Haussant les épaules, il s’assied près d’elle. Ils ont tous peur de moi, mais pourquoi ?

Je commande un Coca, et là, Amy écarquille les yeux.

— Un Coca normal ? lance-t-elle. Pas un light ?

— J’ai l’air d’avoir besoin de light ?

À ma réponse irritée, elle se recroqueville sans rien dire. Je ne sais pas ce qui m’a pris, promis… Mieux vaut que je la ferme et laisse Silas jouer les détectives avant que je n’agresse la terre entière. Il se laisse tomber à côté du petit copain et tous deux se mettent à bavarder. La musique braille si fort qu’on n’entend rien de ce qu’ils peuvent se raconter, et Amy fait son possible pour m’ignorer, alors je regarde autour de moi. Les gens… ils ont tous des souvenirs… ils savent qui ils sont. Je suis jalouse.

— On y va, Charlie !

Debout devant moi, Silas m’attend, sous l’œil d’Amy et de son copain. C’est une grande table. Je me demande qui doit venir les rejoindre et combien parmi eux me détestent.

Une fois dehors, Silas s’éclaircit la gorge.

— Je me suis bagarré.

— J’ai entendu. Ils t’ont dit avec qui ?

— Oui.

J’attends, et comme il ne répond pas, j’insiste :

— Alors… ?

— J’ai mis mon poing dans la gueule du propriétaire. Le père de Brian.

— Mais pourquoi ?

Il se frotte pensivement la mâchoire.

— Parce qu’il a dit quelque chose sur toi.

— Moi ?

J’en ai le cœur retourné. Je sais ce qui va s’ensuivre, en même temps je ne sais rien…

— Il a dit qu’il voulait t’engager comme serveuse…

Bon, pas si mal. On a besoin d’argent.

— Parce que tu étais la copine de Brian. Alors je l’ai frappé, je crois.

— Merde.

— Ouais. Et ce garçon — Eller — a ajouté qu’on ferait mieux de s’en aller avant que le père de Brian n’appelle les flics.

— Les flics ?

— Je crois que mon père et celui de Brian ont travaillé ensemble sur une affaire. C’est pour ça que, la semaine dernière, il a accepté de ne pas porter plainte contre moi, mais je ne dois pas y remettre les pieds. En plus, Landon m’a appelé. Il semblerait que mon père se demande pourquoi j’ai abandonné l’entraînement. On dirait que ça énerve pas mal de monde.

— Oups !

— Ouais, oups.

Ça n’a pas trop l’air de le tourmenter.

On reprend le même chemin pour rentrer, sans dire un mot. On passe devant plusieurs artistes de rue que je n’avais pas vus à l’aller. Deux d’entre eux ont l’air d’un couple. L’homme joue de la cornemuse et la femme dessine sur le trottoir avec des craies colorées. Alors qu’on enjambe ses œuvres, Silas sort son appareil pour les photographier tandis qu’elle transforme quelques traits en un couple en train de s’embrasser.

Un couple en train de s’embrasser. Ça me donne une idée.

— Il faut qu’on s’embrasse, lui dis-je.

Il en lâche presque son téléphone, écarquille les yeux.

— Pour voir s’il se passe quelque chose… comme dans les contes de fées.

— Ah… oui, bien sûr. D’accord. Où ça ? Maintenant ?

Levant les yeux au ciel, je me dirige vers une fontaine, près d’une église, et il me suit. J’aimerais bien vérifier la tête qu’il fait mais tant pis. C’est juste pour voir. Une expérience. Rien d’autre.

On s’assied tous les deux au bord de la fontaine, mais je n’ai pas envie que ça se passe ainsi, alors je me relève en murmurant :

— Bon. Ferme les yeux.

Ce qu’il fait. Un sourire aux lèvres.

— Ne les rouvre surtout pas.

Je ne veux pas qu’il me voie. Je sais à peine à quoi je ressemble ; j’ignore si mon visage grimace quand je suis énervée.

Il lève la tête, je la baisse. Je pose les mains sur ses épaules, sens les siennes me saisir par la taille, m’attirer vers lui, entre ses genoux. Soudain, elles remontent, ses pouces viennent se glisser sous mon soutien-gorge. Mon cœur se serre.

— Pardon, dit-il. Je ne vois pas ce que je fais.

Cela me donne envie de rire et je suis contente qu’il ne voie pas ma réaction. Ce qui ne m’empêche pas d’ordonner :

— Remets tes mains sur ma taille.

Il le fait avec un tel empressement que ses paumes atterrissent sur mes fesses. Comme il insiste un peu, je lui tape sur le bras.

— Quoi ? dit-il en riant. Je ne vois rien !

— Plus haut.

Il obéit mais lentement. Je me hisse sur la pointe des pieds.

— Plus haut, dis-je encore.

Il remonte de cinq centimètres.

— Ça va…

Sans le laisser finir sa phrase, je me penche pour l’embrasser. Au début, il s’amuse, encore en plein jeu, mais, quand il sent mes lèvres sur les siennes, son sourire disparaît.

Je goûte ainsi à la douceur de sa bouche. Je saisis son visage entre mes mains, tandis qu’il m’attire davantage, ses bras plaqués dans mon dos. J’embrasse d’en haut, lui d’en bas. Au début, je pense qu’on va s’en tenir à un petit bisou, comme on en voit dans les contes de fées. Un petit bouche à

bouche et la malédiction est brisée. On devrait déjà avoir récupéré nos souvenirs, si ce baiser était opérant. L'épreuve s'achèverait là, mais ni l'un ni l'autre ne nous arrêtons.

Il embrasse de ses lèvres douces mais d'une langue bien ferme. Elle n'a rien de baveux et remue devant et dans ma bouche ; ses lèvres aspirent doucement la mienne. Je parcours sa nuque du bout des doigts, remonte vers ses cheveux, et c'est là qu'il se lève, m'obligeant à changer de position. Je parviens de justesse à masquer un soupir.

À présent, c'est moi qui embrasse d'en bas et lui d'en haut. Sauf qu'il me tient contre lui, le bras m'entourant la taille, sa main libre plaquée sur ma nuque. Je m'accroche éperdument à sa chemise. Lèvres douces, langue… fureteuse entre mes lèvres… pression dans mon dos… quelque chose qui se dresse entre nous deux et me donne une bouffée de chaleur. Je m'écarte, le souffle court.

Je le regarde, il me regarde.

Quelque chose vient de se produire. Pas nos souvenirs qui se seraient réveillés, mais autre chose qui nous donne une sorte de vertige.

Et je me dis, alors que j'ai envie qu'il m'embrasse une nouvelle fois, que c'est exactement ce qu'il ne faut pas faire. Nous allons avoir de plus en plus envie de découvrir ce que nous sommes devenus et oublier ce que nous étions.

Il se passe une main sur le visage, comme pour se calmer. Il sourit.

— Je me fiche de ce qu'a pu être notre vrai premier baiser, dit-il. Moi, c'est celui-ci que je veux me rappeler.

Je photographie mentalement son sourire pour ne plus jamais l'oublier, puis je me tourne et m'en vais.

— Charlie ! crie-t-il.

Sans répondre, je poursuis mon chemin. C'était idiot. Qu'est-ce que j'allais m'imaginer, aussi ? Jamais un baiser ne nous rendra nos souvenirs. On n'est pas dans un conte de fées.

Il m’attrape par le bras.

— Hé ! Ralentis. À quoi tu joues ?

Je continue d’avancer dans la direction par laquelle nous sommes sûrement arrivés.

— Je crois que je dois rentrer chez moi. Vérifier si Janette a dîné… et…

— Avec nous, Charlie.

Je sens son regard posé sur moi.

— Il n’y a pas de nous, dis-je en me retournant vers lui. Tu n’as pas entendu ? On avait presque rompu et je sortais avec Brian. Son père allait m’embaucher et…

— Nous existions, Charlie. Et, bon sang, je vois bien pourquoi !

Je secoue la tête. On ne doit pas se détourner de notre objectif.

— C’était ton premier baiser, dis-je. Ça m’a fait la même impression qu’avec tous les autres.

— Ah bon, ça t’a donné cette impression à toi aussi ?

Il me rejoint en courant, se plante devant moi.

J’ai presque envie de lui dire la vérité. Que si j’étais morte, comme Blanche-Neige, et qu’il m’avait embrassée comme ça, mon cœur se serait sûrement remis à battre. Que ce serait moi qui aurais combattu les dragons pour ce baiser.

Mais on n’a pas le temps de s’embrasser ainsi. Il faut qu’on trouve ce qui s’est passé et comment y remédier.

Je n’ai rien senti, dis-je. C’était juste un baiser d’enfant, et qui n’a pas fonctionné. *Mensonge tellement ignoble qu’il me ronge les tripes.*

— Il faut que j’y aille.

— Charlie…

— On se voit demain.

Je lui adresse un signe de la main sans me retourner, de peur de céder à la tentation si je le regardais. Mais ce ne serait pas une bonne idée. Pas tant qu’on n’en saura pas davantage sur notre situation. Je crois qu’il va me

suivre, alors je hèle un taxi. J’ouvre la portière, me retourne vers Silas pour lui montrer que tout va bien. Il hoche la tête puis soulève son téléphone pour me prendre en photo. *La première fois qu’elle m’a quitté*, doit-il songer. Après quoi, il plonge les mains dans ses poches et repart dans la direction de sa voiture.

J’attends qu’il ait dépassé la fontaine avant de me pencher pour dire au chauffeur :

— Désolée, j’ai changé d’avis.

Après avoir claqué la portière derrière moi, je redescends sur le trottoir. De toute façon, je n’aurais pas eu de quoi le payer. Je vais retourner au *diner* et demander à Amy de me ramener.

Le taxi s’éloigne et je plonge dans une rue différente, afin que Silas ne risque pas de m’apercevoir. Et puis j’ai besoin d’être seule. Pour réfléchir.

14

Silas

Encore une nuit de sommeil merdique. Sauf que, cette fois, ça ne vient pas du fait que je m'inquiétais sur mon sort, ni même sur ce qui nous faisait perdre nos souvenirs, à Charlie et à moi. Mon manque de sommeil provenait de deux obsessions : notre baiser et la réaction de Charlie à ce baiser.

Je ne sais pas pourquoi elle est partie, ni pourquoi elle a voulu prendre un taxi plutôt que rentrer avec moi. À la façon dont elle a répondu à ce baiser, j'aurais juré qu'elle avait éprouvé les mêmes sensations que moi. Certes, ce n'était pas un baiser de conte de fées propre à briser une malédiction mais je ne crois pas qu'on s'attendait à ça non plus… si on s'attendait à quoi que ce soit d'autre qu'un peu d'espoir.

En tout cas, je ne pensais pas qu'il se produirait quoi que ce soit d'autre une fois qu'elle a posé ses lèvres sur les miennes, pourtant c'est arrivé. J'ai cessé de penser à la raison qui nous avait poussés à nous embrasser et à tout ce qui avait pu se passer dans la journée. Je ne comprenais plus qu'une chose : elle s'agrippait à ma chemise, m'attirait contre elle, car elle en voulait encore davantage. J'entendais son souffle haletant entre chaque baiser car, dès que nos bouches se rencontraient, on ne respirait plus. Et

même quand elle arrêtait pour s'éloigner un peu, je voyais encore son regard ébahi, et cette façon qu'elle avait de contempler mes lèvres.

Pourtant, elle a fini par s'éloigner. Mais si j'ai appris quelque chose sur Charlie ces deux derniers jours, c'est qu'il existe une raison à chacune de ses actions. En général une bonne raison ; c'est pour ça que je n'ai pas tenté de l'arrêter.

Mon téléphone reçoit un texto et je manque de tomber en me faufilant hors de la douche pour aller regarder. Je n'ai plus reçu de nouvelles d'elle depuis qu'on s'est séparés, hier soir, et je mentirais si je disais que je ne commençais pas à m'inquiéter.

Mes espoirs s'évanouissent quand je constate que ce message ne provient pas de Charlie, mais du garçon à qui j'ai parlé au *diner*, Eller.

Amy voudrait savoir si tu as emmené Charlie au lycée avec toi. Personne chez elle.

Je coupe l'eau bien que je ne me sois pas encore rincé. J'attrape une serviette d'une main tout en répondant de l'autre :

Non, pas encore parti. Elle l'a appelée ?

Dès que j'envoie le texto je compose le numéro de Charlie, appuie sur le haut-parleur puis repose le téléphone sur le comptoir. Le temps que son répondeur se déclenche, je suis habillé.

— Merde !

Je coupe la communication, ouvre la porte, passe par ma chambre le temps d'enfiler mes chaussures et de prendre mes clefs. Je descends mais m'arrête net avant d'ouvrir la porte d'entrée.

— Maman ?

Ça m’est sorti instinctivement de la bouche. Elle fait volte-face et, bien que je ne la reconnaisse que d’après les photos accrochées au mur, je crois ressentir quelque chose. J’ignore quoi. Ni amour ni reconnaissance, en tout cas. Je suis juste submergé par une sensation de calme.

Non… de *réconfort*. C’est bien ça.

— Bonjour mon grand, lance-t-elle avec un large sourire qui lui plisse le coin des yeux.

Elle est en train de préparer le petit déjeuner, à moins que ce ne soit la vaisselle qui suit.

— Tu as vu le courrier que j’ai posé sur ton bureau, hier ? Comment vas-tu ?

Landon lui ressemble plus que moi, la mâchoire plus fine, tandis que j’ai celle bien carrée de mon père. Et puis il semble prendre la vie comme elle, avec confiance.

La tête penchée, elle se rapproche de moi.

— Silas, ça va ?

Quand elle tend la main vers mon front, je recule.

— Oui, ça va.

Elle reporte cette main sur son cœur, comme si ma réaction l’avait blessée.

— Oh, dit-elle. Bon, très bien. Tu as déjà manqué des cours cette semaine et tu as un match ce soir.

Elle retourne dans la cuisine.

— Tu ne devrais pas rester dehors si tard quand tu es malade.

Je me demande pourquoi elle dit ça. Après tout, c’est la première fois que je la vois depuis ce qui m’est arrivé… Ezra ou mon père ont dû lui parler de la présence de Charlie ici.

— Je me sens bien, maintenant, dis-je. J’étais avec Charlie hier soir, c’est pour ça que je suis rentré tard.

Elle ne mord pas à l'hameçon, ne me regarde même pas. J'attends encore quelques secondes, au cas où elle répondrait quelque chose. Mais non, alors je me dirige vers la porte d'entrée.

Landon m'attend déjà dans la Rover. Je jette mon sac à l'arrière puis ouvre la portière avant. Mon frère me tend alors la main.

— Tiens, ça sonnait. Je l'ai trouvé sous ton siège.

Je prends le téléphone qu'il me tend. Celui de Charlie.

— Elle l'a laissé dans ma voiture ?

Il hausse les épaules. Je vérifie l'écran. Elle a manqué plusieurs appels et textos. Je vois le nom de Brian, et aussi celui d'Amy. J'essaie d'ouvrir leurs messages mais on me demande un mot de passe.

— On y va ou quoi ? lance mon frère exaspéré. On est déjà en retard !

Je m'installe au volant, pose l'appareil de Charlie sur la console le temps de reculer. Quand je le reprends pour essayer de trouver le mot de passe, Landon me l'arrache des mains.

— Et ton accrochage l'année dernière, ça ne te rappelle rien ?

Je n'aime pas ça. Charlie sans son téléphone, Charlie qui n'attend pas Amy pour aller au lycée. Si elle était déjà partie, qui l'a emmenée ? Je ne sais pas trop comment je réagirais si j'apprenais que c'était Brian.

— Bon, marmonne Landon. Ne le prends pas mal si je te demande ça… Mais… Charlie est enceinte ?

Je freine brusquement. Coup de chance, il y a justement un feu devant nous qui passe à l'orange, donc ça peut paraître une réaction normale.

— Enceinte ? Pourquoi ? Qui t'a dit ça ?

Il secoue la tête.

— Non, c'est juste… Je ne sais pas. J'essaie de comprendre ce qui t'arrive. Et ça m'a semblé la seule réponse possible.

— Je manque l'entraînement hier et tu en conclus que Charlie est enceinte ?

Il étouffe un petit rire.

— Il n’y a pas que ça, Silas. Mais tu te bats avec Brian, tu manques tous les entraînements de la semaine, tu te barres du lycée lundi en plein après-midi, tu manques tout le mardi, la moitié de mercredi. Ça ne te ressemble pas.

J’ai séché les cours cette semaine ?

— Sans compter qu’avec Charlie vous faites des trucs bizarres quand vous êtes ensemble. Vous n’étiez pas comme ça, avant. Tu oublies de me ramener après les cours, tu te barres toute la semaine, alors je ne sais pas si tu veux me dire ce qui se passe mais ça commence à vraiment m’inquiéter.

Je sens sa déception.

On était proches. C’est vraiment un frère sympa. Il devait connaître tous mes secrets, toutes mes pensées. Je me demande si c’est durant nos trajets entre la maison et le lycée qu’on se racontait tout. Et si je lui disais ce qui me tourmente en ce moment… est-ce qu’il me croirait ?

— Feu vert, lance-t-il.

Je repars. Mais je ne lui fais aucune confidence. Je ne sais pas par où commencer. Je sais juste que je ne veux pas lui mentir parce que ça ne m’a pas l’air de ressembler à l’ancien Silas.

Dès que je me gare sur une place de parking, il ouvre sa portière et sort. Je l’appelle à la dernière seconde.

— Landon !

Il se penche, l’air interrogateur.

— Désolé, dis-je. J’ai eu une semaine compliquée.

— J’espère que ça s’arrangera avant le match de ce soir. Parce que tes coéquipiers ne t’ont pas à la bonne, en ce moment.

Claquant la portière, il prend la direction du bâtiment. Je saisis le téléphone de Charlie et m’y rends moi aussi.

*

* *

Comme je ne l’ai pas croisée dans les couloirs, j’ai assisté à mes deux premiers cours. Je me dirige vers le troisième, toujours sans aucune nouvelle d’elle. Elle a dû avoir une panne d’oreiller. On se retrouvera au quatrième cours. N’empêche que quelque chose ne tourne pas rond.

Et si elle m’évitait ? Non, ça ne lui ressemble pas. Elle m’aurait dit en face qu’elle ne voulait plus me parler.

Je vais chercher mon bouquin de maths dans mon casier. En même temps je vérifierai dans le sien s’il y manque des cahiers, sauf que je ne connais pas sa combinaison d’ouverture. Il était écrit sur son emploi du temps mais je le lui ai donné hier.

— Silas !

Je me retourne pour apercevoir Andrew qui tente de se frayer un chemin parmi la foule, tel un poisson à contre-courant. Il finit par abandonner et me crie :

— Janette veut que tu l’appelles !

Là-dessus il se retourne et reprend l’autre direction.

Janette… Janette… Janette…

La sœur de Charlie !

Je trouve son nom parmi les contacts de mon téléphone. Elle répond dès la première sonnerie.

— Silas ?

— Oui, c’est moi.

— Charlie est avec toi ?

Pris d’un début de panique, je ferme les yeux.

— Non. Elle n’est pas rentrée, hier soir ?

— Non, dit Janette. En principe, je ne devrais pas m’inquiéter, mais elle prévient quand elle ne va pas rentrer à la maison. Elle n’a pas téléphoné, et là, elle ne répond pas à mes textos.

— C’est moi qui ai son téléphone.

— Comment ça se fait ?

— Elle l’a laissé dans ma voiture.

Je ferme mon casier et m’apprête à gagner ma salle de cours.

— On s’est disputés hier soir, dis-je encore, et elle est partie en taxi. Je croyais qu’elle allait rentrer directement.

Pris d’une idée subite, je m’immobilise. Elle n’avait pas d’argent pour déjeuner, hier, comment en aurait-elle eu pour payer le taxi ? Tout d’un coup, j’annonce à Janette :

— J’y vais. Je vais la chercher.

Je file sans lui laisser le temps de répondre. Je fonce vers le parking mais, avant de sortir du bâtiment, je m’arrête net.

Avril.

Merde. Ce n’est vraiment pas le moment. Je détourne la tête et passe devant elle, mais elle m’attrape par la manche de ma chemise. Bien obligé de lui faire face.

Lâchant ma chemise, elle m’entoure de ses bras.

— On ne s’est pas vus hier au déjeuner. J’ai cru que tu serais en retard. Et puis j’ai jeté un coup d’œil à la cafétéria, et tu y étais, avec elle.

Mais non ! Je n’ai pas le temps. Je ferais mieux de couper les ponts dès maintenant. Ce serait fait.

Je me passe une main dans les cheveux.

— Oui, Charlie et moi… on a décidé de se remettre ensemble.

Avril me jette un regard incrédule.

— *Non*, Silas. Tu n’as jamais voulu ça et tu ne m’en convaincras pas.

J’examine le hall d’entrée à gauche, puis à droite. Constatant qu’il ne s’y trouve plus personne, je m’avance vers elle :

— Écoutez, madame Ashley, dis-je d’un ton aussi professionnel que possible, je ne crois pas que vous soyez en mesure de me dire ce qui peut se passer entre elle et moi.

Les yeux écarquillés, elle demeure silencieuse quelques secondes comme si elle s’attendait à me voir éclater de rire et dire que c’est une

plaisanterie. Comme ça n’arrive pas, elle se rembrunit, me tape le torse de ses mains comme pour m’écarter de son chemin. Ses talons s’éloignent en claquant sur le sol tandis que je file vers le portail de l’entrée.

*
* *

Je frappe pour la troisième fois à la porte de la maison de Charlie quand celle-ci s’ouvre enfin. Sa mère me fait face. Les cheveux en bataille, l’air hagard. Quand elle me reconnaît, elle semble prise de nausée.

— Qu’est-ce que tu veux ? demande-t-elle.

J’essaie de jeter un coup d’œil derrière elle mais elle s’arrange pour me bloquer la vue.

— Je voudrais parler à Charlie. Elle est là ?

Elle referme presque complètement la porte, feule dans l’interstice :

— Ça ne te regarde pas. Fiche le camp de chez moi !

— Elle est là ou pas ?

— Si ta voiture est encore là dans cinq secondes, j’appelle la police !

— Écoutez, je m’inquiète pour votre fille, alors, s’il vous plaît, oubliez votre colère une minute et dites-moi si elle est là.

Elle ressort un peu, me pointe un doigt sur la poitrine.

— Cesse de me menacer !

Bon sang.

Brusquement, je la bouscule et rouvre la porte d’un coup de pied. Là, c’est l’odeur qui me prend aux tripes. Fétide. Ça empeste la cigarette. Je retiens mon souffle et entre dans le salon. Une bouteille de whisky ouverte traîne sur le bar, à côté d’un verre vide. Une masse de courrier attend sur la table, des jours et des jours de courrier, semble-t-il. À croire que cette femme se fiche de ce qu’il contient. Une enveloppe est adressée à Charlie.

Je m’apprête à la saisir quand j’entends les pas lents de la femme qui revient derrière moi. Je me précipite dans le couloir, aperçois deux portes à

ma droite, une à ma gauche. J’ouvre celle-là, alors que la mère de Charlie se met à crier. Tant pis, j’entre quand même et crie à mon tour :

— Charlie !

Je sais bien qu’elle n’est pas là mais j’espère encore me tromper. Sinon, je ne vois pas où la chercher. Je ne me rappelle aucun des endroits que nous fréquentions ensemble.

Et Charlie sans doute pas non plus.

— Silas ! hurle sa mère sur le seuil de la chambre. Sors de là ! Va-t’en ou j’appelle la police.

Elle disparaît, sans doute pour aller décrocher un téléphone. Je continue à chercher… je ne sais même pas quoi. À l’évidence, Charlie n’est pas là, mais je regarde quand même, en espérant trouver un indice quelque part.

Je sais quelle partie de la chambre occupe Charlie, grâce à la photo de la grille au-dessus de son lit. Celle dont je serais l’auteur.

Et puis je me souviens qu’elle a mentionné un grenier auquel on accédait par le placard. Je l’ouvre et découvre en effet une petite trappe au plafond. On dirait qu’elle se servait des étagères en guise d’échelle. Je crie encore :

— Charlie !

Rien.

— Charlie, tu es là-haut ?

Alors que je vérifie du pied la solidité de l’étagère du bas, quelque chose frappe le côté de ma tête. Je me retourne mais plonge en voyant arriver une assiette qui vient s’écraser contre le mur.

— Va-t’en ! crie la femme.

Elle semble chercher autre chose à lancer sur moi, alors je lève les bras, comme si je me rendais.

— C’est bon, dis-je, je pars.

Elle s’écarte pour me laisser sortir mais crie à nouveau dès que j’atteins l’entrée. Au passage, je prends la lettre adressée à Charlie, sans me donner

la peine de dire à sa mère qu'elle m'appelle si jamais elle rentre.

Je reprends ma voiture, descends la rue.

Où peut-elle bien être ?

J'attends de me trouver à quelques kilomètres avant de me garer pour vérifier une nouvelle fois son téléphone. Landon a dit l'avoir entendu sonner sous mon siège. Je passe la main par terre, en sors une canette de soda vide, une chaussure et, enfin, son portefeuille. Je l'ouvre, fouille, mais ne découvre rien de spécial.

Elle se trouve je ne sais où, sans téléphone, sans argent. Elle ne connaît aucun numéro par cœur. Si elle n'est pas rentrée chez elle, où a-t-elle pu aller ?

Je tape sur le volant.

— Merde, Silas !

Jamais je n'aurais dû la laisser partir seule.

C'est ma faute.

Je reçois un texto sur mon téléphone. De Landon, qui demande pourquoi je suis parti.

Je le repose et aperçois alors la lettre que j'ai prise chez Charlie. Pas d'adresse de l'expéditeur. Le cachet de la date indique mardi — la veille du jour où cela nous est arrivé.

J'ouvre l'enveloppe, y trouve plusieurs feuillets pliés ensemble. Au dos du premier, on a écrit : « À ouvrir immédiatement ».

Je le déplie et tombe aussitôt sur les deux noms écrits en haut de la page.

Charlie et Silas

C'est adressé à nous deux ? Je continue de lire.

Si vous ne savez pas pourquoi vous lisez ça, c'est que vous avez tout oublié. Vous ne reconnaissez personne. Même pas vous.

Veuillez ne pas vous affoler et lisez cette lettre en entier. Nous allons tout vous raconter, c'est-à-dire pas grand-chose pour le moment.

C'est quoi, ça ? Mes mains commencent à trembler alors que je poursuis ma lecture.

Nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé, mais nous craignons que, si nous ne le notons pas, cela ne se produise encore. Au moins, une fois tout noté et distribué en plusieurs endroits, nous serons mieux préparés si cela devait se produire encore.

Sur les feuilles jointes, vous trouverez toutes les informations que nous possédions. Cela vous rendra peut-être service.

~ Charlie et Silas

Je regarde les noms au pied de la page jusqu'à ce que ma vision se brouille. *Charlie et Silas*.

Et puis à nouveau ceux qui sont écrits en haut. *Charlie et Silas*.

On s'est écrit une lettre à nous-mêmes ?

Ça ne tient pas debout. Si on s'est écrit une lettre à nous-mêmes…

Je passe aux feuilles qui suivent. Les deux premières portent des informations que je connais déjà : nos adresses, nos numéros de téléphone, notre lycée, les cours qu'on fréquente, les noms de nos frère et sœur, ceux de nos parents. Je lis tout cela aussi vite que possible.

À la troisième page, mes mains tremblent tellement que j'ai du mal à en déchiffrer l'écriture. Je la pose sur mes genoux pour finir de la lire. Ce sont des informations plus personnelles – une liste de choses que nous avons

déjà déterminées sur nous, la nature de notre relation, depuis combien de temps elle dure. La lettre mentionne aussi le nom de Brian, quelqu'un qui ne cesse d'envoyer des textos à Charlie. Je saute toutes les choses que je connais pour arriver au bas de cette troisième page.

Les premiers souvenirs que nous puissions évoquer remontent au samedi 4 octobre, vers onze heures du matin. On est aujourd'hui le dimanche 5 octobre. Nous allons faire une copie de cette lettre pour nous mais également en poster des copies, pour plus de sécurité.

Je passe à la quatrième page, datée de mardi 7 octobre.

Ça a recommencé. Cette fois-ci, ça s'est passé lundi 6 octobre, pendant le cours d'histoire. Il semble que ce soit arrivé à la même heure, quarante-huit heures plus tard. Nous n'avons rien à ajouter à la lettre. Nous avons chacun fait de notre mieux pour rester éloignés des amis et de la famille depuis hier, en faisant croire qu'on était malades. Nous avons échangé toutes les informations que nous pouvions avoir, mais jusque-là, il semble que ce soit arrivé deux fois. La première, samedi, la deuxième lundi. Nous aurions aimé en savoir davantage, mais nous flippons parce que nous ne savons pas quoi faire. Comme la dernière fois, nous allons nous envoyer des copies de cette lettre. Il y en aura aussi une autre copie dans la boîte à gants de la voiture de Silas. C'est le premier endroit que nous avons vérifié cette fois-ci, alors il y a des chances pour que vous regardiez encore là-dedans.

Je n'ai jamais regardé dans la boîte à gants.

Nous garderons les lettres originales dans un endroit sûr pour que personne ne les emporte. Car, si quelqu'un les voit, ou se doute de quelque

chose, on nous prendra pour des fous. Tout se trouvera dans une boîte au fond de la troisième étagère du placard de la chambre de Silas. Si cette histoire continue, il y a une chance pour que ça recommence mercredi à la même heure. Dans ce cas, cette lettre devrait vous arriver à tous les deux ce jour-là.

Je vérifie de nouveau le cachet de la date sur l'enveloppe. Ça a été envoyé très tôt mardi matin. Et c'est exactement mercredi à onze heures que tout nous est arrivé.

Si vous trouvez quelque chose qui puisse nous aider, ajoutez-le à la page suivante, jusqu'à ce qu'on sache ce qui a provoqué tout ça. Et comment l'arrêter.

Je passe à la dernière page, mais elle est vide.

Je regarde la pendule. Il est dix heures cinquante-sept. On est vendredi. Ça nous est arrivé il y a presque quarante-huit heures.

Ma poitrine se soulève.

Ce n'est pas possible.

Quarante-huit heures qui vont disparaître dans moins de trois minutes.

J'ouvre ma console à la recherche d'un stylo, n'en trouve pas, et me penche alors vers la boîte à gants. Tout de suite, je vois sur le dessus la même lettre avec nos noms, à Charlie et à moi. Je la soulève et trouve dessous plusieurs stylos, alors j'en prends un et dépose la page contre le volant.

J'écris : Ça a recommencé. Mes mains tremblent tellement que je laisse tomber mon stylo. Je le ramasse et me remets à écrire :

Mercredi 8 octobre, à onze heures, Charlie et moi avons perdu la mémoire pour la troisième fois d'affilée, semble-t-il. Choses que nous avons apprises ces dernières quarante-huit heures :

– Nos pères travaillaient ensemble.

– Le père de Charlie est en prison.

J'écris aussi vite que je peux, en essayant de déterminer quels points je dois noter d'abord – les plus importants, parce que je vais manquer de temps.

– Nous avons rencontré une cartomancienne sur St. Philip Street. Ça pourrait valoir la peine d'y retourner.

– Charlie a mentionné une fille au lycée, qu'elle appelle la Crevette. Elle voudrait lui parler.

– Charlie a un grenier dans le placard de sa chambre. Elle y passe beaucoup de temps.

J'ai l'impression que je perds mon temps. Que je n'ajoute rien d'important à cette fichue liste. Si c'est vrai et que ça doive se reproduire, je n'aurai pas le temps d'envoyer une lettre, encore moins d'en faire des copies. Espérons que, si je la garde à la main, je sois assez malin pour la lire au lieu de la jeter.

Je mordille mon stylo pour me concentrer sur ce que je vais écrire.

– On a grandi ensemble mais, maintenant, nos familles se détestent. Elles ne veulent plus qu'on se voie.

– Silas couchait avec la conseillère d’orientation, Charlie avec Brian Finley. On a rompu avec chacun d’eux.

– Landon est un frère génial, tu devrais pouvoir lui faire confiance si besoin est.

Je continue à écrire. Je parle des tatouages, de l’Electric Crush, d’Ezra et de tout ce dont je me souviens de ces dernières quarante-huit heures.

La pendule indique dix heures cinquante-neuf.

Charlie n’est pas au courant pour cette lettre. Si tout y est exact jusque-là, si tout cela nous est vraiment arrivé depuis samedi, cela signifie qu’elle va oublier ce qu’elle a appris ces dernières quarante-huit heures. Et je n’ai pas la moindre idée de l’endroit où elle se trouve. Ni comment la prévenir.

J’ai une dernière chose à écrire :

– Charlie a pris un taxi sur Bourbon Street hier soir et personne ne l’a vue depuis. Elle n’est pas au courant pour cette lettre. Trouve-la. C’est la première chose que tu dois faire. S’il te plaît.

Saison 2

1

Silas

Ça commence doucement.

La pluie. Une éclaboussure par-ci, une giclure par-là. D'abord sur le pare-brise, devant moi, et puis sur les fenêtres autour de moi. Les gouttes évoquent bientôt des milliers de doigts tapotant la carrosserie à l'unisson. *Toc-to-toc-toc-to-to-toc-toc-toc.* Le bruit m'envahit maintenant. Comme s'il provenait de l'intérieur de mon corps et tâchait d'en sortir. La pluie dégouline le long des vitres en sillons évoquant des larmes. J'essaie de mettre les essuie-glaces, mais le moteur est arrêté.

Pourquoi ne tourne-t-il pas ?

De la paume, j'essuie la buée sur ma fenêtre pour regarder dehors, mais la pluie tombe si fort que je ne distingue rien du tout.

Où suis-je ?

Je me retourne vers la banquette arrière : personne. Rien. Je regarde de nouveau devant moi.

Réfléchis, réfléchis, réfléchis.

Où est-ce que je me rendais ? J'ai dû m'endormir.

Je ne sais pas où je suis.

Je ne sais pas où « je » suis.

Je… je… je…

Qui suis-je ?

Cela semble si facile d'évoquer des pensées qui contiennent le mot *je*. Pourtant, chacune me paraît creuse et vide, car le mot « je » ne se rapporte à personne. Pas de nom, pas de visage. Je ne suis… *rien.*

Le murmure d'un moteur attire mon attention et une voiture ralentit à côté de la mienne, m'arrosant au passage. Je vois bientôt ses feux arrière, car elle se gare devant moi.

Feux de recul.

Je sens les battements de mon cœur dans ma gorge, au bout de mes doigts, sur mes tempes. La lumière sur le toit du véhicule se met en route. *Rouge, bleu, rouge, bleu.* Quelqu'un en sort ; la silhouette s'approche de ma voiture. Je bouge à peine le cou alors qu'elle se dirige vers la portière passager, mais je ne la quitte pas des yeux.

On frappe à la vitre.

Toc, toc, toc.

Je mets le contact pour pouvoir actionner la fenêtre – *comment est-ce que je sais ça ?* J'abaisse la vitre.

Un flic.

J'ai envie de dire : « *Aidez-moi !* »

J'ai envie de dire : « *J'ai oublié où je me rendais.* »

— Silas ?

Sa voix me donne un frisson. Trop forte. Il essaie de couvrir le bruit de la pluie en criant le mot *Silas*.

Que veut dire ce mot ? *Silas*. Il est peut-être français. Je suis peut-être en France et Silas est une salutation. Peut-être que je devrais répondre *Silas*.

L'homme s'éclaircit la gorge :

— Votre voiture est en panne ?

Pas français.

Je regarde les lumières des commandes sur mon tableau de bord. Je m'efforce d'ouvrir les lèvres, histoire de pouvoir formuler une parole. Au lieu de quoi j'avale une goulée d'air ; je ne m'étais pas rendu compte que je retenais mon souffle. Lorsque je relâche mes poumons, il sort dans un tremblement… gênant. Je regarde l'agent.

— Non.

Ma propre voix me fait peur.

Il se penche, désigne mes genoux.

— Qu'avez-vous là ? Un plan pour vous rendre quelque part ? Vous êtes perdu ?

Je contemple les papiers étalés sur mes genoux, les repousse sur la place passager pour m'en débarrasser, puis je secoue la tête.

— Je, euh… j'allais…

Paroles interrompues par une sonnerie. Bruyante. Qui vient de la voiture. Je remue les papiers jusqu'à trouver un téléphone mobile dessous. Je regarde le nom qui s'affiche. *Janette*.

Je ne connais pas de Janette.

— Il faut vous déplacer de ce côté de la route, mon gars, lance l'agent en se redressant.

J'appuie sur un bouton du téléphone pour le faire taire.

— Retournez au lycée, ordonne l'agent. Vous avez un match important ce soir.

Match important. Lycée.

Pourquoi tout cela ne me dit rien ?

Je hoche la tête.

— La pluie devrait bientôt cesser, ajoute-t-il.

Il tape sur le toit de ma voiture comme pour me donner le signal du départ. Je commence à remonter la vitre.

— Et dites à votre père de me réserver une place.

Mon père.

Il me regarde encore quelques secondes, l'air perplexe. Puis il repart vers son véhicule.

Je considère le mobile dans ma main. C'est là qu'il se remet à sonner.

Janette.

Qui que ce soit, elle tient vraiment à ce qu'on lui réponde. J'appuie sur l'écran, le porte à mon oreille.

— Allô ?

— Tu l'as trouvée ?

Je ne reconnais pas la voix. Je laisse passer quelques secondes avant de répondre, en espérant que ça vienne tout seul.

— Silas ? Allô ?

Elle vient de prononcer le même mot que l'agent. *Silas*. Sauf que ça résonne comme un prénom.

Mon prénom ?

— Quoi ? dis-je complètement perdu.

— Tu l'as trouvée ?

Je perçois une intonation affolée.

Je l'ai trouvée ? Qui suis-je censé chercher ?

Je me retourne encore une fois vers la banquette arrière, tout en sachant qu'il n'y a personne avec moi, puis je reviens vers l'avant, sans savoir que dire.

— Je l'ai trouvée ? Je… toi, tu l'as trouvée ?

— Pourquoi je t'appellerais, à ce moment-là ? maugrée Janette.

Éloignant l'appareil de mon oreille, je regarde encore l'écran. Je n'y comprends rien. Je suis trop paumé.

— Non, dis-je. Je ne l'ai pas trouvée.

Peut-être que cette fille est ma petite sœur. Elle paraît jeune. Plus que moi. Peut-être qu'elle a perdu sa chienne et que j'étais sorti la récupérer ? Peut-être que j'ai fait de l'aquaplaning et que je me suis cogné la tête.

— Silas, ça ne lui ressemble pas, insiste Janette. Elle me l'aurait dit si elle ne devait pas rentrer ni aller au lycée aujourd'hui.

Bon, d'accord, on ne parle pas d'un chien. Vraisemblablement, il s'agirait plutôt d'une personne disparue, ce qui me met très mal à l'aise, dans la mesure où je ne sais pas trop qui je suis moi-même. Je ferais mieux de raccrocher avant de dire une bêtise. Ou quelque chose de compromettant.

— Janette, il faut que j'y aille. Je continue à chercher.

Je coupe la communication et repose le téléphone à côté de moi. Les papiers que j'avais sur les genoux attirent mon attention. Je les reprends. Les feuilles en sont agrafées, alors je passe à la première page. C'est une lettre, adressée à moi et à un autre type appelé Charlie.

Charlie et Silas

Si vous ne savez pas pourquoi vous lisez cette lettre, c'est que vous avez tout oublié.

C'est quoi, ça ? Je ne m'attendais pas à cette entrée en matière. D'ailleurs, je ne sais pas à quoi je m'attendais.

Vous ne reconnaissez personne. Même pas vous. Veuillez ne pas vous affoler et lisez cette lettre en entier.

Il est un peu tard pour ne pas s'affoler.

Nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé, mais nous craignons que, si nous ne le notons pas, cela ne se produise encore. Au moins, une fois tout noté et distribué en plusieurs endroits, nous serons mieux préparés si cela devait se reproduire. Sur les feuilles jointes, vous trouverez toutes les informations que nous possédions. Cela vous rendra peut-être service.

~ Charlie et Silas

Je ne passe pas immédiatement à la page suivante. Je repose les feuilles sur mes genoux, passe mes mains sur mon visage, à plusieurs reprises. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur mais me détourne aussitôt lorsque je ne reconnais pas les yeux qui me regardent.

Ce n'est pas possible.

En fermant les paupières, je serre les doigts sur mon nez. Je vais me réveiller. C'est un rêve, il faut que je me réveille.

Une voiture passe, m'envoyant encore de l'eau sur le pare-brise. Je regarde les gouttes ruisseler sur la vitre et disparaître sur le capot.

Non, je ne rêve pas. Tout cela est trop réaliste, trop précis pour un rêve. Les rêves sont décousus, ils ne coulent pas logiquement d'un fait à l'autre comme en ce moment.

Je reprends les feuilles mais, phrase après phrase, j'ai de plus en plus de mal à lire, tant mes mains tremblent. L'esprit sens dessus dessous, j'examine la page suivante. Je découvre que Silas est bien mon prénom et que Charlie est une fille. Peut-être celle qui a disparu ? Je continue à lire, bien que je n'arrive pas à faire l'impasse sur mon incrédulité suffisamment longtemps pour accepter les mots que je découvre. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je m'interdis d'y croire, dans la mesure où tout ce que je lis semble correspondre avec le fait que je n'en garde aucun souvenir. Si je devais y croire, ce serait admettre que tout cela est possible. Que, d'après ce que je lis, je viens de perdre la mémoire pour la quatrième fois d'affilée.

Le souffle à peu près aussi régulier que la pluie qui tombe sur le toit de ma voiture, je me passe la main gauche dans la nuque et la serre en lisant le dernier paragraphe. Qu'apparemment j'aurais écrit il y a dix minutes.

Charlie a pris un taxi sur Bourbon Street hier soir et personne ne l'a vue depuis. Elle n'est pas au courant pour ce message. Trouve-la. C'est la

première chose que tu dois faire. S’il te plaît.

Les derniers mots sont écrits à la hâte, à peine lisibles, comme si je n’avais plus de temps au moment où je les ai rédigés. Je dépose la lettre sur le siège voisin, le temps de réfléchir à tout ce que je viens d’apprendre. Les informations courent dans mon esprit plus vite que mon cœur ne bat dans ma poitrine. Je sens la panique revenir, si ce n’est une attaque. J’agrippe le volant des deux mains, respire longuement par le nez. J’ignore comment je sais quel effet apaisant la respiration produit sur le système nerveux. Au début, ça n’a pas l’air de fonctionner, mais je reste dans cette position quelques minutes, à me répéter tout ce que je viens d’apprendre. *Bourbon Street, Charlie, mon frère, la Crevette, la séance de tarot, mon goût pour la photographie.* Pourquoi tout cela ne me rappelle-t-il rien ? Il doit y avoir une erreur. Cela doit se rapporter à quelqu’un d’autre. Je ne peux pas être Silas. Si j’étais Silas, je le sentirais. Je n’éprouverais pas cette impression de rupture avec la personne que je suis censé être.

Je récupère mon téléphone, le mets en mode appareil photo. Puis je me penche pour passer ma chemise par-dessus ma tête, oriente l’objectif dans mon dos et prends un cliché. Après quoi je me rhabille et regarde l’écran.

Des perles.

Un rang de perles noires est tatoué dans mon dos, exactement comme l’a dit la lettre.

— Merde !

Mon estomac. Je crois que je vais…

J’ouvre la portière juste à temps. Le contenu de ce que j’ai dû prendre en guise de petit déjeuner se retrouve sur la chaussée. La pluie trempe mes vêtements, je reste là, en attendant la nausée suivante. Quand j’ai l’impression que le pire est passé, je remonte dans la voiture.

La pendule indique onze heures onze.

Je ne sais toujours pas trop que croire, mais plus le temps passe sans qu'aucun souvenir ne me revienne, plus j'ai l'impression qu'il me reste quarante-sept heures et des poussières avant que la situation ne se reproduise.

Je me penche pour ouvrir la boîte à gants, sans trop savoir que chercher, mais sinon, à quoi bon rester assis là à ne rien faire ? Je sors tout ce qui me passe sous la main, à commencer par les papiers de la voiture et de l'assurance. Je trouve une enveloppe avec nos noms. *Un duplicata de ce que je viens de lire.* Je continue de fouiller jusqu'à tomber sur un papier plié, complètement au fond de la boîte à gants. Mon nom est écrit dessus. Je l'ouvre et commence par regarder la signature en bas. Une lettre de Charlie. Je remonte vers le haut et lis.

Cher Silas,

Ceci n'est pas une lettre d'amour, d'accord ? Tu auras beau essayer de t'en convaincre, ce n'est pas mon genre. J'ai horreur de ces filles qui se consument d'amour, c'est dégoûtant. Beurk !

Non, c'est une lettre de non-amour. Par exemple, je n'aime pas la façon dont tu m'as apporté du jus d'orange et un médicament la semaine dernière quand j'étais malade. Et qu'est-ce que c'était que cette carte ? Tu espères que je me sentirai mieux et tu m'aimes ? Pfft.

Aussi, je n'aime vraiment pas ta façon de danser, on dirait un robot défaillant. Ça n'a rien d'adorable et ça ne me fait pas rire du tout.

Oh, et quand tu m'embrasses et te détaches pour me dire que je suis jolie ? Je n'aime pas du tout ça ! Tu ne peux pas faire comme les autres garçons qui ne s'occupent pas de leur copine ? Je ne vois pas pourquoi il faut que je subisse ça.

Décidément, tu as tout faux ; rappelle-toi quand je me suis blessée dans le dos au cours de l'entraînement des pom-pom girls. Tu as manqué la soirée de David pour me masser avec du Biofreeze en regardant Pretty Woman avec moi. C'était clairement un signe de ton égoïsme forcené. Tu exagères, Silas !

Je ne supporterai pas plus longtemps ce que tu dis sur moi à nos amis. Quand Abby s'est moquée de ma tenue l'autre jour, tu as répondu que je pourrais porter un sac en plastique, ça ferait encore haute couture ; c'était complètement à côté de la plaque. Encore plus quand tu as conduit Janette chez l'ophtalmo sous prétexte qu'elle avait des maux de tête. Il faut te reprendre. Toutes ces attentions, cette attitude ultraprotectrice deviennent exaspérantes.

Voilà, tout ça pour te dire que je ne tiens pas plus à toi qu'à n'importe quel autre être humain sur cette planète. Je ne ressens aucune palpitation quand tu entres dans une pièce, plutôt de la répulsion. D'ailleurs, tu es très laid. Je frémis toujours devant ton teint livide et je me dis, oh mon Dieu ! Ce garçon serait tellement mieux avec des boutons et des dents de travers. Oui, tu es moche, Silas.

Je ne t'aime pas.

Pas du tout.

Jamais jamais.

Charlie

Je regarde comment elle a signé et relis plusieurs fois ces derniers mots :

Je ne t’aime pas.

Pas du tout.

Jamais jamais.

Charlie

Je retourne la lettre dans l’espoir d’y trouver une date quelque part. Mais rien n’indique quand elle a été écrite. Si cette fille m’envoyait de tels messages, comment tout ce que j’ai lu sur l’état de nos relations pourrait-il être vrai ? À l’évidence, je suis amoureux d’elle. Du moins je l’étais.

Que nous est-il arrivé ?

Que lui est-il arrivé ?

Je replie la lettre et la range là où je l’ai trouvée. Puis je décide de me rendre à l’adresse de Charlie indiquée sur la liste. Si je ne l’y rencontre pas, j’obtiendrai peut-être quelques informations de sa mère, ou je découvrirai quelques indices sur des choses qu’on aurait pu laisser passer jusqu’à maintenant.

La porte du garage est fermée quand je me gare devant chez elle. Impossible de dire s’il y a quelqu’un dans la maison mais c’est un endroit plutôt cradingue, avec une poubelle au milieu du chemin, qui déborde sur la chaussée, et un chat très occupé à fouiller dedans. Quand je sors de la voiture, il saute dans la rue et file. Je regarde autour de moi puis me dirige vers la porte d’entrée. Personne dans les parages. Les volets et les portes des voisins sont fermés. Je frappe plusieurs fois mais personne ne répond.

Je regarde encore autour de moi avant de tourner la poignée. *Ça marche.* J’ouvre lentement la porte.

Dans les lettres que nous nous sommes écrites, on faisait plusieurs allusions au grenier de Charlie. Donc c’est ce que je cherche aussitôt. Je vais connaître son grenier avant la fille en question. Je vois une chambre

ouverte depuis l’entrée. Personne dedans. Mais deux lits, sans doute ceux de Charlie et de sa sœur.

J’ouvre le placard et vois aussitôt la trappe au plafond. J’écarte les vêtements, et une odeur m’effleure le nez. Son odeur ? Florale. Ça me dit quelque chose. Dingue, non ? Si je ne peux pas me souvenir d’elle, comment pourrais-je me souvenir de son parfum ? Je me sers des étagères pour grimper.

L’intérieur du grenier n’est éclairé que par la fenêtre de la chambre. C’est suffisant pour y entrer mais, bientôt, je sors mon téléphone et ouvre l’appli lampe de poche.

Du coup ça m’intrigue. *Comment est-ce que je savais qu’il se trouvait là ?* J’aimerais bien qu’on m’explique pourquoi j’arrive à me rappeler certaines choses et pas d’autres. J’essaie de définir un lien commun à ces souvenirs mais je n’aboutis à rien.

Il faut que je reste penché en avant parce que le plafond est trop bas pour moi. Je parviens devant une espèce de coin salon, tout au fond de la pièce, une pile de couvertures et de coussins.

C’est là qu’elle dort ?

Cette idée me fait frémir : comment peut-on passer du temps dans un endroit tellement isolé ? Ce doit être une solitaire.

Là, j’aperçois des piles de livres, dont certains semblent carrément lui servir de tables, couvertes de photos encadrées.

Des dizaines de livres. Je me demande si elle les a tous lus, ou s’ils servent seulement à la rassurer. Peut-être que ça lui donne une impression d’évasion de la vraie vie. Quand on voit les lieux qui l’entourent, on la comprend.

Je me penche et en prends un au hasard. La couverture sombre représente une maison et une fille qui se fondent l’une dans l’autre. Lugubre. Je ne peux m’imaginer installé dans un tel endroit, à lire ce genre de bouquin.

Je le remets à sa place et mon attention se porte sur un coffre contre le mur. Il paraît lourd et ancien, sans doute dans sa famille depuis des générations. J'ouvre le couvercle, trouve à l'intérieur plusieurs cahiers, à l'aspect parfaitement neutre. Je prends le premier, l'ouvre.

7 au 15 juillet 2011.

En feuilletant les pages, je constate qu'il s'agit d'un journal. Il y en a au moins cinq semblables au-dessous.

Elle doit aimer écrire.

Je cherche autour de moi quelque chose pour les emballer. Si je veux repérer cette fille, il faut que je connaisse les endroits qu'elle fréquente, les gens qu'elle peut voir. Un journal constitue un excellent moyen d'information sur ces points-là.

Je finis par mettre la main sur un vieux sac à dos qui traîne par terre et y fourre tous les journaux. Puis j'écarte les livres, à la recherche d'autres indices qui puissent m'aider. Je récupère plusieurs lettres à plusieurs endroits, quelques photos, des notes. Je prends le tout et repars vers la trappe. Je sais qu'il y a aussi quelques objets qui pourraient m'intéresser, dans la chambre de ma propre maison, alors je décide de m'y rendre afin de résoudre cette histoire au plus vite.

Arrivé devant la trappe, je commence par jeter le sac à dos, qui atterrit dans un bruit sourd. Je m'en veux de faire tout ce raffut et descends le plus discrètement possible par les étagères, tout en essayant d'imaginer Charlie aller et venir chaque soir dans ce placard. Sa vie ne doit pas être facile si elle n'a que ce grenier pour s'en évader. Arrivé en bas, je récupère le sac et me redresse, le passe sur l'épaule puis me dirige vers la porte.

Je m'arrête net.

Je ne sais pas trop que faire, car l'agent qui a frappé à ma fenêtre tout à l'heure est là, en train de me regarder.

C'est illégal d'entrer dans la maison de sa copine ?

Une femme apparaît sur le seuil, derrière l'agent, le regard affolé, les yeux dégoulinants de mascara, les cheveux en bataille, comme si elle venait de se réveiller ; même à cette distance, elle empeste l'alcool.

— Je vous avais dit qu'il était là-haut ! crie-t-elle en me désignant. Je l'avais prévenu encore ce matin de ne plus venir chez moi, et le revoilà !

Ce matin ?

Génial ! J'aurais mieux fait de me prévenir dans ma lettre.

— Silas, dit l'agent. Ça vous ennuierait de sortir avec moi ?

Je le suis sans me faire prier. A priori, je n'ai pas dû commettre d'acte illégal, puisqu'il me parle bien poliment. Sinon, il m'aurait aussitôt arrêté.

— Il sait qu'il ne doit pas venir ici, Grant, crie encore la femme en reculant vers le salon. Il le sait, mais il revient sans cesse ! Il se fiche de moi !

Cette femme me déteste. Totalement. Et comme je ne sais pas pourquoi, j'ai encore plus de mal à m'excuser pour ce que j'ai pu lui faire.

— Laura, dit-il. Je vais en parler avec lui dehors, mais il faut vous calmer et nous laisser passer.

Elle s'écarte, mais me fusille du regard.

— Tu t'en tires toujours, marmonne-t-elle. Comme ton père.

Je me détourne afin qu'elle ne capte pas mon incompréhension et je suis l'agent Grant dehors, en tenant bien le sac à dos sur mon épaule.

Heureusement, la pluie a cessé de tomber. Nous marchons jusqu'à ma voiture. Il se retourne vers moi. Je ne sais pas du tout si je vais pouvoir répondre à ses questions ; par chance, il ne demande rien de trop précis.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au lycée, Silas ?

Je fais la moue, réfléchis un instant.

— Je, euh… Je cherche Charlie.

Ce n'est peut-être pas ce que j'aurais dû dire. Pourtant je suppose que s'il n'avait pas fallu en parler aux flics, je l'aurais mentionné dans ma lettre.

Il est juste précisé dessus que je dois faire mon possible pour la retrouver, or le meilleur moyen consiste justement à signaler sa disparition.

— Comment ça, vous la cherchez ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas au lycée ?

— Je n'en sais rien. Elle n'a pas appelé, sa sœur n'a aucune nouvelle. Elle n'est pas venue, aujourd'hui. Sa propre mère est évidemment trop ivre pour avoir remarqué sa disparition, alors j'ai décidé de me lancer à sa recherche.

Il penche la tête, plutôt curieux qu'inquiet.

— Quelle est la dernière personne à l'avoir vue ? Et quand ?

Je déglutis, change de position, tâche de me rappeler ce qui était écrit sur la lettre à propos de la nuit passée.

— Moi. Hier soir. On s'est disputés et elle a refusé de rentrer avec moi.

L'agent Grant fait signe à quelqu'un derrière lui de venir nous rejoindre. Je me retourne et la mère de Charlie quitte le seuil de la maison pour descendre l'allée.

— Laura, est-ce que vous savez où est votre fille ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Au lycée, évidemment !

— Non, dis-je.

L'agent ne la quitte pas du regard.

— Charlie est rentrée hier soir ?

— Évidemment, rétorque-t-elle encore.

La voix de Laura s'est altérée à la fin, comme si, au fond, elle n'en était pas trop sûre. Alors je m'exclame :

— Elle ment !

L'agent lève la main pour me faire taire, avant d'ajouter à l'adresse de Laura :

— À quelle heure ?

Là, elle ne cache plus sa confusion mais hausse bientôt les épaules.

— Je l’avais punie parce qu’elle a séché plusieurs cours cette semaine. Elle devait être en haut, dans le grenier.

J’interviens encore :

— Elle n’a pas remis les pieds chez elle ! Cette femme devait être trop bourrée pour savoir si sa propre fille se trouvait sous son toit.

Elle se rapproche, se met à me frapper le bras et le torse de ses poings.

— Tire-toi de chez moi, fils de pute !

Le flic l’attrape par les bras tout en jetant un regard vers ma voiture :

— Pour la dernière fois, Nash, retournez au lycée !

Laura se débat, essaie de se libérer. Ce qui n’a pas l’air de le déranger le moins du monde. Tout cela doit lui sembler normal ; alors je me demande si elle n’a pas déjà appelé la police à cause de moi.

— Mais… et Charlie ? dis-je inquiet que plus personne n’ait l’air de s’en préoccuper.

— Comme l’a dit sa mère, elle doit être au lycée. De toute façon, elle viendra ce soir pour le match. Nous verrons bien alors.

Je fais oui de la tête, tout en décidant de ne pas me rendre au lycée pour le moment. Je m’éloigne avec le sac contenant les secrets de Charlie. Je les emporte chez moi.

2

Silas

La première chose que je fais en entrant chez moi, c'est de marquer une pause. Je ne reconnais rien ici, même pas les photos sur les murs. J'attends quelques secondes, le temps de digérer tout ce que je viens d'apprendre. Je pourrais fouiller la maison, parcourir ces photos, mais j'ai déjà dû le faire. Je n'ai pas trop le temps et, si je veux savoir ce qui a pu arriver à Charlie – ce qui nous est arrivé –, il faut que je reste concentré sur les choses que nous n'avons pas encore perdu de temps à faire.

Je trouve ma chambre et fonce vers le placard – vers l'étagère qui contient tous les trucs qu'on a déjà récoltés. Je les dépose sur mon lit, y compris le contenu du sac à dos, et les passe au crible pour déterminer par où commencer. Il y a tellement de choses… Je prends un stylo afin de noter ce que je trouverai d'intéressant pour le cas où je viendrais encore à tout oublier.

Je sais beaucoup de choses sur ma relation avec Charlie ces derniers temps, mais on dirait que c'est tout. Je ne sais pour ainsi dire rien sur la façon dont on a commencé ni pourquoi nos familles se haïssent. Je ne sais même pas si ça a joué un rôle dans ce qui nous arrive, cependant j'ai l'impression que c'est le meilleur endroit pour reprendre de zéro.

Je saisis l’un des messages apparemment les plus anciens adressés à Charlie, quelque chose que j’ai écrit moi-même. Il est daté d’il y a quatre ans et fait partie des nombreuses lettres que j’ai trouvées dans son grenier. Peut-être qu’en lisant quelque chose écrit de mon point de vue j’apprendrai davantage à me connaître, même si ce texte remonte si loin.

Je m’assieds sur le lit, m’appuie au dosseret.

Charlie

Tu te rappelles une seule fois où on n’est pas partis en vacances ensemble ? J’y ai pensé, aujourd’hui. Je ne les passe jamais seul avec ma famille directe. On y va avec mes parents et les tiens, et Landon et Janette.

On forme une grande famille heureuse.

Je ne sais pas si on a passé un seul jour de congé séparés. Noël, Pâques, Thanksgiving. On les a toujours vécus ensemble, soit dans ta maison, soit dans la mienne. C’est peut-être pour cette raison que je n’ai jamais eu l’impression de me retrouver seul avec mon petit frère. Pour moi, j’ai aussi deux sœurs. Et je n’arrive plus à voir les choses autrement – tu fais partie de ma famille.

Mais j’ai peur d’avoir tout gâché et je ne sais plus que te dire, parce que je ne veux pas non plus m’excuser de t’avoir embrassée l’autre soir. Je sais que je devrais le regretter et que je devrais faire tout ce que je peux pour essayer de réparer, alors que j’ai sans doute massacré notre amitié. Pourtant je ne regrette rien. Voilà longtemps que j’avais envie de commettre cette bêtise.

J’ai essayé de comprendre à quelle époque mes sentiments pour toi avaient changé, mais je viens de me rendre compte qu’ils n’avaient en fait

pas changé du tout. Tu es, tu restes ma meilleure amie – sauf qu'à mes yeux les choses ont peu évolué.

Oui, je t'aime, mais maintenant c'est d'amour. Et, au lieu de ne voir en toi que ma meilleure amie, à présent tu es celle que je voudrais embrasser.

Et, oui, je t'ai aimée comme un frère aime sa sœur. Mais à présent, je t'aime comme un mec qui aime une fille.

Alors, malgré ce baiser, je t'assure que rien n'a changé entre nous. C'est juste un peu plus important qu'avant. Et mille fois mieux.

Hier soir, quand tu étais allongée près de moi sur ce lit, à me regarder en riant, je n'ai pas pu m'en empêcher. Tu m'avais trop souvent coupé le souffle, me donnant l'impression que mon cœur était pris au piège dans une cage. Mais, hier soir, c'était pire que tout ; à quatorze ans, on ne s'attend pas à ça. Alors j'ai pris ton visage et je t'ai embrassée, comme je rêvais de le faire depuis plus d'un an.

Depuis quelque temps, quand je suis près de toi, je me sens comme ivre. Et même si je n'ai jamais bu d'alcool, je suis sûr que ça fait le même effet de t'embrasser que de s'enivrer. Si c'est le cas, je m'inquiète déjà pour ma sobriété parce que je pourrais bien devenir accro à tes baisers.

Je n'ai plus de nouvelles de toi depuis que tu t'es dégagée et que tu es sortie tout droit de ma chambre, du coup, je commence à m'inquiéter ; tu n'as peut-être pas ressenti ce baiser comme moi. Tu ne réponds plus à ton téléphone. Tu ne réponds plus à mes textos. Alors je t'écris cette lettre au cas où il faudrait te rappeler ce que tu ressens vraiment pour moi. Parce que j'ai l'impression que tu essaies d'oublier.

Je t'en prie, n'oublie pas, Charlie.

Ne laisse jamais ton entêtement te convaincre de croire qu'on n'aurait pas dû s'embrasser.

N'oublie jamais comme il t'a paru juste que mes lèvres finissent par toucher les tiennes.

Ne cesse jamais d'avoir besoin que je t'embrasse encore comme ça.

N'oublie jamais comme tu t'es serrée contre moi – comme si tu voulais sentir mon cœur battre dans ta poitrine.

Ne m'empêche jamais de t'embrasser la prochaine fois qu'un de tes rires me donnera encore envie de me rapprocher de toi.

N'arrête jamais de désirer que je te tienne comme j'ai fini par te tenir hier soir.

N'oublie jamais que c'est avec moi que tu auras échangé ton premier vrai baiser. N'oublie jamais que ce sera avec toi que j'échangerai le dernier. Et n'arrête jamais de m'aimer entre-temps.

N'arrête jamais, Charlie.

N'oublie jamais.

~ Silas

Je ne sais pas combien de temps je passe devant cette lettre. Assez longtemps pour ne plus savoir ce qu'elle fait naître en moi. Bien que je ne connaisse pas du tout cette fille, je ne peux m'empêcher d'en croire chaque mot. Et peut-être même de les ressentir. Mon pouls s'accélère parce que,

depuis une heure, j’ai fait tout ce que je pouvais pour la trouver et qu’il faut que je sache, maintenant, qu’elle va bien.

Je m’inquiète pour elle.

Il faut que je la retrouve.

Je prends une autre lettre quand mon téléphone sonne. Je réponds sans vérifier qui m’appelle. À quoi bon ? De toute façon, je ne saurai pas qui c’est.

— Allô ?

— Tu te rends compte que ce soir a lieu l’un des matchs les plus importants de ta carrière de footballeur, j’imagine ? Comment se fait-il que tu ne sois pas au lycée ?

Il parle d’une voix forte, furieuse.

Ce doit être mon père.

J’écarte l’appareil de mon oreille, le regarde. Je ne sais pas quoi répondre. Il faut que je lise d’autres lettres avant de savoir ce que Silas dirait normalement à son père. Il faut que j’en sache davantage sur ces gens qui semblent tout savoir sur moi.

Je répète :

— Allô ?

— Silas, je ne sais pas ce qui te prend…

— Je ne vous entends pas, dis-je plus fort. Allô ?

Sans lui laisser le temps d’en dire davantage, je coupe la communication et jette le téléphone sur mon lit. J’attrape toutes les lettres et tous les journaux qui entrent dans le sac à dos puis me précipite dehors parce que je ne devrais pas être là. Quelqu’un pourrait arriver et je ne saurais comment réagir.

Quelqu’un comme mon père.

3

Charlie

Où suis-je ?

C’est la première question. Ensuite, *qui suis-je ?*

Je secoue la tête dans tous les sens, comme si ce simple mouvement pouvait remettre de l’ordre dans mon cerveau. En principe, quand on se réveille, on sait qui on est… non ? Mon cœur me fait mal tant il bat fort. J’ai peur de m’asseoir, de voir ce qui m’entoure.

Je suis tellement paumée que je me mets à pleurer. Bizarre de ne pas savoir qui on est, mais découvrir qu’on n’est pas du genre à pleurnicher… Je m’en veux tellement que je m’essuie les yeux d’un geste brusque et m’assieds d’un coup, heurtant au passage les barreaux métalliques d’un lit. Ça fait mal. Je me frotte le front.

Je suis seule. Tant mieux.

Comment expliquer à des inconnus que j’ignore qui je suis et où je me trouve ? Je suis sur un lit. Dans une chambre. Difficile de dire quel genre de chambre, il y fait trop sombre. Pas de fenêtre. Une ampoule clignote au plafond, pas assez fort pour illuminer la pièce, mais il semblerait que le sol soit pavé de carreaux blancs et que les murs soient tout aussi blancs, dénudés, à part une petite télévision accrochée dans un angle.

Il y a une porte. Je me lève pour aller l'ouvrir mais mon cœur se serre à l'instant où je place mes pieds par terre. *Ça va être fermé à clef, ça va être fermé à clef…*

C'est fermé.

Sentant monter l'affolement, je tâche de me calmer, m'oblige à respirer, m'adosse en tremblant à la porte et regarde mon corps. Je porte une chemise d'hôpital, des chaussettes. Je passe les mains sur mes jambes pour vérifier à quel point elles sont poilues – pas beaucoup. Autrement dit, je les ai rasées récemment ? J'ai les cheveux noirs. J'en soulève une mèche devant mes yeux. Je ne sais même pas comment je m'appelle. C'est dingue. Ou alors, c'est moi qui suis dingue. *Oui. Oh mon Dieu !* Je suis dans un asile psychiatrique. C'est la seule chose qui me semble logique. Je me retourne, frappe à la porte.

— Il y a quelqu'un ?

J'appuie l'oreille sur la paroi, guettant un bruit. Je perçois un léger ronflement. Un groupe électrogène ? Un climatiseur ? C'est une sorte de machine. Cela me donne des frissons.

Je cours sur le lit, me blottis dans le coin, d'où je vois la porte. Je remonte mes genoux sur ma poitrine, le souffle court. J'ai peur, pourtant, je ne peux rien faire d'autre qu'attendre.

4

Silas

La bretelle de mon sac à dos me scie l'épaule alors que je me faufile parmi les essaims d'élèves dans les couloirs. Je fais celui qui sait à quoi il joue, où il va, sauf que je ne sais rien du tout. À mon avis, c'est la première fois que je mets les pieds dans ce lycée. La première fois que je vois les visages de ces gens. Ils me sourient, me saluent de la tête. Je réponds de mon mieux.

Je vérifie les numéros des casiers, longeant les allées jusqu'à ce que je trouve le mien. D'après tout ce que j'ai écrit, j'étais là encore ce matin, à fouiller dans le mien, il y a quelques heures. Il semble que je n'y aie rien trouvé, donc je ne risque pas d'y trouver davantage maintenant.

Une fois devant le mien, j'en viens presque à regretter d'être conscient de mon amnésie. Je suis sûr que, quelque part, j'espérais trouver Charlie ici, riant aux éclats de la bonne farce qu'elle m'avait faite, et que cette calamité s'arrêterait là.

Pas de chance.

J'entre la combinaison de son casier et l'ouvre dans l'espoir d'y découvrir quelque chose qui aurait pu nous échapper. Tout d'un coup, j'entends quelqu'un s'approcher derrière moi. Je n'ai aucune envie de me

retourner pour découvrir un visage inconnu, alors je fais celui qui n'a rien entendu, dans l'espoir que l'autre s'en ira.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Une voix de fille. Comme j'ignore à quoi ressemble celle de Charlie, je réagis, dans l'espoir que ce soit elle. En fait, ce n'est pas le cas mais, d'après son allure, elle correspondrait à la description d'Annika.

Grands yeux, cheveux noirs et bouclés, l'air de toujours s'ennuyer.

Tout en me remettant à fouiller, je marmonne :

— Je cherche quelque chose.

Comme je ne trouve rien, je ferme le casier et cherche discrètement sur ma feuille la combinaison du mien.

— Amy a dit que Charlie n'était pas chez elle ce matin quand elle est allée la chercher, indique Annika. Janette ne savait pas où elle se trouvait. Tu as une idée ?

Haussant les épaules, j'entre les chiffres.

— Je n'en sais rien. Elle n'a pas cherché à me joindre.

Annika reste silencieuse derrière moi tandis que j'ouvre la porte de mon casier et me mets à fouiller dedans. Mon téléphone sonne dans ma poche. Encore mon père.

— Silas ! lance quelqu'un en passant.

Je lève les yeux pour découvrir comme un reflet de moi-même, en plus jeune et moins… *préoccupé. Landon*.

— Papa veut que tu le rappelles ! crie-t-il en repartant dans l'autre direction.

Je lui montre mon écran afin de prouver que je suis au courant. Il secoue la tête en riant et disparaît. J'ai envie de lui dire de revenir. J'ai plein de questions à lui poser, mais je sais que ce serait le meilleur moyen d'éveiller ses soupçons.

J'appuie sur un bouton pour refuser l'appel et range mon mobile dans ma poche. Annika est toujours là, je ne sais pas comment m'en débarrasser.

L’ancien Silas semblait avoir du mal à s’impliquer dans ses relations, aussi j’espère qu’Annika ne faisait pas partie de ses conquêtes.

L’ancien moi-même me complique singulièrement la vie.

Alors que je vais lui dire qu’il faut que je me rende à mon dernier cours, j’aperçois une fille derrière elle et nos regards se croisent avant qu’elle ne détourne les yeux en hâte. À la façon dont elle s’éloigne, presque en douce, je jurerais qu’il s’agit de celle que Charlie appelait la Crevette, car elle a tout d’une crevette : le teint rose, les cheveux fins et des yeux noirs et tout ronds. Je l’interpelle :

— Hé !

Elle poursuit son chemin.

Je bouscule Annika pour lui courir après en l’appelant encore une fois, mais elle ne fait qu’accélérer le pas et semble se tasser davantage sur elle-même. Je devrais connaître son nom. Elle s’arrêterait certainement si je criais son nom. Alors que si je lançais, « Hé, la Crevette ! », ça n’arrangerait sans doute pas mes affaires.

Quel surnom ! Les ados peuvent être si cruels… Je suis gêné d’en faire partie.

Juste à l’instant où elle va tendre le bras vers la porte d’une salle, je me glisse entre elle et la poignée. Elle recule vivement, surprise de me voir lui accorder une telle attention. Plaquant ses livres contre sa poitrine, elle jette un coup d’œil circulaire, mais on se trouve au bout du couloir et il n’y a personne dans les parages pour le moment.

— Que… Qu’est-ce que tu veux ? demande-t-elle d’une voix à peine audible.

— Tu as vu Charlie ?

Question qui semble l’étonner encore plus que de m’entendre lui parler. Elle recule d’un autre pas.

— Comment ça ? Ne me dis pas qu’elle me cherche.

On dirait qu’elle a peur. *Pourquoi aurait-elle peur de Charlie ?*

— Écoute, dis-je en vérifiant encore que personne ne nous écoute. Je voudrais que tu me rendes un service, sans le dire à personne. On peut se retrouver après les cours ?

Les yeux écarquillés, elle fait aussitôt non de la tête. Cette réticence à avoir quoi que ce soit à faire avec Charlie ou moi pique mon intérêt. Soit elle sait quelque chose et le cache, soit elle sait quelque chose mais ignore que ça pourrait nous rendre service.

J'insiste :

— Rien que quelques minutes ?

Elle secoue encore la tête quand quelqu'un arrive dans notre direction. J'interromps la conversation et ne laisse plus le choix à la fille :

— On se retrouve devant mon casier après le cours. J'ai quelques questions à te poser.

Là-dessus, je m'éloigne sans me retourner. Je débouche dans le couloir principal sans savoir où je dois me rendre. Je devrais peut-être aller voir du côté du gymnase, où se trouve mon casier sportif. D'après ce que j'ai lu dans mes notes, il devrait s'y trouver une lettre que je n'ai pas encore lue, avec des photos.

Comme je prends cette direction en hâte, je heurte une fille qui en laisse tomber son sac. Je murmure une excuse et reprends ma course.

— Silas ! crie-t-elle.

Je m'arrête.

Merde. Aucune idée de qui ça peut être.

Je pivote lentement sur mes talons et elle se tient là, en train d'ajuster la bandoulière de son sac sur l'épaule. J'attends qu'elle dise autre chose mais elle se contente de me regarder. Au bout de quelques secondes, elle ouvre les mains.

— Et alors ? lance-t-elle d'un ton agacé.

Elle n'attend tout de même pas que je revienne lui demander pardon ?

Dans un soupir, elle croise les bras.

— Tu as trouvé ma sœur ?

Janette. C'est la sœur de Charlie, Janette. Merde.

J'imagine à quel point ce doit être difficile de chercher une personne qui a disparu, mais tout devient impossible quand on ne sait pas qui on est soi-même, qui est cette personne, qui sont les autres…

— Pas encore, lui dis-je. Je cherche toujours. Et toi ?

Elle se rapproche, me fusille du regard.

— Tu crois que si je l'avais trouvée je t'aurais demandé si tu l'avais trouvée ?

D'accord. Ainsi Janette n'est pas la personne la plus gentille de la terre. Il faudra que je l'indique dans mes notes pour le cas où.

Elle sort son téléphone de son sac.

— J'appelle la police. Je commence à trop m'inquiéter pour elle.

— Je leur en ai déjà parlé.

— Quand ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— J'étais chez toi. Ta mère les a appelés quand elle m'a surpris dans le grenier, en train de la chercher. J'ai dit à l'agent qu'elle avait disparu depuis hier soir mais ta mère avait l'air de trouver que j'en faisais des tonnes, alors ils ne m'ont pas pris au sérieux.

— Tu m'étonnes, grommelle Janette. Bon, je vais les rappeler. Il faut que je sorte pour avoir un meilleur signal. Je te raconterai ce qu'ils vont me dire.

Une fois qu'elle est partie, je prends la direction de ce que je crois être le gymnase.

— Silas, lance quelqu'un derrière moi.

Ce n'est pas vrai ! Je ne peux pas faire cinq pas dans ce couloir sans que quelqu'un m'interpelle !

C'est encore une fille – ou plutôt une femme –, qui correspond parfaitement à la description d'Avril Ashley.

La dernière personne à qui je voudrais parler en ce moment.

— Je peux te voir dans mon bureau, s’il te plaît ?

— Désolé, Avril.

Sans rien laisser paraître de ses pensées, elle me dévisage un instant avant de laisser tomber :

— Dans mon bureau. Tout de suite.

Elle tourne les talons et part vers l’entrée.

Sur le moment, j’ai presque envie de filer dans l’autre direction, mais ça ne servirait à rien d’attirer l’attention sur moi. Alors je finis par la suivre à contrecœur jusqu’au secrétariat, que nous traversons en direction de son bureau. Elle me fait entrer, ferme la porte derrière nous, mais je ne m’assieds pas. Je garde les yeux fixés sur elle alors qu’elle se dirige vers la fenêtre sans me regarder.

Elle se plante devant la vitre, les bras croisés. Le silence devient pesant.

— Tu pourrais m’expliquer ce qui s’est passé vendredi soir ? demande-t-elle enfin.

Aussitôt, je fouille ma mémoire de bébé pour tâcher de comprendre de quoi elle parle.

Vendredi, vendredi, vendredi.

Sans mes notes devant moi, je n’ai pas de réponse. Impossible de me rappeler en détail ce que j’ai lu au cours des deux heures passées.

Comme je ne réponds pas, elle part d’un rire léger.

— Tu es impossible ! soupire-t-elle en se retournant vers moi.

Elle a les yeux rouges mais secs, pour le moment.

— Qu’est-ce qui t’a pris de frapper mon père ?

Oh ! Le *diner*. La bagarre avec le propriétaire, le père de Brian.

Minute.

Je me redresse, la peau de ma nuque soudain hérissée. Avril Ashley serait la sœur de Brian Finley ? Ce n’est pas vrai ! Et que vient-on faire dans cette histoire, Charlie et moi ?

— C’était à cause d’elle ? reprend Avril.

Là, elle m’en demande trop. Je me frotte une nouvelle fois la nuque, histoire de me détendre un peu. Elle semble se moquer de savoir si j’ai envie d’en discuter ou non pour le moment. Elle se rapproche de moi, pose un doigt sur ma poitrine.

— Tu sais que mon père lui proposait du travail. Je ne vois pas à quoi tu joues, Silas.

Là-dessus, elle repart vers la fenêtre, se retourne, l’air exaspérée :

— D’abord tu viens faire le joli cœur ici, il y a trois semaines, en annonçant que Charlie massacre ta vie depuis qu’elle sort avec Brian. J’en suis tellement désolée pour toi, au point que j’en viendrais presque à m’excuser d’être sa sœur. Tu profites de la situation pour me pousser à t’embrasser et, une fois que je cède, tu reviens tous les jours pour qu’on recommence. Après quoi tu te rends dans le restaurant de mon père et l’agresses, puis tu reviens ici pour rompre avec moi. Tu te rends compte de ce que je peux ressentir, Silas ?

Elle se met à faire les cent pas.

— Je t’aimais bien. J’ai risqué mon job pour toi. J’ai risqué ma relation avec mon propre frère pour toi. Quelle idiote ! Je suis mariée, diplômée, j’ai un bon métier et je suis en train de tout gâcher avec un élève juste parce qu’il est séduisant et que je suis trop bête pour me rendre compte quand on me manipule.

Impossible de répondre à cette avalanche d’informations alors que j’en suis encore à essayer de les digérer.

— Si tu parles de ça à quiconque, je pousserai mon père à porter plainte contre toi.

Cette dernière menace me fait retrouver la voix.

— Je ne le dirai jamais à personne, Avril. Tu le sais.

Le sait-elle vraiment ? L’ancien Silas ne me semblait pas des plus fiables.

Elle me regarde fixement avant de lâcher :

— Va-t’en. Et si tu as besoin d’une conseillère pour le reste de ton année scolaire, rends-nous service à tous les deux en changeant d’établissement.

La main sur la poignée de la porte, je la laisse poursuivre. Comme elle ne dit plus rien, j’essaie de m’excuser pour l’ancien Silas.

— Pour ce que ça vaut… Je suis désolé.

Serrant les lèvres, elle se dirige d’un pas irrité vers son bureau.

— Fiche-moi le camp, Silas !

Avec plaisir.

5

Charlie

J’ai dû m’assoupir. Un léger bip, suivi d’un cliquetis métallique, me fait rouvrir les yeux, et je me blottis instinctivement contre le mur. Je n’arrive pas à croire que je me suis endormie. Ils ont dû me droguer.

Ils. Je dois absolument trouver qui *ils* sont.

La porte s’ouvre et ma respiration s’accélère alors que je me tasse un peu plus sur moi-même. Une paire de tennis blanches, et puis… le visage souriant d’une femme. Elle entre en chantonnant, referme la porte du pied. Je me détends un peu. On dirait une infirmière. Revêtue d’une blouse jaune pâle. Les cheveux bruns en queue-de-cheval. Elle doit avoir dans les quarante ans. Un court instant, je me demande quel âge j’ai moi-même. Mes mains remontent sur mon visage, comme si je pouvais tâter mon âge sur ma peau.

— Bonjour ! lance-t-elle gaiement.

Elle ne m’a pas encore regardée, trop occupée avec son plateau-repas. Je resserre mes bras autour de mes genoux. Elle dépose le plateau sur une petite table près du lit, lève enfin les yeux.

— J’ai apporté votre déjeuner. Vous avez faim ?

Déjeuner ? Et le petit déjeuner, alors ?

Je ne réponds toujours pas, pourtant elle sourit, soulève le couvercle d'une des assiettes comme pour me tenter.

— Aujourd'hui, c'est spaghettis. Vous aimez ça.

Aujourd'hui ? Voilà combien de temps que je suis là ? J'ai envie de le lui demander mais ma langue demeure paralysée par la peur.

— Vous êtes désorientée. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes en sécurité, ici.

C'est drôle, je ne me sens pas en sécurité du tout.

Elle me tend un gobelet en carton.

— Il faut prendre vos médicaments, dit-elle en agitant le gobelet.

J'entends plusieurs pilules se heurter. *Ils sont bien en train de me droguer.*

— C'est pour quoi ?

Je sursaute au son de ma voix. Rauque. Soit je ne l'ai plus utilisée depuis un moment, soit j'ai beaucoup crié.

La femme sourit encore.

— Comme d'habitude, bêtasse.

D'un seul coup, elle reprend son sérieux.

— On sait ce qui se passe quand vous ne prenez pas vos médicaments, Sammy.

Sammy !

J'ai envie de pleurer, j'ai un nom ! J'attrape le gobelet. J'ignore ce qu'elle voulait dire mais je ne tiens pas non plus à me retrouver dans cet état… celui qui m'a sans doute amenée ici.

Je finis par demander :

— Où suis-je ?

Il y a trois pilules : une blanche, une bleue, une marron.

— Vous êtes à l'hôpital Saint Bartholomew. Vous ne vous souvenez pas ?

Parce que je devrais ? Si je pose trop de questions, elle va me prendre pour une folle et, à ce qu'il semble, je le suis peut-être vraiment. Je n'ai pas envie d'aggraver mon cas, mais…

— Écoutez, fillette, soupire-t-elle. Je fais de mon mieux avec vous. Mais là, c'est à vous de faire un effort. Il ne faudrait pas que de nouveaux incidents se produisent.

Je suis une fillette. Je provoque des incidents. Ce doit être pour ça qu'on me garde enfermée ici.

Je penche le gobelet sur ma langue, jusqu'à ce que les pilules y tombent. Elle me tend de l'eau, que je bois. J'ai soif.

— Mangez, dit-elle en frappant dans ses mains.

J'approche le plateau. J'ai très faim.

— Voulez-vous regarder la télévision ?

Je fais oui de la tête. Elle est vraiment gentille. De toute façon, j'en ai envie. Elle sort une télécommande de sa poche, l'allume. Une émission sur la famille. Toute une famille assise à table pour le dîner. *Où est ma famille ?*

J'ai de nouveau sommeil.

6

Silas

Étonnant tout ce qu’on peut apprendre en se taisant.

Avril et Brian sont frère et sœur.

Avril est mariée, ce qui ne m’a pas empêché de l’entraîner dans une sorte de relation clandestine. Et c’est assez récent, contrairement à ce que j’aurais cru. Curieux, quand même, que je sois allé trouver du réconfort auprès d’elle, si je savais que Charlie et Brian étaient ensemble.

D’après ce que j’ai pu apprendre sur Silas – ou sur moi-même –, je ne me vois pas aller chercher quelqu’un d’autre que Charlie.

Même pas pour me venger ? Peut-être que je me servais d’Avril pour obtenir des informations sur Charlie et Brian.

Je passe les dix minutes suivantes à considérer ce que j’ai appris en traversant le campus à la recherche du gymnase. Tout se ressemble tellement : les visages, les bâtiments, ces imbéciles de posters de motivation. Je finis par laisser tomber et entre dans une salle vide, m’assieds à une table du fond et ouvre le sac à dos qui contient tout mon passé. J’en sors les journaux et quelques lettres, que je classe par date. La plupart des lettres sont entre Charlie et moi, mais certaines proviennent de

son père, écrites de sa prison. Je trouve ça triste. Il y en a aussi de gens inconnus, de ses amis sans doute. Leurs messages m'agacent par leur futilité et leurs fautes d'orthographe. Je les envoie promener. Il me semble que ce qui se passe entre nous deux ne regarde personne d'autre.

J'attrape une des lettres du père de Charlie.

Chère Cacahuète,

Tu te souviens pourquoi je t'appelais ainsi, n'est-ce pas ? Tu étais si petite à ta naissance ! Je n'avais jamais tenu un bébé dans mes bras avant toi, et je me revois disant à ta maman : « Elle est minuscule, comme une petite cacahuète humaine ! ».

Tu me manques, ma petite fille. Je sais que ce doit être dur pour toi. Sois forte pour ta sœur et ta maman. Elles ne sont pas comme nous, et elles auront besoin de toi pour comprendre ce qui se passe, pendant un certain temps. Jusqu'à ce que je rentre. Crois-moi, je fais de mon mieux pour revenir aussi vite que possible. D'ici là, je lis beaucoup. Même ce livre que tu aimais tant. Celui avec une pomme sur la couverture. Ouf ! Cet Edward est… comment dis-tu… séduisant ?

En outre, je voulais te parler de quelque chose d'important. Alors, je t'en prie, écoute-moi. Je sais que tu connais Silas depuis très longtemps. C'est un gentil garçon. Je ne lui reproche pas ce qu'a fait son père. Mais il faut te tenir à l'écart de cette famille, Charlize. Je n'ai aucune confiance en eux. J'aimerais pouvoir tout t'expliquer, et je le ferai un jour. D'ici là, je t'en prie, tiens-toi à l'écart des Nash. Silas n'est qu'un pion dans le jeu de son père. J'ai peur qu'ils ne se servent de toi pour m'atteindre. Promets-moi, Charlize, de les éviter. J'ai dit à ta maman d'utiliser l'argent de l'autre compte pour s'en sortir au début. S'il le faut, vends ses bagues. Elle ne voudra pas, mais fais-le quand même.

Je t’embrasse,

Papa

Je lis deux fois cette lettre pour m’assurer de ne rien manquer. Quoi qu’il ait pu se passer entre mon père et le sien, ce devait être grave. Cet homme est en prison et, à la lecture de sa lettre, il estime que c’est injuste. Du coup, je me demande si ce n’est pas mon père le fautif.

Je mets la lettre de côté. Si je les classe en plusieurs piles, cela devrait nous permettre, si on perd encore une fois la mémoire, de ne pas gâcher de temps à lire celles qui ne servent à rien.

J’en ouvre une autre qui semble avoir été déjà lue cent fois.

Charlie chérie

Tu deviens vraiment imbuvable quand tu as faim. À croire que tu deviens une autre personne. On pourrait peut-être garder des barres de céréales dans ton sac. Parce que je m’inquiète pour mes balloches. Les mecs commencent à dire que je suis complètement accro. Et je vois le résultat que ça donne. Hier, j’ai filé comme un jeune étalon empressé de t’apporter un bucket de poulet et j’ai manqué la moitié du match. J’ai raté le plus grand come-back de l’histoire du football américain. Tout ça parce que je suis trop amoureux de toi. Peut-être que je suis accro. Tu avais l’air tellement sexy avec tout ce gras sur ton visage, à nettoyer à coups de langue la viande qui restait entre tes dents. Mon Dieu ! J’ai envie de t’épouser.

Jamais Jamais
~ Silas

Je sens un sourire se dessiner sur mon visage et je me hâte de le réprimer. Le fait que cette fille soit quelque part dans les parages et ne sache pas qui elle est ni où elle est m'ôte tout envie de sourire. Je prends une autre lettre, cette fois-ci écrite par elle.

Silas chéri

Le Plus Beau Concert de Ma Vie. Tu es presque plus mignon que Harry Styles, surtout quand tu hausses une épaule et fais semblant de fumer un cigare. Merci de nous avoir enfermés dans un placard à balais et d'y avoir tenu ta promesse. J'ai ADORÉ le placard à balais. J'espère qu'on pourra en faire autant chez nous un de ces jours. Juste nous retrouver dedans pendant que les enfants dormiront. Tu pourras apporter des goûters, pour la… faim. À propos de bouffe, il faut que j'y aille parce que les gosses que je garde sont en train de vider un bol de cornichons dans les toilettes. Oups ! On ferait sans doute mieux d'avoir juste un chien.

Jamais Jamais

~ Charlie

Je l'aime bien. Et, quelque part, je m'aime bien moi aussi avec elle.

Une vague douleur me serre le cœur et je me passe la main sur la poitrine. Je sais ce que c'est.

De la tristesse. *Je me rappelle ce qu'on ressent quand on est triste.*

Je lis une autre lettre que je lui ai adressée, en espérant mieux y découvrir ma personnalité.

Charlie chérie

Aujourd’hui tu me manques plus que jamais. La journée a été difficile, tout comme cet été, d’ailleurs. Avec ce procès qui s’annonce, et l’interdiction officielle de te voir, je passe la pire année de ma vie.

Dire qu’elle avait si bien commencé !

Tu te souviens de ce soir où je suis entré par ta fenêtre ? Il reste marqué dans ma mémoire mais c’est peut-être parce que j’en ai toujours la vidéo. De toute façon, je ne risquais pas de l’oublier, tous les détails demeurent marqués dans ma mémoire. C’était la première fois qu’on passait la nuit ensemble même si je n’en avais pas eu l’intention au début.

Mais en me réveillant, en voyant le soleil briller derrière la fenêtre et sur ton visage, j’ai eu l’impression de vivre un rêve. Comme si cette fille que je tenais dans mes bras depuis six heures n’existait pas vraiment. Car la vie ne pouvait pas être aussi parfaite et insouciante qu’en ce moment-là.

C’est vrai que, parfois, tu fais la gueule quand je te répète combien j’ai aimé cette nuit, mais je crois que c’est parce que je ne t’ai jamais vraiment dit pourquoi.

Une fois que tu t’es endormie, j’ai ramené le camescope plus près de nous. Je t’ai entourée de mes bras et je t’ai écoutée respirer jusqu’à ce que je m’endorme à mon tour.

Parfois, quand je ne trouve pas le sommeil, je me repasse cette vidéo.

Je sais que ça paraît bizarre, mais c’est ce que tu aimes en moi. Tu m’aimes autant que je t’aime. Parce que oui, je t’aime beaucoup trop. Plus que personne ne mérite d’être aimé. Mais je n’y peux rien. Avec toi, pas d’amour normal possible. Tu me rends dingue.

Un de ces jours, cette fichue histoire sera réglée. Nos familles oublieront le mal qu'elles se sont fait. Elles verront que nous avons préservé notre lien et elles seront bien obligées de l'accepter.

D'ici là, ne perds jamais l'espoir. Ne cesse jamais de m'aimer. N'oublie jamais.

Jamais Jamais,

~ Silas

Je ferme les yeux, pousse un soupir. Comment peut-elle me manquer quand je ne me souviens pas d'elle ?

Je mets les lettres de côté pour attaquer les journaux de Charlie. Il faut que je trouve les événements relatifs à nos pères ; il semblerait que ce soient les catalyseurs de notre relation. J'ouvre une page au hasard.

Je déteste Annika. Elle est trop idiote !

Je passe à la suivante. Moi aussi je déteste Annika, mais ce n'est pas ce qui compte pour le moment.

Silas a préparé un gâteau pour mon anniversaire. Horrible. Je crois qu'il a oublié les œufs. Mais c'est le plus beau ratage au chocolat que j'aie jamais vu. J'étais tellement contente que je n'ai même pas fait la grimace en goûtant une tranche. Vraiment infecte. Génial, ce petit ami !

Je voudrais continuer à lire ce texte, pourtant j'arrête. Quel crétin faut-il être pour oublier les œufs ? Je passe quelques pages.

Aujourd’hui, ils ont emmené mon père. Je ne ressens rien du tout. Est-ce que ça viendra ? Ou alors c’est que je ressens tout ce qu’il y a à ressentir. Je n’arrive à rien faire d’autre que rester assise là, à regarder le mur. Je me sens trop impuissante, comme s’il fallait que je fasse quelque chose. Tout a changé, j’ai mal partout. Silas vient encore à la maison, mais je ne veux pas le voir. Je ne veux voir personne. C’est injuste. Pourquoi avoir des enfants si c’est pour les abandonner et commettre des bêtises ? Papa dit que c’est un malentendu et que la vérité surgira, mais maman n’arrête pas de pleurer. On ne peut plus utiliser nos cartes de crédit, parce que tous les comptes sont gelés. Le téléphone n’arrête pas de sonner, et Janette reste assise sur le lit, à sucer son pouce comme une petite fille. Je voudrais mourir. Je déteste ceux qui ont fait ça à ma famille. Je ne peux même pas…

Je saute une page.

On va devoir déménager. C’est ce que l’avocat de papa vient de nous annoncer. La cour saisit la maison pour payer ses dettes. Je le sais parce que j’ai écouté à la porte du bureau quand il l’a dit à maman. Dès qu’il est parti, elle s’est enfermée dans sa chambre et n’en est pas sortie pendant quarante-huit heures. Il faut qu’on soit partis dans cinq jours. J’ai préparé quelques paquets, mais je ne sais même pas ce qu’on a le droit d’emporter ou pas. J’ai commencé à perdre mes cheveux il y a une semaine ; ils tombent par mèches quand je les coiffe et quand je suis sous la douche. Et hier, à l’école, Janette a griffé la joue d’une fille qui se moquait de nous parce que notre père était en prison.

J’ai deux mille dollars sur mon compte d’épargne mais, franchement, qui me louerait un appartement ? Je ne sais pas quoi faire. Je n’ai toujours pas revu Silas, pourtant il passe tous les jours. J’ai demandé à Janette de lui dire de s’en aller. Je suis trop gênée. Tout le monde parle de nous, même mes amis. Sans le faire exprès, Annika m’a incluse dans un message

Internet groupé où ils échangeaient des photos marrantes de prison. D'ailleurs, en y repensant, je ne crois pas que c'était par hasard. Elle adorerait mettre le grappin sur Silas. Ce serait le moment ou jamais. Dès qu'il comprendra dans quelle merde est ma famille, il ne voudra plus m'adresser la parole.

Ouille ! J'étais ce genre de mec ? Pourquoi pense-t-elle ça ? Jamais je ne… je ne crois pas que je pourrais…

Qu'est-ce que j'en sais ? Je ferme le journal, me frotte le front. Ça me donne mal au crâne d'y penser. Je décide de lire une autre page.

Ma demeure me manque. Ce n'est plus ma demeure, alors je ne peux même pas dire ça. Mon ancienne demeure me manque. Parfois j'y retourne et je reste en face de l'entrée, pour me rappeler. Je ne sais plus si la vie était tellement extraordinaire avant le départ de papa en prison, ni si je vivais dans une bulle de luxe. En tout cas, je ne me sentais pas comme maintenant. Écrasée. Maman ne fait plus que boire. Elle ne s'occupe plus du tout de nous. D'ailleurs, je me demande si on a jamais compté pour elle, si on ne faisait pas juste partie de son mobilier de luxe, Janette et moi. Parce qu'elle ne voit plus que ce qui lui arrive, à elle.

Je suis navrée pour Janette. Moi, au moins, j'ai connu une vraie vie, avec de vrais parents. Mais elle est encore petite. Ça va la bouleverser, car elle ne saura même pas ce que c'est qu'une vie en famille. Elle est toujours hors d'elle. Moi aussi. Hier, je me suis moquée de ce gamin, à l'en faire pleurer. Ça m'a fait du bien. Mais aussi du mal. Seulement, comme disait papa, tant que je serai pire qu'eux, ils ne m'atteindront pas. Je leur taperai dessus jusqu'à ce qu'ils me fichent la paix.

J’ai vu Silas un petit moment après les cours. Il m’a emmenée manger un burger puis m’a ramenée à la maison. C’était la première fois qu’il voyait le trou à rats où on habite maintenant. J’ai bien vu son air choqué. Il m’a déposée et, une heure plus tard, j’ai entendu une tondeuse dehors. Il était rentré chez lui en chercher une et il revenait arranger le jardin. Je l’aurais bien embrassé mais ça me gênait trop.

Il prétend ne pas attacher d’importance à la façon dont ma vie a changé, mais je sais que c’est faux. Obligé. Moi-même j’ai changé.

Mon père m’a écrit. Il m’a dit des choses mais je ne sais plus que croire. S’il a raison… je préfère ne pas y penser.

Je feuillette le courrier de son père. De quelle lettre parle-t-elle au juste ? Et puis je la vois. Mon cœur se serre.

Chère Charlize

Hier j’ai parlé à ta mère. Elle m’a dit que tu voyais toujours Silas. Je suis déçu. Je t’avais prévenue pour sa famille. C’est à cause de son père que je suis en prison, pourtant tu continues de l’aimer. Tu te rends compte du mal que tu me fais ?

Je sais que tu crois le connaître, mais il n’est pas différent de son père. C’est une famille de serpents. Charlize, je t’en prie, dis-toi bien que je ne cherche pas à te blesser. Je veux juste te tenir à l’abri de ces gens, tandis que je suis là, derrière les barreaux, incapable de prendre soin de ma famille. Tout ce que je peux faire c’est te prévenir, fais attention à ce que je te dis.

Nous avons tout perdu – notre demeure, notre réputation, notre famille. Alors qu’ils ont tout gardé et récupéré ce qui nous appartenait. C’est injuste.

Je t’en prie, éloigne-toi d’eux. Regarde ce qu’ils m’ont fait, à moi et à nous tous.

S’il te plaît, dis à ta sœur que je l’embrasse.

Papa

Après avoir lu cette lettre, j’éprouve de la sympathie pour Charlie. Une fille déchirée entre un garçon qui semblait l’aimer vraiment et un père qui l’a manipulée.

Il faut que je rende visite à cet homme. Je note l’adresse d’expédition inscrite au dos de l’enveloppe. Je vérifie le trajet sur mon téléphone. Il faut compter deux heures cinquante de trajet entre La Nouvelle-Orléans et la prison.

Cela fait beaucoup, quand on n’a que quarante-huit heures à vivre… d’autant que j’en ai déjà gâché beaucoup. Je vérifie les horaires de visite et décide de me rendre là-bas demain matin si je n’ai pas retrouvé Charlie entre-temps. D’après les lettres que je viens de lire, elle est plus proche de son père que de personne d’autre. Disons, excepté l’ancien Silas. Et si j’ignore où elle peut s’être réfugiée, son père fait sans doute partie des rares personnes à le savoir. En revanche, je ne suis pas certain qu’il accepte seulement de me rencontrer.

La dernière sonnerie, signalant la fin des cours, me fait tressaillir. Je range les lettres, telles que je les ai classées, dans le sac à dos. Pourvu que la Crevette m’attende bien là où je lui ai donné rendez-vous.

7

Charlie

Je suis enfermée dans une pièce avec un garçon. C’est une toute petite chambre qui sent l’eau de Javel, encore plus petite que celle où j’étais avant de m’endormir. Je ne me rappelle pas avoir été réveillée pour ce déménagement, mais bon, je ne me rappelle pas grand-chose, ces derniers temps. Il est assis par terre, le dos au mur, les genoux écartés, la tête en arrière, à brailler le refrain de *Oh Cecilia*.

Il chante faux.

— Attends ! dis-je. Si on doit rester enfermés ensemble, tu ne pourrais pas au moins choisir quelque chose de bien ?

Je ne sais pas d’où ça sort. Je ne connais même pas ce mec. Il achève en ponctuant le dernier mot d’un *eh-eh-eh-eh* complètement faux. Là, je me rends compte que non seulement j’ai reconnu cette chanson, mais que j’en connais les paroles. D’un seul coup, mes perspectives changent. Je ne suis plus la fille. Je regarde la fille qui regarde le garçon.

Je suis en train de rêver.

— J’ai faim, dit-elle.

Il se lève, fouille dans ses poches, en sort un paquet de pastilles à la menthe.

— Tu me sauves la vie, dit la fille en lui envoyant un petit coup de pied dans la jambe.

Il lui sourit.

— Tu ne m’en veux pas trop ? demande-t-il.

— De quoi ? D’avoir gâché notre nuit en nous faisant manquer le concert pour pouvoir t’envoyer en l’air avec moi dans un placard à balais ? Pourquoi je t’en voudrais ?

Elle fait tout un show en glissant la pastille entre ses lèvres.

— Tu crois qu’ils nous entendront, ici, quand le concert sera fini ? ajoute-t-elle.

— J’espère bien. Sinon tu vas te mettre en pétard et me faire la tête toute la nuit.

Elle rit et tous deux échangent des sourires idiots. J’entends la musique. C’est quelque chose de plus lent, cette fois. Ils sont enfermés là-dedans à faire l’amour. Trop mignon. Je les envie.

Elle se glisse sur lui et il baisse les jambes pour lui faire de la place. Quand elle le chevauche, il promène une main le long de son dos. Elle porte une robe mauve et des bottes noires. Deux balais crasseux et un grand seau jaune traînent près d’eux.

— Je te promets que ça n’arrivera pas quand on ira voir One Direction, promet-il sérieusement.

— Tu détestes One Direction.

— Oui, mais je peux bien faire ça pour toi. Être un gentil copain et tout.

Il lui caresse les jambes, là où sa peau apparaît dénudée, monte les doigts le long de ses cuisses. J’en ai presque la chair de poule pour elle.

Cette fois, c’est elle qui jette la tête en arrière et se met à fredonner un air de One Direction. Ça détonne avec la musique autour d’eux et elle chante encore plus mal que lui.

— Arrête, souffle-t-il en lui posant un doigt sur la bouche. Je t’aime, mais arrête !

Il ôte sa main, qu’elle attrape aussitôt pour lui embrasser la paume.

— Et moi aussi, je t’aime.

C’est quand ils s’embrassent que je me réveille. J’en éprouve une intense déception. Je reste un moment immobile, espérant me rendormir pour voir ce qui leur arrive. Je voudrais savoir s’ils ont pu sortir à temps pour voir les Vamps jouer au moins une chanson. Ou s’il a tenu parole en l’emmenant voir One Direction. Leur complicité me donne une terrible impression de solitude, au point que j’enfouis la tête dans l’oreiller pour pleurer. Je préférais leur petit placard à balais à ma chambre. Je me mets à chantonner la chanson qu’on entendait, jusqu’au moment où je me dresse sur le lit.

Ils ont fini par sortir. Pendant l’entracte. J’entends le garçon rire et vois l’air interloqué du gardien qui leur a ouvert la porte. Comment est-ce que je le sais ? Comment puis-je voir une chose qui ne s’est jamais produite ? À moins que…

Ce n’était pas un rêve. C’est arrivé.

À moi.

Oh mon Dieu ! Cette fille, c’était moi.

Je me tâte le visage, en souriant un peu. Il m’aimait. Il était si… plein de vie. Je me rallonge, en me demandant ce qui lui est arrivé et si c’est à cause de lui que je me trouve là. Pourquoi n’est-il pas venu me chercher ? Qui peut oublier un tel amour ?

Et comment ma vie a-t-elle dévié vers… ce cauchemar ?

8

Silas

Les cours se sont terminés depuis un bon quart d'heure. Le couloir est désert, pourtant j'attends toujours la Crevette. Je ne sais pas trop ce que je lui demanderais si elle se pointait. J'ai juste eu l'impression, en la voyant, qu'elle me cachait quelque chose. Peut-être qu'elle ne s'en rend pas compte mais je veux apprendre ce qu'elle sait. Pourquoi elle déteste tant Charlie. Pourquoi elle me déteste tant.

Mon téléphone sonne. Encore mon père. J'appuie sur « Refuser » et vois alors que j'ai manqué quelques textos. Je les ouvre, mais aucun ne vient de Charlie. Normal, puisque c'est moi qui ai son mobile. J'espère juste encore que tout cela n'est qu'une farce. Dans ce cas, elle finira soit par appeler, textoter, ou par rappliquer en riant.

Le dernier SMS provient de Landon.

Bouge ton cul, viens t'entraîner. Compte plus sur moi pour te couvrir et on a match dans trois heures.

J'ignore ce qui pourrait me rendre le plus service, mais certainement pas une séance d'entraînement. Je me fiche pas mal du football en ce moment.

Mais si c’est là que je dois me trouver, je ferais mieux de m’y rendre au cas où Charlie se montrerait. Il semble que tout le monde s’attende qu’elle assiste au match ce soir. Et comme je ne sais pas où chercher, je ferais mieux d’y aller. De toute façon, on dirait que la Crevette m’a posé un lapin.

*
* *

Je finis par trouver les casiers du gymnase et, à mon grand soulagement, il n’y a personne ici. Les joueurs sont tous partis sur le terrain, alors j’en profite pour chercher la boîte où j’ai rangé la lettre que je me suis écrite. Quand je la repère, en haut du casier, je l’attrape puis m’assieds sur un banc pour la lire.

Je passe en hâte sur les photos. *Notre premier baiser. Notre première bagarre. Là où on s’est rencontrés.* Je finis par apercevoir une lettre au fond de la boîte. Le nom de Charlie apparaît en travers du verso, sous l’écriture que je reconnais comme la mienne.

Je regarde autour de moi pour m’assurer que je suis tranquille, puis je déplie la feuille.

C’est daté de la semaine dernière. Juste un jour avant qu’on ne perde la mémoire pour la première fois.

Charlie,

Bon, je suppose que c’est terminé. Fini pour nous. Fini pour Charlie et Silas.

Au moins, ça ne me surprend pas. On sait tous les deux, depuis la condamnation de ton père, qu’on ne s’en sortira pas. Tu accuses mon père, j’accuse le tien. Ils s’accusent l’un l’autre. Nos mères, qui étaient bonnes amies, ne veulent même plus prononcer le nom l’une de l’autre.

En tout cas, on aura essayé, pas vrai ? On y aura vraiment cru, mais lorsque nos deux familles se déchirent, c'est un peu difficile de songer à notre avenir et encore plus de nous en réjouir.

Hier, quand tu m'as parlé d'Avril, j'ai nié. Tu m'as cru, parce que tu sais que je ne te mens jamais. Quelque part, tu as toujours paru savoir ce qui se passait dans ma tête avant moi, aussi tu ne te demandes jamais si je dis la vérité, parce que tu le sais déjà.

Et c'est bien ce qui m'ennuie, parce que tu as trop facilement accepté mon mensonge, alors que je sais que tu sais que c'était faux. Ce qui me mène à croire que j'avais raison. Tu ne fréquentes pas Brian parce que tu l'aimes bien. Tu ne le vois pas dans mon dos parce que tu veux te venger de moi. La seule raison qui t'attire vers lui c'est que tu veux te punir. Et tu as accepté mon mensonge parce que si tu rompais avec moi, ça te soulagerait de ta culpabilité.

Tu ne veux pas être soulagée de ta culpabilité. Elle te sert à te punir pour ta propre conduite et, sans ça, tu ne pourrais plus traiter les gens comme tu l'as fait.

Je le sais parce que toi et moi, Charlie, on est pareils. Même si tu as eu beaucoup de mal à me jouer la comédie, je sais qu'au fond tu as du cœur et que l'injustice le fait saigner.

Je sais que chaque fois que tu engueules quelqu'un, ça te fait grincer des dents. Pourtant, tu le fais par sens du devoir. Parce que ton père te manipule en voulant te faire croire que si tu es assez vindicative, les gens ne s'attaqueront pas à toi.

Tu m'as dit un jour que trop de bonheur dans la vie peut retarder le développement. Tu as dit que la souffrance était nécessaire parce que, pour

réussir, il faut apprendre à surmonter l'adversité. Et c'est ce que tu fais… tu apportes l'adversité là où tu trouves que tout va trop bien. Tu le fais peut-être pour gagner le respect. Pour intimider. Quelles que soient tes raisons, je ne peux plus te suivre. Je ne peux pas te regarder écraser les gens pour pouvoir mieux te construire.

Je préférerais t'aimer au bas de l'échelle que te mépriser au sommet.

Ce n'est pas la peine d'en passer par là, Charlie. Tu as le droit de m'aimer, malgré ce que dit ton père. Tu as le droit d'être heureuse. Simplement, ne laisse pas la négativité t'étouffer jusqu'à ce qu'on ne respire plus le même air.

Je veux que tu cesses de voir Brian. Mais je veux aussi que tu cesses de me voir. Je veux que tu cesses de chercher un moyen de libérer ton père. Je veux que tu cesses de l'autoriser à te détourner de ta voie. Je veux que tu cesses de m'en vouloir chaque fois que je défends mon propre père.

Tu te conduis d'une certaine façon devant les autres mais, la nuit, quand je suis au téléphone avec toi, j'obtiens la véritable Charlie. Ce serait une torture absolue de ne plus pouvoir composer ton numéro ni d'entendre ta voix tous les soirs avant de me coucher, mais je ne peux plus le faire. Je ne peux aimer que cette partie de toi – la vraie partie de toi. Je veux t'aimer quand je te parle la nuit et je veux aussi t'aimer quand je te vois le jour, seulement tu commences à me montrer deux parties différentes de toi-même.

Et je n'aime qu'une de ces parties.

J'ai beau essayer, je ne peux imaginer ta souffrance depuis le départ de ton père. Pourtant tu ne peux la laisser déformer ce que tu es. Je t'en prie,

cesse de te préoccuper de ce que les autres pensent.

Cesse de te laisser déterminer par les interventions de ton père. N’oublie pas ce que tu as fait avec la Charlie dont je suis tombé amoureux. Et quand tu la trouveras, je serai là. Je t’ai déjà dit que je ne cesserais jamais de t’aimer. Je n’oublierai jamais ce qui se passe entre nous.

Mais, dernièrement, j’ai l’impression que tu l’as oublié. J’ai ajouté quelques photos que je voulais te montrer. J’espère qu’elles t’aideront à te rappeler ce que nous pourrions redevenir un jour. Un amour qui n’a pas été dicté par nos parents ou défini par le statut de notre famille. Un amour que nous ne saurions interrompre. Un amour qui nous a guidés parmi les pires moments de notre vie.

N’oublie jamais, Charlie.
N’arrête jamais.

~ Silas

9

Silas

— Silas, l'entraîneur veut te voir équipé et sur le terrain dans cinq minutes.

Je me redresse au son de cette voix. Bien entendu, je ne reconnais pas le type qui se tient sur le seuil du vestiaire mais je fais comme si. Je remets toutes les photos dans le sac à dos que je range ensuite dans mon casier.

J'étais sur le point de rompre avec elle.

Et si c'était déjà fait ? Bon, j'ai encore la lettre, écrite la veille du jour où on a perdu la mémoire. À l'évidence, notre relation était en train de se briser. Qui sait si je ne lui ai pas déjà donné la boîte et si elle n'a pas tout lu avant de me la rendre ?

D'innombrables possibilités me hantent ainsi l'esprit, alors que j'enfile l'équipement de football. J'ai tellement de mal que je finis par chercher sur Google comment faire. Il m'a fallu facilement dix minutes pour m'habiller avant d'arriver sur le terrain. Landon est le premier à s'apercevoir de ma présence ; il s'éloigne aussitôt des autres pour venir à ma rencontre, me pose les mains sur les épaules.

— J'en ai marre de te couvrir. Je ne sais pas quelle merde t'occupe les méninges, mais là, il faut te reprendre, Silas. Ce match est important et papa

sera furieux si tu merdes.

Là-dessus, il me lâche et repart au petit trot. Les mecs sont tous alignés, à effectuer des tas de gestes dans le vide. Certains se passent des ballons, d'autres s'étirent dans l'herbe. Je prends place près de l'endroit où vient de s'affaler Landon et je me mets à imiter ses mouvements.

Je l'aime bien. Je ne garde en mémoire que deux de nos conversations, au cours desquelles il m'a chaque fois craché ses ordres ; j'ai beau être le grand frère, il semble se conduire comme si je l'avais toujours traité avec respect. On devait être très proches. À la façon dont il me regarde, il se doute que quelque chose ne va pas.

Autant essayer d'en tirer parti. J'étire les jambes, me penche en avant.

— Je ne trouve plus Charlie, lui dis-je. Je m'inquiète pour elle.

— J'aurais dû me douter qu'elle avait quelque chose à voir là-dedans, ricane-t-il en croisant les pieds. Et comment ça, tu ne la trouves pas ? Son téléphone était dans ta voiture ce matin. Elle ne peut évidemment pas t'appeler. Elle doit être chez elle.

— Non, et je n'ai aucune nouvelle depuis hier soir. Elle n'est pas repassée dans sa maison. Janette me l'a dit il y a une heure.

Il reprend un air plus sérieux.

— Et sa mère ?

— Tu sais dans quel état elle est.

— Oui. C'est vraiment la honte, ce qui lui arrive.

Autrement dit, elle n'a pas toujours été comme ça. Mais qu'est-ce qui l'a fait changer ? Aurait-elle été détruite par la condamnation de son mari ? J'éprouve un élan de compassion pour cette femme, plus que ce matin.

— Qu'a dit la police ? Ça m'étonnerait qu'ils considèrent Charlie comme une personne disparue alors qu'elle n'aurait fait que sécher les cours. Il va leur en falloir davantage.

Je ne voulais pas me l'avouer, parce que je préfère me concentrer sur l'idée de la retrouver mais, au fond, je m'inquiétais de mes arrière-pensées.

Si Charlie a vraiment disparu, si elle ne se manifeste pas bientôt, j'ai l'impression que la seule personne à qui la police va bientôt s'intéresser est la dernière qu'elle ait pu voir. Étant donné que j'ai son portefeuille, son téléphone et toutes les lettres et les journaux qu'elle a écrits… ça n'augure rien de bon pour Silas Nash.

S'ils m'interrogent, comment pourrai-je leur répondre ? Je ne me souviens pas de nos dernières paroles. Je ne me souviens pas de ce qu'elle portait. Je n'ai même pas la moindre excuse qui explique pourquoi j'ai ses affaires avec moi. Rien de ce que je pourrai leur répondre ne passera au détecteur de mensonges puisque je ne me rappelle rien.

Et s'il lui était arrivé quelque chose dont j'étais vraiment responsable ? Si j'avais éprouvé une sorte de choc qui m'empêche de me souvenir de ces événements ? Si je l'avais blessée et que mon esprit cherche à me convaincre qu'il n'en était rien ?

— Silas, ça va ?

Je tourne la tête vers Landon. *Il faut que je cache la réalité.*

M'appuyant sur mes paumes, je me lève d'un bond et cours vers le gymnase.

— Silas ! crie-t-il derrière moi.

Je ne m'arrête pas, ouvre la porte si violemment qu'elle heurte le mur. Je fonce vers mon casier.

Je fouille mais ne trouve rien.

Rien.

Je tâte les parois, le fond, les moindres recoins.

Parti.

Je me retourne, cherche autour de moi dans l'espoir d'avoir laissé le sac à dos par terre. J'ouvre le casier de Landon, en sors tout ce qu'il contient. Mais non, rien là non plus. J'ouvre le suivant. Rien.

Le sac à dos a disparu.

Soit je deviens dingue, soit il y avait quelqu'un qui me surveillait.

— Merde. Merde. Merde. Merde.

Une fois le contenu de tous les casiers par terre, je me dirige vers une autre rangée et entreprends de les vider aussi. Je vérifie également chaque sac à dos, chaque sac de sport, versant les vêtements par terre. J'y trouve de tout, téléphones mobiles, billets de banque, préservatifs.

Mais pas de lettre. Pas de journaux. Pas de photos.

— Nash !

Je fais volte-face pour voir apparaître un homme sur le seuil, qui me contemple l'air de ne pas comprendre ce qui m'arrive. *Comme ça on est deux.*

— Qu'est-ce que tu fous ?

Cette fois je constate le bordel que j'ai fichu dans le vestiaire, à croire qu'une tornade vient de le traverser.

Comment me sortir de là ?

Je viens de détruire tous les casiers, qu'est-ce que je dis, maintenant ? *Je cherche des preuves volées afin que la police ne m'arrête pas pour la disparition de ma petite amie ?*

— Quelqu'un…

Je me frotte la nuque. Ce doit être l'un de mes anciens tics… Puis je murmure :

— On m'a volé mon portefeuille.

L'air toujours aussi furieux, l'entraîneur jette un regard circulaire sur le vestiaire.

— Tu vas me nettoyer ça, Nash. Immédiatement ! Ensuite, tu ramènes tes fesses dans mon bureau.

Là-dessus, il s'en va et me laisse seul.

Je ne perds pas de temps. Heureusement, j'ai laissé mes vêtements sur le banc et non dans mon casier avec les trucs qu'on m'a volés. Mes clefs sont restées dans la poche de mon pantalon. Dès que je suis rhabillé, je sors

du gymnase, non pour me rendre dans les bureaux mais directement sur le parking.

Droit vers ma voiture.

Il faut que je trouve Charlie.

Ce soir.

Sinon, je risque de me retrouver complètement impuissant au fond d’une cellule.

10

Charlie

J’entends la serrure tourner une nouvelle fois et je m’assieds. Avec les pilules que l’infirmière m’a données, j’ai encore sommeil. Je ne sais pas combien de temps j’ai dormi, mais sans doute pas assez longtemps pour que ce soit déjà l’heure d’un nouveau repas. Pourtant, elle m’apporte un autre plateau. Je n’ai pas trop faim. Je me demande si j’ai terminé mes spaghettis tout à l’heure. Je ne me souviens même pas les avoir mangés. Je dois être beaucoup plus folle que je ne le croyais. Mais j’ai gardé un souvenir. J’hésite à le lui dire, sauf que ça ne la regarde peut-être pas. J’ai envie de garder ça pour moi-même.

— C’est l’heure du dîner ! lance-t-elle en déposant le plateau devant moi.

Elle soulève le couvercle pour me montrer une assiette de riz et une saucisse. Va-t-il falloir que je prenne d’autres pilules ? Comme si elle lisait dans mon esprit, elle me tend le petit gobelet en carton.

J’essaie de gagner du temps.

— Vous êtes toujours là…

Ces médicaments me donnent la nausée.

Elle sourit.

— Oui. Prenez vos pilules afin de pouvoir manger avant que ça ne soit froid.

Je les verse dans ma bouche tant qu'elle me regarde, prends une gorgée d'eau.

— Si vous êtes sage aujourd'hui, demain vous pourrez aller un peu à la salle de jeux. Vous devez avoir hâte de quitter cette chambre.

Être sage ? Comment ça ? Jusqu'ici je ne me suis pas sentie trop révoltée.

Elle me regarde manger mon dîner avec une fourchette en plastique. Je dois être une vraie délinquante pour qu'il faille ainsi me surveiller.

— Je préférerais la salle de bain plutôt que la salle de jeux, dis-je.

— Mangez d'abord, je reviendrai vous chercher pour que vous puissiez prendre une douche.

Je me sens plus dans la peau d'une prisonnière que dans celle d'une patiente.

— Pourquoi je suis là ?

— Vous ne vous rappelez pas ?

— Je ne vous le demanderais pas si je me rappelais.

— Finissez votre repas, réplique-t-elle froidement.

Là, ça me fiche en pétard. En quel honneur dirige-t-elle ainsi chaque seconde de ma vie ?

J'envoie valser l'assiette à travers la pièce. Elle atterrit sur le mur près de la télévision. Le riz et la saucisse volent dans tous les sens.

Ça fait du bien. Plus que ça, même. J'ai un peu l'impression de me retrouver.

J'éclate de rire, renverse la tête en arrière pour mieux exploser. *Oh mon Dieu !* C'est pour ça que je suis là. *Fooooolle !*

L'infirmière serre les dents. Pas contente. *Tant mieux.* Je me lève pour aller ramasser un morceau d'assiette. Je ne sais pas ce qui me prend, mais ça fait du bien. Au moins j'ai l'impression de me défendre.

Elle essaie de m’attraper, mais je lui échappe, saisis un morceau de porcelaine bien pointu. Quels hôpitaux psychiatriques servent des assiettes en porcelaine à leurs patients ? Après on s’étonne… Je la menace de mon arme improvisée, m’approche d’elle.

— Dites-moi ce qui se passe.

Elle ne bouge pas. En fait, elle paraît plutôt calme.

C’est là que la porte derrière moi doit s’ouvrir, parce que, ensuite, je sens une soudaine piqûre dans le cou et je m’effondre.

11

Silas

Je me gare au bord de la route, saisis le volant à pleines mains pour essayer de me calmer.

Tout a disparu. J'ignore totalement qui m'a volé mes affaires. Quelqu'un qui est peut-être en train de lire nos lettres en ce moment. Qui va lire tout ce qu'on s'est écrit et me prendre pour un malade.

Je saisis une feuille blanche qui traînait sur la banquette arrière et la remplis de notes. De tout ce dont je peux me souvenir. Je suis en pétard parce que j'ai oublié la moitié des informations contenues dans le sac à dos. Nos adresses, nos combinaisons de casiers, nos anniversaires, tous les noms de nos amis et de notre famille – je n'ai rien gardé en tête. Le peu que je me rappelle, je l'inscris. Et ça ne doit pas m'empêcher de retrouver Charlie.

Je ne vois pas du tout où me rendre maintenant. Je pourrais faire un saut dans la boutique de tarot, vérifier si elle n'y est pas retournée. Je pourrais essayer de découvrir où se trouve la barrière dont elle garde la photo dans sa chambre. Il doit y avoir un rapport avec celle qu'on a vue chez la cartomancienne.

Ou alors je pourrais me rendre à la prison pour y rencontrer le père de Charlie, voir ce qu'il sait.

Quoique… la prison est sans doute le dernier endroit où je devrais mettre les pieds en ce moment.

Je saisis mon téléphone afin de parcourir ce qu'il contient. J'examine les photos d'hier soir, dont je ne garde pas le moindre souvenir. Il y a des portraits de Charlie et de moi, de nos tatouages, d'une église, d'un musicien de rue.

La dernière image représente Charlie devant un taxi. On dirait que je me tenais sur le trottoir d'en face et que j'ai pris ce cliché alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans le véhicule.

Ce doit être la dernière fois que je l'ai vue. Dans la lettre, on disait qu'elle avait pris un taxi dans Bourbon Street.

Soudain j'ai la gorge sèche et actionne le zoom. On arrive à déchiffrer la licence du taxi sur l'avant, ainsi qu'un numéro de téléphone sur le côté.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?

Je le compose aussitôt. Il semblerait que je progresse enfin.

*
* *

La compagnie de taxis a failli refuser de me transmettre l'information. J'ai fini par convaincre l'opérateur en disant que j'étais de la police, à la recherche d'une personne disparue. Ce qui n'était en définitive qu'un demi-mensonge. L'homme m'a dit qu'il allait se renseigner et me rappeler. Il a fallu près d'une demi-heure pour que mon téléphone sonne.

Cette fois, j'avais affaire au vrai chauffeur du taxi. Il a confirmé qu'une fille correspondant à la description de Charlie l'avait hélé la veille au soir mais, sans lui laisser le temps de démarrer, elle lui a dit avoir changé d'avis et elle est partie.

Partie… comme ça ?

Pourquoi avoir fait ça ? Pourquoi ne pas avoir essayé de me rattraper ? Elle devait savoir que j'étais encore dans les parages.

En fait, elle devait avoir un autre projet. Je n’ai aucun souvenir d’elle mais, d’après ce que j’en ai lu, elle ne fait rien au hasard. Cela dit, qu’est-ce qui pouvait bien la retenir dans Bourbon Street à cette heure de la soirée ?

Tout ce qui me vient à l’esprit sont la boutique de tarot et le *diner*. Mais les notes précisent que, selon une certaine Amy, elle n’est jamais retournée dans ce restaurant. Et si elle était partie à la recherche de Brian ? Cette idée suscite ma jalousie mais, finalement, je suis certain qu’elle n’aurait pas fait ça.

Ce doit donc être la boutique de tarot.

J’interroge Google sur mon téléphone, car je ne me rappelle pas trop le nom de cet endroit. J’en trouve deux dans le quartier français et branche mon GPS pour qu’il m’y mène.

*
* *

Je peux dire dès l’entrée que c’est cette boutique qu’on a décrite dans nos notes. Celle où on est venus hier soir.

Juste hier soir… Dire que j’ai perdu toute notion de ce qui m’est arrivé la veille !

J’arpente chaque allée et je finis par repérer la photo accrochée au mur, celle de la grille.

Elle sert de décoration. Elle n’est pas à vendre. Je me hisse sur la pointe des pieds pour pouvoir saisir le cadre et l’examiner de plus près. C’est une haute grille, protégeant une villa qu’on devine à peine en arrière-plan. À l’angle d’une colonne massive apparaît le nom de la demeure. *Jamais Jamais*[1].

— Je peux vous aider ?

Je lève la tête sur un homme encore plus grand que moi. Pourtant, je mesure déjà un mètre quatre-vingt-six, si j’en crois mon permis de conduire. Donc, lui ne doit pas être loin de deux mètres.

Je lui montre la photo.

Il me l’arrache des mains.

— Non mais vous rigolez ? s’exclame-t-il. Je savais pas ce que c’était quand votre copine me l’a demandé hier soir, je le sais pas plus aujourd’hui. C’est juste une putain de photo.

Il la raccroche au mur.

— Maintenant, vous touchez à rien, sauf si c’est à vendre et que vous voulez l’acheter.

Comme il s’éloigne, je le suis.

— Attendez, dis-je en le rejoignant. Ma copine ?

Il poursuit son chemin vers la caisse.

— Copine. Sœur. Cousine. Ce que vous voudrez.

— Copine.

Je ne vois pas pourquoi je me donne la peine de le préciser. Visiblement, ce mec s’en tape. Mais j’ajoute :

— Elle est revenue ici, hier soir ? Sans moi ?

— On a fermé juste après votre départ. Bon, vous comptez encore me suivre longtemps en posant des questions idiotes ou vous achetez quelque chose ?

Je déglutis. Je me sens comme un gamin face à lui. Immature. C’est un homme dans toute sa splendeur, et son sourcil orné d’un os me donne encore plus l’impression de n’être qu’un gamin effrayé.

Secoue-toi, Silas ! Tu n’es pas un chaton.

— J’ai une dernière question idiote.

Sans me répondre, il ouvre sa caisse pour faire payer un client ; alors je continue :

— Ça veut dire quoi, ce *Jamais Jamais ?*

— C’est le nom d’une propriété, me répond une voix féminine.

Je me retourne aussitôt.

Cela ne peut pas être une coïncidence. Charlie et moi nous répétons cette formule dans nos lettres.

La femme et moi échangeons un regard ; elle ne sourit pas, l'air déterminée. Elle porte les cheveux tirés en arrière, noirs, semés de quelques mèches blanches. Mais ce qui me frappe c'est cette sorte de longue jupe qui s'étale par terre, masquant ses pieds ; on dirait presque qu'elle l'a cousue elle-même à partir d'un rideau.

Ce doit être la cartomancienne. Elle en a le look. Je lui montre la photo.

— Où est-ce ?

La femme se retourne, examine longuement le cliché puis, sans plus me regarder, me fait signe de la suivre vers l'arrière du magasin.

Cela me met un peu mal à l'aise mais, juste avant de traverser un rideau de perles ouvrant sur une petite pièce, je sens mon téléphone vibrer dans la poche de mon pantalon. Il résonne d'autant plus qu'il est rangé contre mes clefs. La femme se retourne :

— Éteignez-le.

Un coup d'œil sur l'écran m'apprend que c'est encore mon père. Je ferme l'appareil.

— La fille ? dit-elle en s'asseyant derrière une table.

Elle désigne une chaise mais je reste debout.

— Oui. On était là hier soir.

Hochant la tête, elle se met à mélanger un jeu de cartes.

— Je m'en souviens, dit-elle.

Un petit sourire lui étire le coin de la bouche. Je la regarde former plusieurs tas et elle relève sur moi un visage sans expression.

— Mais je suis bien la seule, n'est-ce pas ?

Cette remarque me fait frissonner.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? dis-je en m'agrippant au dossier du siège vide.

Elle me fait de nouveau signe de m'asseoir. Cette fois j'obéis. J'attends qu'elle reprenne la parole, qu'elle me dise ce qu'elle sait. C'est la première personne au courant de ce qui m'arrive.

Mes mains se mettent à trembler, mon pouls me martèle les tempes. Je ferme les yeux, me passe la main dans les cheveux pour me calmer un peu. Et j'insiste :

— S'il vous plaît. Si vous savez quelque chose, dites-le moi.

Mais elle remue lentement la tête, d'arrière en avant. Plusieurs fois.

— Ce n'est pas aussi facile, Silas.

Elle connaît mon nom. J'ai envie de crier victoire, quoique je n'aie encore reçu aucune réponse.

— Hier soir, vous avez tiré une carte vierge. Je n'avais encore jamais vu ça.

Elle passe une main sur un tas qu'elle étale en ligne.

— J'en ai entendu parler. Dans le métier, tout le monde en a entendu parler. Mais je ne connaissais personne à qui c'était encore arrivé.

Une carte vierge ? Cela me rappelle que j'ai lu ça dans nos notes, mais comme je ne les ai plus en ma possession… Et à qui fait-elle référence avec son *tout le monde ?*

— Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que vous pouvez me dire ? Qu'est-ce que je dois faire pour retrouver Charlie ?

Je pose si vite mes questions que j'en bafouille.

— Cette photo… dit-elle. Comment se fait-il que cette villa vous intéresse tant ?

Alors que je m'apprête à lui parler de la photo dans la chambre de Charlie, je me reprends de justesse et ne dis rien. J'ignore si je peux lui faire confiance. Je ne la connais pas. Bon, d'accord, elle sait ce qui m'arrive. Ce pourrait être une réponse, mais aussi un signe de culpabilité. Si Charlie et moi sommes envoûtés d'une façon ou d'une autre, elle fait sans doute partie des rares personnes capables de ce genre d'intervention.

Ouille, trop nul ! Un envoûtement ? Où ai-je pêché une telle connerie ? Du coup, je mens sans plus hésiter :

— C'est ce nom qui m'accroche. Vous pouvez m'en dire plus ?

Elle continue à placer des tas de cartes, sans les retourner.

— Vous en dire plus… je n'ai qu'une chose à vous dire : tâchez de vous rappeler ce que quelqu'un tenait tant à vous faire oublier.

Elle me regarde dans les yeux, hausse le menton.

— Partez, maintenant. Je ne peux plus rien pour vous.

Elle s'écarte de la table, se lève. Sa jupe suit le mouvement, non sans avoir dévoilé un instant ses pieds. J'en viens à douter de son authenticité. J'aurais cru qu'une gitane marchait pieds nus. À moins que ce ne soit une sorcière ? Une magicienne ? De toute façon, je m'accroche à l'idée qu'elle pourrait m'en dire davantage. Et même si j'hésite à gober ce genre de fadaises, ma détermination est plus grande que mon scepticisme. S'il suffit de croire aux dragons pour trouver Charlie, alors je serai le premier à brandir une épée pour les combattre.

— Il y a forcément autre chose, lui dis-je. Je ne sais pas où est passée Charlie. J'ai perdu la mémoire. Je ne sais pas où chercher. Il faut que vous me donniez davantage d'informations.

Prêt à la supplier, je me lève à mon tour. Mais elle se contente de pencher la tête en souriant.

— Silas, les réponses à vos questions dépendent d'une personne très proche de vous. Partez, maintenant. De nombreuses recherches vous attendent encore.

Très proche de moi ?

Mon père ? Landon ? De qui suis-je aussi proche, à part Charlie ? La femme s'éloigne déjà vers une porte donnant sur l'arrière du bâtiment.

Je porte les mains à mon visage. J'ai envie de hurler.

---

1. En français dans le texte.

12

Charlie

Quand je me réveille, tout est propre. Pas de riz, pas de saucisse, plus de morceaux de porcelaine pour étriper qui que ce soit.

Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Je perds les pédales. C'était réglé comme du papier à musique.

Assommer Sammy, lui apporter un plat pourri, assommer Sammy, lui apporter un plat pourri.

Pourtant, en revenant, elle n'apporte pas de plat pourri, mais une serviette et une savonnette.

Enfin ! La salle de bain.

— C'est l'heure de la douche, annonce-t-elle.

Cette fois, elle se montre moins enjouée, l'air tendue. En me levant, je m'attends quelque peu à vaciller, pourtant, je ne me sens pas trop engourdie. J'ai l'esprit vif, le corps prêt à réagir. Je lui demande :

— Pourquoi je ne vois que vous ? Si vous êtes infirmière, vous devez vous relayer avec vos collègues.

Elle se dirige vers la porte.

— Attendez…

— Tenez-vous tranquille, répond-elle. La prochaine fois ça ne se terminera pas aussi bien pour vous.

Je la boucle parce qu'elle me fait sortir de ce trou et que j'ai vraiment très envie de voir ce qui se passe derrière cette porte.

Elle l'ouvre, me fait passer devant elle. Une autre porte se dresse devant moi. Je ne comprends plus. La femme tourne sur la droite et je vois alors qu'elle prend un corridor. La salle de bain est tout près. Voilà des heures que je ne suis pas allée aux toilettes et, à l'instant où j'en vois, ma vessie me fait mal. L'infirmière me tend une serviette.

— Il n'y a que de l'eau froide dans les douches. Ne soyez pas trop longue.

Je ferme la porte. On se croirait dans un bunker. Pas de fenêtre, des murs en béton. Pas de couvercle sur les toilettes, ni même de cuvette. Elles sont formées d'un simple trou, à côté d'un lavabo. Tant pis, j'y vais quand même.

Sur le lavabo se trouvent une nouvelle chemise d'hôpital et des sous-vêtements. Tout en faisant pipi, je regarde autour de moi. À la recherche du moindre détail qui pourrait attirer mon attention. Ce tuyau rouillé près du sol, qui traverse le mur. Je tire la chasse et m'approche du tuyau, y glisse la main, le tâte. *Beurk.* Il est rouillé, part en morceaux.

J'ouvre la douche, pour le cas où l'infirmière écouterait à la porte. Ce n'est qu'un minuscule morceau de métal mais, avec un petit effort, j'arrive à le détacher du mur. C'est déjà ça.

Je le garde dans une main en allant me laver. L'eau trop froide me fait trembler de partout. J'essaie de mieux serrer la mâchoire mais, malgré tous mes efforts, je claque encore des dents la bouche fermée.

Je suis lamentable. Je n'ai aucun contrôle sur mes réactions, pas plus que sur ma mémoire, encore moins quand je mange, dors, me douche ou fais pipi.

La seule chose que je me sente capable de contrôler serait une éventuelle évasion de l’endroit où je me trouve. Je serre le tuyau dans ma paume, de toutes mes forces, car ce sera sans doute l’unique chose qui me permettra de reprendre ma liberté.

Lorsque je sors de la salle de bain, il est enveloppé dans du papier hygiénique et caché dans mes sous-vêtements, en l’occurrence la petite culotte que l’infirmière m’a laissée. Je n’ai pas encore de plan précis, si ce n’est guetter le bon moment.

13

Silas

La nuit est tombée, maintenant. Voilà plus de deux heures que je conduis sans la moindre idée de l'endroit où me rendre. Je ne peux rentrer à la maison, ni aller chez Charlie. Je ne connais personne d'autre. Alors il ne me reste plus qu'à conduire.

J'ai reçu huit appels auxquels je n'ai pas répondu. Deux de Landon. Un de Janette. Je ne tiens pas à m'occuper d'eux pour le moment. Ils n'ont aucune idée de ce qui m'arrive et ils ne me croiraient pas si je le leur disais. Comment leur en vouloir ? Je ne cesse de me repasser mentalement tout ce qui est arrivé aujourd'hui, et moi-même j'ai du mal à y croire.

C'est trop ridicule et pourtant bien vrai.

Je me gare devant une station-service pour faire le plein. Je ne sais pas si j'ai mangé quelque chose aujourd'hui, mais j'ai un peu le vertige, alors je prends un paquet de chips et une bouteille d'eau en passant à la boutique.

Je n'arrête pas de penser à Charlie.

Je me demande si elle a mangé quelque chose.

Je me demande si elle est seule.

Je me demande si on s'occupe d'elle.

Je me demande comment la trouver quand elle peut être n'importe où dans le monde. Alors je ne fais que rouler au hasard, en ralentissant chaque fois que je passe à hauteur d'une fille. Je ne sais pas où chercher. Je ne sais pas où aller. Je ne sais pas comment devenir le gars qui va la sauver.

Je me demande ce que font les gens quand ils n'ont nulle part où aller, nulle part où vivre.

Je me demande si ce n'est pas ce qu'on ressent quand on est fou. Complètement aliéné. J'ai l'impression de ne plus exercer le moindre contrôle sur mon esprit.

Et si ce n'est pas moi qui contrôle, qui est-ce ?

Mon téléphone sonne encore. L'écran annonce Landon. Sans trop savoir pourquoi, je décroche. Peut-être parce que j'en ai marre d'être dans ma tête sans recevoir aucune réponse.

— Allô ?

— Tu vas me dire ce qui se passe ?

— Quelqu'un peut t'entendre ?

— Non. Le match vient de se terminer. Papa est avec la police. Tout le monde s'inquiète pour toi, Silas.

Je ne réponds pas. Je m'en veux qu'ils s'inquiètent, mais le pire, c'est que personne ne s'inquiète pour Charlie.

— Ils ont retrouvé Charlie ?

J'entends une foule crier en arrière-plan. À croire que mon frère m'a appelé à l'instant où le match s'est achevé.

— Non, ils cherchent.

Cependant, je sens comme une interrogation dans sa voix.

— Qu'est-ce qu'il y a, Landon ?

— Silas, soupire-t-il. Toi aussi, ils te recherchent. Ils croient… Enfin, ils croient que tu sais où elle est.

Cela me donne froid dans le dos, encore que je m'en doutais.

— Je ne sais pas où elle est.

Plusieurs secondes s’écoulent avant qu’il ne reprenne la parole.

— Janette est allée voir la police. Elle trouve ton comportement bizarre, alors, quand elle a trouvé les affaires de Charlie dans un sac à dos que tu gardais dans ton casier, elle le leur a porté. Tu avais son portefeuille, Silas, et son téléphone.

— Ce n’est pas pour ça que je suis responsable de sa disparition. Ça prouve juste que je suis son copain.

— Rentre à la maison. Dis-leur que tu n’as rien à cacher, réponds à leurs questions. Si tu coopères, ils n’auront aucune raison de t’accuser.

Ah ! Si seulement je pouvais répondre à leurs questions…

— Tu crois que j’ai quelque chose à voir avec sa disparition ?

— À toi de me le dire.

— Non.

— Alors non, je ne crois pas que tu aies quelque chose à y voir. Où es-tu ?

— Je ne sais pas.

J’entends un son étouffé, comme s’il couvrait le téléphone de sa main. Je perçois des voix.

— Tu lui as mis la main dessus ? s’enquiert un homme.

— J’essaie, papa.

Murmures.

— Tu es là, Silas ? me demande mon frère.

— Oui. J’ai une question à te poser. Tu as entendu parler d’un endroit qui s’appelle *Jamais Jamais* ?

Silence. J’attends sa réponse, mais rien ne vient.

— Landon ? Tu en as entendu parler ?

Grand soupir.

— C’est l’ancienne maison de Charlie. Qu’est-ce qui cloche, chez toi ? Tu es raide défoncé, ou quoi ? Qu’est-ce que tu as pris ? C’est ce qui est arrivé à Charlie ? C’est pour ça…

Je raccroche tandis qu'il continue à émettre des hypothèses. Je cherche l'adresse de Brett Wynwood sur Internet. Ça me prend un certain temps mais deux adresses finissent par apparaître. J'en reconnais une, puisque j'y suis passé aujourd'hui. C'est là où Charlie vit maintenant.

Quant à l'autre, elle ne me dit rien.

C'est celle de *Jamais Jamais*.

*
* *

La villa se dresse sur un terrain de plus de deux hectares, au-dessus du lac Borgne. Elle a été bâtie en 1860, exactement un an avant le début de la guerre de Sécession. Au début, elle s'appelait « La Terre rencontre l'eau[1] ».

Elle a servi d'hôpital pendant la guerre, abritant des soldats confédérés blessés. Ensuite, elle a été achetée par un banquier, Frank Wynwood, en 1880. Elle est restée dans la famille sur trois générations, pour aboutir, en 1998, entre les mains de Brett Wynwood, trente-trois ans.

Brett Wynwood et sa famille ont occupé cette villa jusqu'en 2005, quand l'ouragan Katrina a provoqué d'énormes dégâts sur la propriété. La famille a alors dû l'abandonner et les lieux sont restés en l'état plusieurs années avant que ne commencent les travaux de rénovation. La demeure a été ensuite reconstruite de fond en comble, à l'exception de quelques parties de la façade originale et du toit, qui ont été conservées.

En 2011, la famille Wynwood se réinstallait dans sa villa. Au cours de l'inauguration, Brett Wynwood annonça qu'elle allait prendre un nouveau nom : « Jamais Jamais ».

Quand on lui a demandé pourquoi il optait pour ces mots en français, il a répondu que c'était sa fille de quatorze ans, Charlize Wynwood, qui les

avait choisis. « Elle a dit que c'était en hommage à l'histoire de la famille. N'oubliez jamais ceux qui ont pavé la route devant vous. Ne cessez jamais d'améliorer le monde pour ceux qui l'habiteront après vous. »

La famille Wynwood a occupé cette villa jusqu'en 2013, quand celle-ci a été saisie à la suite d'une enquête au sein du groupe financier Wynwood-Nash. La demeure a été vendue aux enchères à la fin de l'année 2013, à un acquéreur demeuré anonyme.

J'ajoute cette page à mes préférées sur mon téléphone, prends note de l'article. Je l'ai trouvé après m'être garé devant la propriété, face à la grille fermée.

Sa hauteur est impressionnante, comme pour avertir les visiteurs qu'au-delà de cette grille les gens sont plus puissants qu'en deçà.

Je me demande si c'est ainsi que le père de Charlie considérait la situation. Je me demande à quel point il se sentait puissant lorsque quelqu'un d'autre a pris possession d'une propriété qui était dans sa famille depuis des générations.

La villa est située au bout d'une route isolée qui semble n'exister que pour conduire à cette grille. Impossible de la contourner, encore moins de la franchir. Cela dit, comme il fait nuit, j'ai peut-être manqué un sentier ou une entrée secondaire. D'ailleurs, je ne sais pas trop pourquoi je tiens tant à pénétrer dans cette propriété, en même temps, je ne peux m'empêcher de continuer à penser que les photos de cette grille comprennent des éléments clefs.

Étant donné que la police me recherche pour m'interroger, il vaut sans doute mieux que je ne conduise pas trop cette nuit, aussi je décide de rester ici jusqu'au matin. Je coupe le moteur. Si je veux me rendre utile demain, j'ai intérêt à dormir quelques heures.

Je rabaisse mon dossier, ferme les yeux en me demandant si je vais faire des rêves. Je ne vois d'ailleurs pas comment, étant donné que je suis sûr de

ne pas fermer l’œil de la nuit.

À cette idée, mes yeux se rouvrent.

La vidéo.

Dans l’une de mes lettres, je disais que je m’endormais en regardant une vidéo de Charlie. Je cherche dans mon téléphone jusqu’à ce que je la trouve. J’appuie sur la touche « Play » et j’entends pour la première fois le son de sa voix.

---

1. En français dans le texte.

14

Charlie

Encore dormir.

Cette fois, les pilules n’y sont pour rien. J’ai fait mine de les avaler mais je les avais gardées dans ma joue. L’infirmière est restée si longtemps qu’elles étaient sur le point de se dissoudre. Dès que la porte s’est fermée derrière elle, je les ai crachées dans ma main.

Plus d’engourdissement. Il faut que je garde l’esprit clair.

J’ai dormi de mon plein gré et j’ai encore fait des rêves. Toujours du même garçon que dans mes rêves précédents… ou dans mes souvenirs ? Je le vois encore m’emmener par une rue crasseuse. Il ne me regardait pas, il regardait droit devant lui, tout le corps porté en avant, comme attiré par une force invisible. Dans la main gauche, il tenait un appareil photo. D’un seul coup, il s’est arrêté, l’œil fixé sur le trottoir d’en face.

— Là, dit-il. Regarde.

Mais je n’avais pas envie de regarder. J’ai tourné le dos à ce qu’il me montrait, pour m’intéresser à une vitrine. Brusquement, il m’a lâchée et s’est dirigé vers une femme assise en tailleur contre un mur, qui tenait entre ses bras un petit bébé enveloppé dans une couverture de laine. Le garçon s’est accroupi devant elle et ils ont parlé un long moment.

Il lui a tendu quelque chose et elle a souri. Quand il s’est levé, le bébé s’est mis à pleurer. C’est là que le garçon a pris le cliché.

Je voyais encore le visage de cette femme en me réveillant, sauf que c’était devenu une photo. Une mère en haillons, les cheveux pleins de nœuds, le visage penché vers son enfant qui braillait, sa petite bouche ouverte ; en arrière-plan, la peinture bleue écaillée d’une porte.

À la fin de mon rêve, je n’étais pas triste comme la dernière fois.

J’avais envie de retrouver le garçon qui représentait la souffrance avec des couleurs aussi éclatantes.

*

* *

Je reste allongée, éveillée la plus grande partie de la nuit, du moins est-ce l’effet que j’en tire. La femme revient, avec un petit déjeuner.

— Encore vous, dis-je. Jamais de congé… même pas une heure de repos.

— Oui. Nous sommes en sous-effectif, alors je travaille pour deux. Mangez.

— Pas faim.

Elle me présente le gobelet de pilules. Je ne les prends pas.

— Je veux voir un médecin, dis-je.

— Il est très occupé en ce moment. Je peux vous prendre un rendez-vous. Il viendra sans doute vous voir un jour de cette semaine.

— Non, je veux en voir un aujourd’hui. Je veux savoir quels médicaments vous me donnez et je veux savoir ce que je fais ici.

Cette fois, elle m’oppose une expression qui n’a plus rien de mécaniquement aimable. Elle se penche vers moi et je sens son haleine parfumée au café.

— Ne faites pas votre sale gosse, siffle-t-elle. Vous n’êtes pas en position d’exiger quoi que ce soit, ici, c’est compris ?

Elle me tend les pilules.

— Je ne les prendrai pas tant que le médecin ne m’aura pas dit à quoi ça me sert. C’est compris ?

Là, j’ai l’impression qu’elle va me frapper. Ma main se resserre sur le morceau de tuyau, sous mon oreiller. Les muscles de mes épaules et de mon dos se tendent, les pointes de mes pieds se crispent sur le sol. Je suis prête à bondir s’il le faut. Mais l’infirmière se détourne, enfile sa clef dans la porte, et la voilà partie. J’entends la serrure tourner puis je me retrouve seule, une fois de plus.

15

Silas

— Je n’arrive pas à croire que ça ait marché, lui dis-je.

Je pose les mains sur sa taille, la pousse jusqu’à la plaquer contre la porte de sa chambre. Les paumes sur mon torse, elle me regarde avec un sourire innocent.

— Qu’est-ce qui a marché ?

Je lui réponds dans le cou en riant :

— « C’est un hommage aux origines de la famille » ?

Sans cesser de rire, je me rapproche de sa bouche.

— Qu’est-ce que tu vas faire si tu veux rompre avec moi ? Tu seras coincée dans une maison qui porte le nom de la formule fétiche entre toi et ton ex-petit ami.

Là, elle me bouscule, passe devant moi.

— Si jamais je veux rompre avec toi, je dirai à papa de changer le nom de notre villa.

— Il ne ferait jamais ça, Char. Il était trop content de ton explication merdique.

Elle hausse les épaules.

— Alors je la brûlerai.

Elle s’assied au bord du lit et je prends place à côté d’elle, la pousse sur le dos. Elle pouffe de rire alors que je m’installe au-dessus d’elle et l’enferme entre mes bras. Elle est trop belle !

Je l’ai toujours trouvée belle, mais cette année, elle atteint des sommets. Je regarde ses seins. Je ne peux m’en empêcher. Cette année, ils atteignent la perfection.

— Tu crois que tes nibards ont fini de pousser ?

Éclatant de rire, elle me tape sur l’épaule.

— Espèce de dégueulasse !

Je pose les doigts sur le haut de sa poitrine, les glisse dans le creux de son tee-shirt.

— Quand vas-tu me laisser les voir ?

— Jamais Jamais[1], s’esclaffe-t-elle.

— Allez, Charlie chérie. Ça fait quatorze ans maintenant que je t’aime. Ça me donne droit à un bonus… un petit coup d’œil, une main sur toi…

— On a quatorze ans, Silas. Attends au moins qu’on en ait quinze.

Il sourit.

— Mon anniv est dans deux mois.

Je pose les lèvres sur les siennes et je sens sa poitrine s’élever contre la mienne tandis qu’elle respire. *La torture !*

Sa langue se faufile dans ma bouche, sa main se crispe à la base de mon crâne pour m’attirer sur elle. *La douce, douce torture !*

Je pose les mains sur sa taille, soulevant légèrement son tee-shirt, de quoi lui effleurer la peau du bout des doigts, et je sens sa chaleur sous mes paumes.

Je continue de l’embrasser tout en l’explorant davantage, petit à petit, jusqu’à ce que mon index tombe sur l’attache de son soutien-gorge.

J’ai envie de continuer, de…

— Silas !

Elle s’enfonce dans le matelas. Tout son corps disparaît entre les draps et je me retrouve à palper son oreiller.

C’était quoi ? Où est-ce qu’elle est passée ? On ne s’évapore pas comme ça dans les airs…

— Silas, ouvre ta porte !

Je me crispe, ferme les yeux.

— Charlie ? Tu es où ?

— Réveille-toi !

Je rouvre les paupières. Je ne suis plus dans le lit de Charlie.

Je ne suis plus un gamin de quatorze ans sur le point de toucher un sein pour la première fois.

Je suis… Silas. Paumé, endormi dans une voiture.

Des poings martèlent la vitre de ma portière. Je m’accorde encore quelques secondes pour ajuster ma vision au soleil qui brille à travers le pare-brise.

Landon se tient derrière ma fenêtre. Je redresse immédiatement mon siège, regarde autour de moi.

Il est tout seul. Personne ne l’accompagne.

J’attends qu’il s’écarte un peu pour ouvrir. Je sors en lui demandant :

— Vous l’avez trouvée ?

— Non, ils la recherchent encore.

Il se frotte la nuque, comme moi quand je suis inquiet.

Sur le point de lui demander comment il savait que j’étais là, je me rappelle avoir parlé de cette villa avant de lui raccrocher au nez. Normal qu’il soit venu vérifier.

— Il faut que tu les aides à la retrouver, Silas. Tu dois leur dire tout ce que tu sais.

J’éclate de rire. *Tout ce que je sais.* Je m’adosse contre la voiture, croise les bras. D’un seul coup, je trouve la situation moins réjouissante.

— Je ne sais rien, Landon. Je ne te connais même pas. Pour autant que je m'en souvienne, je n'ai jamais vu Charlize Wynwood. Comment veux-tu que je dise ça à la police ?

Mon petit frère me contemple d'un air… inquisiteur. Il doit croire que je suis devenu fou.

— Viens t'asseoir, lui dis-je. J'ai plein de choses à te raconter. On va se balader un peu.

Je me réinstalle au volant. Il hésite quelques instants mais finit par aller fermer sa voiture garée sur le bas-côté avant de monter dans la mienne.

*
* *

— Bon, je reprends, dit-il, penché en avant dans le box du restaurant. Charlie et toi, vous perdez la mémoire depuis à peu près une semaine, maintenant. Vous vous êtes tous les deux écrit des lettres. Elles se trouvaient dans le sac à dos que Janette a remis à la police. La seule personne au courant de tout cela est une espèce de cartomancienne. Ça vous arrive au même moment, toutes les quarante-huit heures, et tu prétends n'avoir aucun souvenir de ce qui s'est passé la veille du jour où elle a disparu ?

Je hoche la tête.

Landon s'affale contre son dossier en riant ; puis il reprend son soda, jouant avec la paille dans sa bouche. Il boit une longue gorgée avant de reposer son verre sur la table.

— C'est pas comme ça que tu vas te sortir d'une accusation de meurtre ; tu auras besoin d'un alibi beaucoup plus convaincant que ce baratin à base de vaudou.

— Elle n'est pas morte.

Il hausse un sourcil interrogateur. Comment lui en vouloir ? À sa place, je ne goberais pas un mot de ce que je viens de lui raconter.

— Landon, je ne te demande pas de me croire. Je sais. Ça paraît ridicule. Mais sois gentil, accorde-moi quelques heures. Fais comme si tu

me croyais et réponds à mes questions, même si tu penses que je connais déjà les réponses. Et demain tu pourras me dénoncer à la police, si tu estimes toujours que je suis dingue.

— Que je te trouve dingue ou pas, jamais je ne te dénoncerai, Silas. Tu es mon frère.

Il fait signe au serveur de lui remplir son verre, puis il en boit une gorgée.

— Vas-y. Je t'écoute.

Je savais bien que je ne l'aimais pas pour rien, mon petit frère.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre Brett et notre père ?

— Arrête, ricane-t-il. Tu le sais mieux que moi.

Pourtant, il finit par se pencher dans ma direction.

— Bon, il y a eu une enquête, voilà deux ans, à cause d'un audit externe. Beaucoup de gens avaient perdu plein d'argent. Papa a été innocenté et Brett a été accusé de fraude.

— Papa est vraiment innocent ?

— J'aimerais le croire. Son nom a été traîné dans la boue et il a perdu une bonne partie de ses affaires après ce qui s'est passé. Il a tenté de les relancer mais plus personne ne veut lui confier son argent, désormais. Enfin, on ne devrait pas se plaindre. Ça se passe mieux pour nous que pour la famille de Charlie.

— Papa a accusé Charlie d'avoir volé des dossiers dans son bureau. De quoi parlait-il ?

— Personne ne sait où est passé l'argent, alors on en a conclu que c'était papa ou Brett qui l'avait transféré sur des comptes *offshore*. À une époque, avant le procès, papa n'a pas dormi pendant trois nuits d'affilée. Il a repris dans les moindres détails chacune de ses transactions, chaque reçu enregistré depuis dix ans. Un soir, il est sorti de son bureau avec des dossiers. Il a dit les avoir trouvés… là où Brett gardait l'argent. Il détenait enfin l'information dont il avait besoin pour accuser Brett de toute l'affaire.

Il a appelé son avocat, lui a promis de remettre ces preuves dès qu'il aurait pu dormir un peu. Le lendemain… il ne retrouvait plus ses dossiers. Il s'en est pris à toi, disant que tu avais prévenu Charlie. Il croit encore maintenant que c'est elle qui les a volés. Elle a nié. Toi aussi. Sans les preuves qu'il prétendait posséder, on n'a jamais pu accuser complètement Brett. Il sortira sans doute de prison dans cinq ans pour bonne conduite, alors que, d'après papa, ces dossiers auraient dû l'y enfermer à vie.

Bon sang ! Ça en fait des trucs à se rappeler…

— Je reviens, dis-je en levant un doigt.

Je sors du box, fonce vers la sortie du restaurant, jusqu'à ma voiture, à la recherche de papier pour y prendre des notes. Quand je reviens, Landon n'a pas bougé. Je ne lui pose plus aucune question avant d'avoir consigné tout ce qu'il vient de m'expliquer. Après quoi, je lui fournis quelques informations, histoire de voir comment il réagit :

— C'est moi qui ai dérobé ces dossiers.

Il plisse les yeux.

— Je croyais que tu avais perdu la mémoire.

— C'est vrai. Mais j'avais pris des notes sur ceratins dossiers que je cachais. Pourquoi crois-tu que je les aurais pris s'ils avaient pu prouver l'innocence de papa ?

Il réfléchit un instant à ma question, puis :

— Je ne sais pas. Celui qui les a volés ne s'en est jamais servi. Donc, s'il les a cachés, c'était pour protéger le père de Charlie.

— Pourquoi aurais-je voulu protéger Brett Wynwood ?

— Tu ne le faisais peut-être pas pour lui mais pour Charlie.

J'en laisse tomber mon stylo. *C'est donc ça !* Je ne vois effectivement pas d'autre raison.

— Elle était proche de son père ?

— Oh oui ! La fifille à son papa. Franchement, je crois que c'est la seule personne au monde qu'elle aimait plus que toi.

J’ai l’impression d’assembler peu à peu les pièces d’un puzzle, même si ce n’est pas celui qui m’intéresse. Mais c’est ainsi. L’ancien Silas aurait tout fait pour Charlie, y compris l’empêcher d’apprendre la vérité sur son père.

— Qu’est-ce qui s’est passé entre elle et moi, après ? Parce que… étant donné qu’elle aimait tant son père, on peut croire que si le mien avait causé son arrestation, elle n’aurait plus jamais voulu m’adresser la parole.

— Tu étais toute sa vie. Tu l’as constamment soutenue et rien n’exaspérait plus papa que de voir que tu n’étais pas à cent pour cent de son côté.

— Je le croyais innocent ?

— Oui. Tu t’arrangeais pour ne jamais prendre parti entre eux deux. Malheureusement, pour papa, ça signifiait que tu roulais pour les Wynwood. Vous n’étiez pas en très bons termes, ces derniers temps. Les seules fois où il te parle c’est quand il hurle des tribunes aux matchs du vendredi soir.

— Pourquoi il tient tant à ce que je joue au football ?

Landon se remet à rire.

— Il avait une obsession : que ses fils fréquentent son université, et cela avant de savoir qu’il aurait des fils. Il nous a abreuvés de football dès nos premiers pas. Perso, ça me va, mais toi, tu as toujours détesté ça. Du coup, il t’en veut encore plus, parce que tu es assez doué. C’est dans ton sang. Sauf que tu n’as toujours songé qu’à y échapper. Tu aurais dû le voir, hier soir, quand il a compris que tu n’étais pas sur le terrain. Il voulait arrêter le match jusqu’à ce qu’on te retrouve, mais les organisateurs n’ont rien voulu savoir.

— Tu sais… dis-je en prenant des notes. Je ne me souviens plus comment on y joue.

— Tiens, là, pour une fois, je te crois. L’autre jour, pendant un *huddle*, tu avais l’air complètement perdu. *« Toi. Fais ça. »* Alors ajoute-le bien à ta liste. Tu ne sais plus jouer au football. Trop facile !

Je l’ajoute à la liste.

Pas oublié les paroles de la chanson.

Oublié les gens qu’on connaît.

Pas oublié les gens qu’on ne connaît pas.

Pas oublié comment faire des photos.

Déteste le football, mais obligé d’y jouer.

Oublié les règles du football.

Je contemple la liste. Je suis sûr d’avoir inscrit d’autres articles dans l’ancienne, mais impossible de m’en souvenir.

— Montre, dit Landon.

Il les lit à son tour.

— Merde ! s’écrie-t-il. Tu prends vraiment ça au sérieux. On dirait que tu te rappelles les choses que tu voulais apprendre tout seul, comme des paroles de chanson ou le maniement d’un appareil photo, mais tout ce qu’on t’a appris, tu l’as oublié.

Il a sans doute raison. À cette différence près que je ne reconnais pas mes proches. J’en prends note puis me remets à poser des questions.

— Depuis combien de temps Charlie fréquente Brian ? On avait donc rompu ?

Il se passe la main dans les cheveux, avale une gorgée de soda. Puis il étire les jambes, s’étale sur son siège.

— On va passer la journée ici, c’est ça ?

— Si c’est nécessaire.

— Tout le monde sait que Brian a toujours été attiré par elle. D'ailleurs, c'est à cause de ça que vous ne vous entendez pas, tous les deux, mais vous avez fait un effort au nom de l'équipe. Charlie a commencé à changer une fois que son père est parti en prison. Elle n'a jamais été très gentille. Mais, depuis quelque temps, elle est devenue carrément agressive. Vous n'arrêtez pas de vous disputer. À vrai dire, je ne crois pas qu'elle le fréquente depuis très longtemps. Elle a commencé par s'occuper de lui en ta présence, histoire de t'énerver. Après, elle a dû continuer même quand tu n'étais pas là, pour sauver les apparences. Mais je ne crois pas qu'elle tienne beaucoup à lui. Elle est dix fois plus intelligente que lui et, si quelqu'un a été manipulé dans l'affaire, c'est bien Brian.

J'écris tout cela au fur et à mesure, en même temps je découvre qu'elle n'était pas très attachée à ce garçon. On dirait que ma relation avec Charlie partait en sucette et qu'elle faisait son possible pour éprouver notre attachement.

— Quelles sont ses convictions religieuses ? Elle était connue pour pratiquer des trucs genre vaudou, ou des envoûtements ou je ne sais quoi ?

— Pas que je sache. On a tous été élevés dans la religion catholique. On ne pratique pas vraiment, sauf pour les fêtes importantes.

Je prends note et je cherche une nouvelle question. J'en ai encore tellement en tête que je ne sais pas par où commencer.

— Il y a autre chose ? Un truc sortant de l'ordinaire qui se serait passé la semaine dernière ?

À son changement d'expression, je perçois aussitôt que Landon essaie de me cacher quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se rapproche de moi, baisse la voix.

— La police… ils étaient à la maison aujourd'hui. Je les ai entendus interroger Ezra sur ce qu'elle aurait pu découvrir d'anormal. Au début, elle a nié, mais je crois que son sentiment de culpabilité a fini par prendre le

dessus. Alors elle a raconté qu'elle avait trouvé des draps dans ta chambre, tachés de sang.

Je m'adosse au box, lève les yeux au plafond. Ça n'annonce rien de bon.

— Attends, dis-je en me penchant à nouveau vers lui. C'était la semaine dernière. Avant la disparition de Charlie. On ne peut pas dire que c'est son sang, si quelqu'un y a songé…

— Non, je sais. Ezra aussi leur a fait la remarque. C'était la semaine dernière et elle a vu Charlie ce jour-là. Mais, quand même, Silas. Qu'est-ce que tu foutais ? Pourquoi il y avait du sang dans tes draps ? La police en a conclu que tu devais battre ta copine, ou quelque chose de ce genre qui aurait fini par aller trop loin.

— Jamais je ne lui ferais de mal. J'aime cette fille.

Dès que ces mots ont franchi mes lèvres, je secoue la tête, sans comprendre pourquoi je les ai prononcés. Je n'ai jamais vu cette fille, je ne lui ai jamais parlé.

Pourtant, je viens de dire que je l'aimais, et c'était un aveu monté du fond du cœur.

— Comment tu peux l'aimer, si tu dis que tu ne t'en souviens pas ?

— Je ne m'en souviens peut-être pas, mais je sais que je l'ai dans la peau.

Je me lève.

— Et c'est pour ça qu'on doit se lancer à sa recherche. En commençant par rendre visite à son père.

*

* *

Landon essaie de me calmer, mais il ne se rend pas compte à quel point c'est frustrant de perdre huit longues heures quand on en a quarante-huit au total.

Il est déjà vingt heures passées et on vient officiellement de gâcher toute la journée. Dès qu'on a quitté le restaurant, on a pris la route de la prison pour rendre visite à Brett Wynwood ; trois bonnes heures de trajet. Ajoutez-y deux heures d'attente, tout cela pour s'entendre dire qu'on n'est pas sur la liste des visiteurs et qu'il n'y a rien à faire pour y remédier… Je suis hors de moi.

Je n'ai pas les moyens de m'offrir ce genre d'erreur quand il ne me reste que quelques heures pour comprendre où elle se trouve, avant que je ne perde encore le souvenir de tout ce que je viens d'apprendre depuis hier.

On se gare près de la voiture de Landon. Je coupe le contact, mets pied à terre pour marcher vers la grille. Elle est fermée par deux cadenas, apparemment tout neufs.

Je demande à Landon :

— Qui a acheté cette villa ?

Je l'entends rire derrière moi, alors je me retourne. Il semblerait que je manque par trop d'humour dans cette situation.

— Allez, Silas ! Arrête ton cinéma ! Tu sais très bien qui l'a achetée !

Je respire par le nez pour me calmer ; comment lui reprocher de croire que j'ai tout inventé ? Néanmoins, je lui désigne la grille.

— Allez, Landon !

Il balance un coup de pied dans le gravier mais finit par répondre :

— Janice Delacroix.

Ça ne me dit rien du tout, mais je retourne vers ma Rover pour prendre note.

— Delacroix. C'est un nom français ?

— Oui. Elle possède une boutique en ville. Un truc pour touristes. Elle fait la cartomancienne, je crois. Personne ne sait comment elle a pu s'offrir une telle propriété. Sa fille est dans notre lycée.

J'arrête d'écrire. *La cartomancienne*. Ça explique bien des choses, mais surtout pourquoi elle ne voulait pas me parler de la villa. Ça devait lui

paraître bizarre que je l’interroge sur sa maison.

— Il y a des gens qui y vivent, en ce moment ?

— Oui, répond Landon. En fait, elle et sa fille. Peut-être qu’elles utilisent une autre entrée. Parce que cette grille, on ne dirait pas qu’elle est souvent ouverte.

— Et comment elle s’appelle, cette fille ?

— Cora. Cora Delacroix. Mais tout le monde l’appelle la Crevette.

---

1. En français dans le texte.

16

Charlie

Personne ne vient plus me voir pendant un long moment. Je dois être punie. J’ai soif et j’ai envie d’aller aux toilettes. Après m’être retenue aussi longtemps que possible, je finis par faire pipi dans le bol en plastique de mon petit déjeuner, que je dépose ensuite dans un coin de la chambre. Je fais les cent pas, je me tire les cheveux. Je vais devenir folle.

Et si personne ne vient plus ? Et si on m’avait abandonnée là, jusqu’à ce que mort s’ensuive ?

Impossible d’ouvrir cette porte. J’ai mal aux poignets à force de taper dessus. J’appelle, je crie à m’en casser la voix.

Je suis assise par terre, la tête dans les mains quand, enfin, quelqu’un entre. Je sursaute. Ce n’est pas l’infirmière, mais une autre femme, plus jeune, armée d’un plateau. Ses fringues flottent autour de sa maigre silhouette. On dirait une fillette déguisée en adulte. Je la regarde aller et venir dans ma chambre. Elle repère le bol dans le coin et hausse les sourcils.

— Vous voulez aller aux toilettes ? demande-t-elle.

— Oui.

Elle dépose le plateau et mon estomac gargouille.

— J’ai demandé à voir le médecin, dis-je.

Ses yeux regardent à droite et à gauche. *Elle a l’air inquiète. Pourquoi ?*

— Il est occupé, aujourd’hui, répond-elle sans me regarder.

— Où est l’autre infirmière ?

— C’est son jour de congé.

Je sens l’odeur de la nourriture. J’ai trop faim.

— Il faut que j’aille aux toilettes, dis-je encore. Vous pouvez m’y emmener ?

Elle acquiesce de la tête mais semble avoir peur de moi. Je la suis dans le corridor. Dans quelle sorte d’hôpital les toilettes sont-elles séparées des chambres des patients ? L’air ultra gênée, elle regarde ailleurs tandis que je vais me soulager.

Quand j’ai fini, elle commet l’erreur de me tourner le dos pour ouvrir la porte de la chambre. J’en profite pour sortir le tuyau de ma chemise et le lui plaquer dans le cou.

Cette fois, elle me dévisage d’un air affolé.

— Jetez les clefs et reculez lentement, dis-je, ou je vous enfonce ça dans la gorge.

J’entends le trousseau tomber au sol et je me rapproche d’elle, mon arme toujours braquée sur son cou. Je la pousse vers le lit, où elle tombe en criant.

Mais moi je suis déjà sortie. Je saisis les clefs au passage et tire la porte alors qu’elle se précipitait dessus pour la rouvrir. Chacune lutte de son côté mais je finis par la claquer et par tourner la clef dans la serrure.

Les mains tremblantes, je cherche maintenant celle qui m’ouvrira la suivante. Sans trop savoir où je vais aboutir : un corridor d’hôpital, plein de médecins et d’infirmières ? Et si quelqu’un intervenait pour me reconduire aussitôt dans ma minuscule chambre ?

Non.

Pas question que j’y retourne. J’attaquerai tous ceux qui tenteront de m’empêcher de sortir d’ici.

Cependant, je n’aperçois personne en ouvrant la porte. En fait, je me trouve au milieu d’une énorme cave à vin. Des centaines de bouteilles grisâtres s’alignent dans leurs niches. Ça sent le moisi et la poussière. Un escalier se dresse sur ma droite, avec une porte en haut.

Je grimpe les marches en hâte et tant pis pour mes pieds qui se déchirent et saignent sur le ciment. Je manque de tomber mais me raccroche à la rampe juste à temps.

Le battant ouvre sur une cuisine éclairée par une seule lampe. Je ne m’arrête pas pour examiner les lieux. Il faut que je trouve… une porte ! Je saisis la poignée, cette fois elle n’est pas verrouillée. Je l’ouvre dans un cri de triomphe. L’atmosphère de la nuit me fouette le visage. Je respire avec soulagement.

Et puis je cours.

17

Silas

— On n’a pas le droit d’entrer, Silas ! me crie Landon.

J’essaie d’escalader la grille mais je dérape, en répondant tout aussi fort :

— Aide-moi !

Il s’approche, tend les paumes vers moi, tout en essayant encore de me convaincre d’arrêter. Je me sers de ses mains comme d’une marche et il me hisse un peu plus haut, jusqu’à ce que j’attrape les barreaux menant au sommet.

— Je reviens dans dix minutes. Je veux juste visiter la propriété.

Évidemment, il ne croit pas un mot de ce que je lui ai raconté aujourd’hui, alors je préfère ne pas préciser que, à mon avis, la petite Cora sait pas mal de choses. Si elle se trouve dans la villa, je pourrai l’obliger à parler.

Finalement, j’enjambe le sommet et je saute de l’autre côté. Mes pieds atterrissent sur le sol et je me redresse aussitôt.

— Ne t’en va pas avant mon retour, dis-je encore.

Je me retourne pour contempler la maison. Elle se trouve facilement à deux cents mètres, camouflée derrière des rangées de saules pleureurs qui semblent agiter leurs bras sous la lune pour me pousser à poursuivre mon chemin. Je descends lentement l'allée tout en admirant les lieux. Quelle belle demeure ! Je comprends qu'elle manque tellement à Charlie. Deux fenêtres sont allumées à l'étage, mais le rez-de-chaussée reste complètement noir.

J'arrive devant la galerie qui occupe tout l'avant de la villa. Mon cœur bat si fort que je peux carrément l'entendre. À part ces palpitations et le crissement de quelques insectes, un silence total règne autour de moi.

Et puis non…

L'aboiement retentit tout proche, me retournant l'estomac. Je ne vois pas d'où il vient.

Je m'arrête net en prenant bien garde de ne faire aucun mouvement brusque.

Un grognement bas roule dans l'air comme un grondement de tonnerre. Je tourne lentement la tête.

Le chien se tient à quelques pas de mon dos et montre les dents ; de longues canines blanches et pointues qui en paraissent presque brillantes.

Il se tasse sur ses pattes de derrière et, sans me laisser le temps de réagir, il décolle vers moi.

Droit sur ma gorge.

Je sens ses dents transpercer la peau de ma main et je comprends que, si je ne m'étais pas protégé d'un geste instinctif, elles seraient en ce moment plantées dans ma jugulaire. La force massive de l'animal me fait tomber par terre. Il secoue violemment la tête, comme s'il voulait m'arracher le bras, tandis que j'essaie de l'envoyer promener.

C'est alors qu'un coup le frappe, lui arrachant un geignement. Et il tombe.

De nouveau, le silence.

Je respire, j’essaie de me lever.

En regardant le chien, j’aperçois un morceau de métal fiché dans son cou ensanglanté qui teinte l’herbe de noir.

Et puis un puissant parfum de fleurs… *des lys*… m’entoure en coup de vent.

— C’est toi.

Bien qu’elle n’ait fait que murmurer, je reconnais immédiatement sa voix. Elle se tient face à moi, le visage éclairé par la lune. Des larmes lui coulent le long des joues, elle plaque une main sur sa bouche. Et elle me regarde, les yeux écarquillés.

Elle est là.

Elle est vivante.

J’ai envie de la prendre dans mes bras, de l’étreindre, de lui dire que tout va bien, qu’on va se sortir de là. Mais, manifestement, elle ignore qui je suis.

— Charlie ?

Elle écarte lentement la main de sa bouche.

— Je m’appelle Charlie ?

Je hoche la tête. Son expression terrifiée se transforme peu à peu en soulagement. Elle s’approche, jette les bras autour de mon cou, appuie le visage sur mon torse, le corps secoué de sanglots.

— Il faut qu’on s’en aille, hoquète-t-elle, avant qu’ils me retrouvent.

Qu’ils la retrouvent ?

Je la serre contre moi, puis je lui prends la main et on court vers le portail. Quand Landon l’aperçoit, il se précipite vers la grille, essaie d’en secouer les cadenas. Il cherche un moyen de nous faire sortir pour qu’elle n’ait pas besoin de l’escalader, mais en vain.

— Sers-toi de ma voiture, lui dis-je. Fonce dedans. On doit se dépêcher.

Il a l’air d’hésiter.

— Tu veux que je casse la grille ? Silas, tu aimes trop ta Rover !

— Je m’en fous ! Il faut qu’on sorte !

Il obtempère et fonce, s’installe au volant en criant :

— Écartez-vous !

Il se met en marche arrière, accélère un grand coup.

Le bruit métallique ne couvre pas celui des battements de mon cœur quand je vois massacrer mon pauvre véhicule. Dire que je n’y étais pas trop attaché… que je ne le connaissais que depuis deux jours…

Landon doit répéter deux fois l’opération avant de créer une ouverture assez grande pour nous laisser passer. Une fois qu’on est dehors, j’ouvre la portière arrière de l’autre voiture pour y faire entrer Charlie.

— Laisse ma Rover ici, dis-je à mon frère. On s’en occupera plus tard.

Dès qu’on est repartis, il sort son téléphone.

— Je vais dire à papa que tu as retrouvé Charlie, afin qu’il prévienne la police.

Je lui arrache l’appareil des mains.

— Non, surtout pas la police !

— Enfin, Silas ! Tu dois leur dire qu’elle va bien ! C’est complètement nul. Vous êtes tous les deux complètement nuls.

Je me retourne vers lui :

— Écoute, il faut que tu me croies, parce que ce n’est pas fini. Avec Charlie, on va une nouvelle fois tout oublier dans un peu plus de douze heures. Il faut que je l’emmène dans un hôtel pour pouvoir tout lui expliquer, et j’ai besoin de temps pour finir de prendre des notes. Si on avertit la police, ils sont capables de nous séparer pour nous interroger. Je dois être avec elle quand ça se reproduira. Je me fiche que tu me croies ou non, mais tu es mon frère, il faut que tu fasses ça pour moi.

Il ne répond pas. On vient d’atteindre le bout de la route, et je le vois déglutir, comme s’il hésitait à tourner, à gauche ou à droite. Alors j’insiste :

— S’il te plaît. Donne-moi au moins jusqu’à demain.

Laissant échapper un soupir, il tourne finalement à droite – la direction opposée de nos maisons. Je lui exprime tout de suite ma reconnaissance.

— J'ai une dette envers toi.

— Un million, tu veux dire.

Assise à l'arrière, Charlie me dévisage, visiblement terrifiée par ce qu'elle vient de m'entendre dire.

— Attends, ça va recommencer demain ?

Je me glisse à l'arrière auprès d'elle, l'attire vers moi. Elle se blottit sur ma poitrine et je sens son cœur battre contre le mien.

— Je t'expliquerai tout à l'hôtel.

— Il t'a appelé Silas. C'est ton nom ?

Elle a la voix enrouée, comme si elle n'avait cessé de crier. Je préfère ne pas savoir ce qu'elle a enduré depuis hier.

— Oui, dis-je en lui caressant le bras. Silas Nash.

— Silas… Depuis hier je me demande comment tu t'appelles.

Je me fige, la regarde.

— Comment ça, tu te demandes… Tu ne m'as pas oublié ?

— J'ai rêvé de toi.

Elle a rêvé de moi.

Je reprends ma petite liste de notes, demande un stylo à Landon. Il en sort un de la boîte à gants et me le tend. J'inscris l'idée du rêve mais aussi que Charlie me connaissait sans se souvenir de moi. Je précise également que mon propre rêve ressemblait plutôt à une réminiscence. Nos rêves seraient-ils la clef de notre passé ?

Charlie me regarde consigner tout ce qui est arrivé depuis une heure. Elle ne pose aucune question. Je plie le papier, le glisse dans ma poche. Alors seulement elle se décide :

— Bon, qu'est-ce qui nous arrive ? On est raides dingues, c'est ça ?

— Oui, dis-je en riant. Si j'ai bien compris, je suis raide dingue de toi depuis dix-huit ans.

*
* *

J’ai dit à Landon de venir dans notre chambre d’hôtel à onze heures et demie demain matin. Si ça recommence, il va nous falloir du temps pour saisir ce qu’il se passe, relire nos notes et nous adapter à la situation. Il hésitait et puis, finalement, il a accepté. Il a promis de dire à papa qu’il nous a cherchés en vain toute la journée.

Je m’en veux d’inquiéter ainsi les gens autour de nous, mais il n’est pas question que je la laisse encore s’éloigner de moi. Même pas pour prendre une douche. Tout à l’heure, elle a dû insister pour fermer la porte de la salle de bain.

Une fois à l’hôtel, je lui ai dit tout ce que je savais, ce qui, en fin de compte, ne faisait pas grand-chose.

Elle m’a raconté ce qui lui était arrivé depuis hier matin. Je suis soulagé d’apprendre que ça n’a pas été trop grave, mais troublé qu’on l’ait gardée prisonnière dans une cave. Pourquoi la Crevette et sa mère voulaient-elles la retenir contre son gré ? Il me semble évident, maintenant, que cette femme cherchait à m’égarer en me disant : *« Les réponses à vos questions dépendent d’une personne très proche de vous. »*

Certes… une personne qui se trouvait à un mètre de moi.

On dirait que cette information constitue l’un de nos meilleurs fils conducteurs depuis une semaine, mais je ne vois toujours pas pourquoi elles la gardaient captive. C’est le premier point qu’on va devoir résoudre demain. Dans cet objectif, je m’assure que mes notes soient détaillées et précises, afin qu’on parte d’un bon pied.

J’ai déjà écrit à Charlie d’aller trouver la police pour demander qu’on lui rende toutes ses affaires. Ils ne pourront pas les garder maintenant qu’elle est revenue, et il nous faut absolument ces lettres et ces journaux. On pourrait y trouver la clef de l’énigme et, tant que tout ce matériel ne reviendra pas en notre possession, on restera coincés.

La porte de la salle de bain s’ouvre en grand et j’entends Charlie marcher vers le lit. Je suis assis au bureau, toujours en train d’écrire. Je lève un instant les yeux alors qu’elle s’assied sur la couette.

Après tout ce qu’elle a subi, je me serais attendu à la voir plus agitée, mais elle tient le choc. Elle m’a écouté attentivement, sans jamais douter de moi. Elle est allée jusqu’à émettre quelques théories de son cru.

— Telle que je me connais, je vais sans doute tenter de m’enfuir, demain, si je me réveille dans un hôtel auprès d’un type inconnu. Je ferais peut-être bien de m’écrire un message, moi aussi, que je collerai sur la poignée de la porte, dans lequel je me dirai d’attendre au moins midi avant de détaler.

Eh oui ! Solide et futée.

Je lui tends un papier et un crayon ; elle rédige quelques lignes puis se dirige vers la porte de la chambre.

— On devrait essayer de dormir un peu, lui dis-je. Si ça recommence demain, on aura besoin de toutes nos forces.

Hochant la tête, elle revient s’allonger sur le lit. Je n’ai même pas songé à demander des lits séparés. Je ne sais pas pourquoi. Je n’ai aucune idée du déroulement de la nuit qui nous attend mais je cherche avant tout à la protéger. Je ne supporte pas l’idée d’ignorer si elle est à côté de moi ou non, ne serait-ce que dans un lit voisin.

Je règle l’alarme sur dix heures et demie. Cela nous laissera le temps de nous réveiller et de nous préparer, après avoir dormi six bonnes heures, du moins je l’espère. J’éteins la lumière et me glisse auprès d’elle.

On est allongés sur le côté et je dois faire appel à toute ma volonté pour ne pas me rapprocher d’elle et commencer à la caresser, ou au moins lui glisser un bras sur l’épaule. Je ne veux pas lui faire peur, alors que ces gestes me sembleraient pourtant les plus naturels du monde.

Je tape mon oreiller et le retourne pour coller ma joue sur la partie encore froide. Je lui tourne le dos, face au mur, en espérant qu’elle ne se

sente pas trop mal à l’aise de devoir partager son lit avec moi.

— Silas ? murmure-t-elle.

J’aime sa voix, elle me réconforte et m’électrise à la fois.

— Oui ?

Je la sens se retourner vers moi mais je ne bouge pas.

— Je ne sais pas pourquoi, dit-elle, mais j’ai l’impression qu’on dormira mieux tous les deux si tu me prends dans tes bras. Ça me fait encore plus bizarre de ne pas te toucher que de te toucher.

Malgré l’obscurité, je réprime un sourire. Je me retourne aussitôt et elle se blottit contre mon torse. Je l’enveloppe de mes bras, l’attire au plus près – nos deux corps se coulent parfaitement l’un dans l’autre –, et ses pieds s’enroulent autour des miens.

Là.

Ce doit être pour cette raison que j’éprouvais ce besoin impératif de la retrouver. Parce que, jusqu’à cet instant précis, je ne me rendais pas compte que Charlie n’était pas la seule à avoir disparu ; une partie de moi-même l’avait suivie. Maintenant seulement, depuis mon réveil d’hier matin, je me sens redevenu le vrai Silas Nash.

Elle trouve ma main, enroule ses doigts autour des miens.

— Tu as peur, Silas ?

Ça m’ennuie qu’elle s’endorme sur cette idée. Je soupire :

— Je suis inquiet. Je ne veux pas que ça recommence. Mais je n’ai pas peur, parce que, cette fois-ci, je saurai où tu es.

S’il était possible d’entendre un sourire, le sien serait un chant d’amour.

— Bonne nuit, Silas.

Ses épaules se soulèvent et retombent un moment, puis sa respiration devient régulière et, quelques minutes plus tard, je sais qu’elle dort.

Alors qu’elle change légèrement de posture, mes mains lui effleurent l’épaule et je repense à son tatouage. Je donnerais n’importe quoi pour

revivre les moments où on a pris cette décision, où on s'aimait assez pour croire que cela durerait à jamais.

Peut-être que j'en rêverai si je m'endors en y pensant.

Je ferme les yeux, apaisé que les choses aient repris un cours normal.

Charlie et Silas.

Ensemble.

Je ne sais pas pourquoi on a voulu se séparer mais je suis sûr d'une chose : jamais je n'accepterai que ça recommence.

J'embrasse doucement ses cheveux. Chose que j'ai sans doute déjà faite un million de fois, mais mon émoi me donne l'impression que c'est la première.

— Bonne nuit, Charlie chérie.

18

Charlie

Je me réveille sous le soleil.

Les rayons entrent par la fenêtre et me réchauffent le visage. Je soulève la tête vers Silas mais ne vois qu'un oreiller vide.

Sur le coup, j'ai peur qu'il ne m'ait abandonnée ou que quelqu'un ne l'ait enlevé. Mais j'entends alors le tintement d'une tasse et un mouvement. Aussitôt, je referme les yeux, ravie. Ça sent le pain et le café. Je me retourne.

— Petit déjeuner, annonce-t-il.

Je sors du lit en songeant à la tête que je dois avoir ; je me passe une main dans les cheveux pour les arranger un peu, me frotte les paupières. Silas est assis devant le bureau, en train d'écrire, une tasse à portée de la main.

Je tire une chaise près de lui, saisis un croissant tout en coinçant quelques mèches derrière mes oreilles. Je n'ai pas envie de manger mais je me force. Il veut qu'on soit bien reposés et nourris avant que la pendule n'indique onze heures. Mais j'ai l'estomac trop noué en repensant à mon impression quand je me suis réveillée sans aucun souvenir, il y a deux jours.

Je ne veux pas que ça recommence. Cela ne me plaira sûrement pas plus que la dernière fois.

Toutes les deux secondes, il lève les yeux sur moi, et nos regards se croisent avant qu'il ne reprenne ses notes. Il semble inquiet, lui aussi.

Après le croissant, je mange du bacon, puis les œufs, et un petit pain. Je finis le café de Silas, bois mon jus d'orange et écarte ma chaise de la table. Il me sourit en se tapotant le coin de la bouche et, suivant son geste, j'ôte les miettes qui traînaient sur la mienne.

Il me tend une brosse à dents encore dans son emballage et me suit dans la salle de bain. On se lave les dents ensemble, en se regardant l'un l'autre dans la glace. Il a les cheveux un peu hérissés, j'ai noué les miens. Ça fait drôle. Je n'arrive pas à croire que je suis dans la même pièce que le garçon de mes rêves. Cela semble irréel.

Je regarde la pendule alors qu'on revient dans la chambre. Il nous reste dix minutes. Silas a préparé ses notes, comme moi. On les étale sur le lit, autour de nous. Tout ce que nous savons s'y trouve inscrit. Cette fois, ce sera différent. Nos sommes ensemble. Nous avons Landon. Nous allons résoudre cette histoire.

On est assis l'un en face de l'autre, nos genoux se touchent. De ma place, je vois les chiffres rouges de la pendule passer à dix heures cinquante-neuf.

Une minute.

J'ai le cœur qui bat.

J'ai trop peur.

Je commence à compter dans ma tête. *Cinquante-neuf… cinquante-huit… cinquante-sept… cinquante-six…*

Je compte ainsi jusqu'à trente et, soudain, Silas se penche vers moi, me prend le visage entre ses mains. Je sens son odeur, son souffle sur mes lèvres.

Je perds la notion du temps. Je ne sais plus à quelle seconde on en est.

— Jamais jamais, murmure-t-il.

Sa chaleur, ses lèvres, ses mains.

Il pose la bouche sur la mienne, m’embrasse passionnément et je…

Saison 3

1

Charlie

La première chose que je ressens, ce sont les battements de mon cœur. Si violents que c'en est douloureux. Pourquoi un cœur doit-il battre si fort ? Je respire profondément par le nez, ouvre les yeux.

Là, je bondis en arrière.

Heureusement, je suis sur un lit, si bien que je ne me fais pas mal, mais je m'écarte de l'homme qui me regarde fixement, et je finis par atterrir sur mes pieds. Je recule sans le quitter des yeux, pourtant il ne bouge pas. Ce qui apaise un peu mes palpitations. *Un peu*.

Il est jeune. Pas encore un homme, plutôt un ado au bord de la vingtaine. Je ne songe qu'à fuir. Une porte… Il faut que je trouve une porte, mais si je détache mes yeux de lui, il pourrait…

Alors je demande :

— Vous êtes qui ?

Peu importe qui il est, en fait. Il faut juste le distraire, le temps que je trouve une issue.

— J'allais vous poser la même question, dit-il en m'examinant encore.

Sa voix m'apaise un instant, si… calme. Profondément calme. Je m'affole peut-être pour rien. Je m'efforce de lui répondre – après tout, c'est

la meilleure des réactions quand quelqu'un vous demande qui vous êtes –, mais je n'y arrive pas.

— C'est moi qui vous l'ai demandé la première.

Pourquoi ma propre voix me paraît-elle si lointaine ? Je plaque une paume sur ma gorge.

— Je… hésite-t-il. Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ? dis-je incrédule. Comment ça, vous ne savez pas ?

J'aperçois la porte et m'en rapproche, l'œil toujours fixé sur lui. Bien qu'agenouillé sur le lit, il paraît grand, ses épaules largement étalées dans son tee-shirt. S'il s'en prend à moi, je ne pourrai pas lui tenir tête. Mon poignet semble minuscule. *Semble* minuscule ? Pourquoi est-ce que je ne sais pas que mes poignets sont minuscules ?

Allez. Je dois me lancer.

Je fonce vers la porte. Elle n'est qu'à quelques pas de moi ; si je parviens à l'ouvrir, je pourrai m'enfuir, quitte à crier en courant. Ma voix m'assourdit, m'échauffe les sangs. Ma main enveloppe la poignée et je jette un coup d'œil derrière moi.

Toujours à la même place, les sourcils levés.

— Pourquoi vous criez ?

Je m'arrête.

— Pourquoi… pourquoi vous ne me suivez pas ?

Je suis juste devant la porte. Il me suffirait de l'ouvrir et de détaler avant qu'il n'ait le temps de sortir du lit. Il le sait aussi bien que moi, alors pourquoi n'essaie-t-il pas de m'arrêter ?

Il se passe une main sur le visage, secoue la tête en soupirant :

— Quel est votre nom ?

J'ouvre la bouche pour répliquer que ça ne le regarde pas quand je me rends compte que, d'ailleurs, je n'en sais rien. Je ne sais pas comment je m'appelle !

Dans ce cas…

— Delilah.

— Delilah ?

Il fait assez sombre, mais je jurerais qu'il sourit.

— Oui… ce n'est pas assez bien pour vous ?

Il secoue la tête.

— C'est un nom magnifique. Écoutez… Delilah. Je ne sais pas trop ce qu'on fait ici, mais juste derrière votre tête, il y a un morceau de papier collé à la porte. Pourriez-vous le prendre et le lire ?

J'ai peur que, si je me retourne, il n'en profite pour m'attaquer. Alors, la main dans le dos, je cherche le papier à tâtons, le saisis et le porte à mes yeux.

Charlie ! N'ouvre pas encore cette porte ! Ce garçon dans la chambre avec toi… tu peux lui faire confiance. Retourne vers le lit et lis toutes les notes. Elles te permettront de comprendre.

— Je crois que c'est pour vous, lui dis-je. Vous vous appelez Charlie ?

Il est lui aussi en train de lire. À son tour, il brandit un petit rectangle blanc.

— Regardez, dit-il.

Je me rapproche d'un pas, puis d'un autre, et encore un autre. C'est un permis de conduire. Je compare la photo avec son visage. Même personne.

— Si vous vous appelez Silas, qui est Charlie ?

— Vous.

— Moi ?

— Oui.

Il se penche pour saisir une feuille de papier posée sur le lit.

— C'est écrit ici.

Il me la tend et je lui rends le permis, en objectant :

— Charlie, ce n’est pas un nom de fille.

Je commence à lire, et là, tout dégringole autour de moi. Je me laisse tomber sur le bord du lit.

— C’est… c’est quoi, ce bordel ?

Le dénommé Silas est en train de parcourir la feuille qu’il tient devant lui. Je le surveille en douce, et je sens mon pouls s’accélérer un peu.

Je me remets à lire mais je n’y comprends rien du tout. Apparemment, ces notes proviennent de ce garçon et de moi-même… ça ne tient pas debout. Je finis par attraper un stylo pour recopier le message trouvé sur la porte, afin de vérifier si c’est vraiment moi qui l’ai rédigé.

L’écriture correspond parfaitement.

— Hou, attends ! dis-je. C’est dingue !

Je repose la feuille en secouant la tête. Comment gober un mot de ce baratin ? On se croirait dans un roman ; les souvenirs perdus ; les pères qui ont trahi leurs familles, le vaudou… *N’importe quoi !* Ça me donne plutôt envie de dégueuler.

Pourquoi ne puis-je pas me rappeler qui je suis ? Qu’est-ce que j’ai fait hier ? Si ce que racontent ces notes est vrai…

Je suis sur le point de le dire quand Silas me tend un autre morceau de papier.

Tu n’as que quarante-huit heures. Ne cherche pas à savoir pourquoi tu ne te souviens de rien, ne te laisse pas impressionner par l’effet que cela fait. Tâche plutôt de résoudre ce problème avant d’oublier une fois de plus.

~ Charlie

C’est encore mon écriture.

— Je suis assez convaincante.

Il hoche la tête. Je regarde autour de nous, repère les restes de nourriture sur la table.

— Alors… on est où ?

Je jette un coup d'œil autour de moi, notant au passage les cartons de nourriture entamés.

Silas me montre les cartons sur les tables de nuit. Un hôtel. À La Nouvelle-Orléans. *Génial.*

Alors que je m'approche de la fenêtre pour y jeter un coup d'œil, un coup retentit à la porte. On s'immobilise tous les deux.

— Qui est là ? crie Silas.

— C'est moi ! répond une voix.

Il me fait signe d'aller me mettre à l'abri, de l'autre côté de la pièce, mais je ne bouge pas.

Je ne me connais que depuis quelques minutes, pourtant je sais déjà que je suis une tête de mule.

Silas tire le verrou, entrouvre la porte. Apparaît une tête brune ébouriffée.

— Salut ! lance le garçon. Me revoilà. Onze heures et demie, comme promis.

Il entre, les mains dans les poches, le visage rouge comme s'il avait couru. Je lui trouve une ressemblance avec Silas, alors je demande :

— Vous vous connaissez ?

— On est frères, dit le plus jeune.

Et le voilà qui insiste : il les désigne tous les deux d'un geste du doigt.

— Je suis ton frère.

— Si tu le dis, rétorque Silas avec un petit sourire, en me jetant un regard en coin. Ça t'ennuierait de me montrer ta carte d'identité ?

Levant les yeux au ciel, le garçon sort un portefeuille de sa poche arrière.

— J’aime bien ton air excédé quand tu fais ce truc avec tes yeux, observe Silas.

Et moi, je lui demande :

— Comment tu t’appelles ?

Il plisse les yeux avant de me répondre :

— Landon, bien sûr ! Le plus beau des frères Nash, dit-il, sur un ton qui signifie que j’aurais déjà dû le savoir.

Je ne peux m’empêcher de sourire. Il est sympa. On peut lui faire confiance.

— Alors, dis-je à Silas qui regarde ses papiers, toi non plus tu ne sais pas qui tu es ? Et on essaie de se tirer ensemble de se merdier ? Et toutes les quarante-huit heures ça recommence ?

— Oui, répond-il. Quelque chose dans le genre.

On se croirait plutôt dans un rêve que dans la réalité.

C’est là que je comprends tout. *Bien sûr que je suis en train de rêver !* J’éclate de rire, à l’instant où Landon me tend un sac. Il n’a pas l’air de saisir la cause de ma gaieté.

— Attends, c’est quoi ? dis-je en ouvrant le sac.

— Tu m’as demandé de t’apporter des vêtements de rechange.

Je regarde la chemise que je porte.

— Et ça, d’où ça vient ?

— C’est ce que tu avais sur le dos quand Silas t’a trouvée.

Ce dernier m’ouvre la porte de la salle de bain. Les vêtements portent encore des étiquettes que je m’empresse d’arracher, avant de m’habiller. Un joli tee-shirt noir à manches longues et un jean qui semble fait pour moi. *Qui reçoit des vêtements neufs dans ses rêves ?*

— J’adore ce rêve, dis-je à voix haute à travers la salle de bain.

Quand j’ai fini de me changer, j’ouvre grand la porte et frappe dans mes mains.

— Allez, les garçons. On y va. Mais où, au fait ?

2

Silas

Je vérifie en hâte la chambre d'hôtel alors que Charlie et Landon sont déjà partis. Je prends le sac poubelle vide dans la corbeille sous le bureau et y mets toutes nos notes. Quand je suis certain d'avoir tout emporté, je sors à mon tour.

Charlie sourit encore alors qu'on arrive à la voiture. Visiblement, elle se croit dans un rêve, et je n'ai pas le courage de la détromper. Ce n'est pas un rêve. C'est un cauchemar et voilà plus d'une semaine qu'on est plongés dedans.

Landon grimpe dans la voiture mais Charlie m'attend près de la portière arrière.

— Tu veux monter devant avec ton « frère » ? demande-t-elle en mimant les guillemets avec ses doigts.

Je secoue la tête et je lui ouvre la porte :

— Non, vas-y, toi.

Alors qu'elle obtempère, je la retiens par le bras et me penche pour lui murmurer à l'oreille :

— Tu ne rêves pas, Charlie. C’est la vraie vie. Il nous arrive un truc bizarre et il faut que tu le saches, pour qu’on trouve une solution, d’accord ?

Quand je recule, elle écarquille les yeux, nettement moins amusée. Sans autre réaction, elle gagne sa place et claque sa portière.

Une fois installé à l’arrière, je sors mon téléphone. La première chose que je vois, c’est un rappel à l’ordre :

Aller directement au poste de police. Récupérer le sac à dos et y lire autant de notes, autant de pages de journal que possible… aussi vite que possible.

Je le referme, tout en sachant que je vais en recevoir cinq autres dans les deux heures à venir. Je le sais… parce que je me rappelle les avoir installés l’un après l’autre hier soir.

Je me rappelle avoir écrit toutes les notes que je garde serrées dans le petit sac poubelle de l’hôtel.

Je me rappelle avoir pris entre mes mains le visage de Charlie juste avant que la pendule ne marque onze heures.

Je me rappelle lui avoir murmuré *jamais jamais* à l’oreille, juste avant de l’embrasser.

Et je me rappelle que, dix secondes après que nos lèvres se sont frôlées… elle a reculé sans plus savoir qui j’étais. Elle ne gardait aucun souvenir des dernières quarante-huit heures.

Oui… je me rappelle chaque minute des deux derniers jours.

Seulement, je n’ai pas pu lui dire la vérité. Je ne voulais pas lui faire peur. Il fallait que je la rassure en lui faisant croire que j’étais dans la même situation qu’elle.

J’ignore pourquoi je n’ai pas oublié, cette fois-ci, ou pourquoi ça lui est encore arrivé, à elle. Je devrais être soulagé que cette calamité semble terminée pour moi, mais ce n’est pas le cas. Je suis déçu. Je préférerais

avoir perdu la mémoire avec elle plutôt que de la voir seule dans ce merdier. Au moins, on y était jusqu'au cou ensemble, on savait qu'on pourrait s'en sortir ensemble.

À présent, on dirait que cet objectif s'est brisé, et j'ai l'impression que ce sera encore plus difficile de trouver une solution. Pourquoi ai-je été épargné, cette fois-ci ? Pourquoi pas elle ? Pourquoi ai-je l'impression que je ne peux lui avouer la vérité ? Jamais je ne me suis senti aussi coupable.

Je ne sais toujours pas qui je suis, du moins qui j'étais avant. Je n'ai que ces dernières quarante-huit heures sur lesquelles m'appuyer, ce qui ne fait pas beaucoup. Mais c'est déjà mieux que la seule demi-heure dont dispose Charlie.

Je devrais me montrer honnête envers elle, pourtant je n'y arrive pas. Je refuse de l'effrayer et j'ai l'impression que son unique réconfort, actuellement, c'est de savoir qu'elle n'est pas la seule dans cette situation.

Landon ne cesse de nous observer, l'un après l'autre. Il croit qu'on a tous les deux perdu la tête. Ce qui est un peu le cas, mais pas ainsi qu'il l'imagine.

Je l'aime bien. Je n'étais pas certain qu'il se ramène ce matin comme je le lui avais demandé, dans la mesure où il se pose encore des questions. Je veux bien qu'il doute de nous, tant que sa loyauté l'emporte sur ses raisonnements. Je suis sûr que peu de gens possèdent cette qualité.

Le trajet vers le commissariat se déroule plutôt calmement, jusqu'au moment où Charlie lance à mon frère d'un ton agressif :

— Comment tu sais qu'on ne te ment pas ? Pourquoi tu serais si aimable si tu n'avais rien à voir dans ce qui nous arrive ?

Elle se méfie plus de lui que de moi.

Il me jette un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Je ne sais pas que vous ne me mentez pas. Apparemment, ça vous éclate. À quatre-vingt-dix pour cent, j'estime que vous me racontez des

craques et que vous n’avez rien de mieux à faire. À cinq pour cent, je crois que vous me dites la vérité.

— Ça fait quatre-vingt-quinze pour cent, dis-je.

— C’est parce que les derniers cinq pour cent croient que c’est moi qui déraille.

Charlie éclate de rire.

Alors qu’il se gare non loin du poste de police, elle demande :

— En fin de compte, je leur parle juste de mon sac à dos ?

— J’y vais avec toi, lui dis-je. D’après nos notes, tu étais portée disparue et on me soupçonnait d’y être pour quelque chose. Si on entre ensemble, ils n’auront aucune raison de poursuivre leur enquête.

— Pourquoi on ne leur dirait pas ce qui se passe vraiment ? demande-t-elle en sortant de la voiture. Qu’on a perdu la mémoire ?

Je marque une pause devant l’entrée :

— Parce qu’on s’est nous-mêmes conseillé dans nos messages de ne surtout pas faire ça. Je préfère croire en nous, même si on ne se rappelle plus qui on était, que faire confiance à des gens qui ne nous connaissent pas du tout.

— Bien vu, reconnaît-elle. Tu ne serais pas intelligent, par hasard ?

Ce commentaire m’arrache un petit rire.

Il n’y a personne dans l’entrée pour nous accueillir. Je me dirige vers une baie vitrée donnant sur un bureau vide, mais il y a un micro, alors j’appuie sur le bouton voisin et je l’écoute s’animer.

— Allô ? dis-je. Il y a quelqu’un ?

— J’arrive ! lance une voix féminine.

Quelques secondes plus tard, la réceptionniste revient s’asseoir. Elle ouvre de grands yeux, l’air de nous reconnaître.

— Charlie ? demande-t-elle.

— Oui, répond celle-ci en se tordant les mains. Je viens chercher mes affaires, mon sac à dos.

La femme la dévisage un instant, puis fixe ses mains.

C’est vrai que l’attitude anxieuse de Charlie lui donne un peu l’air… de cacher quelque chose.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit la réceptionniste.

Et la voilà une nouvelle fois disparue.

— Essaie de te détendre, dis-je à Charlie. Sinon, ils auront l’impression que c’est moi qui te force à faire ça. Déjà, ils me soupçonnaient…

Elle croise les bras sur sa poitrine, hoche la tête, puis commence à se mordiller le pouce.

— Je ne sais pas comment prendre un air détendu, dit-elle. Je ne le suis pas du tout. Je suis archipaumée.

La réceptionniste ne revient pas, mais une porte s’ouvre sur notre gauche et un agent en uniforme apparaît. Il nous fixe tour à tour avant de nous faire signe de le suivre.

Il entre dans un bureau, s’assied et nous désigne les deux chaises en face de lui. Nous nous asseyons. L’air pas trop content, il se penche vers nous et s’éclaircit la gorge :

— Vous rendez-vous compte du nombre de gens que nous avons lancés à votre recherche, jeune fille ?

Charlie se raidit. Son incompréhension est palpable. Je me doute qu’elle a encore du mal à appréhender tout ce qui s’est passé depuis une heure, alors je réponds pour elle :

— Pardon, on est désolés. On s’était disputés et elle a décidé de s’en aller quelques jours pour faire le point. Elle ne savait pas que ça inquiéterait quelqu’un, encore moins qu’elle serait portée disparue.

Le regard de l’homme reste sur Charlie quelques secondes avant qu’il ne me jette un regard excédé.

— Merci de prendre la défense de votre amie, mais j’aimerais entendre ce que Mlle Wynwood a à répondre.

Il se relève, les mains appuyées sur la table, nous dominant de toute sa taille, et désigne la porte.

— Attendez dehors, monsieur Nash. J'aimerais lui parler seul à seule.

Merde.

Je ne veux pas la laisser seule avec lui. J'hésite, alors c'est elle qui pose une main rassurante sur mon bras.

— C'est bon. Vas-y.

Je l'interroge du regard, mais elle paraît confiante. Je me lève, si brusquement que je repousse ma chaise dans un grincement épouvantable, et je sors en fermant la porte derrière moi. Je n'ai pas regardé l'officier une seule fois. Je me mets à faire les cent pas dans le couloir.

Charlie émerge quelques minutes plus tard, un sac à dos sur son épaule, un sourire insolent aux lèvres. Bon, je n'aurais pas dû douter de sa capacité à dominer ses nerfs. Pour la quatrième fois, elle repart de zéro et, jusque-là, elle s'en est plutôt bien tirée.

En arrivant à la voiture, elle ne prend pas place à l'avant et me propose :

— On se met tous les deux à l'arrière, pour pouvoir regarder tout ça.

— On va où ? demande Landon.

— N'importe où, avance, le temps qu'on voie où on veut aller.

Apparemment, il commence à trouver la farce un peu longuette, et voilà qu'on lui demande maintenant de jouer les chauffeurs.

Charlie ouvre le sac et se met à fouiller dedans.

— Je crois qu'on devrait aller à la prison, dit-elle. Mon père aura peut-être une explication à nous donner.

— Encore ? soupire Landon. On y est déjà allés hier, avec Silas. Ils n'ont pas voulu nous laisser lui parler.

— Sauf que moi, je suis sa fille.

Elle me jette un regard anxieux, l'air de chercher mon approbation.

— Allez, dis-je aussitôt. On va voir son père.

— C’est pas vrai, marmonne Landon en démarrant. Il pousse un grand soupir et ajoute :

— Je n’en peux plus de ce truc.

Il allume la radio, la met à fond, comme pour ne plus nous entendre.

Mais on est trop occupés à vider le sac. Je me rappelle avoir fait deux tas séparés, il y a deux jours, quand j’ai commencé à lire tous ces documents. L’un de ces tas nous sera utile, l’autre non. Je tends les journaux à Charlie et je me lance dans le classement des lettres, en espérant qu’elle ne remarquera pas que j’en écarte quelques-unes : celles que j’ai déjà lues…

— Tous ces journaux sont remplis, observe-t-elle en les feuilletant. Si j’ai écrit tout ça et si souvent, je devrais commencer par celui de ces derniers temps, mais je ne le trouve pas.

Elle marque un point. Quand j’étais dans son grenier, à m’emparer de toutes ses affaires, je n’ai rien repéré qu’elle aurait pu être en train d’utiliser en ce moment.

— On l’a peut-être oublié en prenant tout le reste, dis-je d’un ton dégagé.

Elle se penche et parle plus fort que la musique :

— Je voudrais repasser chez moi, dit-elle à Landon.

Puis elle se radosse à son siège, serrant le sac sur sa poitrine. Elle ne fouille plus dedans mais se contente de regarder par la fenêtre jusqu’à ce qu’on arrive dans son quartier.

Quand on s’arrête devant sa maison, elle marque une hésitation.

— C’est là que j’habite ?

Visiblement, elle ne s’attendait pas à cela. En même temps, je ne peux la rassurer, ni même la prévenir à propos de ce qui l’attend à l’intérieur, puisqu’elle croit que j’ai perdu la mémoire moi aussi.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Je ne préfère pas, dit-elle en secouant la tête. D'après nos notes, tu ne dois plus t'approcher de ma mère.

— C'est vrai. Écoute, ces notes disent aussi qu'on a trouvé tout ce matériel dans ton grenier. Essaie de regarder dans ta chambre, cette fois-ci. Si tu as un journal en route, il doit se trouver près de l'endroit où tu dors.

Elle hoche la tête, sort de la voiture et se dirige vers la maison. Je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'intérieur.

Je vois bien que Landon me surveille dans le rétroviseur, mais j'évite de croiser son regard. Déjà, il a du mal à nous croire, mais s'il découvre que j'ai gardé mes souvenirs de ces dernières quarante-huit heures, il en déduira *forcément* qu'on lui ment depuis le début. Et il cessera de nous aider.

Je trouve une lettre que je n'ai pas encore lue et commence à la parcourir, quand Charlie revient. Elle jette une boîte sur la banquette ; à mon grand soulagement, je constate qu'elle a retrouvé son journal. Alors qu'elle s'assied à côté de moi, la portière avant s'ouvre et Janette se joint à nous.

Charlie se penche vers moi.

— Je crois que c'est ma sœur, murmure-t-elle. Ça n'a pas l'air d'être le grand amour entre nous deux.

L'intéressée claque violemment la porte puis se tourne vers moi, le regard noir.

— Merci de m'avoir prévenue que ma sœur était toujours vivante, connard !

Là-dessus, elle se remet bien droite, en prenant un air offensé. Charlie étouffe rapidement un éclat de rire.

— Tu rigoles ? s'exclame Landon.

Il n'a pas l'air très content qu'elle s'impose ainsi à nous.

— Oh, arrête ! grommelle-t-elle. Ça fait un an qu'on a rompu. Tu n'en mourras pas de faire un peu de route avec moi. Je ne vais pas passer toute la journée avec ma dingue de mère.

— Merde, marmonne Charlie. Vous sortiez ensemble ?

— Oui, répond Landon. Mais c'était il y a trèèès longtemps. Et ça a duré une semaine max.

Il entame une marche arrière, fait demi-tour et repart.

— *Deux* semaines, rectifie-t-elle.

Charlie me regarde, les sourcils arqués.

— L'affaire se corse…

À mon avis, la présence de Janette est plus gênante qu'autre chose. Au moins, Landon sait ce qui nous arrive. Tandis qu'elle risque de très mal réagir à ce genre de nouvelle.

Elle sort un bâton de rouge à lèvres puis s'en applique devant le miroir de courtoisie.

— Alors, demande-t-elle. On va où ?

— Voir Brett, annonce nonchalamment Charlie tout en fouillant dans sa boîte.

Sa sœur fait volte-face.

— Brett ? Tu veux dire *papa* ? On va voir *papa* ?

— Oui. Mais si ça te pose un problème, on te ramène à la maison, répond Charlie, en sortant son journal.

Janette ne réagit pas immédiatement. Elle se retourne lentement et finit par lâcher :

— Pas de problème. Sauf que je ne sortirai pas de la voiture. Je ne veux pas le voir.

Charlie me regarde, un peu interloquée, mais elle se remet vite à examiner son journal. Elle tombe sur une lettre pliée en deux et l'ouvre aussitôt, inhalant une bouffée d'air avant de se tourner vers moi.

— Et voilà, c'est parti, Silas chéri. On va faire connaissance.

Puis elle commence à lire.

J'en fais autant avec celle que j'avais entre les mains. Je m'installe confortablement dans mon siège.

— C’est parti, Charlie chérie.

3

Charlie

Charlie chérie

Maman a vu mon tatouage. Je croyais pouvoir le lui cacher un certain temps, malheureusement j'étais en train d'ôter mon bandage ce matin alors qu'elle entrait dans ma chambre sans frapper.

Ça faisait pourtant au moins trois ans qu'elle n'avait pas fait ça ! Elle devait croire que je n'étais pas là. Tu aurais vu sa tête quand elle a découvert ce que j'avais fait… Déjà, le tatouage n'était pas génial. Je ne sais pas ce qui se serait passé si elle avait compris qu'il te représentait.

Au fait, merci pour l'idée. Il valait mieux choisir ces images de nos prénoms que de les écrire carrément. Je lui ai dit que c'étaient des perles de chapelet, elle n'a pas demandé pourquoi, puisqu'elle passerait sa vie à l'église si elle le pouvait.

En revanche, elle voulait savoir qui m'avait fait ça alors que je n'ai que seize ans, mais j'ai refusé de le lui dire. Ça m'étonne qu'elle n'ait pas pigé, parce que j'ai annoncé que le grand frère d'Andrew était artiste tatoueur, il y a moins d'un mois.

En tout cas, elle était furieuse et j'ai juré de ne plus en faire d'autres. Et elle m'a conseillé de ne jamais ôter ma chemise devant papa.

Je suis encore un peu étonné qu'on ait fait ça tous les deux. J'avais lancé l'idée comme ça, qu'on devrait le faire, mais quand j'ai vu comme ça te plaisait, je me suis rendu compte que j'y tenais beaucoup moi aussi. Je sais ce qu'on prétend, qu'il ne faut jamais se faire faire de tatouage en l'honneur de quelqu'un avec qui on sort, je sais qu'on n'a que seize ans, mais je ne vois pas ce qui, dans toute ma vie, pourrait m'empêcher de te vouloir sur tout mon corps.

Jamais je n'aimerai personne autant que je t'aime. Et même si le pire devait arriver, si on devait se séparer, jamais je ne regretterai d'avoir fait ce tatouage. Jusqu'ici, tu as fait partie de presque toute ma vie et c'est ça que je me rappellerai toujours. Peut-être que ces tatouages représentent plus une évocation du passé que l'assurance de rester ensemble jusqu'à la fin de nos jours.

De toute façon, j'espère que dans quinze ans on gardera un bon souvenir de ce chapitre de notre vie, sans une once de regret. Qu'on soit encore ensemble ou non.

À vrai dire, je te crois beaucoup plus forte que moi. Je pensais que je devrais te rassurer, te dire que la douleur n'était que passagère, en fait c'est le contraire qui s'est passé. Je suis sûr que mon tatouage fait plus mal que le tien. ;)

Bon, il est tard. Je vais te téléphoner pour te dire bonne nuit mais, fidèle à moi-même, il fallait d'abord que je te confie toutes mes pensées dans une lettre. Je sais que je l'ai déjà dit, seulement j'aime bien qu'on s'écrive

encore des lettres. Les textos s’effacent, les conversations s’oublient, alors je jure que je garderai chacune de tes lettres jusqu’au jour de ma mort. #CourrierPosteÉternel

Je t’aime. Assez pour te camoufler sous ma peau.

N’arrête jamais. N’oublie jamais.

~ Silas

Je jette un coup d’œil vers Silas, à côté de moi sur la banquette, mais il est plongé dans sa lecture. J’aimerais bien voir ce tatouage de mes yeux, seulement je ne me sens pas assez sûre de moi pour lui demander d’ôter sa chemise.

Je feuillette les divers messages, jusqu’à ce que je trouve une lettre écrite de ma main. Je suis curieuse de voir si je suis à moitié aussi amoureuse que lui.

Silas

Je n’arrête pas de penser à l’autre soir, quand on s’est embrassés, et à ta lettre, dans laquelle tu expliques ce que tu as ressenti.

Je n’avais encore jamais embrassé personne. Je n’ai pas fermé les yeux. J’avais trop peur. Dans les films, tout le monde ferme les yeux, mais je n’y suis pas arrivée. Je voulais savoir si tes paupières étaient baissées et comment étaient tes lèvres quand elles se posaient sur les miennes. Je voulais aussi savoir quelle heure il était quand on s’est embrassés pour la première fois (au fait, onze heures du matin). Et tu as tout le temps gardé les yeux fermés.

Après, je suis rentrée à la maison et j’ai regardé le mur pendant une heure. Je sentais encore ta bouche sur la mienne, comme si tu étais toujours là. C’est fou, je ne sais pas si ça se passe comme ça en temps normal. Pardon de ne pas t’avoir répondu au téléphone ensuite. Je ne voulais pas t’inquiéter, mais j’avais besoin de temps. Tu me connais. Il faut que je réfléchisse à ce qui m’arrive, et seule. Alors ce baiser, tu penses… Il y avait sérieusement matière à réflexion. Voilà si longtemps que je le souhaitais, même si je sais que nos parents vont nous prendre pour des malades. Maman a souvent dit qu’on ne pouvait pas vraiment tomber amoureux à notre âge mais je crois que c’est faux. Les adultes aiment prétendre que nos sentiments ne sont pas aussi grands ni importants que les leurs, qu’on est trop jeunes pour vraiment savoir ce qu’on veut. Seulement je crois que ce qu’on souhaite est semblable à ce qu’ils désirent. On veut trouver quelqu’un qui croit en nous, qui saura prendre notre parti et nous permettra de nous sentir moins seul.

J’ai trop peur qu’un jour il arrive quelque chose qui t’empêchera de rester mon meilleur ami. Tu sais aussi bien que moi que beaucoup de gens se prétendent nos amis sans jamais le prouver, mais ce n’est pas ton cas. Bon, là je raconte un peu n’importe quoi, mais je t’aime vraiment beaucoup, Silas. Énormément. Encore plus que la barbe à papa aux pommes, les guimauves aux fraises et même le SPRITE ! Oui, même ça !

Charlie

C’est mignon. J’étais mignonne, une gamine amoureuse pour la première fois. J’aimerais pouvoir me rappeler l’effet que cela fait, un premier baiser. Je me demande si on est allés plus loin que ça ? Je parcours d’autres lettres et tombe sur un mot qui capte tout de suite mon attention.

Cher Silas,

Voilà peut-être une demi-heure que j'essaie d'écrire cette lettre mais je n'y arrive pas. Il va pourtant falloir que je m'y mette. Tu sais toujours si bien exprimer tes sentiments, alors que je reste muette et paralysée.

Je n'arrête pas de penser à ce qui s'est passé l'autre nuit. Cette chose que tu fais avec ta langue… je m'évanouis à moitié rien que d'y penser. Là, je suis peut-être trop franche, je me dévoile, comme dit toujours mon père. « Ne montre pas toutes tes cartes, Charlie. »

Je n'ai aucune carte à te cacher. Je sais que je peux te faire confiance, Silas, et j'ai hâte qu'on s'embrasse encore pour voir revenir tous ces sentiments. Hier soir, quand tu es parti, j'en voulais à toutes les autres filles de la planète. Je sais que c'est idiot, mais je ne veux plus que tu fasses ça avec ta langue à personne d'autre. Je ne crois pas être particulièrement jalouse, sauf que je le suis de celles que tu as désirées avant moi. Ne me prends pas pour une folle, mais si jamais tu regardes une autre fille comme tu me regardes, je t'arrache les yeux à la petite cuillère. Je serais même capable de la tuer et de t'accuser du meurtre. Alors, sauf si tu veux devenir un détenu aveugle, je te conseille de ne plus regarder que moi. On se voit au déjeuner !

Je t'aime !

Charlie

Cette fois, je me sens rougir. Je jette un coup d'œil en coin vers Silas. Ainsi nous avons… j'ai…

Je glisse cette lettre sous ma jambe, pour qu'il ne puisse pas la lire. Ce serait trop gênant. Avoir fait ça avec quelqu'un et ne pas s'en souvenir.

Surtout qu'il paraît si doué pour ce truc avec sa langue… *Quel truc ?* Je lui jette encore un coup d'œil et, cette fois, il me regarde, lui aussi. Je me sens rougir de la tête aux pieds.

— Quoi ? demande-t-il. C'est quoi cette expression ?

— *Quelle* expression ?

Là, je me rends compte que je ne sais pas à quoi je ressemble. Suis-je seulement jolie ? Je fouille dans le sac à dos, en sors mon portefeuille, regarde ma carte d'identité. Bon… ça va. Je me rends compte que mes yeux ressemblent à ceux de Janette, encore que je la trouve plutôt plus jolie que moi.

Du coup, je la consulte :

— D'après toi, on ressemble plutôt à maman ou à papa ?

Elle pose les pieds sur le tableau de bord avant de répondre :

— À maman, Dieu merci. Je ne supporterais pas d'être aussi pâle que papa.

Je me tasse sur mon siège. J'aurais préféré ressembler à mon père, puisque je vais bientôt le voir, ça m'aurait mise plus à l'aise. Je reprends le journal, histoire de m'occuper l'esprit. Dire que je ne garde aucun souvenir de ceux qui m'ont donné la vie…

Je passe au dernier jour où j'ai écrit quelque chose. C'est sans doute par là que j'aurais dû commencer, mais j'essayais d'y trouver un certain contexte. J'ai couvert deux pages, ce jour-là. Je commence par la première :

Vendredi 3 Octobre

Jour des chiens écrasés.

Jour où papa va en prison.

Jour où on doit déménager de la maison familiale pour un trou à rats.

Jour où notre mère cesse de nous regarder.

Jour où le petit ami boxe le père de quelqu'un d'autre.

Tous les pires jours de ma vie. Je n'ai même pas envie d'en parler. La semaine prochaine, tout le monde le fera à ma place. Tout ne fera qu'empirer. Je fais mon possible pour arranger les choses, sortir ma famille du ruisseau alors que c'est exactement là qu'on nous envoie.

J'ai l'impression de nager à contre-courant sans aucune possibilité de m'en tirer. Au lycée, les gens me regardent différemment. Silas dit que c'est dans ma tête, mais c'est facile pour lui. Lui, il a gardé son père. Sa vie reste intacte. Je suis peut-être injuste en disant ça, pourtant il m'énerve quand il dit que tout ira bien, parce que c'est faux. Il croit que son père est innocent. MOI NON !

Comment sortir avec quelqu'un dont la famille vous méprise ?

Mon père n'est plus là pour essuyer leur hostilité, alors ils se rabattent sur moi. Ma famille a entraîné la sienne dans les ennuis. Mon père pourrit en prison pendant qu'ils se la coulent douce. À croire qu'ils se fichent éperdument de lui. Mais ce qu'ils nous ont fait ne sera pas oublié, ils ne vont pas s'en tirer comme ça. Mon père déteste Silas. Comment puis-je sortir avec le fils de celui qui l'a fait enfermer ? J'en suis malade. Et pourtant, je ne le quitterai pas. Quand je m'énerve, il trouve les mots pour m'apaiser. Mais je sais, au fond, que la situation est difficile pour nous deux. Silas est trop têtu. Même si je voulais rompre, il ne me laisserait pas partir. Il le prendrait comme un défi.

J'ai l'air de m'en fiche ? Il fait comme s'il s'en fichait.

Je fais mine de le tromper avec son pire ennemi ?

Il me trompe avec la sœur de son pire ennemi.

Il apprend que je suis au diner avec des amis ? Il s'y pointe avec ses amis.

Notre relation devient instable. Ce n'était pas le cas avant. Ça a commencé quand nos pères se sont fâchés. Avant, si des gens m'avaient dit que je ferais tout pour essayer de me débarrasser de lui, je leur aurais ri au nez. Qui aurait cru que nos vies qui se déroulaient si bien ensemble allaient, presque du jour au lendemain, s'éloigner ainsi l'une de l'autre ?

Les vies de Silas et de Charlie ne collent plus ensemble. C'est trop dur, maintenant. Ça nous demande plus d'efforts qu'on ne peut en fournir.

Je ne veux pas qu'il me déteste. Je veux juste qu'il ne m'aime plus.

Alors… j'ai changé de comportement. Ce n'est pas trop difficile parce que j'ai moi-même changé. Sauf que je le lui montre au lieu de le cacher. Je suis méchante. Je ne savais pas que j'étais capable de l'être autant. Et je suis lointaine. Et je le laisse me surprendre quand je flirte avec d'autres garçons. Il y a quelques heures, il a boxé le père de Brian après l'avoir entendu dire à un autre client que j'étais la petite amie de son fils. Je ne crois pas qu'on se soit déjà disputés à ce point. Je voulais qu'il crie après moi. Je voulais qu'il me voie telle que je suis.

Je voulais lui prouver qu'il méritait beaucoup mieux.

Et là, avant qu'il ne se fasse jeter du diner, il s'est approché de moi. Il s'est penché pour me murmurer à l'oreille : « Pourquoi, Charlie ? Pourquoi tu veux que je te déteste ? »

J’en sanglotais presque quand on l’a mis dehors. Il ne m’a pas quittée du regard jusqu’au bout. Cette expression dans ses yeux, je n’en avais jamais vue de pareille. Elle était pleine… d’indifférence. Comme s’il avait tout d’un coup renoncé à moi.

D’après le texto que je viens de recevoir de lui, juste avant d’ouvrir mon journal… je crois qu’il a lâché prise. Il disait :

Je viens chez toi. Tu me dois une vraie rupture.

Il en a donc marre de tout ça. Cette fois c’est bien fini. Je devrais être contente, ça correspond à ce que je voulais, mais je n’arrête pas de pleurer.

4

Silas

Charlie poursuit sa lecture sans rien manifester. Elle ne prend pas de notes, ne me dit rien qui puisse nous servir. Une fois, je l'ai vue se passer une main sous l'œil mais, si elle essuyait une larme, elle l'a bien caché. Cela m'a donné envie de savoir ce qu'elle lisait, alors j'ai jeté un coup d'œil sur le journal.

Elle en était au soir de notre rupture, qui remonte à une petite semaine. Je n'ai qu'une envie, c'est de continuer à lire, malheureusement, elle demande à Landon de faire un arrêt pipi.

Au bout d'une heure de route vers la prison, il se gare donc devant une station-service. Janette reste dans la voiture et Charlie me colle au train quand on entre dans la boutique. À moins que ce ne soit moi qui lui colle au train… Je ne sais pas trop. J'ai toujours autant besoin de la protéger. Maintenant plus que jamais. Du fait que je me rappelle tout ce qui s'est passé depuis deux jours – presque trois –, j'ai encore plus de mal à oublier que je ne suis pas censé la reconnaître. Ou l'aimer. Si bien que je me raccroche à notre baiser de ce matin, quand on croyait en émerger sans aucun souvenir l'un de l'autre. Elle m'avait alors laissé l'embrasser, l'étreindre jusqu'à ce qu'elle ne soit plus Charlie.

J’ai dû faire appel à toute ma volonté pour ne pas rire quand elle a fait mine de se rappeler son nom. Delilah ? Mémoire ou pas, elle reste la même Charlie butée que je connaissais. C’est étonnant comme certains aspects de sa personnalité restent les mêmes aujourd’hui que la nuit passée. Je me demande si je suis le même qu’avant que toute cette histoire n’arrive.

Je l’attends jusqu’à ce qu’elle émerge des toilettes. Puis on se dirige vers un distributeur de boissons fraîches. Je cherche une bouteille d’eau tandis qu’elle choisit un Pepsi ; je me rattrape de justesse pour ne pas dire qu’elle préfère le Sprite, d’après ce que j’ai lu hier, sauf qu’en principe je ne me rappelle pas ce que j’ai lu hier. Puis on se dirige vers la caisse.

— Je ne sais même pas si j’aime le Pepsi, murmure-t-elle.

Cette fois, je me permets de rire.

— C’est pour ça que j’ai pris de l’eau. C’est plus sûr.

Au passage, elle saisit un paquet de chips, puis un autre de Cheetos, puis des Funyuns, puis des Doritos. Elle entasse le tout sur le comptoir et, voyant ma surprise, elle hausse les épaules.

— Comme ça, il y en aura bien un que j’aimerai, explique-t-elle.

* * *

On revient vers la voiture, les bras armés de dix paquets de chips et de huit sodas différents. Devant toute cette nourriture, Janette nous jette un regard interrogateur.

— Silas avait très faim, lance Charlie.

Toujours à sa place, Landon pianote sur le volant.

— Silas, tu sais toujours conduire, non ?

Du menton, il désigne deux voitures de police garées au bord de la route en face de nous. Il va falloir passer devant en sortant, mais je ne vois pas trop pourquoi cela inquiète mon frère. Charlie n’est plus portée disparue, on n’a donc aucune raison de s’en faire. Alors je lui demande :

— Et toi, tu ne peux pas ?

Il se retourne vers moi.

— Je viens d'avoir seize ans. Je n'ai qu'un permis de conduite accompagnée. Je n'ai pas encore passé le vrai permis.

— Génial, marmonne Janette.

Dans le grand ordre des choses, la conduite sans permis n'est pas en tête de mes priorités.

— Je crois qu'on a des soucis plus urgents que le risque de se faire coller une amende, lance Charlie, exprimant ma pensée à haute voix. Silas a autre chose à faire que de conduire. Il m'aide à résoudre ce fichu problème.

— Je ne vois pas l'importance qu'il y a à relire de vieilles lettres d'amour, intervient Janette. Si Landon prend une amende sans permis, il ne pourra plus le passer.

— Dans ce cas, dis-je, ne te fais pas contrôler. On a encore deux heures de route avant d'arriver et trois heures de plus pour rentrer. Je ne vais pas gâcher cinq heures de recherche sous prétexte que tu t'inquiètes pour ton permis.

— – D'abord, qu'est-ce que vous fabriquez, tous les deux ? reprend-elle. Pourquoi vous lisez ces vieilles lettres d'amour ?

Plongée dans son journal, Charlie répond distraitement :

— On subit une forme inhabituelle d'amnésie, on ne sait plus qui on est. Je ne sais pas non plus qui tu es. Alors arrête de nous regarder et occupe-toi de tes affaires.

Janette lève les yeux au ciel mais finit par se retourner.

— N'importe quoi ! maugrée-t-elle.

Dans un petit sourire, Charlie me désigne son journal.

— Tiens, je vais lire ce que j'ai écrit en dernier.

Écartant la boîte qui nous sépare, je me rapproche pour pouvoir lire cette page avec elle.

— Ça va ? Tu veux bien que je regarde ?

— C'est bon. De toute façon, j'ai l'impression que ce n'est pas nous.

Vendredi 3 Octobre

J’écrivais encore il y a un quart d’heure et j’avais à peine fini quand Silas m’a envoyé un texto pour m’annoncer qu’il était dehors. Comme ma mère ne veut plus qu’il entre dans cette maison, c’est moi qui suis sortie pour savoir ce qu’il voulait.

Quand je l’ai vu, j’en ai eu le souffle coupé et ça m’a énervée. Mais il était adossé à sa Land Rover, les pieds croisés, les mains dans les poches… Ça m’a donné des frissons partout, alors je me suis dit que c’était à cause du froid, parce que j’étais en pyjama avec un top à bretelles.

Il ne m’a même pas regardée alors que j’approchais. Je me suis posée à côté de lui, j’ai croisé les bras. Et on est restés là quelques instants, sans se dire un mot.

Jusqu’à ce qu’il finisse par demander :

« Je peux te poser une question ? »

Et là, il s’est redressé pour venir se mettre en face de moi. Je me suis raidie quand il a passé ses bras autour de mon cou et s’est penché pour qu’on se regarde les yeux dans les yeux. Ça n’avait rien de nouveau. On avait déjà fait ça un million de fois, mais là, il ne me fixait pas comme s’il voulait m’embrasser. Là, il me fixait comme s’il n’arrivait plus à lire en moi. Il me dévisageait comme si j’étais une parfaite inconnue.

Il a d’abord juste prononcé mon nom d’une voix cassée :

« Charlie ».

Et puis il s’est mordu la lèvre, comme s’il cherchait ce qu’il allait pouvoir dire. Il a poussé un soupir, fermé les yeux :

« Tu es sûre que c’est ce que tu veux ? »

« Oui. »

J’avais répondu si vite qu’il a tout de suite rouvert les yeux. J’en étais malade pour lui en voyant ce qu’il essayait de cacher. Ce choc à l’idée qu’il

n’allait pas pouvoir me faire changer d’avis.

Après avoir tapé deux fois du poing sur le toit, il s’est écarté de moi. J’en ai profité pour m’éloigner ; je voulais rentrer à la maison tant que j’avais encore la force de le laisser partir. Je n’arrêtais pas de me dire : On n’est pas faits l’un pour l’autre. Il croit mon père coupable. Nos familles se haïssent. On n’est plus les mêmes.

J’arrivais devant la porte d’entrée, quand Silas a lancé une dernière phrase avant de rentrer dans sa voiture :

« Tu ne me manqueras pas, Charlie. »

Ce commentaire m’a choquée, alors je me suis retournée.

« C’est l’ancienne toi qui me manquera. La Charlie dont je suis tombé amoureux. Tandis que celle que tu es devenue… » Il m’a désignée d’un geste dédaigneux de la main. « Celle-là, elle ne me manquera pas. »

Il s’est assis, a claqué sa portière, fait reculer sa voiture, et, dans un crissement de pneus, il a quitté mon quartier pourri.

Maintenant, il est parti.

D’une certaine façon, je suis furieuse qu’il n’ait pas insisté davantage. Mais je suis surtout soulagée que tout soit fini.

Ces derniers temps, il faisait tout ce qu’il pouvait pour que les choses redeviennent comme avant. Il s’était convaincu que ça finirait par s’arranger.

Il passait son temps à essayer de se rappeler… tandis que je passais mon temps à essayer d’oublier.

Je ne veux pas me rappeler ce que je ressentais quand je l’embrassais.

Je ne veux pas me rappeler ce que je ressentais quand je l’aimais.

Je veux oublier Silas Nash et tout ce qui peut me le rappeler.

5

Charlie

Je ne m’attendais pas à ce type de prison. Et à quoi est-ce que je m’attendais, au juste ? À un vieux truc sombre, pourri, sur fond de ciel noir et de terre désolée ? Je ne m’en souviens pas, mais je sais à quoi ressemble une prison. Je sors de la voiture en riant, lisse mes vêtements, face à ces briques éclatantes sur un ciel bleu. La pelouse est bordée de massifs fleuris caressés par un vent léger. La seule note discordante est ce fil barbelé qui surplombe la clôture.

— Ça n’a pas l’air trop mal, dis-je.

— On voit que ce n’est pas toi qui es enfermée dedans, rétorque Silas, en fronçant les sourcils.

Je sens le rouge me monter aux joues. J’ai beau ne pas savoir qui je suis, je sais très bien que je viens de dire une connerie. Je me rattrape aux branches :

— Ouais, Charlie doit être une abrutie.

Il éclate de rire, me prend par la main sans me laisser le temps de protester. Derrière nous, Janette et Landon regardent par les fenêtres de la voiture comme des chiots tristes.

— Tu devrais rester avec eux, lui dis-je. Ça tombe vite enceinte, une ado.

— Tu rigoles ? Ils n’ont pas cessé de se faire la gueule tout le long du chemin.

— C’est la tension sexuelle qui les travaille.

J’ouvre la porte d’entrée.

Ça sent la sueur. Je plisse le nez en m’approchant de la cabine de réception. Une femme attend déjà, un enfant dans chaque main. Elle les fait taire avant d’aboyer son nom dans la vitre puis de glisser sa carte d’identité dans le guichet.

Merde. On a le droit de visite à partir de quel âge ? Je sors mon permis de conduire et attends mon tour. Silas me serre la main et je me tourne en lui adressant un faible sourire.

— Suivant ! lance une voix.

Je m’approche de la vitre et j’annonce à une femme au visage fermé qui je suis et qui je viens voir.

— Vous êtes sur la liste ? demande-t-elle.

Je fais oui de la tête. Les lettres indiquaient que j’avais plusieurs fois rendu visite à mon père depuis son incarcération.

— Et lui ? ajoute-t-elle en désignant Silas du menton.

Il lui montre également son permis.

Elle vérifie, secoue la tête en lui rendant ses papiers.

— Il n’est pas sur la liste.

— Oh ! dis-je.

Elle tape sur son clavier et il lui faut quelques minutes avant qu’elle ne me remette un badge de visiteur.

— Laissez votre sac à votre ami, reprend-elle. Il peut attendre ici.

J’ai envie de hurler. Je ne veux pas aller là-bas toute seule, parler à un homme censé être mon père. Silas se contrôle beaucoup mieux que moi. J’ai besoin de lui.

— Je ne sais pas comment je vais faire, lui dis-je. Je ne sais même pas quoi demander à cet homme.

Il me prend par les épaules, me regarde dans les yeux.

— Charlie, quand on voit comment il essayait de te baratiner dans ses lettres, on comprend que c'est un enfoiré ; ne te laisse pas embobiner. Laisse-le répondre à tes questions et barre-toi, d'accord ?

— D'accord.

Je contemple autour de moi la salle aux murs trop jaunes, aux plantes trop vertes.

— Tu m'attends là ?

— Oui, assure-t-il avec un sourire, en me fixant avec douceur.

J'ai l'impression qu'il a envie de m'embrasser, mais ce n'est ni le moment ni l'endroit. Et puis je sais déjà ce que ça me fait. Sauf que je ne m'en souviens pas.

— Si tu trouves que ça dure trop longtemps, tu pourras retourner dans la voiture avec Landon et Janette. Parce que, tu sais… si on les laisse seuls trop longtemps…

Il sourit d'un air entendu.

— Bon, dis-je en reculant. Alors à plus.

Je me donne des airs sûrs de moi en m'éloignant ; je passe sous le détecteur de métaux et je me laisse palper par une gardienne. Mais j'ai les jambes qui tremblent et je jette un dernier regard à Silas, qui ne m'a pas quittée des yeux. Il hoche la tête, l'air de dire de me dépêcher, et ça m'encourage un peu.

— Allez, me dis-je à mi-voix, on va voir papa.

La gardienne me conduit dans une petite salle où elle me dit d'attendre. Il y a là une vingtaine de tables ; la femme qui se trouvait tout à l'heure devant moi est assise à l'une d'elles, la tête dans les mains, tandis que ses gosses jouent dans un coin avec des Lego. Je prends place aussi loin d'eux que possible ; je regarde la porte. D'un instant à l'autre mon soi-disant père

va entrer et je ne sais même pas la tête qu'il a. Que faire si je me trompe ? J'ai presque envie de prendre mes jambes à mon cou, d'aller dire aux autres qu'il n'a pas voulu me voir ; et c'est là qu'il apparaît. Je le sais parce qu'il ne regarde que moi. Il s'approche en souriant d'un pas si nonchalant que je ne me lève même pas.

— Salut, Cacahuète ! lance-t-il.

Quand il me serre dans ses bras, je me sens raide comme un piquet.

— Salut… papa.

L'air toujours aussi réjoui, il s'assied en face de moi. Je comprends tout de suite à quel point il doit être facile de l'adorer. Même dans ses habits de détenu, il a de l'allure. Il détonne dans ce lieu, avec ses dents blanches et ses cheveux blonds parfaitement coiffés. Janette avait raison. On doit ressembler à notre mère parce que nous n'avons rien de lui. Enfin si, je dois avoir sa bouche. Mais pas son teint clair. Quand j'ai vu ma photo, c'est la première chose que j'ai remarquée. J'ai le regard triste, alors que le sien est rieur, même si on se demande de quoi il peut rire en ce moment. Je tombe sous le charme.

— Voilà quinze jours que tu n'es pas venue, observe-t-il. Je commençais à croire que vous me laissiez tomber, toutes les deux.

Je chasse mon attendrissement. *Le connard prétentieux !* Je capte parfaitement la manœuvre. Il lance ses vacheries d'un ton rieur.

— Tu nous as laissées sans ressource. Avec cette vieille voiture, ça devient problématique de faire tant de route. Et maman qui est alcoolique… Je crois que je t'en veux à mort pour tout ça, mais je ne me rappelle pas.

Le sourire figé, il me dévisage un instant.

— Désolé que tu le prennes comme ça, murmure-t-il en se penchant sur la table.

Il me regarde encore et cela me met mal à l'aise. Comme s'il en savait plus sur moi que moi-même. Ce qui est d'ailleurs probablement le cas.

— J’ai reçu un appel téléphonique, ce matin, lance-t-il en se radossant à son siège.

— Ah oui ? De qui ?

— Peu importe. Ce qui compte, c’est ce qu’on m’a dit. À ton sujet.

Je ne réponds rien, mais j’ignore s’il ne cherche pas, justement, à me faire parler.

— Tu as quelque chose à me dire, Charlize ?

Dubitative, je penche légèrement la tête. À quoi joue-t-il ?

— Non.

Il serre les lèvres, appuie le menton sur ses doigts. Son regard est toujours rivé sur moi.

— On m’a dit que tu étais entrée par effraction dans une propriété privée ; et qu’on avait quelques raisons de croire que tu te droguais.

Là, il faut que je réfléchisse bien à chacune de ses paroles. Effraction ? *Qui peut lui avoir rapporté ça ?* La cartomancienne ? C’est chez elle que je suis entrée. À ma connaissance, nous n’avons raconté à personne ce qui s’était passé. On est partis tout droit à l’hôtel, d’après nos notes.

J’essaie de faire le tri dans toutes ces idées qui tourbillonnent dans ma tête.

— Qu’est-ce que tu es allée faire dans notre ancienne propriété, Charlize ?

Mon pouls s’accélère. Je me lève.

— Il y a quelque chose à boire, ici ? J’ai soif.

J’aperçois le distributeur mais je n’ai pas d’argent sur moi. C’est là que mon père glisse la main dans sa poche et en sort quelques pièces qu’il pose sur la table.

— Vous avez le droit de garder de l’argent, ici ?

L’air soupçonneux, il hoche la tête. Je me précipite vers la machine, y glisse les pièces. Puis je me retourne vers lui. Il ne me regarde plus, trop occupé à contempler ses mains croisées sur la table.

J’attends que ma bouteille tombe dans le bac, puis je prends le temps de l’ouvrir et d’en boire une gorgée. Cet homme me donne le trac, je ne sais pas pourquoi. J’ignore comment Charlie pouvait soutenir son regard. Je suppose que si j’avais des souvenirs de lui en tant que père, je n’éprouverais pas les mêmes sentiments. Mais bon, justement je n’en ai plus, et je ne capte que ce que je vois de lui en ce moment. Pour l’instant, je ne vois qu’un détenu. Une pâle imitation d’un homme aux yeux noirs et tout ronds.

Je manque d’en laisser tomber mon soda. Tous les muscles de mon corps se figent. Je revois la description que Silas ou moi-même avons faite de la Crevette, Cora.

« On l’appelle la Crevette, car elle a tout d’une crevette : le teint rose, les cheveux fins et des yeux noirs et tout ronds. »

Merde. Merde, merde, merde.

Brett est le père de Cora ?

Cette fois, il me regarde de nouveau. Il doit se demander ce que je fabrique.

Je reviens dans sa direction, me rassieds à la table sans rien laisser paraître des pensées qui me tourmentent. Puis je plante mes yeux dans les siens.

— On va jouer à un jeu, lui dis-je.

Il hausse un sourcil amusé.

— Si tu veux.

— On va faire comme si j’avais perdu la mémoire. Je ne suis plus qu’une feuille blanche. S’y inscrivent des trucs auxquels je n’aurais jamais fait attention en temps normal, quand je t’adorais sans restriction. Tu me suis… ?

— Pas vraiment, dit-il d’un ton acerbe.

C’est comme ça qu’il réagit quand les gens ne tombent pas sous son charme ?

— Tu as eu une autre fille ? Je ne sais pas, peut-être avec une cinglée capable de me détenir contre mon gré ?

Il blêmit. Aussitôt il nie, de tout son corps qui se détourne, de ses paroles qui me traitent de folle. Mais j'ai bien vu la lueur de panique dans ses yeux, je sais que je tiens là quelque chose.

— Tu as entendu la dernière partie de ma phrase ou tu tiens absolument à sauver les apparences ?

En guise de réponse, il me fusille du regard. J'insiste :

— Elle m'a enlevée, m'a enfermée dans une pièce de sa… de *notre* ancienne maison.

Il déglutit, sa pomme d'Adam s'agite. Je crois qu'il cherche quoi répondre.

— Elle t'a trouvée dans sa propriété, finit-il par dire. Elle a dit que tu avais l'air folle de rage, au point de ne plus savoir où tu te trouvais. Elle n'a pas voulu appeler la police parce qu'elle pensait que tu étais droguée, alors elle a voulu t'aider à te désintoxiquer. Je lui ai donné mon autorisation, Charlize. Elle m'a téléphoné aussitôt qu'elle t'a trouvée dans sa maison.

— Je ne me drogue pas. Et il faut être cinglé pour retenir quelqu'un contre sa volonté.

— Tu aurais préféré qu'elle appelle la police ? Ce que tu disais n'avait aucun sens ! Et tu étais entrée dans sa maison au beau milieu de la nuit !

Je ne sais plus que croire. Le seul souvenir qu'il me reste de cette expérience, ce sont les notes que j'en ai prises.

— Et cette fille est ma demi-sœur ? Cora ?

Il garde les yeux baissés, comme s'il ne pouvait soutenir mon regard. Finalement, je décide de jouer son jeu :

— Tu as intérêt à te montrer honnête avec moi. Avec Silas, on est tombés sur un dossier que Clark Nash cherchait désespérément avant ton procès.

Il ne bronche pas, l'air parfaitement impassible. Il ne me demande même pas ce qu'il y avait dans ce dossier.

— Oui, c'est ta demi-sœur. J'ai eu une liaison avec sa mère.

J'ai presque l'impression de regarder une série à la télévision. Je me demande comment la vraie Charlie prendrait ces révélations. Elle éclaterait en sanglots ? Ou elle se lèverait et partirait en catastrophe ? Ou elle lui collerait son poing en pleine face ? D'après ce que j'ai lu d'elle, je dirais la troisième option.

— Ouh là ! Maman le sait ?

— Oui. Elle l'a découvert après qu'on a perdu la maison.

Quel pauvre type ! Il trompe ma mère, met enceinte une autre femme, et il cache tout à tout le monde jusqu'au moment où il se fait prendre ?

— Après, on s'étonne que maman boive.

Je me rassieds, les yeux au plafond.

— Tu n'as jamais reconnu cette fille ? Elle est au courant, au moins ?

— Oui.

Là, je bous de colère. Pour Charlie, pour cette pauvre fille obligée de fréquenter les mêmes écoles que Charlie et de la voir vivre une vie à laquelle elle n'a jamais eu droit, au point qu'elle a fini par craquer. Pour cette situation pourrie.

J'essaie de faire le point et il ne dit rien. J'aimerais pouvoir constater qu'il est écrasé par la culpabilité mais je ne sais pas trop s'il est capable de se reprocher quoi que ce soit.

— Pourquoi elles habitent dans la maison où j'ai grandi ? C'est toi qui la leur as donnée ?

Cette question lui fait monter un peu de rose aux joues. Il soulève le menton, ses yeux virent de gauche à droite, et il me répond d'une voix si basse que j'ai du mal à l'entendre :

— Cette femme était l'une de mes clientes, Charlize. Mais aussi une erreur. J'avais rompu il y a des années, en fait un mois avant qu'elle

n’apprenne qu’elle était enceinte. On a passé un accord : je l’aiderais financièrement, mais ce serait tout. Ça valait mieux ainsi pour tout le monde.

— Autrement dit, tu as acheté son silence ?

— Charlize… J’ai commis une erreur. Crois-moi, je l’ai payée assez cher. Cette femme a dépensé tout l’argent que je lui avais envoyé, dans l’achat aux enchères de notre ancienne maison. Juste pour me narguer.

Ainsi, elle est rancunière. Et peut-être un peu folle aussi. Tout ça à cause de mon père ?

C’est encore pire que je ne le croyais.

— Tu as vraiment fait ce dont on t’accuse ? Puisqu’on en est à se dire la vérité, j’ai le droit de savoir.

Il regarde autour de lui pour vérifier si on nous écoute.

— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ? murmure-t-il. Ça ne te ressemble pas.

— J’ai dix-sept ans. Je crois que j’ai le droit de changer.

Ce mec. J’ai envie de l’envoyer promener mais, d’abord, il doit me répondre.

— C’est Clark Nash qui t’a fourré ces idées dans la tête ? demande-t-il d’un ton accusateur. Tu t’es remise avec Silas ?

Maintenant, il essaie de m’accuser. Mais ça ne marche plus.

— Oui, papa. J’ai repris avec Silas. On est très amoureux et très heureux. Merci de t’en soucier, dis-je, en esquissant un sourire angélique.

Il serre la mâchoire et les poings. Les veines deviennent proéminentes sur ses tempes.

— Charlize, tu sais ce que j’en pense.

Cette fois, j’explose. Je me lève d’un bond, renversant ma chaise derrière moi.

— Je vais te dire ce que moi j’en pense, papa. Tu as bousillé je ne sais pas combien de vies, tu croyais que l’argent pourrait racheter des fautes. À

cause de toi, maman s’est mise à boire. Tu as laissé tes propres filles sur la paille, même pas un modèle sur qui elles puissent s’appuyer. Sans parler de tous ces gens que tu as escroqués avec ton entreprise. Et il faut encore que tu accuses les autres. Tu n’es qu’un pauvre type incapable d’assumer. Et le plus nul des pères ! Je ne connais pas très bien Charlie et Janette, mais je crois qu’elles méritent mieux que ça.

Je tourne les talons et m’en vais, non sans ajouter une dernière phrase pour la route :

— Adieu, Brett. Je te souhaite une belle vie !

6

Silas

Je suis assis en tailleur sur le capot de la voiture, adossé au pare-brise, à prendre des notes, quand je la vois revenir. Elle est restée plus d'une heure à l'intérieur, alors j'ai fini par faire ce qu'elle me conseillait, en retournant surveiller nos frère et sœur. Je me redresse pour l'accueillir. Je ne lui demande pas si elle a découvert quelque chose, j'attends qu'elle en parle d'elle-même. Mais on dirait qu'elle n'a pas très envie d'échanger pour le moment.

Elle va directement à la voiture, non sans m'avoir jeté un bref regard au passage. Je l'observe. Tout d'un coup, elle se dirige vers l'avant, retourne à l'arrière, puis à l'avant. Puis à l'arrière encore.

Janette ouvre la portière et descend.

— Qu'est-ce que le meilleur papa tôlard avait à raconter ?

Charlie s'immobilise.

— Tu savais pour Cora ?

— Cora ? Cora qui ? demande Janette, en secouant la tête.

— La Crevette ! Tu savais qu'il était son père ?

Janette en reste bouche bée. Quant à moi, je saute à terre.

— Attends, dis-je à Charlie. Répète ?

Elle se passe les mains sur le visage, pousse un soupir.

— Silas, tu avais raison. On n'est pas en plein rêve.

Elle semble dévorée par la peur. Une peur qu'elle n'avait pas connue depuis son réveil, la tête vide de tout souvenir, il y a quelques heures, et qui maintenant semble la submerger.

Je m'approche d'elle, tends la main pour l'apaiser.

— Charlie. C'est bon. On va trouver une solution.

Mais elle recule en secouant la tête.

— Et si on n'y arrive pas ? Et si ça recommence encore ?

Elle se remet à aller et venir, les deux mains nouées derrière la nuque.

— Et si ça recommence sans arrêt jusqu'à la fin de nos jours ?

Sa poitrine se soulève et s'abaisse. Elle respire de plus en plus lourdement.

— Qu'est-ce qui te prend ? lance Janette avant de se tourner vers moi :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Landon m'a rejoint, alors je me tourne vers lui :

— J'emmène Charlie faire un tour. Tu peux expliquer à Janette ce qui nous arrive ?

Les lèvres serrées, mon frère finit par hocher la tête.

— Entendu. Mais elle va nous prendre pour de foutus menteurs.

J'attrape Charlie par le bras. Elle a le visage baigné de larmes qu'elle essuie d'un geste agacé, en maugréant :

— Il menait une double vie. Comment il a pu lui faire ça ?

— À qui ? À Janette ?

Elle s'arrête :

— Non. Pas à Janette. Pas à Charlie. Pas à ma mère. À Cora. Comment il a pu laisser tomber sa propre fille ? Il est infect, Silas. Comment Charlie n'a pas compris ça ?

Elle s'inquiète pour la Crevette ? La fille qui a participé toute une journée à sa *séquestration* ?

— Respire un peu, lui dis-je en la saisissant par les épaules. Tu ne l'avais sans doute jamais vu sous cet angle. Il était gentil avec toi. Tu aimais en lui la personne qu'il prétendait être. Et puis tu ne vas pas te mettre à plaindre cette fille, maintenant. Elle a aidé sa mère à t'enfermer contre ton gré.

Mais elle secoue la tête dans tous les sens.

— Elles ne m'ont fait aucun mal. Je l'ai souligné dans ma lettre. Elles n'ont pas été gentilles, d'accord, mais c'est moi qui suis entrée dans leur maison ! En fait, j'ai dû la suivre le soir où je n'ai pas pris le taxi. Sa mère a dû me croire défoncée parce que je ne me rappelais rien du tout, et comment le lui reprocher ? Après j'ai encore oublié qui j'étais et j'ai dû paniquer.

Dans un nouveau soupir, elle marque une pause. Quand elle relève les yeux sur moi, elle semble plus calme. Elle humecte ses lèvres et reprend :

— Je ne crois pas qu'elle soit pour quelque chose dans ce qui nous est arrivé. C'est juste une femme triste et à moitié folle, qui hait mon père et aura voulu venger sa fille pour la façon dont je l'avais traitée. Sauf que c'est nous qui les avons mêlées à notre histoire. Depuis le début, on n'arrête pas de chercher qui a pu nous faire ça. Mais… et si… si c'était nous qui nous faisions ça l'un à l'autre ?

Je la lâche, recule d'un pas. Elle s'assied sur le trottoir, se prend la tête entre les mains. On n'aurait jamais pu se faire ça volontairement.

— Je ne crois pas, Charlie, dis-je en m'asseyant près d'elle. Comment on s'y serait pris ? Comment deux personnes peuvent-elles à plusieurs reprises tout oublier en même temps ? Ça m'a l'air d'un truc trop sophistiqué pour nous.

— Dans ce cas, si c'était trop sophistiqué pour nous, ça l'était pour mon père, pour Cora, pour sa mère, pour maman, pour tes parents. Si on n'est pas capables de provoquer ça, eux non plus.

— Je sais.

Elle se passe un pouce sur la bouche.

— Alors, si ce ne sont pas les autres qui nous ont fait ça… qui ça peut être ?

Je sens ma nuque se raidir et je la masse en fixant le ciel.

— Quelque chose d'autre, de plus puissant…

— Qu'est-ce qui est plus puissant ? L'univers ? *Dieu* ? C'est le début de l'apocalypse ?

Elle se relève, recommence à faire les cent pas.

— Tu crois qu'on était croyants, avant ?

— Je ne sais pas. En tout cas, j'ai plus prié ces derniers jours que dans le reste de ma vie.

Je me lève à mon tour, lui prends les mains et l'entraîne vers la voiture.

— Je veux savoir tout ce qu'a dit ton père. On rentre et tu écriras ça pendant que je conduirai.

Nos doigts s'entrelacent et on repart ensemble, pour bientôt trouver une Janette adossée à la portière passager, l'air mauvais.

— Alors comme ça, vous avez tout oublié ? Tous les deux ?

En fait, elle ne regarde que Charlie.

Je lui fais signe d'aller s'asseoir à l'arrière avec Landon puis ouvre la portière avant, tandis que Charlie lui répond :

— Oui, tout. Et je te jure que ce n'est pas pour rigoler. Je ne sais pas quel genre de sœur j'ai été pour toi, mais je te jure que je n'aurais jamais pu inventer une histoire pareille.

— T'inquiète, tu es une sœur merdique depuis deux ans. Mais si ce que Landon vient de me dire est vrai, si vous avez vraiment perdu la mémoire tous les deux, ça explique pourquoi personne ne m'a souhaité bon anniversaire aujourd'hui, bande de nuls.

Elle ouvre alors la portière, s'engouffre sur le siège arrière et claque la porte avec violence.

— Ouille ! soupire Charlie.

— Comment ? dis-je. Tu as oublié l’anniversaire de ta petite sœur ? Quelle égoïste !

Elle me tape sur la poitrine d’un geste amusé. Je lui saisis la main au vol et, à ce moment-là, je sens qu’il se passe quelque chose entre nous, le temps d’un clin d’œil, une courte seconde où elle semble ressentir de nouveau ce qu’elle a un jour éprouvé pour moi.

Mais elle cligne des paupières, retire sa main et grimpe dans la voiture.

7

Charlie

Ce n’est quand même pas ma faute si l’univers me punit. *Nous* punit.

Silas et moi.

J’oublie sans cesse qu’il prend aussi cher que moi, ce qui prouve sans doute mon narcissisme. *Super.* Je pense à cette sœur dans la voiture, qui passe un anniversaire minable. Et à cette demi-sœur dans mon ancienne maison, avec sa mère psychotique, et que, d’après mes journaux, je n’ai cessé de harceler depuis une dizaine d’années. Je suis une dégueulasse, comme fille et comme sœur.

Au fond, je n’ai peut-être plus *envie* de retrouver mes souvenirs.

Je regarde par la fenêtre toutes ces stupides voitures qu’on dépasse. Peut-être bien que j’ai perdu la mémoire, mais je peux encore m’arranger pour que Janette n’oublie pas cette journée.

— Hé, Silas, dis-je. Tu peux me chercher quelque chose sur ce beau GPS ?

— Oui. Quoi ?

Je ne connais pas du tout la fille assise à l’arrière, mais je parie qu’elle est imbattable en jeux vidéo.

— Une galerie de jeux d’arcade.

Aussitôt, Landon et Janette se redressent sur le siège arrière. *Gagné !* Passé la puberté, tous les humains aiment les arcades. C'est un fait acquis.

— Drôle de moment pour jouer à ça, observe Silas. Tu ne crois pas qu'on devrait…

— Je crois qu'on devrait jouer à des jeux. C'est l'anniversaire de Janette.

Je lui fais les gros yeux pour lui faire comprendre que ce n'est pas le moment de discuter. Il plisse les lèvres en cul de poule, comme pour dire « Oh ! », et lève le pouce sur son volant. Chose que déteste Charlie, je le sens à la réaction de son corps.

Silas trouve une galerie dans les parages. Une fois arrivé, il sort son portefeuille, cherche une carte de crédit.

Janette me lance un regard gêné mais je hausse les épaules. Je connais à peine ce type. Qu'est-ce que ça peut faire s'il dépense son argent pour nous ? D'ailleurs, moi, je n'ai pas un sou. Mon père a tout perdu et celui de Silas en a encore, donc c'est normal. *Non seulement je suis narcissique, mais de plus je sais très bien me trouver des excuses.*

On emporte nos jetons dans des gobelets en carton et, dès qu'on se retrouve dans la galerie, Janette et Landon filent de leur côté. Ensemble. Je les désigne du regard à Silas. J'articule silencieusement : « *Tu vois ?* »

— Viens, propose-t-il. On va se prendre une pizza pendant que les enfants s'amusent.

Il me décoche un clin d'œil. Je réprime un sourire.

On se trouve une table dans un box et je m'installe sur la banquette, les bras autour des genoux.

— Silas. Et si ça devait tout le temps nous arriver ? Cette spirale de l'oubli ? Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je ne sais pas. On se retrouverait chaque fois. Ce n'est pas mal, si ?

Pas mal… Il plaisante ou quoi ? La situation l'est.

— Tu connais beaucoup de gens qui veulent passer toute leur vie sans savoir qui ils sont ?

— Je suis prêt à refaire ta connaissance tous les jours, Charlie, et ne crois pas que je m'en lasserais.

Je me sens étouffer, je détourne les yeux. C'est mon credo avec Silas : *ne le regarde pas, ne le regarde pas, ne le regarde pas.*

— Tu es malade, dis-je.

Mais non, bien sûr, c'est un romantique aux paroles puissantes. Tout le contraire de Charlie, ça je peux l'affirmer. Pourtant, elle aimerait bien, ça aussi je peux l'affirmer. Si seulement Silas pouvait lui prouver que tout cela n'est pas un mensonge ! Son cœur se serre chaque fois qu'elle le regarde. Comme si ma raison me tirait par la manche… et j'ai chaque fois envie de l'envoyer promener.

Dans un soupir, j'ouvre un petit paquet de sucre que je répands sur la table. C'est épuisant d'être ado. Silas me regarde dessiner des figures dans la poudre et finit par me saisir le poignet.

— On va trouver une solution, m'assure-t-il. On est en bonne voie.

Je m'essuie les mains sur mon pantalon.

— D'accord.

Sauf que je sais qu'on n'est sur aucune voie. On est juste aussi perdus que ce matin en se réveillant à l'hôtel.

Je suis également une menteuse. *Narcissique, angélique, menteuse.*

Janette et Landon arrivent en même temps que les pizzas. Ils se glissent à côté de nous en pouffant encore de rire. Depuis ce matin que je connais ma sœur, c'est la première fois que je lui vois la mine réjouie. Je n'en déteste que davantage le père de Charlie. Pour avoir perturbé une ado. *Deux*, si je me compte dans le lot. Enfin… *trois*, maintenant que je sais pour Cora.

Je regarde Janette mordre dans sa pizza. Les choses ne devraient pas se passer ainsi. Si seulement je pouvais me sortir de ce… cet état… je pourrais

m’occuper d’elle. Ça irait mieux. Pour nous deux.

— Charlie, lance-t-elle en reposant sa part. Tu viendras jouer avec moi ?

— Oui, bien sûr, dis-je attendrie.

Là, elle s’épanouit complètement, et mon cœur en tressaille d’émotion. D’un regard en coin, j’aperçois Silas qui nous contemple, les yeux humides ; les coins de sa bouche s’étirent en un petit sourire.

8

Silas

Il fait nuit quand on se gare devant chez Charlie et Janette. Là, petit moment de flottement : je devrais sans doute accompagner Charlie jusqu'à la porte, mais Landon et Janette ont tellement flirté à l'arrière, on ne va pas maintenant s'y mettre tous les quatre.

Janette sort, Landon en fait autant tandis que Charlie et moi restons dans la voiture.

— Ils échangent leurs numéros, dit-elle. C'est mignon.

On les suit des yeux jusqu'à ce que Janette disparaisse dans la maison.

— À nous, dit Charlie en ouvrant sa portière.

Je la rejoins sur le trottoir en espérant que sa mère ne m'a pas vu. Je n'aurais pas le courage d'affronter cette femme ce soir ; malheureusement, c'est ce qui attend Charlie.

Elle se tord les mains nerveusement et je sais qu'elle essaie de gagner du temps car elle n'a aucune envie que je la laisse seule cette nuit. Tous les souvenirs qui occupent sa mémoire se rapportent forcément à nous deux.

— Quelle heure est-il ? demande-t-elle.

Je sors mon téléphone de ma poche.

— Vingt-deux heures passées.

— J’espère que maman dort. Silas…

Mais je l’interromps :

— Charlie, je ne crois pas qu’on devrait se séparer ce soir.

Elle pose sur moi un regard soulagé. Après tout, je suis la seule personne qu’elle connaisse. Ce n’est vraiment pas le moment de perdre notre temps avec des gens dont on ne sait rien.

— Bien, répond-elle. J’allais justement te le proposer.

— N’empêche qu’il faut leur laisser croire que tu es rentrée. Alors vas-y. Fais comme si tu te couchais. Moi, je vais déposer Landon à la maison et je reviens te chercher dans une heure.

— Entendu. On se retrouve au bout de la rue. D’après toi, où est-ce qu’on devrait aller ensuite ?

J’y réfléchis un instant. Il vaudrait sans doute mieux qu’on passe la nuit chez moi, ne serait-ce que pour vérifier s’il n’y reste pas encore des indices qui pourraient nous servir.

— Je te ferai monter en douce dans ma chambre. On a beaucoup de choses à faire, cette nuit.

Elle baisse les yeux.

— Monter ? demande-t-elle avec curiosité.

Elle inhale lentement une bouffée d’air que j’entends siffler entre ses dents.

— Silas ?

Elle relève les yeux, plisse les paupières, et je me demande ce qui me vaut ce regard accusateur.

— Tu ne me mentirais pas, au moins ?

Je ne suis pas sûr d’avoir bien entendu.

— Comment ça ?

— J’ai remarqué des trucs. Des *petits* trucs.

J’en suis tout retourné. *Qu’est-ce que j’ai dit ?*

— Charlie… je ne vois pas trop où tu veux en venir.

Elle recule, pose un instant la paume sur sa bouche.

— Comment tu sais qu'il faut monter pour aller dans ta chambre ? demande-t-elle d'un ton accusateur.

Merde. J'ai bien dit « monter ».

Elle poursuit sur sa lancée :

— Et, tout à l'heure à la prison, tu as dit que tu priais beaucoup ces derniers jours, alors qu'en principe on ne se rappelle rien avant aujourd'hui. D'ailleurs, ce matin… quand je t'ai dit que je m'appelais Delilah ? J'ai bien vu que tu essayais de ne pas sourire. Parce que tu savais que je mentais.

Sa voix commence à vaciller entre peur et soupçon. Je lève la paume pour la rassurer, mais elle recule encore vers sa maison.

Je ne suis pas sûr de savoir comment lui répondre. Je n'ai pas envie de la voir courir se réfugier dans cette demeure qui la terrifiait il n'y a pas cinq minutes. *Aussi, pourquoi lui ai-je menti ce matin ?*

— Charlie, s'il te plaît, n'aie pas peur de moi.

Maintenant, elle fonce vers la porte, alors je la rattrape, l'entoure de mes bras, la serre contre moi. Comme elle se met à hurler, je lui couvre la bouche de ma main.

— Calme-toi. Je ne te ferai aucun mal.

Il ne manquerait plus qu'elle ne me fasse pas confiance. D'un mouvement brusque, elle essaie de se dégager.

— Tu as raison, Charlie. Tu as raison. Je t'ai menti. Mais calme-toi deux secondes et je vais t'expliquer.

Alors que je ne l'ai toujours pas lâchée, elle envoie un coup de pied dans la porte, nous balançant tous les deux en arrière. Je lâche prise et elle essaie de se relever mais je parviens à la rattraper, à la plaquer au sol. Elle me contemple avec de grands yeux effrayés mais, au moins, elle ne crie plus.

— Arrête ! lui dis-je.

Elle fond en larmes.

— Pourquoi tu as menti ? Pourquoi tu fais semblant que ça t'est arrivé aussi ?

Elle se débat de plus belle, alors je resserre mon étreinte.

— Je ne fais pas semblant, Charlie ! Moi aussi j'ai tout oublié. Seulement ça ne m'est plus arrivé aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi. Je ne me rappelle que ces deux derniers jours, voilà. Je te le jure.

On se regarde un instant ; elle essaie encore de se dégager, sans grande conviction, mais j'ai l'impression qu'elle est également prête à m'écouter :

— Je ne voulais pas que tu aies peur de moi, ce matin, alors j'ai fait comme si ça me reprenait moi aussi. Je te jure que, jusque-là, ça m'est arrivé autant qu'à toi.

Elle s'immobilise, tourne la tête de côté, ferme les yeux, complètement épuisée. Au sens émotionnel autant que physique.

— Pourquoi ça arrive ? Pourquoi nous ? demande-t-elle d'un ton las.

— Je ne sais pas.

Je lui lâche un bras, écarte quelques mèches de son visage avant d'ajouter :

— Je ne sais pas, Charlie. Je vais te laisser, maintenant. Je vais me relever, partir dans ma voiture. Dès que j'aurai déposé Landon, je reviens te chercher, d'accord ?

Elle fait oui de la tête mais ne soulève pas les paupières pour autant. Je la lâche, me remets debout, la regarde s'asseoir puis reculer encore avant de se lever.

— Je mentais juste pour te protéger, pas du tout pour te blesser. Tu me crois, j'espère ?

Tout en se frottant les bras, elle laisse échapper un « Oui » à peine audible, avant de s'éclaircir la gorge :

— Reviens dans une heure. Et ne me mens plus jamais.

J'attends qu'elle entre dans la maison, avant de regagner ma voiture.

— Qu'est-ce que vous foutiez ? demande Landon en démarrant.

— Rien. Je lui souhaitais bonne nuit.

J’observe sa maison quand la voiture démarre. Je ramasse toutes nos affaires à l’arrière, puis j’explique :

— Je retourne à *Jamais Jamais* chercher ma Land Rover.

— Tu te rappelles qu’on l’a bousillée hier soir en essayant de casser une grille ? demande Landon en rigolant.

Je me rappelle. J’y étais.

— Elle doit encore rouler, non ? Ça vaut la peine d’essayer, et puis je ne vais pas me servir continuellement de… elle est à qui cette voiture, au fait ?

— À maman. Je lui ai envoyé un texto ce matin pour lui dire que la tienne était en réparation et qu’on avait besoin de la sienne aujourd’hui.

Je savais que c’était un mec bien. Je change quand même de conversation :

— Et Janette… alors ?

Il détourne la tête.

— Ta gueule.

* * *

L’avant de la Land Rover paraissait complètement enfoncé. Mais il semble que les dégâts aient atteint surtout la carrosserie, car elle a démarré au quart de tour.

J’ai dû me retenir pour ne pas enfoncer de nouveau la grille en engueulant cette malade qui nous a embarqués sur une fausse piste, mais je n’ai rien dit. Le père Wynwood a déjà fait assez de mal comme ça.

Je me rends tranquillement chez Charlie et me gare au bout de la rue, comme promis. J’envoie un texto pour lui faire savoir que j’ai changé de véhicule.

En l’attendant, je commence à énumérer mentalement diverses théories. Difficile d’écarter toute superstition pour donner un éclaircissement à notre

situation ; les seules choses qui me viennent à l’esprit relèvent de la science-fiction.

Un mauvais sort.

Des extraterrestres.

Un voyage dans le temps.

Une tumeur au cerveau pour chacun de nous ?

Tout cela n’a aucun sens.

Je prends des notes quand la portière passager s’ouvre sur Charlie qui entre dans un courant d’air frais. J’aimerais tellement que la brise la pousse jusqu’à moi. Elle a les cheveux humides et elle a changé de vêtements.

— Salut.

— Salut, répond-elle en attachant sa ceinture. Qu’est-ce que tu écris ?

Je lui tends mon carnet et mon stylo, puis je démarre. Elle se met à lire mon inventaire.

— – Ça ne rime à rien, Silas, commente-t-elle. On s’est disputés la veille au soir du jour où ça nous est arrivé. Le lendemain, on ne se rappelait plus rien, à part certains livres et l’art de la photo. Ça s’est reproduit toute une semaine, jusqu’au moment où tu n’as plus perdu la mémoire, tandis que moi, si.

Elle remonte ses genoux contre elle et tapote le stylo contre le carnet.

— – Qu’est-ce qui nous échappe ? Il doit bien y avoir quelque chose. Je n’ai aucun souvenir d’avant ce matin. Alors, qu’est-ce qui s’est passé hier pour que tu cesses d’oublier ? Il s’est passé quelque chose hier soir ?

Je ne réponds pas immédiatement. Je réfléchis à ses questions. Jusqu’à présent, on supposait que toute cette situation était due à d’autres personnes. On a pensé à la Crevette, puis à sa mère. Pendant un certain temps, j’ai voulu en accuser le père de Charlie. Mais ce n’est peut-être rien de tout cela. Ça n’a peut-être rien à voir avec d’autres gens et tout avec nous.

On arrive chez moi pas plus avancés que ce matin. Qu’il y a deux jours. Que la semaine dernière.

— On va passer par la porte de derrière, au cas où mes parents ne dormiraient pas.

Ce n'est pas le moment qu'ils surprennent Charlie en train de se faufiler dans ma chambre. En passant par-derrière, on évitera le bureau de papa.

La porte n'est pas fermée à clef, aussi j'entre le premier. Quand j'ai vérifié que la voie était libre, j'attrape Charlie par la main, l'entraîne dans l'escalier qu'on grimpe en douce jusqu'à ma chambre. Une fois le loquet fermé, on se retrouve à bout de souffle devant le lit.

— C'était marrant, s'esclaffe-t-elle en s'y laissant tomber. Je parie qu'on a déjà fait ça.

Elle se redresse, écarte ses cheveux de ses yeux, regarde autour d'elle ces lieux qu'elle ne connaît pas. Je ressens immédiatement ce désir qui me rappelle mon impression cette nuit, à l'hôtel, quand elle s'est endormie dans mes bras. L'impression que je suis capable de tout pour me rappeler ce que c'était que de l'aimer. *Si seulement ça pouvait revenir…* Pourquoi a-t-on rompu ? Pourquoi s'est-on laissé influencer par tout ce qui est arrivé entre nos familles ? Vu de l'extérieur, je jurerais qu'on était devenus de véritables âmes sœurs, avant de lâcher prise. *Pourquoi a-t-on cru qu'on pourrait manipuler le destin ?*

Je marque une pause.

Assise au bord du lit, elle me dévisage, l'air de savoir ce qu'il se passe dans ma tête.

— Tu as un souvenir qui te revient ?

Je prends place sur la chaise de mon bureau, me penche vers elle, lui saisis les mains, les serre.

— Non. Mais… j'ai peut-être une théorie.

— Vas-y !

Je suis sûr que ça semblera encore plus extravagant sorti de ma bouche.

— Bon… tu vas sans doute trouver ça idiot. Mais cette nuit… quand on était à l'hôtel…

Elle hoche la tête, m'encourageant à poursuivre.

— L'une de mes dernières pensées avant de m'endormir tournait autour de ce sentiment de vide que j'éprouvais quand tu avais disparu. Et quand je t'ai retrouvée, je me suis enfin senti dans la peau de Silas Nash. Jusque-là, je ne me sentais personne. Et je me rappelle m'être juré avant de m'endormir que je ne permettrais jamais plus qu'on s'éloigne l'un de l'autre. Alors je me suis dit…

Je lui lâche les mains, me relève, fais les cent pas dans la pièce, jusqu'à ce qu'elle me rejoigne. Je ne sais pas pourquoi, ça me gêne d'exprimer à haute voix de telles idées. C'est ridicule. Mais il faut dire que plus grand-chose n'a de sens, en ce moment.

Je me frotte la nuque, regarde Charlie dans les yeux.

— Et si… quand on a rompu… on avait faussé notre destin ?

Je m'attends à la voir éclater de rire, mais non, elle a juste la chair de poule ; si bien qu'elle retourne s'asseoir sur le lit en se frottant les bras.

— C'est idiot, marmonne-t-elle.

Mais elle n'a pas l'air trop convaincue, ce qui signifie peut-être que, quelque part, elle approfondirait bien le sujet.

Je me rassieds sur ma chaise, face à elle.

— Et si on était faits l'un pour l'autre ? Et si, en s'y opposant, on avait provoqué une sorte de… je ne sais pas… de brèche ?

Elle lève les yeux au ciel.

— – Autrement dit, d'après toi, l'univers a balayé tous nos souvenirs parce qu'on a *rompu* ? Ça semble un peu narcissique.

Je secoue la tête, perplexe.

— Je m'en rends compte. Pourtant, dans l'absolu, si les âmes sœurs existaient ? Et si, une fois réunies, elles ne pouvaient plus se séparer ?

Charlie joint les mains sur ses genoux.

— Comment ça expliquerait que tu as gardé ta mémoire cette fois-ci et pas moi ?

— Laisse-moi y réfléchir un peu.

Tandis que je me remets à faire les cent pas, elle attend patiemment. Je tends un doigt.

— Écoute-moi.

— Je suis tout ouïe.

— On s’aime depuis notre enfance. Apparemment, ce lien a toujours existé dans notre vie. Du moins jusqu’à ce que des facteurs extérieurs s’en mêlent. Cette histoire entre nos pères, cette haine qui a détruit nos familles. Et toi qui m’en voulais tellement d’avoir cru ton père coupable. Ne me dis pas que ça n’a pas eu de conséquence, Charlie.

Je saisis le carnet dans lequel j’écrivais encore tout à l’heure, compare les souvenirs qui nous reviennent naturellement, et ceux qu’on oublie.

— Tu vois, on garde la mémoire des choses qui ne nous ont pas été inculquées de force. Les choses pour lesquelles on a conçu une certaine passion. Tu te souviens de certains livres, je me rappelle comment faire fonctionner un appareil photo. On n’a pas oublié les paroles de nos chansons préférées, ni certains événements, historiques ou non. Mais les choses qui nous ont été inculquées de force, on les a oubliées. Par exemple, le football.

— Et les gens ? Pourquoi on a oublié tous les gens de notre entourage ?

— – Si on s’en souvenait, on aurait aussi d’autres souvenirs ; comment on les a connus, l’influence qu’ils ont eue sur notre vie.

Je me gratte la tête, perdu dans mes pensées.

— – Je ne sais pas, Charlie. Ça ne tient pas vraiment debout. Pourtant, hier soir, j’ai de nouveau senti un lien avec toi. Comme si je t’aimais depuis des années. Et ce matin… Je n’ai donc pas perdu la mémoire, au contraire de toi. Ça doit bien signifier quelque chose.

— Des âmes sœurs ? souffle-t-elle. C’est aussi idiot que ton histoire de mauvais sort.

— Ou que deux personnes prises d’amnésie en même temps ?

Elle plisse les yeux, se mordille le bout du pouce.

— Alors explique-moi comment tu peux sentir que tu es retombé amoureux de moi en à peine deux jours. Et, si on est des âmes sœurs, pourquoi je ne suis pas retombée amoureuse, moi ?

— Tu as passé ce long moment enfermée dans ton ancienne maison, tandis que je ne faisais que te chercher. Je découvrais nos lettres d'amour, j'inspectais ton téléphone, je feuilletais ton journal. En te retrouvant, hier, j'avais l'impression de déjà te connaître. En lisant tout ce qui se rapportait à notre passé, je me reconnectais à toi, en quelque sorte… comme si d'anciens sentiments me revenaient. Tandis que pour toi… je restais un total inconnu.

Nous sommes de nouveau assis tous les deux. Plongés dans nos pensées. En train de penser que nous n'avons peut-être jamais été aussi prêts de comprendre ce qui se passe.

— Alors, d'après toi… on était bien des âmes sœurs. Mais des événements extérieurs nous auraient anéantis, nous et notre amour ?

— Oui. Peut-être. Je crois.

— Et ça se reproduira jusqu'à ce qu'on y remédie nous-mêmes ?

Je hausse les épaules, car je ne suis pas trop sûr de moi. Ce n'est qu'une théorie. Mais elle est plus vraisemblable que tout ce qu'on a imaginé jusqu'ici.

Cinq minutes s'écoulent sans qu'on ne prononce plus un mot, jusqu'à ce que Charlie tombe en arrière et finisse par soupirer :

— Tu sais ce que ça signifie ?

— Non.

Elle se redresse sur ses coudes.

— Si c'est vrai… tu n'as que trente-six heures pour me faire tomber amoureuse de toi.

J'ignore si on progresse ou si on va piétiner le temps qu'il nous reste dans une impasse, mais je serais bien d'accord pour sacrifier les prochaines

trente-six heures à cette théorie. Je m'allonge à côté d'elle et on poursuit notre conversation les yeux au plafond.

— – Alors, Charlie chérie, si on commençait ?

Elle place un bras sur ses yeux et gémit :

— – Je ne te connais pas trop mais j'ai l'impression que ça va bien t'amuser.

Je souris parce que je sais qu'elle a raison.

— C'est sûr. En attendant, il faudrait tâcher de dormir parce que, demain, ton petit cœur va beaucoup battre.

Je règle le réveil sur six heures, afin qu'on soit levés et sortis de la maison avant tout le monde. Charlie s'installe près du mur et s'endort en quelques minutes ; quant à moi, j'ai l'impression que ça va me prendre un peu plus de temps, alors je sors un de ses journaux.

Silas est dingue.

Mais… génialement dingue. Je rigole trop avec lui ! Il a inventé un jeu auquel il me force parfois à jouer, et qu'il a appelé Silas a dit. C'est exactement la même chose que Jacques a dit, mais bon… avec son nom à la place. En plus cool.

Aujourd'hui, on était sur Bourbon Street et il faisait si chaud qu'on transpirait tous les deux. On devait se retrouver une heure plus tard avec des amis. D'habitude je suis la plus râleuse des deux, mais là, Silas étouffait et c'était lui qui se plaignait.

Et puis, on est passés devant ce type sur un tabouret, qui s'était entièrement peint en argenté pour avoir l'air d'un robot. Au pied du tabouret, il y avait une pancarte : « Posez-moi une question. Obtenez une vraie réponse. Pour 25 cents seulement. »

Silas m’a tendu une pièce que j’ai jetée dans le pot en demandant : « Quel est le sens de la vie ? »

Il a tourné la tête vers moi d’un mouvement mécanique, m’a regardée dans les yeux et, d’une impressionnante voix de robot, il a dit : « Tout dépend de la vie à laquelle tu veux donner un sens. »

Encore un piège à touristes. Du coup, j’ai précisé ma question pour ne pas complètement gaspiller notre argent. « Bon. Quel est le sens de ma vie ? »

Avec des gestes saccadés, il est descendu de son tabouret, s’est penché pour récupérer ma pièce et venir la replacer dans ma paume. Il a regardé Silas, puis moi, avant de déclarer en souriant : « Toi, ma petite, tu l’as déjà trouvé le sens de ta vie. Il ne reste plus… qu’à danser. »

Et là, il s’est mis à danser. Génialement… Pas juste comme un robot. Il arborait ce large sourire béat, levait les bras comme une ballerine et dansait comme si personne ne le voyait.

C’est là que Silas m’a pris la main, en disant d’un ton de robot : « Danse. Avec. Moi. » Il a essayé de m’entraîner dans une valse avec lui mais non. Trop la honte.

Je me suis dégagée, seulement il m’a entourée de ses bras en posant, comme ça lui arrive parfois, sa bouche juste sur mon oreille. Il sait que j’adore ça, c’était de la triche. « Silas a dit : danse. »

Je ne sais pas ce qui lui a pris. Je ne sais pas si c’est parce qu’il se fichait éperdument qu’on nous regarde, ou juste parce qu’il me parlait de

cette voix idiote… toujours est-il que je suis tombée amoureuse de lui aujourd'hui.

De nouveau. Pour la dixième fois, peut-être.

Alors j'ai fait ce qu'il m'a demandé. J'ai dansé. Finalement, c'était marrant. Trop marrant. On a dansé à travers Jackson Square et on dansait encore quand nos amis sont arrivés. On transpirait plus que jamais, on était à bout de souffle et, si j'avais fait partie des spectateurs, j'aurais sans doute plissé le nez d'un air méprisant.

Mais ce n'est plus mon genre. Désormais, je veux être la fille qui danse en pleine rue avec Silas.

Parce qu'il est dingue. C'est pour ça que je l'aime.

Je ferme le journal. *Cela s'est-il vraiment produit ?* J'ai envie d'en lire davantage, mais je crains de finir par tomber sur des histoires qui me plairont nettement moins.

Après voir posé le journal sur ma table de nuit, je m'étends et pose un bras sur elle. Quand on se réveillera demain, il ne nous restera qu'une journée. Je voudrais qu'elle puisse écarter de son esprit tout ce qui nous sépare pour ne plus se concentrer que sur notre relation et rien d'autre.

Quand on connaît Charlie… ce sera difficile. Il va falloir une énergie dingue pour y arriver.

Heureusement… je suis dingue. *C'est même pour ça qu'elle m'aimait.*

9

Charlie

— D’accord, alors comment ça marche ?

Tandis que Silas m’entraîne vers la voiture, je pose question après question :

— On va traverser le bayou en canot pendant que le crabe chantera « Embrasse-la[1] » ?

— Fais pas ta snob.

Là, il s’arrête, m’attire contre lui.

— Charlize, souffle-t-il en regardant d’abord mes lèvres puis mes yeux. Donne-moi juste une petite chance, que je puisse te faire retomber amoureuse de moi.

Je m’éclaircis la gorge en m’efforçant de ne pas me détourner.

— Bon… dis-je. Tu n’es pas trop mal parti. C’est déjà ça.

Il rit. Je me sens si désorientée que je ne sais comment réagir, alors je fais semblant d’éternuer. Il ne dit même pas *à tes souhaits*. Il se contente de me sourire, comme s’il savait que c’était de la comédie.

— Arrête de m’examiner comme ça.

— Justement, Charlie. *Regarde-moi dans les yeux.*

J’éclate de rire.

— Tu as gagné, Silas Nash, dis-je en prenant ma place dans la voiture.

Une fois qu'on a attaché nos ceintures, il m'explique :

— D'après une lettre que tu as écrite, la première fois qu'on a fait l'amour…

— Non. Je ne veux pas parler de ça. Où est-ce que tu as trouvé cette lettre, d'abord ? Je croyais l'avoir cachée.

— Pas assez bien.

Décidément, j'adore quand il flirte ainsi. Même si demain on oublie encore tout, au moins j'aurai passé une bonne journée.

— On va s'amuser quelque part ? Je ne sais plus depuis combien de temps je ne me suis pas amusée.

On rit. Je l'aime bien. Il est d'une compagnie très agréable. Il a peut-être le rire un peu trop facile. On est dans une situation hallucinante et il passe son temps à sourire. Un peu de sérieux, mon vieux. Il plaisante au lieu de s'en inquiéter.

— Bon, répond-il. Je préférerais aller là où, selon la lettre, j'ai fait ce truc avec ma langue, mais…

C'est automatique – ce doit être du pur Charlie – mais, dès qu'il commence à parler, ma main lui tape le bras. Il m'attrape le poignet, l'approche de sa poitrine. Là aussi, j'ai l'impression que ça leur est arrivé mille fois – à Charlie et Silas, pas à ce type et moi.

J'en ai un peu assez qu'il me tienne ainsi, alors je me détache de lui et regarde par la fenêtre.

— Tu essaies trop de résister, observe-t-il. Ça ne va pas nous aider.

Il a raison. Alors je lui prends la main.

— C'est que je suis en train de tomber amoureuse. De tout mon cœur.

— Je me demande si tu es aussi bête quand tu as toute ta mémoire.

De ma main libre, j'allume la radio.

— N'en doute pas.

J’aime bien le faire sourire. Ce n’est pas trop compliqué de lui faire soulever le coin des lèvres, mais pour largement les étirer, je dois mettre les bouchées doubles. Là, il semble tout content et je l’observe du coin de l’œil tandis qu’il conduit. On fait comme si on se connaissait bien, alors que nos esprits ne communiquent pas. Et pourquoi ?

Je fouille dans le sac à dos, à la recherche d’une réponse parmi leurs lettres et leurs journaux.

— Charlize, reprend Silas. Ce n’est pas là que tu trouveras la solution. Reste avec moi, c’est tout ce qui compte.

Je laisse tomber le sac. J’ignore où il nous emmène, et il ne le sait peut-être pas lui-même. Alors qu’on arrive dans un parking, la pluie se met à tomber. Aucune autre voiture ne se trouve dans les parages et j’éprouve un choc en découvrant les bâtiments qui nous entourent.

— Où on est ?

— Je n’en sais rien, dit-il. Mais on devrait sortir de voiture.

— Il pleut.

— Oui. Silas a dit : on sort de la voiture.

— Silas a dit… ? Comme *Jacques a dit* ?

Il se contente de me regarder, l’air d’attendre, alors je hausse les épaules. Franchement, qu’est-ce que j’ai à perdre ? J’ouvre la portière et descends sous la pluie tiède. Je renverse la tête en arrière afin de lui offrir mon visage.

J’entends claquer la portière de Silas et je le vois contourner la voiture en courant pour venir se planter devant moi.

— Silas a dit : fais cinq fois le tour de la Rover.

— Tu sais que tu es très bizarre ?

Il me regarde encore, je hausse une nouvelle fois les épaules et me mets à courir. Ça fait du bien. À chaque pas, je sens ma tension s’apaiser un peu.

En passant devant lui, je ne le regarde pas. Je me concentre pour ne pas trébucher. On dirait que Charlie s’entraînait à la course ou quelque chose

comme ça. Au bout de cinq tours, je m'arrête devant lui. On est tous les deux trempés. Des gouttes d'eau lui coulent des cils et le long de son cou bronzé. Pourquoi ai-je tellement envie de les lécher ?

Ah oui ! On était amoureux. Ou alors c'est juste qu'il est trop canon.

— Silas a dit : va dans ce magasin demander un hot dog. Quand ils te diront qu'ils n'en font pas, tape du pied et crie comme tu l'as fait hier matin à l'hôtel.

— Qu'est-ce que…

Il croise les bras.

— Silas a dit.

Pourquoi j'accepte de faire ça, d'abord ? Je le fusille du regard puis me dirige vers le magasin qu'il me désigne. C'est une agence d'assurance. J'ouvre la porte et trois adultes à l'air bougon lèvent la tête en même temps. Il y en a même un qui ose froncer le nez en me voyant entrer, comme si je ne savais pas que je dégoulinais.

— Je voudrais un menu avec hot dog.

Trois regards vides sont braqués sur moi.

— Vous avez bu ? demande la réceptionniste. Voulez-vous de l'aide ? Quel est votre nom ?

Je tape du pied et pousse un cri à leur glacer les sangs ; ils en laissent tomber ce qu'ils avaient dans les mains.

Je profite de leur surprise pour m'en aller. Silas m'attend de l'autre côté de la porte, plié en deux de rire.

Je lui frappe le bras et on court ensemble vers la Rover.

J'entends mon propre rire se mêler au sien. C'était marrant. On saute dans la voiture et on démarre à l'instant où Grincheux Un, Deux et Trois sortent et nous suivent des yeux.

Silas roule quelques kilomètres avant de se garer dans un autre parking. Cette fois, je vois le panneau scintiller : LES MEILLEURS CAFÉ ET BEIGNETS DE LOUISIANE !

— On est trempés, dis-je sans parvenir à m’empêcher de sourire. Tu te rends compte de ce que ça va faire aux beignets ?

— Silas a dit : mange dix beignets.

— Pourquoi tu te crois obligé de faire le robot quand tu joues à ce jeu ? Ça me fiche la trouille.

Il ne répond pas. On prend une table près de la fenêtre et on commande un café et deux douzaines de beignets.

La serveuse ne semble pas gênée par nos vêtements mouillés ni par le fait que Silas s’exprime d’une voix de robot.

— Elle nous trouve sympas.

— Elle a raison.

Je m’amuse bien. *Est-ce que ça aurait plu à Charlie ?*

À l’arrivée de nos beignets, j’ai tellement faim que je me précipite dessus en geignant de plaisir quand la pâte tiède et sucrée atterrit sur ma langue. Silas m’observe d’un air rieur.

— Tu aimes bien ça, on dirait ?

— En fait, ils sont dégueu. Mais je joue le jeu, c’est tout.

On dévore tout ce qu’on peut jusqu’à ce qu’on se retrouve couverts de sucre glace. Avant de partir, Silas m’en met sur la figure et les cheveux. Je lui en fais autant. Il est trop marrant. Je commence à comprendre pourquoi il plaît tant à Charlie.

---

1. Titre d’une chanson du film *La petite sirène* des Studios Disney (1989).

10

Silas

Elle se prend au jeu. Elle qui ne souriait pour ainsi dire pas ces quelques derniers jours, elle ne peut plus s'arrêter.

— Où va-t-on, maintenant ? demande-t-elle en tapant des mains.

Elle a toujours du sucre glace au coin de la bouche. Je me penche vers elle pour le lui ôter.

— On va au quartier français, lui dis-je. Ça ne manque pas de coins romantiques.

Elle est en train d'examiner les photos de son téléphone portable. Elle lève les yeux au ciel.

— Je me demande à quoi on passait nos soirées, marmonne-t-elle, à part faire des selfies.

— Au moins ce sont de bons selfies.

Elle me toise d'un regard apitoyé.

— C'est contradictoire, ces deux mots. Les bons selfies, ça n'existe pas.

— Permets-moi de ne pas être d'accord. Je les ai regardés.

Elle se retourne vers sa fenêtre mais pas assez vite pour me cacher le rose de ses joues.

* * *

Maintenant qu'on est garés, je n'ai absolument plus aucun objectif. On s'est tant gavés de beignets au petit déjeuner que je ne sais pas trop quand elle sera prête à attaquer le repas suivant.

On passe quelques heures à arpenter les rues, à nous arrêter devant presque chaque boutique. Et cette balade nous occupe assez pour qu'on en oublie notre objectif de la journée. En principe, je devrais la subjuguer, la faire tomber en pâmoison devant moi. *Reprends-toi, Silas.*

Dans Dauphine Street, on passe devant une librairie. Charlie m'attrape par la main.

— Viens, dit-elle en m'entraînant à l'intérieur. Je suis sûre que c'est là que tu trouveras le chemin de mon cœur.

Les livres s'empilent du sol au plafond, dans tous les sens possibles. Même à la caisse, ils cachent la tête de l'employé assis derrière. Ce qui ne l'empêche pas de nous accueillir à notre entrée. Charlie fonce droit vers le fond du petit magasin. Il y a là plus de bouquins qu'on ne pourrait en lire dans toute une vie. Elle passe les doigts sur les dos alignés, les inspecte l'un après l'autre, virevolte en arrivant au bout de l'allée. Elle est dans son élément et ça se voit, qu'elle s'en souvienne ou non.

Finalement, elle sort un livre rouge. J'arrive derrière elle pour lui lancer un nouveau *Silas a dit* :

— Silas a dit… ouvre le livre à une page au hasard et lis-m'en les premières lignes…

Elle se marre.

— Facile.

— Je n'ai pas fini. Silas a dit : lis les phrases aussi fort que possible.

Elle fait volte-face les yeux écarquillés, mais là, un sourire malicieux lui étire les lèvres. Elle se redresse fièrement et brandit le livre devant elle.

— Bien, dit-elle, tu l'auras voulu.

Elle s'éclaircit la gorge puis se lance, d'une voix tonitruante : « ELLE M'A DONNÉ ENVIE DE L'ÉPOUSER ! DE LUI ACHETER UN AVION

MAGIQUE ET DE L'EMMENER LÀ OÙ RIEN DE TRISTE NE POURRAIT ARRIVER ! DE M'ENDUIRE LE TORSE DE CIMENT FRAIS PUIS D'ALLER M'ÉTENDRE SUR ELLE AFIN QU'ON RESTE COLLÉS L'UN À L'AUTRE ET QUE ÇA NOUS FASSE UN MAL DE CHIEN SI ON ESSAYAIT DE SE SÉPARER ! »

Elle termine en riant mais, quand elle prend conscience de ce qu'elle vient de lire, son sourire s'efface. Elle passe la main sur ces mots comme s'ils signifiaient quelque chose de spécial pour elle.

— Trop mignon, murmure-t-elle.

Elle feuillette le livre puis s'arrête sur un autre paragraphe et se remet à lire, d'une voix à peine audible : « *Le destin est la force d'attraction qui pousse nos âmes vers les gens, les lieux et les choses pour qui nous sommes faits.* »

Elle contemple encore le livre un instant, puis elle le ferme et le remet à sa place. Elle prend la précaution d'en écarter deux autres pour le mettre en valeur.

— Tu y crois, toi ? demande-t-elle.

— À quoi, au juste ?

— Que nos âmes sont attirées vers les gens pour qui nous sommes faits ? demande-t-elle, appuyée contre l'étagère de livres, les yeux perdus dans le vague.

J'enroule une de ses mèches sur un doigt avant de répondre :

— Je ne sais pas si j'ai jamais cru aux âmes sœurs mais, pour les vingt-quatre heures à venir, je parierais ma vie dessus.

Elle s'adosse à ce mur de livres, comme pour mieux me faire face. Je suis prêt à parier ma vie sur notre destin, en ce moment. Quelque part, cette fille m'inspire plus de sentiments que je ne saurais en éprouver. Et je ne rêve que d'une chose : qu'il en soit de même pour elle. Qu'elle ne désire rien d'autre, c'est-à-dire… en ce moment… ma bouche sur la sienne.

— Charlie…

Je lâche sa mèche, lui passe une main sur la joue, lui effleure la pommette. J'entends son souffle s'accélérer.

— … Embrasse-moi.

Elle s'appuie à ma paume et, un court instant, je crois qu'elle va le faire. Mais un sourire vient adoucir son expression brûlante.

— Silas n'a pas dit.

Là-dessus, elle se faufile sous mon bras et disparaît dans l'allée. Je ne la suis pas. Je saisis le livre dont elle a lu un extrait et me dirige vers la caisse.

Elle sait ce que je suis en train de faire. Elle m'observe depuis l'allée. Une fois que j'ai acheté le livre, je sors du magasin et laisse la porte se fermer derrière moi. J'attends quelques secondes pour voir si Charlie me suit, mais non. Toujours aussi butée.

J'ouvre mon sac à dos pour y glisser le livre et en sortir l'appareil photo.

Une bonne demi-heure s'écoule avant qu'elle ne sorte enfin. Entre-temps, j'ai pris des centaines de clichés des gens qui passaient, mais aussi du soleil qui s'élevait par-dessus les immeubles, jetant des ombres sur les plus petites choses. Quand enfin Charlie reparaît dans mon paysage, ma batterie est presque à plat.

— Où est mon livre ? demande-t-elle en s'approchant lentement de moi.

Je balance mon sac à dos sur mon épaule.

— Je ne l'ai pas acheté pour toi mais pour moi.

L'air mortifié, elle me suit en ronchonnant :

— Ce n'est pas sympa, Silas. Tu pourrais être plus attentionné, au lieu de faire l'égoïste. Je voudrais tomber amoureuse de toi, pas m'énerver contre toi.

Ce qui me fait rire :

— Pourquoi ai-je l'impression qu'amour et énervement vont de pair, chez toi ?

— Tu me connais depuis plus longtemps que moi.

Elle m’attrape la main pour m’obliger à m’arrêter.

— Regarde ! Des écrevisses !

Elle essaie de m’entraîner vers ce restaurant.

— On aime l’écrevisse ? Je meurs de faim !

* * *

Il se révèle que nous n’aimons pas les écrevisses, en fait. Heureusement, ils avaient des filets de poulet au menu. Apparemment, nous aimons tous les deux le poulet.

— On devrait écrire ça quelque part, suggère-t-elle en remontant la rue. Qu’on déteste les écrevisses. Je ne veux pas refaire cette horrible expérience.

— Attention ! Tu vas…

Sans me laisser le temps d’achever ma phrase, elle tombe sur le derrière.

— … marcher dans un nid-de-poule.

Je me penche pour l’aider à se relever, seulement je ne peux rien faire pour son pantalon. On était parvenus à se sécher mais la voilà de nouveau trempée et, cette fois, pleine de boue. J’essaie de ne pas rire. En vain.

— Ça va ?

J’ai beau essayer, mon rire éclate, plus fort que jamais.

— Ouais, marmonne-t-elle, en frottant l’étoffe avec ses mains.

Je ris encore quand elle me désigne la flaque :

— Charlie a dit : va t’asseoir dans le nid-de-poule, Silas.

— Non, pas question. Le jeu s’appelle *Silas* a dit, pas *Charlie* a dit.

Elle hausse un sourcil.

— Ah oui ? Charlie a dit : va t’asseoir dans le nid-de-poule. Si Silas fait ce que Charlie a dit, Charlie fera tout ce que *Silas* a dit.

Faut-il y voir une proposition malhonnête ? *J’adore quand elle flirte comme ça*. Je jette un coup d’œil vers le nid-de-poule. Il n’a pas l’air si

profond que ça ; je vais donc m'y asseoir en tailleur, sans la quitter des yeux, ce qui m'évite de vérifier si on attire trop l'attention des badauds. Elle réprime un rire mais je perçois son plaisir.

Je reste assis là jusqu'à ce qu'elle-même commence à s'impatienter. Alors que je m'allonge sur mes coudes et croise tranquillement les jambes, quelqu'un prend une photo. Elle me fait signe de me relever.

— Debout. Dépêche-toi !

— Peux pas. Charlie n'a pas dit.

Elle me tire par la main en riant.

— Charlie a dit : debout, imbécile !

Une fois que je me suis levé, elle saisit ma chemise, y cache son visage.

— C'est pas vrai ! Tout le monde nous regarde.

Je l'entoure de mes bras et me balance d'avant en arrière. Sans doute pas ce à quoi elle s'attendait.

— On peut y aller, maintenant ? demande-t-elle sans lâcher ma chemise.

— Silas a dit : on danse.

Elle fronce les sourcils.

— Tu rigoles ?

Les gens commencent à former un cercle autour de nous et je me dis que, à leur place, moi aussi j'aurais pris des photos.

Je détache sa main de ma chemise et l'entraîne dans une danse sans musique. Au début, elle se raidit mais finit par se laisser emporter, l'air ravie. On danse ainsi à travers Bourbon Street, heurtant parfois certaines personnes au passage, ce qui la fait chaque fois pouffer de rire comme si elle se fichait de ce que les autres en pensaient.

Au bout de quelques minutes, on s'arrête au beau milieu de la foule. Je cesse de tournoyer mais la garde serrée contre moi et continue à me balancer d'arrière en avant. Elle me regarde dans les yeux.

— Tu es dingue, Silas Nash.

— Tant mieux. C'est comme ça que tu m'aimes.

Son sourire s’efface un instant et son expression grave m’empêche de continuer. Elle pose une paume sur mon cœur et je sais que ce ne sont pas des battements qu’elle y ressent, plutôt un roulement de tambour.

Ses lèvres articulent doucement :

— Charlie a dit : embrasse Charlie.

Je l’aurais embrassée même si Charlie ne l’avait pas dit. J’enfouis mes doigts dans ses cheveux et mes lèvres se posent sur les siennes. Quand elle ouvre la bouche, c’est comme si elle m’enfonçait la main dans la poitrine pour m’empoigner le cœur. Ça fait mal, ça ne fait pas mal, c’est beau, c’est terrifiant. J’aimerais que ça dure une éternité, mais je vais manquer d’air si ce baiser se prolonge une minute de plus. Je l’étreins contre moi et la sens gémir doucement sur ma langue. *Mon Dieu.*…

La seule idée qui parvienne encore à m’occuper l’esprit en ce moment, c’est que, décidément, le destin existe. Le destin… les âmes sœurs… le voyage dans le temps… ce qu’on voudra. Tout ça existe. Parce que c’est exactement ce que je ressens avec ce baiser. *J’existe.*

C’est alors que quelqu’un nous bouscule. Nos bouches se séparent mais nous avons du mal à nous détacher l’un de l’autre. La musique qui filtre par les portes ouvertes sur la rue nous revient aux oreilles, les lumières, les gens, les rires. Toutes ces choses externes que dix secondes de baiser avaient empêché de nous atteindre. Le soleil se couche et le soir semble métamorphoser cette rue, comme si elle passait d’un monde à un autre. Et moi je n’ai qu’une envie : m’en aller d’ici.

Pourtant, on ne bouge toujours pas, ni l’un ni l’autre, et mon bras pèse des tonnes quand je lui prends la main. Elle entrecroise ses doigts avec les miens et on s’en va en silence vers le parking où est garée ma voiture.

On n’articule pas un mot jusqu’à ce qu’on se retrouve assis à l’intérieur. Là, encore, j’attends un instant avant de lancer le moteur. Tout devient trop pesant. Je n’ai pas envie de démarrer avant que nous n’ayons dit ce que nous avons à nous dire. On n’échange pas un tel baiser sans en parler.

— Et maintenant ? demande-t-elle en regardant par la fenêtre.

Elle ne bouge plus. Comme si tout se figeait autour de nous. Suspendu dans le temps entre ce dernier baiser et le prochain.

Je boucle ma ceinture, tourne la clef de contact. *Et maintenant ?* Aucune idée. J'ai envie de l'embrasser encore un million de fois, mais chaque baiser s'achèverait comme celui-ci. Par la crainte de ne plus m'en souvenir demain.

— On devrait rentrer à la maison et passer une bonne nuit de sommeil, dis-je. Il faudrait aussi qu'on prenne d'autres notes, au cas où…

Je ne finis pas ma phrase.

Elle boucle sa ceinture.

— Au cas où les âmes sœurs n'existeraient pas… achève-t-elle.

11

Charlie

Pendant le trajet vers la maison de Silas, je repense à tout ce qu'on a appris aujourd'hui. Je pense à mon père, qui n'est décidément pas un mec bien. Ça me fait peur. Pourvu que je ne tienne pas de lui. J'ai lu suffisamment de choses sur moi pour savoir que je ne me suis pas toujours bien comportée, même avec Silas.

J'espère seulement que cette espèce de fille hargneuse, tricheuse provenait d'influences extérieures, qu'elle n'a rien à voir avec celle que je serai toujours.

Tandis que Silas conduit, j'ouvre le sac à dos et me mets à lire d'autres notes. Je tombe sur quelques remarques au sujet du dossier qu'il a volé à son père et à quel point elles pourraient impliquer le mien. Pourquoi fallait-il que Silas le vole ? Si mon père est coupable, ainsi que je le crois, pourquoi Silas aurait-il voulu le cacher ?

Je finis par lui poser la question, mais il n'a pas l'air trop sûr de lui et hausse les épaules :

— Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est que je devais me sentir gêné pour toi. Je ne voulais sans doute pas que ton père reste plus longtemps en prison, parce que ça t'aurait brisé le cœur.

En tout cas, ça lui ressemble.

— Ce dossier se trouve toujours dans ta chambre ?

— Sans doute, oui. Il me semble avoir lu quelque part que je le gardais près de mon lit.

— Quand on arrivera chez toi, tout à l'heure, je crois que tu devrais le donner à ton père.

Il me jette un regard de travers.

— Tu crois ?

— Il a brisé pas mal de vies. Il doit payer.

* * *

— Charlie ne savait pas que tu l'avais ?

Je n'entre pas dans le bureau de M. Nash. Quand il nous a aperçus dans le couloir, j'ai cru qu'il allait frapper son fils. Silas lui a demandé de l'écouter cinq minutes ; puis il a couru chercher le dossier dans sa chambre.

Je n'entends pas tout ce qu'ils se disent. Silas lui explique qu'il l'a pris pour me protéger. Il s'excuse. Son père ne dit rien.

Jusqu'au moment où…

— Charlie ? Tu peux entrer s'il te plaît ?

Cet homme me fait peur, mais pas de la même façon que mon propre père. Clark Nash est intimidant, néanmoins, il n'a pas l'air méchant. Au contraire de Brett Wynwood.

Je pénètre dans le bureau et il me fait signe de m'asseoir à côté de Silas. Lui-même va et vient un instant avant de s'arrêter, les yeux braqués sur moi.

— Je te dois des excuses.

Je suis sûre qu'il capte aussitôt ma surprise.

— Vraiment ?

— J'ai été dur avec toi. Tu n'es pas responsable de ce que ton père m'a fait – à moi et à notre entreprise. Pourtant, c'est toi que j'ai accusée quand

mon dossier a disparu, parce que je savais à quel point tu voulais le défendre.

Il jette un coup d'œil vers son fils avant d'ajouter :

— Je mentirais si je disais que tu ne m'avais pas déçu, Silas. T'immiscer dans une enquête fédérale…

— J'avais seize ans, papa. Je ne savais pas ce que je faisais. Mais maintenant je le sais et, avec Charlie, on veut arranger la situation.

Clark Nash hoche la tête et retourne s'asseoir à son bureau.

— Cela veut-il dire que nous allons te voir davantage par ici, Charlie ?

J'interroge Silas du regard avant de répondre à son père :

— Oui, monsieur.

Il m'accorde un petit sourire qui rappelle infiniment celui de Silas… Clark devrait sourire plus souvent.

— Très bien, répond-il.

Ce qui est une autre façon de nous dire que la conversation s'achève ici. En grimpant l'escalier vers sa chambre, Silas fait semblant de trébucher sur les marches et se prend la poitrine.

— Bon Dieu, cet homme me terrifie !

Je l'aide à se relever en riant.

Au moins, si la situation ne tourne pas à notre avantage demain, on aura fait une bonne action.

* * *

— Charlie, tu as été sympa, aujourd'hui, me dit Silas.

Assise par terre en tailleur, j'attrape au vol le tee-shirt qu'il m'envoie et le déploie pour voir ce qui est écrit sur le devant. Un slogan pour le sport. Et pas de short assorti. Je m'étonne :

— Tu aimes le sport, toi ?

Il fait la grimace.

— Regarde autour de toi. Tu vois quelque chose qui se rapporte au sport ?

C’est vrai. Il semble aimer la photo plus que tout.

— Tu fais du football, dis-je.

— Ouais, malgré moi.

— Charlie a dit : quitte l’équipe de football.

— C’est peut-être bien ce que je vais faire.

Là-dessus, il ouvre la porte de la chambre et je l’entends dévaler l’escalier. J’attends un instant ; il ne tarde pas à revenir, tout sourire.

— Je viens de dire à mon père que je quittais l’équipe de football, annonce-t-il fièrement.

— Qu’est-ce qu’il a répondu ?

— Je n’en sais rien. Je dois avoir peur de lui, parce que j’ai filé sans attendre sa réaction.

Il me décoche un clin d’œil :

— Et toi, Charlie, qu’est-ce que tu vas quitter ?

— Mon père, dis-je sans hésiter. Charlie doit prendre ses distances avec ce qui retarde sa croissance émotionnelle.

Silas me jette un regard lourd, qui ne lui ressemble pas. Je suis aussitôt sur la défensive :

— *Quoi* ?

— Rien. C’est bien de dire ça.

Pourquoi faut-il que ce compliment me mette dans tous mes états ? Impossible que ses avis aient à ce point compté pour Charlie. Pour moi. Je m’en souviendrais, autrement… De toute façon, quelles appréciations comptent le plus dans la vie ? Celles des parents ? *Les miens étaient hors jeu.* Celles des petits amis ? *Si tu ne sortais pas avec un saint comme Silas Nash, ce serait une grave erreur.* Je songe à ce que je répondrais à Janette si elle me posait ce genre de question.

— Suis ton instinct, dis-je tout haut.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

Silas arrête de fouiller dans une boîte qu’il a sortie du placard.

— – Suis ton instinct. Pas ton cœur, parce qu’il cherche toujours à te faire plaisir, pas ton cerveau, parce qu’il se fonde trop sur la logique.

Il hoche lentement la tête, sans me quitter des yeux.

— Charlize, tu sais que tu es craquante quand tu dis des trucs comme ça ? Alors, sauf si tu veux encore jouer à Silas a dit, tu ferais mieux d’arrêter de trop réfléchir.

Je pose le tee-shirt par terre pour mieux repenser à aujourd’hui, à notre baiser… je serais une belle menteuse si je disais que je n’ai pas envie de recommencer. Dans l’intimité, cette fois, loin des regards des passants.

— Et si j’ai encore envie de jouer à Silas a dit ?

— Charlie…

Il s’en tient là, comme si mon nom à lui seul devait me servir d’avertissement.

— Que dirait Silas ?

Il se lève et j’en fais autant. Je le vois se passer une main dans la nuque, et mon cœur bat la chamade.

— Tu es sûre de vouloir jouer ?

Je fais oui de la tête. *Pourquoi pas ?* D’après nos lettres, ce ne sera pas la première fois que ça nous arrivera. Et il y a des chances pour qu’on ne s’en souvienne pas demain.

— Absolument, dis-je d’un ton plus décidé que je ne le suis vraiment. C’est ce que j’ai le plus envie de faire.

D’un seul coup, il paraît plus sûr de lui, c’est passionnant à observer.

— Silas a dit : enlève ton pull.

Je hausse les sourcils mais j’obéis et je l’entends qui retient sa respiration. Une des bretelles de mon soutien-gorge me tombe sur le bras.

— Silas a dit : abaisse l’autre bretelle.

Je m’exécute d’une main un peu tremblante. Il s’approche d’un pas, les yeux fixés à l’endroit où je garde mon bras replié sur ma poitrine. Nos regards se croisent. Un demi-sourire pointe sur sa joue. Il croit que je vais vouloir arrêter ce jeu. Ça se voit.

— Silas a dit : dégrafe-le.

C’est une fermeture placée sur le devant. Je la dégrafe sans le quitter des yeux. Sa pomme d’Adam remue quand j’enlève mon soutien-gorge et le tiens du bout des doigts avant de le laisser tomber par terre. L’air frais autant que le regard de Silas me donnent envie de lui tourner le dos. Et le voilà qui sourit. Sans sourire. Je ne sais pas comment il fait ça, avoir l’air si heureux et sérieux à la fois.

— Silas a dit : viens ici.

Impossible de me détourner quand il me regarde comme ça. Je m’approche et il pose la main sur ma nuque, passe les doigts dans mes cheveux.

— Silas a dit…

— Ta gueule, Silas. Embrasse-moi.

Sans se faire prier, il se penche pour me donner un baiser qui me renverse la tête en arrière. Il pose et ôte ses lèvres une fois, deux fois, trois fois avant de m’ouvrir la bouche avec sa langue. Je me sens aussitôt dans mon élément, à croire que nous avons eu plus d’un après-midi pour trouver notre rythme. Sa main sur ma tête m’entraîne avec lui à genoux. Le souffle court, je sens ma vision se brouiller.

Puis-je lui faire confiance ?

Complètement.

— Charlie a dit : ôte ta chemise, dis-je contre sa bouche.

— Ce jeu s’appelle Silas a dit.

Je lui passe les mains sur la poitrine.

— Plus maintenant.

12

Silas

Je glisse un bras autour de son cou en murmurant :

— Charlie chérie.

Je pose les lèvres au creux de son épaule, elle frémit, remonte les couvertures sur sa tête.

— Charlie, on se lève, c’est l’heure.

Elle se retourne pour me faire face et je me glisse sous la couverture, la vois ouvrir les yeux, froncer les sourcils.

— Tu sens bon. C’est de la triche.

— J’ai pris une douche.

— Et tu t’es lavé les dents ?

Comme je fais oui de la tête, elle se renfrogne davantage.

— De la triche. Moi aussi, je veux me laver les dents.

J’envoie promener draps et couvertures. Elle râle et se cache les yeux.

— Alors vas-y, lui dis-je, et reviens, qu’on puisse s’embrasser.

Elle sort du lit, se dirige vers la salle de bain. J’entends le robinet couler mais ce son est vite couvert par le tintamarre venu d’en bas. Casseroles qui s’entrechoquent, portes qui claquent. On dirait que quelqu’un s’affaire dans la cuisine. Je regarde la pendule. Presque neuf heures.

Encore deux heures.

La porte de la salle de bain s’ouvre à la volée. Charlie revient en courant et saute dans le lit, remonte les couvertures.

— Fait froid, lance-t-elle en claquant des dents.

Je l’attire contre moi, pose ma bouche sur la sienne.

— C’est mieux, murmure-t-elle.

Voilà ce qu’on fait pour oublier le temps. L’amour.

— Silas, souffle-t-elle alors que je l’embrasse dans le cou, quelle heure est-il ?

— Neuf heures et quart.

Elle pousse un soupir et je sais exactement à quoi elle pense. Elle me dévisage d’un regard qui me bouleverse.

— Je ne voudrais pas oublier cet instant.

— Moi non plus, dis-je.

Elle m’embrasse encore, doucement. Je sens son cœur battre dans sa poitrine et je sais que ce n’est pas parce qu’on s’embrasse sous les couvertures. C’est parce qu’elle a peur. Je voudrais tant pouvoir lui ôter cette peur, mais je ne sais pas… Alors je l’étreins contre moi. Je pourrais ainsi l’étreindre toute ma vie durant, mais nous avons des choses importantes à faire d’abord.

— Espérons que tout se passera bien, dis-je. Enfin, préparons-nous quand même au pire.

Elle hoche la tête contre ma poitrine.

— Je sais. Mais encore cinq minutes, d’accord ? Encore cinq minutes sous la couverture, pour faire comme si on s’aimait, comme avant.

— Je n’ai pas besoin de faire comme si, Charlie.

Elle pose un sourire sur ma peau.

Je lui donne quinze minutes. Cinq, ce n’est pas assez.

Mais il faut bien qu’à la fin je sorte du lit en l’entraînant avec moi.

— On va prendre notre petit déjeuner. Comme ça, si à onze heures ça tourne encore mal, on aura plusieurs heures devant nous avant de penser au prochain repas.

On s'habille et on descend. Ezra s'affaire dans la cuisine et, quand elle voit Charlie avec son air endormi, elle m'interroge du regard. Elle doit trouver que j'exagère de la ramener encore ici.

— Ne t'inquiète pas, Ezra. Papa est d'accord maintenant pour qu'elle reste ici.

— Vous avez faim tous les deux ?

— Oui, mais je peux m'en occuper…

— Sûrement pas ! Je vais préparer quelque chose qui vous fera plaisir.

— Merci, Ezra, dit Charlie avec un sourire.

La gouvernante me jette un regard surpris avant de se mettre au travail.

— Mon Dieu ! souffle Charlie. Tu crois que j'étais vraiment si infecte ? Au point qu'elle s'étonne de m'entendre la remercier ?

C'est là que ma mère entre dans la cuisine. Elle s'arrête net en apercevant Charlie.

— Tu as passé la nuit ici ?

Ça n'a pas l'air de lui faire plaisir. Alors tant pis, je prends les devants et mens :

— Non, je viens d'aller la chercher.

Elle m'oppose un air dubitatif. Inutile de me souvenir d'elle pour me rendre compte qu'elle n'est pas du genre à me croire sur parole.

— Et d'abord, pourquoi n'êtes-vous pas au lycée ?

Là, on ne répond pas tout de suite, jusqu'à ce que Charlie laisse tomber :

— C'est jour de repos.

Ma mère acquiesce de la tête sans répondre, puis elle se dirige dans l'arrière-cuisine, où s'affaire Ezra.

— C'est quoi un jour de repos ? dis-je à Charlie.

— Sais pas… ça sonnait bien. Comment s’appelle ta maman ?

Je m’apprête à répondre mais ne sais que dire.

— Aucune idée. Je ne suis même pas sûr de l’avoir noté.

Ma mère passe la tête par la porte :

— Charlie, tu dîneras avec nous, ce soir ?

Après une courte hésitation, Charlie répond :

— Oui, madame. Pourvu que je m’en souvienne.

J’éclate de rire, elle sourit et, un quart de seconde, j’oublie ce qui nous attend.

Mais je vois alors Charlie qui pose les yeux sur la pendule du four. Elle s’inquiète. Ça se voit non seulement à son regard mais aussi à son attitude. Je lui prends la main, la serre.

— Ne pense pas à ça. On a encore une heure.

* * *

— Je me demande comment on pourrait oublier une telle merveille, déclare Charlie en avalant une dernière bouchée de ce qu’Ezra a préparé pour nous.

On pourrait appeler ça un petit déjeuner, mais un tel repas mérite une nomination spéciale.

— Qu’est-ce que c’est, déjà ? demande Charlie à Ezra.

— Du pain perdu au Nutella.

Charlie prend note sur un morceau de papier et ajoute deux cœurs. Puis elle termine par cette phrase : *tu détestes les écrevisses, Charlie !!!*

Avant de quitter la cuisine pour remonter dans ma chambre, elle prend Ezra dans ses bras.

— Bienvenue à vous, Charlize, répond la gouvernante en l’étreignant à son tour.

— Vous pourriez me refaire la même chose la prochaine fois que je prendrai mon petit déjeuner ici ? Même si j’oublie que j’y ai eu droit

aujourd’hui ?

— Pas de souci.

Dans l’escalier, Charlie observe, songeuse :

— Tu sais ? Je crois que c’est l’argent qui nous a pourris.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

On entre dans ma chambre et je ferme la porte derrière nous.

— J’ai l’impression qu’on se montrait trop ingrats. Trop gâtés. Je ne suis pas sûre que nos parents nous aient appris à nous conduire en personnes bien élevées. Alors, dans un sens… je trouve pas mal ce qui nous est arrivé.

Je m’assieds sur le lit, attire Charlie contre moi. Elle pose la tête sur mon épaule et lève le visage vers moi.

— Je crois, poursuit-elle, que tu as toujours été plus gentil que moi. Mais je ne suis pas sûre qu’on puisse être fiers de ce qu’on était.

Je lui dépose un rapide baiser sur les lèvres, puis je m’adosse au mur.

— Je crois qu’on est des produits de notre environnement. Au fond, on est plutôt des gens sympas. Même si on perd la mémoire, en réalité, on reste les mêmes. Quelque part, au fond de nous, on voudrait bien faire. Être des gens bien. Au fond, on s’aime. Beaucoup. Et quoi qu’il nous arrive, ça n’y changera rien.

Elle entrelace ses doigts dans les miens et les serre. On garde le silence. De temps en temps, je jette un coup d’œil sur mon téléphone. Encore une dizaine de minutes avant onze heures, et je crois qu’aucun de nous ne sait comment les passer. On a déjà rédigé plus de notes qu’on ne pourrait en lire au cours des prochaines quarante-huit heures.

Il ne nous reste plus qu’à attendre.

13

Charlie

Mon cœur bat si fort qu'il en perd son rythme. La bouche sèche, j'attrape la bouteille d'eau sur la table de nuit et avale une longue gorgée.

— C'est terrifiant, dis-je. Je voudrais pouvoir accélérer les cinq prochaines minutes et qu'on en finisse.

Silas se redresse sur le lit, me prend la main.

— Assieds-toi en face de moi.

Ce que je fais, en tailleur, comme lui, dans la même position qu'avant-hier à l'hôtel. Quand j'y pense, ça me donne la nausée. Impossible d'admettre l'éventualité que, dans quelques minutes, je ne sache plus qui il est.

Il faut que je m'accroche, cette fois-ci. Ça ne peut pas recommencer éternellement, tout de même.

Je ferme les paupières en essayant de contrôler ma respiration. La main de Silas remonte vers mes yeux pour en écarter une mèche de cheveux.

— Qu'est-ce que tu as le plus peur de perdre ? me demande-t-il.

Je rouvre les yeux.

— Toi.

Il m'effleure la bouche du pouce, se penche pour m'embrasser.

— Moi aussi. Je t’aime, Charlie.

Je réponds sans hésiter :

— Je t’aime, Silas.

Quand nos lèvres se rencontrent, je n’ai plus peur. Parce que je sais que, quoi qu’il arrive dans les secondes à venir… ça m’arrivera avec Silas, et c’est rassurant.

Nos doigts s’entremêlent.

— Dix secondes, souffle-t-il.

On respire tous les deux profondément. Je sens ses mains trembler, mais ce n’est rien à côté des miennes.

— Cinq… quatre… trois… deux…

14

Silas

Je n’entends que les battements de mon cœur. Le reste du monde semble plongé dans un silence de glace.

Mes lèvres sont toujours posées sur les siennes, nos genoux se touchent, nos yeux restent clos, nos respirations se mêlent alors que je demeure immobile, hésitant à faire un geste. Cette fois, je sais que je n’ai pas perdu la mémoire. Cela fait deux fois d’affilée… mais en ce qui concerne Charlie…

Je soulève lentement les paupières dans l’espoir de lire quelque chose dans son regard. Elle n’a pas rouvert les yeux. Je la contemple quelques secondes, guettant sa première réaction.

Se souviendra-t-elle de moi ?

Sera-t-elle incapable de dire où elle se trouve ?

Elle commence à reculer, posément, bat des cils. Son regard exprime un mélange d’effroi et de désarroi. Elle recule encore un peu, scrutant mon visage, tourne la tête, détaille la pièce autour de nous.

Quand elle revient vers moi, je sens mon cœur flancher. *Elle est incapable de dire où elle se trouve.*

— Charlie ?

Ses yeux pleins de larmes se posent sur les miens et elle plaque une main sur sa bouche. On dirait qu'elle va se mettre à hurler. J'aurais dû accrocher une note à la porte, comme on a fait la dernière fois.

Elle examine le lit, laisse retomber sa main sur sa poitrine.

— Tu portais du noir, murmure-t-elle.

Son regard tombe sur l'oreiller près de moi.

— On était là. Tu portais un tee-shirt noir et je riais parce que je le trouvais trop serré. J'ai dit que ça te faisait ressembler à Simon Cowell. Tu m'as plaquée sur le matelas, et là… Et là, tu m'as embrassée.

Je hoche la tête, parce que, quelque part… je me rappelle chacun de ces instants.

— C'était notre premier baiser, dis-je. On avait quatorze ans. Mais je voulais t'embrasser depuis nos douze ans.

Elle remonte la main sur sa bouche mais les sanglots lui secouent tout le corps. Elle bascule en avant, croise les bras sur ma nuque. Je l'allonge sur le lit et tout nous revient, par vagues.

— Le soir où tu t'es fait surprendre alors que tu entrais en douce, dit-elle.

— Ta maman m'a couru après armée d'une ceinture, pour me faire ressortir par la fenêtre.

Elle éclate de rire entre ses larmes. Je la serre contre moi, le visage dans son cou. Je ferme les yeux, tâche de faire le tri dans mes souvenirs. Les bons. Les mauvais. Toutes ces nuits où elle a pleuré dans mes bras parce que les choses tournaient vraiment mal entre son père et sa mère.

— Le téléphone sonne, dit-elle paisiblement. Tous les soirs.

Je vois très bien de quoi elle parle. Je l'appelais tous les soirs et on restait au téléphone une heure durant. Quand nos souvenirs se sont effacés, on ne comprenait plus pourquoi on pouvait passer tant de temps à bavarder alors que notre relation s'en allait à vau-l'eau.

— Jimmy Fallon, lui dis-je. Tous les deux, on aimait Jimmy Fallon. Et je t'appelais tous les soirs quand son émission allait commencer, et on la regardait en même temps.

— Mais on ne parlait pas, précise-t-elle. On ne faisait que regarder l'émission, et après on allait se coucher.

— Parce que j'aimais t'entendre rire.

Non seulement la mémoire revient en masse, mais elle s'accompagne de sentiments. Et tous les sentiments que j'ai pu avoir pour cette fille se déploient avec une telle force que je ne suis pas certain de pouvoir les assumer.

On se tient accrochés l'un à l'autre en évoquant les souvenirs de nos deux vies. Plusieurs minutes s'écoulent ainsi, où on rit ensemble aux épisodes heureux, où on succombe aux plus tristes. Au chagrin infligé par les actes de nos parents. À celui qu'on a pu s'infliger l'un à l'autre. D'un seul coup, on ressent tout ça.

Charlie ferme les poings sur les pans de ma chemise, cache le visage dans mon cou.

— Ça fait mal, Silas. Je ne veux plus être la fille que j'étais avant. Comment être sûrs qu'on a changé depuis que ça nous est arrivé ?

Je lui caresse la tête.

— Sauf qu'on reste ceux d'avant, lui dis-je. On ne peut pas effacer ce qui s'est passé, Charlie. Mais on peut contrôler le présent.

Je lui soulève le visage, le tiens entre mes mains.

— Charlie, tu dois me promettre quelque chose, dis-je en essuyant ses larmes de mes pouces. Promets-moi que tu ne cesseras jamais plus de m'aimer. Parce que je ne veux plus jamais t'oublier. Je ne veux plus oublier une seule seconde passée avec toi.

— Juré. Je ne cesserai jamais de t'aimer, Silas. Et je n'oublierai jamais.

Je baisse la tête et nos deux bouches se rejoignent.

— Jamais Jamais.

FIN

Épilogue
Une vingtaine d’années plus tard

Charlie

Silas apporte le dîner à la maison. Je le guette à la fenêtre de la cuisine tout en faisant semblant de laver des légumes pour la salade. J’aime bien m’occuper devant l’évier parce que, comme ça, je peux le voir se garer dans l’allée.

Sa voiture arrive dix minutes plus tard ; j’ai les doigts fripés par l’eau. Le cœur serré, j’attrape un torchon. Je suis toujours aussi émue quand je le vois ; d’après ce que j’ai entendu dire, c’est très rare après tant d’années de mariage.

Les enfants sortent les premiers de la voiture. Jessa, notre fille, puis son petit ami, Harry. Normalement, je devrais ensuite regarder Silas mais quelque chose retient mon attention sur Jessa et Harry.

Elle est comme moi : butée, grande gueule et indépendante. Elle me fait parfois pleurer mais le plus souvent rire avec ses réactions à l’emporte-pièce. J’aime bien Harry ; ils sont ensemble depuis la troisième et comptent

entrer dans la même fac l'année prochaine. Ils forment un couple d'adolescents amoureux des plus classiques, au regard froid mais aux gestes brûlants, comme Silas et moi à leur âge. *Et aujourd'hui encore.* Sauf qu'aujourd'hui Jessa sort de son côté et reste sur la chaussée, les bras croisés.

Harry sort sur le trottoir mais va la rejoindre. *On dirait qu'ils se sont disputés.* Elle aime parfois faire semblant de flirter avec le fils des voisins, et ça le rend fou.

Peu après, Silas entre dans la cuisine. Il me saisit par la taille, m'entoure de ses bras, m'embrasse dans le cou.

— Salut, Charlie chérie, souffle-t-il.

Je m'adosse contre lui.

— Qu'est-ce qui leur arrive, à ces deux-là ?

— Je n'en sais rien. Ils n'ont pas dit grand-chose pendant le trajet.

— Ouh là ! Ce doit encore être le fils du voisin.

J'entends claquer la porte d'entrée et appelle ma fille :

— Jessa, viens ici !

Elle apparaît sur le seuil, sans son copain. Je l'interroge d'emblée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en fais une tête !

— Moi ?

J'interroge Silas du regard, mais il hausse les épaules, alors je reprends :

— Où est Harry ?

Elle désigne un coin derrière son dos :

— Là-bas.

— Bon, préparez-vous pour le dîner. On s'y met dès que la salade sera prête.

Elle hoche la tête mais j'ai l'impression qu'elle est au bord des larmes. Comme elle se détourne, je la rappelle :

— Hé, Jessa !

— Oui ?

— Je me disais qu’on pourrait aller à Miami pour ton anniversaire, le mois prochain. Ça te tenterait ?

— Ouais. Cool.

Une fois qu’elle est partie, je m’adresse à Silas qui la suit des yeux, les sourcils froncés.

— Je ne savais pas qu’on allait à Miami, marmonne-t-il. Je ne peux pas prendre de congés aussi vite.

— Arrête, c’est dans six mois !

Il se détend.

— Ah bon !

Puis il paraît comprendre.

— Oh, non… ajoute-t-il en se passant une main dans la nuque. Merde, Charlie, ça ne va pas recommencer !

Remerciements

Merci à nos lecteurs.
Vous êtes tout pour nous.

Tarryn et Colleen